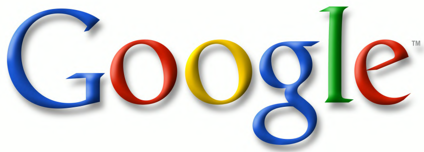
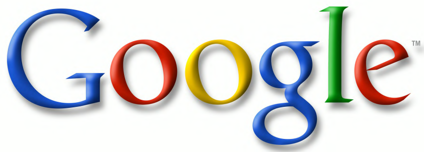
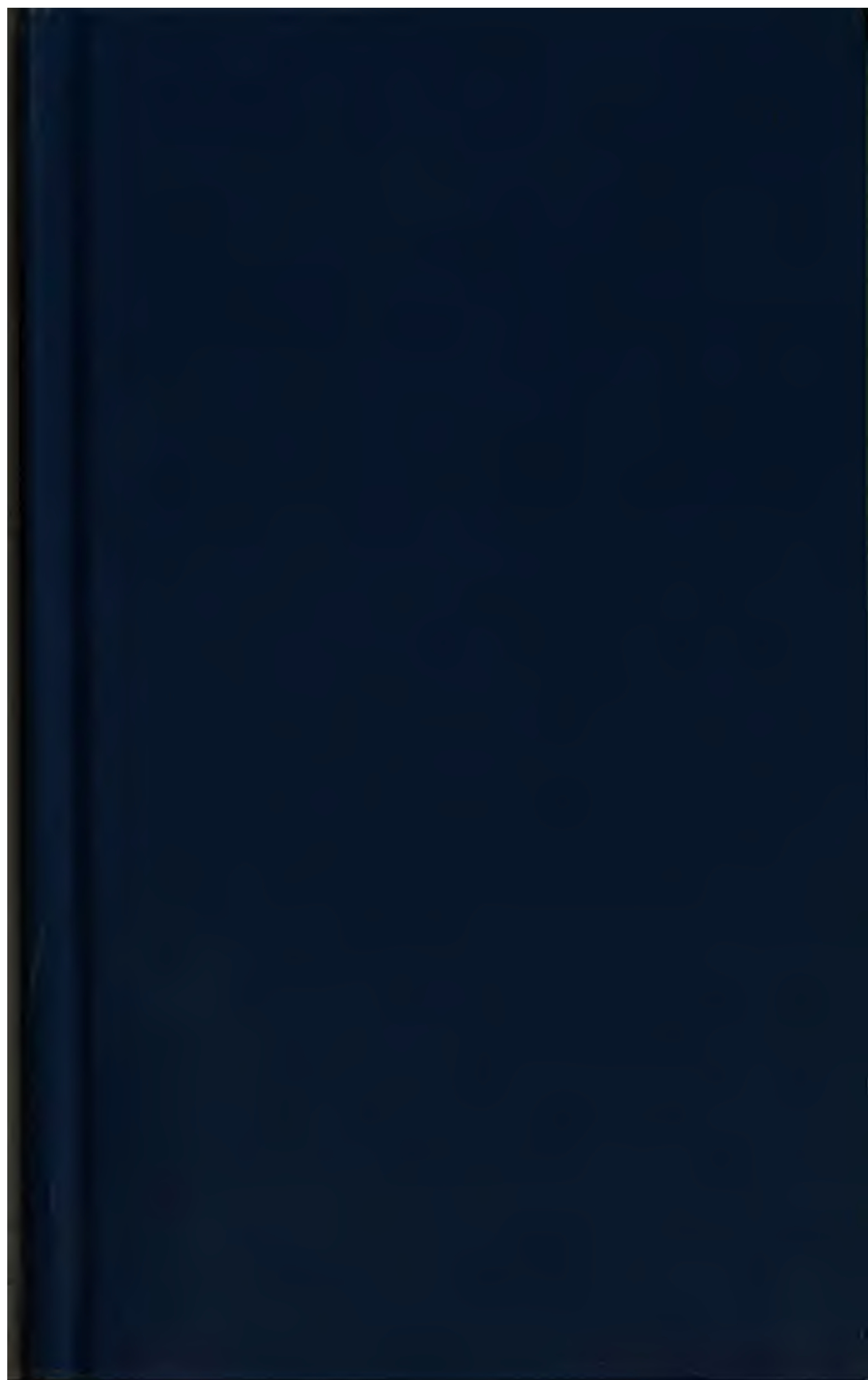



Google



TROISIÈME ÉDITION

J.-I. KRASZEWSKI

LE JUIF

TRADUCTION DU POLONAIS

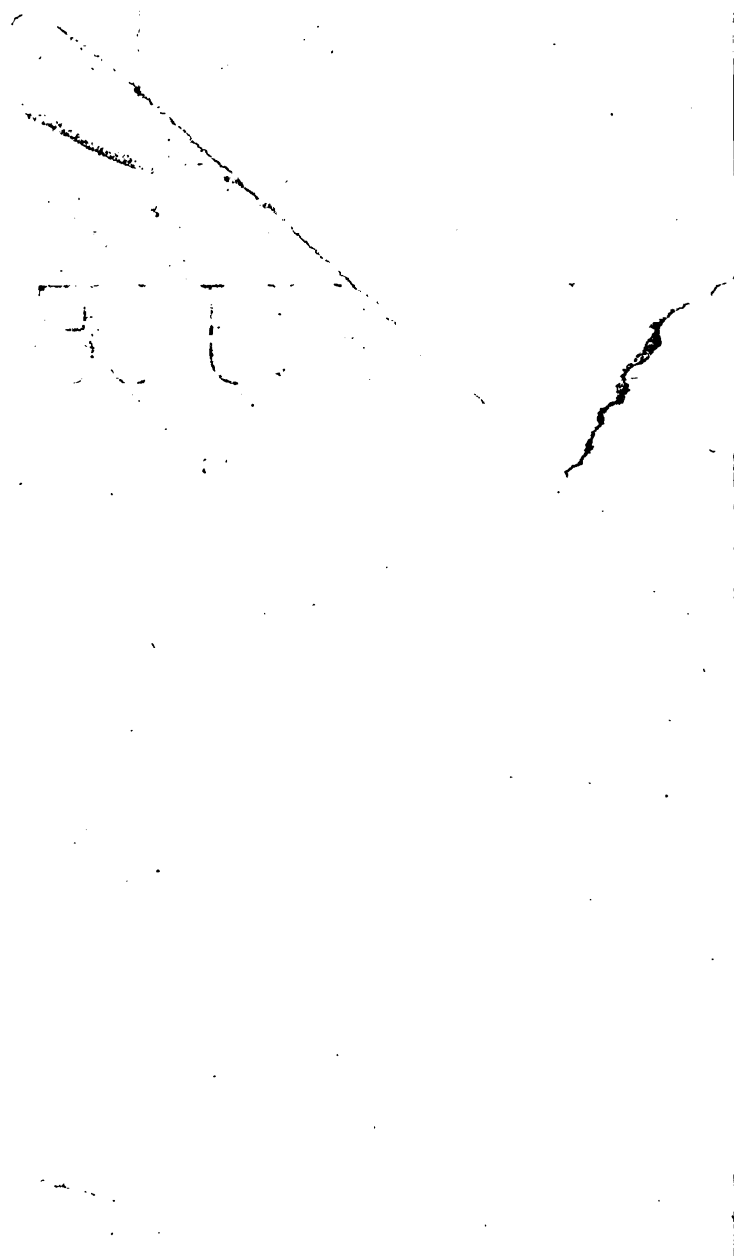
PAR

ALEXANDRE HOLYNSKI



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1886





LE JUIF

OUVRAGES

DE M. ALEXANDRE HOLYNSKI

LA CALIFORNIE ET LES ROUTES INTÉROCÉANIQUES. — Bruxelles, 1853. (Complètement épuisé et prohibé en France sous le régime impérial.)

L'ÉQUATEUR, SCÈNES DE LA VIE SUD-AMÉRICAINE. — Paris, Amyot, éditeur, 1865.

NUBAR-PACHA DEVANT L'HISTOIRE. — Paris, E. Dentu, 1886.

ETC., ETC., ETC.

J.-I. KRASZEWSKI

LE JUIF

TRADUCTION DU POLONAIS

PAR

ALEXANDRE HOLYNSKI



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 15-17-19, Galerie d'Orléans

1886

DÉDICACE

A LA COMTESSE XAVIER BRANICKA

MADAME,

Xavier Branicki, le meilleur de mes amis, m'avait engagé à faire connaître au public français : *Le Juif*, qu'il considérait comme le chef-d'œuvre de notre admirable Kraszewski. Un mois après, il allait mourir en Égypte. Je prie sa noble veuve d'accepter l'hommage de cette traduction en mémoire de celui qui m'en a suggéré la pensée.

Veuillez agréer, Comtesse, l'assurance de ma plus respectueuse considération.

ALEXANDRE HOLYNSKI.

KRASZEWSKI

Poète, dramaturge, historien, archéologue, publiciste : il est tout cela le merveilleux écrivain qui a lui seul aurait fourni à sa patrie polonaise, une littérature complète, si déjà cette littérature n'avait eu un âge d'or dans le seizième siècle et une belle renaissance dans le dix-neuvième. Mais s'il n'en est pas le créateur, avec son énorme bagage de plusieurs centaines de volumes, on peut dire qu'il en a comblé un vide important. Avant lui ni la Pologne ni la Russie n'avaient produit des romans, à moins de classer dans cette catégorie, quelques brillantes fantaisies de Pouchkine et de Lermontof. Le premier avait donné le titre de *roman en vers* à son épopée donjuanesque *Eugène Oneguine ;* le second avait improvisé une charmante bluette en prose, qu'on croirait sortie de la plume de Musset : le *Héros de notre temps*. Ils étaient, ces deux grands poètes de la Neva, comme les procurseurs d'une carrière parcourue depuis, avec

tant d'éclat, par Gogol, Tourguenef, Tolstoy, Dostoievsky qui ont acquis droit de cité sur les bords de la Seine : honneur qu'attend encore Kraszewski.

Lui, il n'avait pas eu sur le sol où fleurit la mieux élaborée de six langues slaves (polonaise, russe, ukrainienne, tchèque, croato-serbe et bulgare) aucun devancier sérieux pour le roman, sauf, peut-être, le satyrique évêque Krasicki. Il entrait comme dans une forêt vierge, sans traces bien marquées d'autres pas. Il la défricha, longtemps solitaire, avant l'apparition de Kaczkowski, de Korzeniowski et de Choiecki, connu dans la littérature française sous le pseudonyme de Charles Edmond.

Né en 1812 à Varsovie, Kraszewski est issu d'une famille nobiliaire dont la généalogie remonte au onzième siècle. Son enfance se passe en Ukraine où son père possédait une propriété foncière. A 17 ans, assis sur les bancs de l'université de Vilna, il débute dans la littérature par une nouvelle publiée dans le *Balamut* — le Hableur, journal polonais de Pétersbourg. La révolution polonaise de 1830, disperse les étudiants dont les uns vont rejoindre les bataillons insurgés et dont les autres sont incarcérés comme suspects de patriotisme. Kraszewski est du nombre de ces derniers. Relâché après quelques mois, il ne reprend pas le cours de ses études universitaires, retourne chez ses parents et commence cette vie de travailleur infatigable qui s'est prolongée pendant plus d'un demi-siècle. En 1838, il épouse une nièce de l'archevêque Woronicz. Pendant que l'émigration éparpille aux quatre coins du monde ses compatriotes, il croit devoir ne pas quitter son pays, s'enferme dans une re-

traite rustique et de là pendant un quart de siècle — 1830-1855 — ne cesse de publier livre sur livre sans compter une revue historique, philosophique et littéraire, intitulée *Athenæum* — dont comme Atlas, il porte tout le poids pendant onze ans.

A la mort de l'autocrate Nicolas, il sort de sa solitude, s'établit dans la principale ville de la Volynie où il dirige un gymnase et un théâtre. C'est alors qu'il produit ses charmantes comédies qui le rangent parmi les meilleurs auteurs scéniques polonais à côté de deux Fredro père et fils. En 1857, il visite pour la première fois l'Europe. Ni mystique, ni napoléonien, il publie à Paris, après la stérile campagne de Crimée, un volume de poésies : *les Hymnes de la douleur*. D'Italie il rapporte des recherches approfondies sur les Césars et y puise deux œuvres remarquables : *Caprée* et *Rome sous Neron*.

En 1858, Kraszewski est appelé à Varsovie par le riche banquier israélite Kronenberg, à prendre la direction de la *Gazette quotidienne*, devenue ensuite la *Gazette polonaise*, fondée dans le but de contenir la fougue de la jeunesse impatiente de marcher sur les traces des héros du 1830, sans abandonner néanmoins aucune revendication réalisable. Possédant toutes les qualités qu'exige le journalisme : la souplesse et l'énergie, l'abondance et la retenue, Kraszewski s'acquitte admirablement de sa tâche. Son journal obtient un succès retentissant et le fait élire membre de la délégation municipale de Varsovie à laquelle le gouvernement russe abandonne, pendant quelques mois, toute l'autorité sur le royaume. Relâchement momentané cousu de ruse et de perfidie !

Bientôt la bête fauve du despotisme cesse de faire patte de velours et montre ses griffes : Kraszewski est condamné au bannissement et la Gazette supprimée.

Il s'établit à Dresde, cette fenêtre allemande sur la Pologne. Là, pour s'acheter une modeste villa, il vend une précieuse collection artistique d'antiquités polonaises à un opulent seigneur qui l'enferme dans son château, tandis qu'il avait une belle occasion d'imiter le louable trait d'une impératrice de Russie. On sait que Catherine II, en achetant sa bibliothèque à Diderot, la lui laissa à vie et lui assigna en outre une pension viagère pour la garder.

Cette période de l'existence de Kraszewski est troublée de chagrins domestiques. Il avait une fille unique mariée à Lozinski, propriétaire de Volynie. Celui-ci est condamné pour la part qu'on lui attribue dans l'insurrection de 1863 à la déportation en Sibérie. Il y meurt. Veuve, sa femme qui l'avait accompagné dans les régions glaciales se met en chemin pour revenir dans sa famille, avec trois orphelins et succombe elle-même à Kazan, brisée par la douleur.

Pour Kraszewski la douleur devient un puissant stimulant au travail. Il écrit régulièrement douze à quinze heures par jour avec de courts intervalles consacrés à la peinture, au piano et à la promenade. On dirait qu'il a pris, comme le janséniste Arnauld, pour devise : « N'ai-je pas l'éternité pour me reposer ! » Près de trois cents volumes sont sortis de sa plume pendant vingt ans d'exil à Dresde.

Malgré cette exubérance, à cette époque appartiennent

ses meilleurs ouvrages parmi lesquels figure *le Juif*, où comme le dit l'épigraphe : « *all is true*. Tout y est d'une vérité si frappante qu'on hésite à ranger ce livre parmi les romans. C'est une étude approfondie du caractère, des mœurs, des idées du peuple d'Israël, c'est une histoire impartiale du mouvement révolutionnaire de la Pologne, c'est un exposé fidèle de la politique occulte du tsarisme ; c'est une discussion savante, religieuse et philosophique. Par les types saillants que présente cette œuvre, par ses dialogues si pleins de verve, par l'intrigue si artistiquement développée, c'est néanmoins un roman. Alexandre Weill, qui en a pris connaissance sur le manuscrit, l'a déclaré comparable aux meilleures productions de Balzac.

A mon avis c'est un chef-d'œuvre qui permet d'apprécier toute l'envergure du génie de son auteur. C'est pourquoi, je me suis décidé à le traduire. Son apparition, pendant qu'un pamphlet anti-judaïque fait tant de bruit est toute fortuite. Au milieu d'un océan de volumes je n'ai été guidé dans mon choix par aucune espèce d'opportunisme.

Paris avait fêté en 1878 le centenaire de Voltaire. Un an plus tard Cracovie rendait le même hommage à Kraszewski en reconnaissance d'un demi siècle d'activité littéraire. Ovation magnifique ! Les Polonais, unis dans un sentiment commun purent raviver leurs souvenirs, retremper leurs espérances et, en quelque sorte, ressouder les tronçons épars d'une patrie divisée entre trois ravisseurs.

Cet essai de résurrection ne pouvait convenir à M. de

Bismark. Il eut peur du cadavre paraissant se ranimer. Par une machination ingénieuse mais infâme, il implique dans un prétendu complot contre la sureté de l'État, le grand littérateur polonais, et le fait condamner à trois ans et dix mois de détention dans la forteresse de Magdebourg. Le prétexte de cette mesure barbare, dont l'Europe ne fut pas assez émue, était une simple correspondance politique où il était question des armements de l'Allemagne.

Le vieil empereur n'eut aucune pitié d'un autre vieillard. Il ne lui accorda même pas la faveur si minime de subir sa peine en Saxe et non en Prusse. Toutes les sollicitations furent vaines. Il s'agissait pour M. de Bismark de frapper un grand coup, et de préluder ainsi à la proscription en masse des Polonais, en s'inspirant de l'exemple de Philippe II et de Louvois dont il suit la tradition de préférence à celle de Richelieu. Comment le docile souverain aurait-il osé contrarier le puissant ministre dans sa politique?

Depuis deux ans Kraszewski malade subissait une dure captivité, quand une Polonaise la princesse Falconieri, née Holynska, profita de la présence du Prince Impérial d'Allemagne et de son épouse en Italie pour suggérer à la Reine Marguerite une intercession en faveur du prisonnier. La pieuse compassion de deux femmes aboutit pour lui à une délivrance de six mois moyennant une caution de 20 mille marcks. Il respire en ce moment l'air de la liberté à San Remo sur cette rivière de Gênes dont il a si bien dépeint les charmes dans *le Juif*.

Perdre sa caution lorsqu'il sera sommé de rentrer dans

son cachot, ou aller reprendre ses chaînes, avec ses 74 ans et ses infirmités; telle est l'alternative qui s'offre à l'illustre écrivain. Il lui faut opter entre la ruine et la mort.

Ne se trouvera-t-il pas dans les familles opulentes des Tyszkiewicz, des Potocki, des Lubomirski — sans en citer d'autres — quelqu'un d'assez compatissant pour remplacer la chétive somme de vingt mille marks de caution et épargner à un compatriote si méritant, la gêne la plus absolue? Je l'espère peu, car, je n'ai connu parmi les magnats de notre temps qu'un seul qui n'ait pas dégénéré de la plus belle vertu de ses ancêtres: la générosité. C'était Xavier Branicki. Il est malheureusement mort sur le Nil et n'a légué à personne que je sache son cœur démocratique et ses procédés de grand seigneur, dans la meilleure acception de ce terme.

A défaut de la noblesse, si elle reste sourde à la voix du devoir, je fais appel à la bourgeoisie israélite. Elle prouverait en entr'ouvrant ses coffres-forts qu'elle est aujourd'hui la véritable *szlachta*, la classe appelée à diriger le pays des Sobieski et des Kosciuszko.

Si les vingt mille marks ne viennent pas de cette seconde source aurifère il restera aux promoteurs du jubilé de 1879 à provoquer une souscription publique qui se remplira — je n'en doute pas — obole par obole.

Kraszewski s'éteignant dans le dénuement imprimerait une honte ineffaçable à sa terre natale.

La mort de Cervantes sur un grabat d'hôpital pèse comme un remords sur la conscience de l'Espagne. Que

la Pologne s'épargne un semblable regret et profite de l'occasion pour donner un signe d'incontestable vitalité !

L'ingratitude sordide déshonore et dégrade les nations comme les individus. Les âmes bien trempées sont toujours reconnaissantes. Il en existe encore..... Cette pensée me rassure sur le résultat d'une exhortation, qui, j'en suis convaincu, n'aura pas été un coup d'épée dans l'eau.

A. H.

Juin 1886.

LE JUIF

All is true.

I

L'AUBERGE DE SESTRI-PONENTE

Par une chaude après-midi de l'automne de 1860, la meilleure, ou plutôt la seule auberge de Sestri-Ponente, était pleine de monde. Firpo, l'hôtelier de l'*Albergo e Trattoria della Grotta* était peu habitué à pareille aubaine en dehors des dimanches et des jours de fête. Comme c'était un simple jeudi, ses joues hâlées reflétaient un rire de satisfaction.

Sestri-Ponente est située à une heure environ de Gênes; au bord de la mer (*in vicinanza del mare* comme l'indiquent les prospectus) et sur la grande route de Savone à Nice. Sestri, outre des chantiers pour la construction des petits navires marchands, ce qui l'anime et l'enrichit, possède encore une plage agréable où il est possible de se baigner. C'est la supériorité de cette petite ville sur Gênes *la superbe,* à laquelle manquent des bains de mer. Gênes a tout, même des arbres rabougris auprès de somptueux édifices; elle a un port magnifique et pourtant quiconque veut à toute force

se plonger dans la mer, doit louer un bateau pour s'éloigner des ordures amoncelées près des quais. Une fois loin du bord, on se passe une corde autour de la taille et on s'asseoit, pour barboter, sur la dernière marche de l'escalier fixé à l'arrière du canot. Si le pied glisse, l'honnête batelier vous retirera de l'abîme par la corde, au bout de laquelle on aura l'air d'un poisson suspendu au hameçon. Ceux que ce système ne contentera pas, ont la liberté de se baigner dans l'eau sale du port ou dans les baignoires de marbre de la *Piazza Sarzana.*

Pour prendre des bains sur une plage plus ou moins rocailleuse, il faut abandonner Gênes pour la fashionable Livourne, la charmante Spezia ou la modeste Sestri. Les plus riches, affluent sur les deux premières plages.

Sestri convient mieux aux personnes économes et tranquilles qui préfèrent la mer à la société, la vie paisible aux distractions bruyantes. Les environs en sont tristes mais non dépourvus de pittoresque. En lignes graves et classiques comme celles de Poussin, se dessinent des vignobles, des bocages, des jardins, des villas luxueuses mais aujourd'hui inhabitées comme la plupart des maisons de campagne en Italie.

Par ci par là, les clochers des couvents et des petites églises coupent le panorama, qui, du rivage aux arètes bien accentuées, s'étend d'un côté jusqu'à Gênes, de l'autre jusqu'à Savone et se perd dans l'immensité de la mer, — espace infini de bleu et de vert.

A distance l'*Albergo della Grotta* fait assez d'effet. Ce joli petit palais, qui a dû être la villa de quelque riche seigneur, n'a jamais été destiné à devenir une auberge.

Ses abords sont couverts de lauriers, de grenadiers et d'orangers. On y arrive par une route montante et escarpée, taillée en escalier. Partout apparaissent des traces d'un faste capricieux au milieu desquelles s'est installé un restaurant sans égard pour la demeure sei-

gneuriale... C'est que les conditions de la vie ont changé partout. Ce n'est pas seulement en Italie qu'on traite ainsi les constructions qui ne répondent plus aux exigences et aux besoins de la société actuelle. Combien de palais, changés en brasseries, combien de villas, transformées en auberges, combien de jardins somptueux devenus des plantations de betteraves ! Les parvenus opulents ont seuls conservé quelques restes de la noblesse éteinte ou ruinée.

Les grands seigneurs ont bâti pour les banquiers. La coquille demeure; le molusque change. Le principal ornement de notre villa est, ainsi que l'indique son nom, une grotte construite avec beaucoup d'art, et qui fait songer aux temps où les Césars romains établissaient des parcs d'huîtres jusque sur les toits et s'appliquaient à forcer la nature à paraître extravagante. Cette grotte forme un vaste salon qui occupe tout une aile de la maison et semble être une caverne naturelle grâce à son ornementation bizarre de stalactytes. Les murailles sont en gypse de toutes couleurs. Un labyrinthe éclairé par en haut mène à un vivier et à une fontaine dont l'eau s'écoule lentement. En entrant pour la première fois dans ce souterrain on ressent une puissante impression. Mais peu à peu les yeux s'habituent à ce demi-jour, puis l'illusion disparaît en partie et l'enthousiasme se refroidit.

Aujourd'hui cette grotte sert de salle à un restaurant. Des tables se dressent au milieu et dans le coin le plus sombre de la grotte sur les rochers qui entourent le vivier, on a juché une table où parfois s'agitent, rient, boivent, dorment les ouvriers génois des fabriques environnantes. Quand ils cèdent la place c'est à des touristes ou à des familles anglaises.

Dans la salle toutes les classes de la société fraternisent devant le macaroni et le vin. L'hôtelier sert avec le même zèle les lords et les cochers. Qui sait même s'il n'a pas plus d'égards pour ces derniers, car les lords

renouvellent rarement leurs visites tandis que les cochers, comme une fièvre intermittente, reviennent tous les deux jours. La cuisine de l'auberge n'est ni pire ni meilleure que toute autre cuisine italienne. Le vin y est assez supportable pour des palais qui ne sont pas trop blasés, et une agréable fraîcheur fait de la grotte un séduisant refuge pendant les jours de la semaine où il n'y a dans le restaurant ni foule tapageuse ni musique criarde. Devant les lucarnes, les grenadiers et les orangers entremêlent leurs branches. Dans les instants de calme, on entend le bruit rapproché de la mer qu'on découvre parfaitement du toit plat de la grotte.

Sestri est du reste une localité qui n'est animée que de temps en temps par les voyageurs et à laquelle le chemin de fer ne donne qu'une vitalité fugitive. Peu de personnes s'y arrêtent car de là apparaît le phare de Gênes et chacun se hâte de gagner la *Superba.* Seuls les visiteurs de la *Villa Palaviccini,* qui est à proximité, se rencontrent à *Sestri* avec des rares touristes qui ne redoutent par trop le *brodo* du Signor Firpo.

L'auberge – ainsi que nous l'avons dit — était, par une après-midi étouffante, remplie d'une façon inusitée. Deux diligences peintes en bleu et d'autres véhicules étaient arrivés de Gênes et de Nice. Le patron conduisait naturellement tous ses clients dans la grotte qu'il aimait montrer comme une merveille. Les tables furent envahies par les voyageurs qui, une fois assis, commencèrent à se dévisager les uns les autres avec une certaine méfiance.

Auprès d'une table était assis un homme de taille moyenne et dans la force de l'âge. Au premier coup d'œil on pouvait, à sa face expressive et régulière, le prendre pour un Italien, mais on remarquait dans sa figure, après un plus ample examen, les traits caractéristiques du type oriental. Le chagrin ou le travail avait prématurément ridé son front élevé et l'énergie de son regard dénotait un caractère fortement trempé resté

vainqueur après de longues luttes intérieures. Ce visage avait quelque chose de sympathique qui attirait vers cet homme dont le costume sans élégance affectée mais commode et plein de goût attestait sinon une grande fortune du moins une très honnête aisance. Devant lui s'étalaient les restes d'un repas frugal composé de fruits, de vin et de fromage.

A quelques pas, trônait dans un groupe de trois personnes une femme brune, aux lèvres roses, qui n'était plus de la première jeunesse, mais ne manquait cependant pas d'attraits augmentés encore par une gaieté et une vivacité communicatives. Elle semblait l'idole de deux messieurs assis à ses côtés. L'un, de belle carrure, très brun, l'air paisible devait, s'il n'était pas son mari, être un ami sérieux. L'autre cavalier, blondin élancé et timide comme une jeune fille, rougissait à tout propos. Le trio mangeait, tout en causant, et en essayant de secouer l'impression de tristesse produite par l'aspect de cette singulière salle de restaurant.

De l'autre côté, un homme fumait devant une bouteille de vin. Sous ses longs cheveux noirs en désordre, il fronçait les sourcils et, quoique jeune encore, il portait sur ses traits les traces d'une vie agitée. Son teint bronzé, ses lèvres épaisses, son front bas et carré, qui le faisaient ressembler à un sphinx, indiquaient en lui le descendant d'une race non européenne. On l'eût dit sculpté en basalte, mais en basalte usé par les orages des passions aujourd'hui éteintes mais ardentes autrefois. On songeait en le regardant à ces lacs qui, agités le matin, se sont calmés sous la brise bienfaisante du soir.

Plus loin, étaient attablés deux Italiens, facilement reconnaissables au sans-gêne de leur tenue, malgré la présence d'une dame. Leur nationalité était, du reste, trahie également par leur teint olivâtre, qu'encadrait des cheveux tombant sur les épaules. Le plus jeune portait la moustache à la Victor Emmanuel, ce qui lui

donnait l'aspect militaire. Le second, plus obèse, était un artiste. Ils avaient l'un et l'autre cet air content de gens qui se sentent chez eux et respirent l'air natal.

Séparé de ceux-ci par une table vide, un homme pâle et blond semblait rechercher la solitude. C'était un fils de la Germanie. Sous son air flegmatique et son apparente indifférence on devinait néanmoins qu'il n'avait pas été à l'abri des coups du sort. Mis pauvrement et avec une certaine négligence, oubliant son pain et son fromage, il regardait machinalement la grotte et ses voisins, absorbé tout entier par l'attente d'un lendemain qu'il semblait redouter.

Toute la compagnie était silencieuse et comme à moitié assoupie. De temps à autre résonnait le bruit des voix à la table où trônait la seule femme de la société, parfois bruissaient les verres et les bouteilles, puis le silence se faisait plus morne.

Tout à coup, un étranger entra dans la grotte par une petite porte de derrière. Tous les regards se tournèrent vers lui. Il eut comme un geste d'épouvante à la vue du souterrain.

Le nouveau venu était pâle. Ses vêtements gris de poussière prouvaient un long voyage à pied. La fatigue marbrait son visage empreint de cette beauté douloureuse, qui intéresse à première vue tout homme vraiment digne de ce nom. Dans ses yeux abattus mais doux comme des yeux de femme, se lisait une souffrance presque surhumaine. Son havresac, son bâton et sa misérable apparence démontraient qu'il voyageait à pied plutôt par nécessité que par fantaisie.

Il chercha timidement des yeux un coin éloigné et remarquant que presque toutes les tables étaient occupées il alla lentement s'asseoir auprès de l'Allemand. Mais à peine eût-il ôté son chapeau de paille et essuyé son front ruisselant de sueur, que sa figure se contracta sous une souffrance atroce. Il saisit convulsivement la table pour se retenir mais ses forces l'abandonnèrent et

il tomba à la renverse sans connaissance. Dans sa chute il entraîna sa chaise avec lui et ce fut un miracle qu'il ne se cassa pas la tête sur les stalactytes, en roulant sur le sol, où il resta étendu, pâle comme un cadavre et portant sur ses traits cette expression de calme, que donnent la mort ou l'évanouissement, comme pour ne pas trop épouvanter les assistants.

Tous les voyageurs et la dame en tête — il faut leur rendre cette justice — se portèrent au secours du malade. Ce fut la femme qui montra le plus de présence d'esprit, bien qu'elle ne se posât nullement en sœur de charité; dans toute femme il y a une mère et une sœur. Elle saisit une carafe, mouilla sa serviette et l'appliqua aux tempes de l'inconnu qui poussa un profond soupir, ouvrit les yeux et revint bientôt à lui. Il témoigna d'abord une sorte de honte de son accident. Il s'appuya sur le coude, et, les yeux timidement baissés, balbutia quelques paroles incompréhensibles de remereiement.

Si court qu'eût été l'évanouissement, l'hôtelier avait eu le temps de l'apprendre. Il accourait mu par la crainte des formalités qu'entraînerait une mort subite dans son auberge et il était bien décidé à prier le malade d'aller mourir ailleurs, quand il se rassura en voyant que l'étranger avait repris connaissance.

Le premier mouvement du Signor Firpo était bien de ce siècle qui au lieu de tendre la main au malheureux le repousse et ne reconnaît pas au pauvre le droit d'être malade. L'homme à la vue d'un autre homme éprouve d'abord un sentiment de méfiance. L'indifférence a remplacé l'idéal. La société se détourne des infortunés et sa devise est : Egoïsme.

L'aubergiste se sentit un peu honteux en voyant l'empressement de tous ses clients autour du jeune homme souffrant. Néanmoins il se promit de ne pas héberger pendant la nuit un voyageur qui s'évanouit si facilement et n'a pas même de bagages. Gênes, se di-

sait-il, n'est pas loin. Il y a des hôpitaux. Qu'il y aille donc et le plus vite possible.

Quelle eût été l'exaspération de l'honnête Firpo s'il avait connu la cause de l'évanouissement !

Il fit taire ce sentiment peu charitable, à cause des clients, qui se pressaient autour du dernier arrivé. La charité rapprochait des voyageurs étrangers les uns aux autres. Ils se groupaient comme d'anciennes connaissances, parlant à la fois italien et français pour arriver à se comprendre.

La femme cherchait de ses mains délicates à quel endroit de la tête le jeune homme s'était blessé et d'où venait le sang qui couvrait ses tempes. Les hommes chuchotaient entre eux sur cet accident et, avec un sourire forcé, le blessé murmurait faiblement :

— Ce n'est rien ! Pardon et merci ! Mais la chaleur... la fatigue...

— Ou plutôt la faim... ajoutaient les spectateurs en contemplant le malheureux dont les joues creuses leur donnaient raison.

Le calme se rétablit enfin. On conseillait au malade un peu de vin pour se remettre complètement. La femme lui apporta son propre verre après l'avoir rempli. Il y trempa les lèvres en la remerciant avec timidité.

— Que monsieur vienne s'asseoir avec nous, proposa-t-elle à brûle-pourpoint. Qu'il se repose un peu et cette faiblesse passera.

Puis s'adressant à lui directement elle reprit en insistant :

— De tels accidents se renouvellent quelquefois, monsieur, et il est plus prudent que vous soyez auprès de nous. Nous pourrons vous surveiller. Et si la question n'est pas trop indiscrète vous nous direz d'où vous venez et où vous allez.

— J'allais à Gênes, madame, répondit l'inconnu.

— Et vous venez de loin ?

— D'assez loin. De France. Je voyageais à pied et la fatigue...

Il y eut un court silence. Mais la femme était curieuse et reprit le cours de son interrogatoire :

— Vous n'êtes cependant pas Français ?

— Non, madame.

— Je l'ai tout de suite reconnu à votre accent.

Les voyageurs se rapprochaient de la table où l'étranger s'était assis. La conversation devint générale. On parlait voyages et pendant ce temps le malade reprenait des forces, sa pâleur diminuait et le sang circulait plus rapide dans ses veines. La femme le fixait d'un regard maternel.

— Vous êtes vraiment impardonnable, continua-t-elle. Etant sujet aux évanouissements, il ne fallait pas entreprendre un aussi long voyage tout seul et par une telle chaleur. Quoique l'Italie, sauf dans les environs de Naples, ait perdu ses brigands légendaires qui ne vivent plus que dans les romans, vous auriez fort bien pu être arrêté à quelque tournant de route et assassiné ou au moins dévalisé.

Le jeune homme eut un sourire douloureux, baissa la tête et répondit tout bas : Il m'est impossible, madame, de suivre vos conseils de tout point excellents. Je n'ai pas moyen de m'y conformer.

— Pauvre garçon, murmura son interlocutrice. C'est affreux !

— Je suis un exilé continua-t-il en relevant la tête. Je suis un Polonais. J'ai quitté mon pays pour des fredaines d'écoliers qui menaçaient de ruiner mon avenir. J'ai cru trouver une hospitalité facile chez les nations compatissantes. Je l'ai cherchée en Allemagne, en Angleterre, en France. Partout de belles paroles cachant une froide indifférence. J'ai pensé enfin à l'Italie. C'est un peuple, dont la destinée, il n'y a pas encore longtemps, était semblable à la nôtre. Proscrits, ils cherchaient aussi par le monde un peu d'aide et de consolation... Hélas !...

Il interrompit cette confession inattendue qui produisit des impressions diverses sur l'auditoire. Elle avait d'abord jeté un peu de froid dans la société qui, cédant bientôt à un sentiment plus honnête, se sentit captivée par cette franchise.

— Nous sommes donc, en quelque sorte compatriotes, dit en polonais le jeune blondin, assis près de la belle dame. Moi aussi je suis *un peu* Polonais, *mais* Galicien.

Ce *mais* résonna douloureusement aux oreilles du proscrit, qui salua cependant et prit en silence la main qu'on lui tendait.

L'homme brun aux traits majestueux se leva à son tour :

— Moi aussi, déclara-t-il d'un ton légèrement ironique, j'ai l'honneur de me présenter *un peu* comme votre compatriote. Je suis Polonais, *mais* juif.

Le Galicien se retourna vivement vers le nouvel interlocuteur, qui serra chaleureusement la main du banni.

— Dans cette reconnaissance générale, ajouta le second cavalier de la dame, permettez moi aussi de me considérer *un peu* comme votre patriote. Nous sommes des frères slaves car je suis Russe, *mais* proscrit. Serrons-nous donc la main.

— Proscrit et vagabond, c'est tout un, continua l'homme au teint bronzé ! Permettez donc à un frère en exil et en vagabondage, à un paria de fraterniser avec vous. Je suis un Tsigane, mais un Tsigane riche, ce qui est rare. C'est la seule raison pour laquelle je ne panse pas les chevaux et je ne vole pas les poules. Oui, messieurs, j'appartiens à cette race maudite que le moyen âge chassait à coups de fourches et qu'aujourd'hui encore la police surveille avec soin. On ne fait d'exception que pour nos sœurs au-dessous de vingt ans, tant qu'elles ont les dents blanches, une jolie voix et la beauté du diable. Pour vous tranquiliser, je vous répète, messieurs, que

je suis riche, ce qui est un correctif à la plus mauvaise réputation ; je ne suis pourtant pas un roi tsigane, je ne suis qu'un oisif par profession.

Il se mit à rire, épiant l'effet de sa harangue qu'il termina par ces paroles :

— Je porte sur le visage le témoignage indélébile de mon origine. Aucune eau merveilleuse ne peut me blanchir le teint. Aucun cosmétique ne peut dissimuler ma race.

— Ecoutez, messieurs, interrompit la dame avec vivacité, si la proscription et la vie nomade sont des titres à votre bienveillance, vous pouvez m'admettre en votre société. Mon père était un Italien, de cette Italie, qui n'était pas encore une patrie mais une simple expression géographique, comme l'a dit Metternich. Il avait émigré volontairement en Angleterre. Ma mère était de famille irlandaise, défunt mon mari était Russe, et comme si cela ne suffisait pas, ma grand'mère était Grecque.

Au milieu du cercle s'avança tout à coup un petit homme brandissant sur l'épaule un énorme parasol, habillé avec beaucoup de recherche, affublé d'une paire de lunettes et portant en bandoulière se croisant sur la poitrine d'un côté une lorgnette, de l'autre une gibecière.

— Bravo ! bravissimo ! cria-t-il en se mêlant à la conversation. Pardonnez-moi de vous interrompre, madame, mais je désire absolument participer à cette présentation générale et j'ai des droits qui valent la priorité. Je suis né Danois, à ce qu'il paraît. Ma mère était Écossaise ou Anglaise, ma grand'mère tant soit peu Italienne. J'ai longtemps habité la France et je crois même que j'y suis naturalisé. J'espère donc avoir le droit de dîner en compagnie du monde entier. Qu'en pensez-vous, madame et messieurs ?

Il y eut un rire général dans la société, qui admit avec cordialité ce joyeux partenaire.

— Je sollicite le même honneur, demanda l'Al-

lemand, d'un air lourd. Moi aussi, je suis émigré.

Sur ces mots, il s'inclina et s'assit.

— La question de patrie, reprit aussitôt le Dano-Français, est aujourd'hui une pure question d'argent. La bourse pleine, on vous reçoit partout, on vous naturalise ; avec de l'or, on a partout droit de cité. Pas le sou, pas de patrie. Pas d'argent, passe ton chemin. Il n'y a de vrai proscrit, de vrai paria que celui qui n'a rien. La pauvreté a beau être couronnée de feuilles de lauriers ou de branches de chêne, elle sent toujours mauvais. Avec de l'argent on achète autant de patries qu'on en désire, c'est pourquoi moi je n'éprouve aucun besoin d'en avoir une !

A ces mots il haussa les épaules et un des deux Italiens se leva :

— Mon ami et moi, dit-il, ne voulons pas être exclus de ce cercle charmant et nous avons tous deux des titres pour être reçus parmi vous. D'abord nous sommes artistes, donc nomades de corps et d'esprit. Ensuite, bien qu'Italiens, nous sommes l'un Romain, l'autre Vénitien. Enfin, nous pouvons tendre la main aux Polonais car nous sommes leurs frères en pauvreté.

— Non ! non ! cria vivement le Polonais. Vous n'êtes pas comme nous, dénués de tout. Vous savez où fuir la persécution. L'Italie vous est ouverte tout entière. Vous avez une patrie, un roi, un gouvernement. Nous n'avons que des sbires, des bourreaux, des persécuteurs, des espions. Toujours menacés de la Sibérie ou de la mort, l'Europe ne nous reconnaît même pas le droit à l'existence.

Ces paroles vibrantes de désespoir vinrent jeter dans la conversation la note dramatique. Tous dans cette société bigarrée : Italiens, Polonais, Juif, Danois, Tsigane, se groupèrent et les petites tables rapprochées n'en firent plus qu'une grande. Ceux-là mêmes qui étaient le moins enclins à faire de nouvelles connaissances ne résistèrent pas à l'élan général. La glace avait été rom-

pue par l'évanouissement et la confession du Polonais.

Bien souvent, nous hésitons, par ce temps de vagabondages à outrance, à nous créer de nouvelles relations en voyage. C'est un calcul d'économie intellectuelle. Chaque connaissance nous coûte quelques mots de politesse, quelques concessions courtoises, si nos idées ne sont pas d'accord avec celles de l'ami de rencontre et tout cela en pure perte lorsque peu d'instants après, celui auquel on a fait des concessions, descend à la station voisine. C'est une dépense qu'on peut éviter ; il est plus commode de se taire et d'étendre les jambes sans se soucier du voisin qui ne sera plus là, dans un moment.

Pour une fois les clients de l'auberge de Sestri-Ponente oublièrent tout calcul de commodité personnelle. La femme avait communiqué à toute cette société le sentiment charitable qui s'était emparé d'elle.

Tout est contagieux dans le monde, même la vertu.

Il y a un demi-siècle, quand on voyageait beaucoup moins, les hommes étaient plus accessibles les uns aux autres. Aujourd'hui, passe devant les yeux un tel défilé d'échantillons de l'espèce humaine, depuis les princes sans couronne, jusqu'aux prolétaires sans chemise, qu'on réfléchit, qu'on prend ses précautions avant de se lier.

L'homme est devenu cosmopolite et c'est pour cela qu'on évite le plus soigneusement les personnes les plus sympathiques de peur de s'y attacher.

L'hôtelier, tapi derrière la porte, se rassura en voyant celui dont il craignait la mort subite sous la tutelle de toute la société. Cette tutelle le débarrassait des devoirs dont la seule idée suffisait pour l'épouvanter.

Comme une bonne action attache à celui qui en est cause, la dame était radieuse. Elle babilla avec le Vénitien et le Romain, questionna encore le Polonais, entreprit le Franco-Danois, dit quelques paroles au Tsigane, sourit même au flegmatique Allemand et séduisit

tant l'assemblée que chacun commença à appréhender l'heure de la séparation. La conversation continua gaie, comme elle avait été entamée :

— Je ne suis pas du tout cosmopolite, affirma la dame. L'homme a besoin d'une patrie et celui qui n'en a pas a dans le cœur un bonheur de moins, dans la vie un amour de moins, dans sa pensée une espérance et une consolation de moins. Plutôt que de manquer de patrie, il faut s'en choisir, s'en créer une pour l'aimer comme il faut au jeune homme une amante idéale s'il n'en a pas une réelle. Pourtant l'amour de la patrie n'implique pas la haine de l'étranger ! C'est une si belle chose que la fraternité humaine.

— Très bien dit ! appuya le Danois naturalisé français, qui, pour placer son mot, abandonna ses macaroni. Par malheur, madame, cette fraternité appartient aux temps fabuleux et utopiques, comme les républiques anglaises et les monarchies patriarchales. C'est un rêve comme *la chaumière* et *le cœur* des amoureux avec les racines idylliques et l'eau du torrent ; c'est un songe creux comme tant d'autres sornettes que les hommes ont inventées dans un siècle de beefsteaks, de bordeaux, de billets de banque et de confort. Il y a des milliers d'années que les hommes ont forgé ce mot de fraternité. Eh ! madame, demandez au Moscovite d'aimer le Polonais, à l'Anglais d'aimer le Français, demandez donc à l'Allemand de renoncer à la disposition qu'il a de s'assimiler les nationalités voisines qui lui rendent le sol trop étroit pour y cultiver ses pommes de terre ; demandez-lui donc de cesser d'aller chanter les louanges de la mère-patrie partout hors de chez lui.

— Oh ! oh ! fit le paisible Allemand en secouant la tête. Voilà déjà une satyre sur des hommes inoffensifs.

Puis il murmura entre ses dents :

— Oh ! Schiller !

— J'ai eu le bonheur de le lire tout entier, répartit le Dano-Français en retournant à ses macaroni, dans une

traduction. Il a chanté de très belles choses. Mais de beaux vers ne caractérisent pas un peuple, mon très cher Allemand. Je vous appelle très cher, parce que j'aime démésurément les hommes en général jusqu'à ce que je les haïsse en particulier. Eh bien, très cher fils de la blonde Germanie, je vous le dis, sans me souvenir de votre accaparement du Schleswig et du Holstein, deux principautés auxquels je ne tiens pas, je vous le dis sans arrière-pensée aucune : Schiller, Gœthe, Kant, Herder, Lessing ne sont pas Allemands.

— Comment cela ?

— Attendez, fils paisible de l'industrieuse Allemagne, ne vous emportez pas. Je vous connais, c'est pourquoi je soutiens que ni Schiller, ni les autres ne sont à vous.

— A qui sont-ils donc alors? demanda l'Allemand rrité, en frappant la table de son couteau.

— Ce sont des génies comme Shakespeare. Ils appartiennent au monde entier et non à Sa Majesté le roi de Prusse. Ils sont plus étrangers dans le pays qui les a produits que dans les autres pays.

— C'est parfaitement vrai, ajouta le jeune Polonais. Je sens que je comprends Schiller mieux que les Allemands qui s'extasient sur son génie, lui élèvent des statues à tous les carrefours et jettent un démenti à l'idéal du poète en s'enfermant dans un nationalisme étroit, égoïste.

— Assez, jeune exalté ! interrompit le Danois. Tu as vingt et un ou...

— Vingt-deux ans ! acheva le Polonais.

— Je ne te permets pas de discuter encore sur l'égoïsme. Attends pour cela que tu deviennes égoïste toi-même. *Nemo sapiens nisi patiens*. J'avoue cependant que tu m'as bien compris mais gare au commentaire.

Un rire général s'empara de la compagnie.

— Avec votre permission, ajouta le Franco-Danois, en ôtant sa lorgnette qu'il posa sur la table, ceci menace de devenir une conférence internationale un peu longue. Il faut que je prenne des forces pour soutenir la discus-

sion. Le macaroni bourre mais ne nourrit pas. Je vais demander quelque chose de plus substantiel. Décidément ces Italiens depuis un nombre considérable de générations de ventres ont un culte exagéré pour le macaroni.

— Ne vous gênez pas pour nous ! répliqua la dame en souriant.

— Monsieur le Polonais, continua le loquace Danois, ne vous offensez pas si je vous invite brusquement à dîner avec moi. C'est par simple égoïsme. A manger seul, je n'ai pas faim. Voir manger me donne de l'appétit et je devine en vous un estomac polonais.

Le jeune homme rougit fortement en balbutiant :

— Mais... mais...

— Pas de *mais*. C'est un service que vous pouvez me rendre. Mangez comme un loup ; je serai heureux de vous regarder en convoitant votre appétit.

A ces mots il eut un soupir de regret et frappa sur la table. Un garçon en manches de chemise accourut. Chacun commanda son dîner. La conversation se ralentit et l'Allemand, morne et indigné, alla de nouveau s'asseoir dans son coin.

— Monsieur est fâché, lui dit le Danois, mais monsieur à tort. J'estime beaucoup votre nation et je rends justice à ses qualités générales. Les Allemands abondent partout comme les trichines et comme elles, plus ils ont la vie dure, plus sûrement ils provoquent la mort de ceux qui les ont accueillis. C'est un éloge pour le peuple, si c'est une offense pour les trichines. Si vous vous fâchez de mon opinion sur vous, lisez Henri Heine, qui me justifie en tous points.

L'Allemand eut un geste de mépris :

— Heine ! Un Juif ! chuchota-t-il.

Le Danois seul l'entendit et se penchant à l'oreille de son interlocuteur, il ajouta à mi-voix :

— Je crains que vous soyez bientôt obligés de chercher votre avenir là où le voyait Heine...

Plus bas encore, il prononça ce mot, un titre dans les œuvres de Heine.

— *Hammonia... !!* (*)

Après un court colloque, tous deux se comprirent sans doute, car ils se serrèrent la main.

On servit le repas du jour de l'*Hôtellerie de la Grotte.* D'abord un épais *brodo*, potage que le macaroni selon les Italiens, remplace avec avantage. Puis une friture de poissons et une viande un peu suspecte, car elle était venue de Gênes par la grande chaleur et était certainement fatiguée du voyage. Ensuite, une sorte de rôti, une pâte indigène, du fromage et des fruits.

Le Danois prétendait que la cuisine était à peine digne du dernier des marmitons mais les voyageurs avaient faim, ce qui fait passer bien des choses.

Le Polonais avait surmonté toute fausse honte et mangeait avec plaisir, tout en craignant qu'on devinât ses jeûnes prolongés. Il était cent fois plus à jeun que son amphttryon qui s'était réconforté à Cogoletto. L'infortuné ménageait ses derniers sous pour retourner dans son pays. Ayant perdu confiance dans la fraternité humaine, il ne comptait plus, pour terminer son voyage, que sur ses forces et son économie.

— M'est-il permis de vous demander où vous allez, messieurs ? questionna l'Italienne en jetant un regard tout autour de la table.

— Moi, répondit celui qu'elle avait secouru, je vais ou plutôt je retourne en Pologne. Il y a deux ans que je l'ai quitté, chassé par la terreur. Je vais y rentrer poussé par la souffrance et l'espoir. Vieilli par les épreuves, j'aurai laissé en route toutes mes illusions.

— Moi aussi, je retourne en Pologne, ajouta le Juif. Je la considère comme ma patrie. Permettez-moi de l'appeler ainsi car je l'aime et cela m'en donne le droit.

Tous deux se pressèrent la main comme des frères

(*) Voyez *Wintermärchen.*

tandis que le Galicien, pour se donner une contenance, avait l'air de chercher quelque chose sur la table.

— Moi, proféra doucement le Tsigane, je crois que je vais en Hongrie. Je dis je crois, car ce n'est pas encore certain, ce n'est que probable. J'ai là-bas des parents établis. Ils ont quitté les tentes de la tribu pour des maisons plus solides. J'ai envie de les revoir et de les saluer dans notre langue. Mais pour moi, me mettre en route c'est tout une affaire et rien ne presse. La patrie est partout, où je me trouve bien, car il n'existe pas pour nous de patrie, dans le sens que vous donnez à ce mot. Nous l'avons oubliée cette patrie, depuis le temps que nous l'avons quittée et, si nous y retournions, elle ne reconnaîtrait plus en nous ses enfants. Nous serions dépaysés comme Epiménide.

— Eh bien ! dit brusquement le Danois au Polonais, vous avez fait un merveilleux voyage et de la plus agréable façon. La nécessité est souvent une bienfaitrice. Combien je voudrais être obligé d'aller à pied. Malheureusement quand il n'y a pas une raison majeure on écoute toujours la voix de la paresse.

— Vous enviez tout, répliqua le Juif, en commençant par l'appétit du voisin. Mais en même temps la volonté vous manque pour obtenir l'objet de vos désirs.

— C'est vrai ! Mais ce que j'envie surtout c'est la jeunesse !

— La route est vraiment assez captivant pour faire oublier la faim et la chaleur, reprit le Polonais. En marchant au bord de la mer azurée, il me semblait que le monde finissait là en émeraudes, en opales et en saphyrs, au delà desquels se trouvait un paradis, une terre idéale. Quel poète que l'océan !

— Le poète, ce n'est pas l'océan, dit le Danois c'est ton enthousiasme junévile. A moi, la mer ne parle que d'huîtres et de poissons.

L'Italienne ajouta avec un sourire :

O primavera ! gioventù de l'anno!
O gioventù ! primavera della vita !

— Moi j'ai l'intention de visiter l'Italie et je vais à Gênes dit laconiquement l'Allemand.

— Moi aussi, fit le Danois.

— Et nous également ! ripostèrent le Romain et le Vénitien.

— Quant à moi, reprit le Moscovite, je suis forcé d'errer puisque je ne puis rentrer dans la sainte Russie jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce qu'une tempête y éclate, acheva le Danois.

N'est-ce pas ce que vous avez voulu dire ? ajouta-t-il.

Le Moscovite fit un geste affirmatif.

— Quant à moi, je prolonge mon voyage, murmura le Galicien, il faut bien voir l'Italie.

— Donc nous sommes tous en route pour Gênes, résuma l'Italienne. Cette Gênes la superbe, qu'on voit déjà si bien d'ici, et où il me tarde d'arriver.

— Madame, il ne faut pas se plaindre de la longueur de la route, observa le Juif. Le bonheur de la vie c'est d'en connaître le but et d'y marcher lentement. Gênes est plus belle à distance que de près. La route en est ravissante.

— J'en sais quelque chose, moi, qui suis venu à pied de Marseille, dit le Polonais.

Un des Italiens se lança dans un éloge enthousiaste de l'Italie.

— Je ne m'étonne pas de trouver l'amour de la patrie jusque chez les Esquimaux, mais je ne comprendrais pas un Italien n'aimant pas l'Italie ! Où trouver une contrée plus belle ? A vos pieds, les ruines éloquentes des siècles passés ; sur vos têtes, un ciel sans pareil, et partout des merveilles : un climat qui rend la vie aux moribonds. Italie, reine du monde, on a arraché le diadème de ton front mais ce front est resté plein de majesté. Les barbares ont mis des chaînes à tes mains,

mais pour les faire tomber tu n'as qu'à secouer les bras. Dites, connaissez-vous une plus belle contrée ?

— J'en connais une, répondit le Polonais d'un air sombre. Un ciel gris l'enveloppe. Le sang couvre son sol. Les cimetières seuls parlent du passé et dans ces cimetières passent parfois des groupes chargés de fers. Pas de mer de saphyr, rien que le souffle glacé du vent. Mais c'est l'autel des sacrifices sans nombre, c'est ma patrie.

Les Italiens courbèrent la tête et le Tsigane sourit :

— Qu'importe à l'homme, s'écria-t-il, que ce soit ici ou là ! La vie est courte, la mort nous fait entrer dans les ténèbres d'où nous sommes sortis. N'abandonnons notre cœur ni à rien ni à personne. Cela ne vaut guère la peine.

— Quelle erreur ! interrompit l'Italienne. C'est par le cœur que l'on vit. Le reste n'est que l'écorce amère du fruit.

— Dans ce cas il faut s'habituer aux écorces.

Un domestique vint annoncer aux cavaliers de l'Italienne que leur voiture était prête. Il crut de son devoir d'ajouter que la diligence, s'arrêtant à la porte de l'hôtel, prendrait les voyageurs pour Gênes. Cette interruption fit l'effet d'une douche sur la compagnie et les figures se rembrunirent.

— Ainsi, fit l'Italienne en soupirant, il faut nous séparer. La destinée nous pousse de nouveau chacun de notre côté, comme des galériens qui veulent s'arrêter en route, pour se dire quelque chose et que leurs gardiens obligent à marcher. Dieu seul sait si nous nous reverrons jamais !

— Nous, je l'ignore, dit le Danois, en rajustant sa lorgnette mais vous rencontrerez certainement au moins une fois encore des types qui nous ressemblent. Ainsi moi, je suis convaincu de vous avoir vu déjà quelque part et que je vous rencontrerai encore, sans doute sous une autre forme et moins attrayante.

Cette idée bizarre ne plut pas à l'Italienne, offensée sans doute d'être considérée comme une femme assez banale.

— Moi, monsieur, répondit-elle, je vous rencontre pour la première fois de ma vie, et je vous avoue que...

— Que vous ne désirez pas me revoir ?

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Pourtant, votre croyance dans les types et non dans les individus me choque, j'en conviens. Car, quel homme a donc un parfait Sosie ?

— Dans tous les individus, il n'y a toujours que l'homme, soyez-en certaine, madame. J'affirmerai plus : croire à la variété des hommes est un danger. Nous pensons souvent trouver un homme nouveau, un inconnu et nous tombons sur une vieille connaissance qui, soit dit entre nous, ne valait pas grand'chose.

— Au fond, vous avez peut-être raison, monsieur, avoua-t-elle en jetant un regard sur le Russe qui sourit et sur le Galicien qui paraissait ne pas écouter. Mais, ajouta-t-elle bientôt, ne nous attristons pas. En route et au revoir.

— Au revoir ! Mais où ?

— A Gênes.

— A quel endroit ?

— A l'*Aqua Sola*, dit l'un des Italiens. Il y a musique et c'est là que nous pourrons le plus facilement nous retrouver.

Tous se levèrent et saluèrent la dame qui tendit sa main au Polonais, en lui souhaitant une meilleure santé.

Le reste de la société se prépara à partir également.

Le Danois devait prendre la diligence et le Tsigane, un omnibus. Les Italiens allaient à pied. L'Allemand trouva économique de se glisser dans le véhicule du propriétaire au milieu des tomates et des fruits.

— Nous partirons ensemble, dit le Juif au Polonais. Je ne veux pas vous quitter. J'ai une voiture et pour

vous emmener, j'emploierai la force, s'il le faut.

— Mais je n'ai pas le droit de vous être à charge.

— Au contraire, vous serez pour moi une consolation. La solitude me fatigue et votre compagnie me distraira de mes pensées. C'est une faveur que vous me ferez. Partageons nos souffrances ! Donne-moi ta main, frère, et ne t'occupe pas du reste.

Du seuil de l'auberge, l'hôtelier vit avec satisfaction s'éloigner le jeune malade. Ce qui augmentait encore sa joie c'est que tout avait été bien payé et qu'il restait de quoi faire une seconde représentation du dîner.

— Quelle chance, se disait-il, qu'il soit tombé sur de braves gens. Sans cela il se serait peut-être brisé le crâne contre la muraille et j'aurais été obligé de l'enterrer à mes frais, car il ne paraît pas y avoir lourd dans son havresac. Que Dieu nous délivre de semblables touristes !

II

JUDAÏSME ET POLOGNE

Les deux jeunes gens franchirent, dans un silence à peine interrompu, la courte distance qui sépare Sestri de Gênes. La route n'est qu'une ligne continue de villages aux bicoques bigarrées. Sur un quartier de roc s'élèvent les ruines d'une vieille tour. Au-dessus de la porte se voit l'image de la Vierge, patronne de la ville. Plus loin le phare apparaît ; puis c'est le port autour duquel Gênes la Superbe est bâtie en amphithéâtre. Cette ville étrange fait un magnifique effet au bord de la mer. Avec ses portiques, ses escaliers, ses colonnades, ses rues qui grimpent vers le ciel ou s'abîment dans des précipices c'est la ville des palais. On dirait une coquille énorme rejetée vide par les vagues de la mer. Le monstre marin qui vivait dans cette conque a été remplacé par une misérable araignée : la vie pleine de petitesse de l'heure actuelle a remplacé la vie pleine de grandeur des siècles écoulés. Dans cette cité de marbre la population d'aujourd'hui se meut avec embarras. La coquille est trop grande pour elle, cette coquille du fond de laquelle la turbulente République génoise rivalisait avec Venise par le négoce et l'aristocratie.

Autre race, autres mœurs. Les palais Balbi et Palaviccini font aujourd'hui l'effet de tombeaux, tandis que sur le port les néo-Italiens s'agitent, bruissant dans une nouvelle forme d'existence peut-être tout aussi orageuse que l'existence évanouie.

La voiture roulait péniblement dans les rues qui conduisent du port à l'intérieur de la ville.

— Permettez-moi de descendre ! demanda tout à coup le jeune Polonais.

— Pourquoi donc ?

— Pour aller m'enquérir d'un logis auprès du port.

— Il était pourtant convenu que nous voyagerions ensemble.

— Oui ! Mais je veux demeurer seul. Je vous avouerai franchement que j'ai à peine de quoi achever mon voyage. Il faut donc que je me loge le plus économiquement possible.

— N'avais-tu pas accepté mon offre toute fraternelle de rester avec moi.

— Oui ! Peut-être ! Mais la pauvreté a son orgueil comme l'opulence a quelquefois sa bassesse. Ne te fâche pas si je te quitte pour rester indépendant. Il est si bon d'être libre, quand la liberté ne coûte qu'un mauvais dîner et un mauvais lit.

— Je comprends tes scrupules, répondit le Juif. S'ils étaient de bon aloi, je les respecterais. Je ne songe nullement à t'enchaîner à moi. Mon offre est bien insignifiante mais elle est faite de bon cœur et si la vie en commun t'est par trop insupportable, tu pourras me quitter. En t'engageant à partager mon gîte, ne fut-ce qu'une nuit, je ne fais pas de bien grands sacrifices et tu ne m'en devras aucune reconnaissance. Ne refuse pas. Je peux partager avec toi sans me gêner et c'est toi qui me rendras service. J'ai une douleur dans l'âme, la solitude me pèse, j'ai besoin de ne pas être seul. Viens avec moi à l'hôtel. Je ne te demande pas de me distraire mais seulement d'être près de moi. Mon

cœur brûle de s'épancher dans le cœur d'un autre homme. Si je t'ennuie tu seras toujours libre de me laisser à ma souffrance.

— Il serait ridicule à moi, dit le Polonais, de refuser une offre aussi courtoise. Pardonne à ma pauvreté un amour-propre trop susceptible.

— Ce sentiment t'honore, répliqua le Juif, en souriant, mais comme il témoigne contre la société actuelle !

Il cria au cocher :

— A l'Hôtel Féder !

Cet hôtel, comme presque tous les hôtels de Gênes, de Venise et des autres villes d'Italie, est un ancien palais approprié à sa nouvelle destination. Le bâtiment de construction moitié antique et moitié moderne a un aspect étrange. Au fond de la cour obscure et abandonnée surgit une vieille fontaine ; une ruelle étroite passe sous les fenêtres des chambres numérotées qu'on a installées dans les combles de l'ancien palais.

Les compagnons obtinrent au troisième étage une chambre à deux lits, d'où la vue planait, par-dessus les toits, jusqu'au port hérissé de mâts comme un jardin d'arbustes dépouillés de leurs feuilles par l'hiver. Un coin de la mer apparaissait au loin.

A peine entré dans la chambre, le compagnon de l'Israélite tomba épuisé sur une chaise et sembla près de s'évanouir une seconde fois. Quelques gouttes d'eau de Cologne le ranimèrent et un peu de viande froide chassa fort à propos cette faiblesse, qui résultait surtout de jeûnes trop prolongés et de fatigues excessives. Les forces lui revinrent avec ce supplément de nourriture.

— Et maintenant, lui conseilla le Juif, fais un somme dans ce fauteuil ou jette-toi sur le lit, ce qui vaudra mieux.

— Tu me le permets ? demanda timidement le jeune homme.

— Bien plus, je t'en prie !

— Et vous ?

— Moi, j'irai voir Gênes, le soir. Je ne te dérangerai pas !

Il prit sa canne et son chapeau et sortit aussitôt ! Le Polonais tomba comme inanimé sur le lit et s'endormit, dès que sa tête eût touché l'oreiller. Si dans la vieillesse les fatigues laissent à leur suite comme une fièvre intermittente, il n'en est pas de même dans la jeunesse, chez laquelle le sommeil répare bien vite les forces épuisées.

Le jeune voyageur ne fut tiré de son profond sommeil que par les braiements assourdissants des ânes du port, groupés par centaines sous les fenêtres de l'hôtel. Il avait oublié les événements de la veille. Il jeta autour de lui des regards étonnés sur le luxe du logement. Lui qui avait longtemps été habitué à coucher dans des taudis, il se réveillait dans une chambre bien propre et il voyait un déjeuner simple mais copieux s'étaler sur la table. Le Juif, revenu d'un bain de mer, se préparait à y faire honneur.

— Il est donc bien tard ? murmura le Polonais en s'arrachant au sommeil.

— Non ! pas très tard ! Je me suis levé de bonne heure pour jouir de la fraîcheur du matin. As-tu bien dormi ?

— Je n'en sais rien !

— Comment cela !

— Je suis tombé comme un plomb. Je me lève comme je m'étais couché, sans avoir bougé, sans avoir changé un pied de place. J'ai dormi d'un sommeil de mort.

— Et comment te sens-tu à présent ?

— Fort comme un hercule, et grâce à toi.

— Ah ! bah ! grâce à la jeunesse. Ta tête te fait-elle encore souffrir ?

— Plus du tout.

— Alors debout et déjeunons !

— Tu me gâtes trop, cher amphitryon. C'est un dé-

jeuner digne, de Lucullus et des Sybarites. Depuis bien longtemps, à mon réveil, je me contente d'un verre de vin aigre et d'un morceau de pain avec du fromage. Un repas semblable le soir, et c'est tout. Il ne m'est pas permis de me dorlotter, moi, pauvre orphelin, que ni la fortune ni les hommes n'ont jamais choyé.

— Il ne faut pas que ça t'empêche de manger, interrompit gaiement le Juif. J'ai faim, je vais te donner l'exemple. A table ! Nous ferons plus ample connaissance.

— C'est vrai, nous ne nous sommes même pas donné nos noms ?

— Eh bien, j'ai l'honneur de vous présenter Jacob Hamon.

— Moi, dit à son tour le Polonais, mes amis m'ont baptisé familièrement du nom d'Ivas. En réalité je me nomme Jean Huba... Huba et non Hube, qui serait un nom allemand. Mon nom t'apprendra, si tu connais un peu la Pologne, que je suis d'une province *Russienne* dans la langue de laquelle Huba signifie champignon. C'est comme qui dirait en polonais M. Gzybowski ou Gzybowicz. Ce nom devint plus tard une addition au nom familial des Pstrocki, qui arrivèrent de la Masovie pour tâcher de gagner leur vie sur une terre plus fertile. D'une manière complète, je suis *Jean Huba Pstrocki ex Masoviâ olim oriundus, in Russia possessionatus et natus*.

— As-tu encore des parents là-bas ? demanda Jacob.

— Ni un parent, ni un pouce de terre. Je suis orphelin dans toute l'étendue du mot. Mon père, après avoir perdu ses derniers sous et vu sa petite ferme en Volhynie dévastée par la grêle et d'autres fléaux, mourut en m'abandonnant à la pitié des hommes. Par charité on m'envoya à l'école où j'ai passé à travers de rudes épreuves, puis on me fit entrer dans une université.

— Pourquoi as-tu quitté le pays ?

— Parce que chez nous, des fredaines d'écoliers sont

considérées comme des crimes, parce qu'il n'y est pas permis d'aimer sa patrie, dans son passé et dans son avenir, parce que ceux qui étouffent cherchent de l'air. De simples vers patriotiques menaçaient de me faire condamner au bannissement en Sibérie.

— Toujours la maladie des opprimés ! remarqua le Juif. Là où les vétérans se sont vus arracher tous leurs droits, les jeunes essayent de les reconquérir et dans leur enthousiasme irréfléchi, ils trouvent souvent l'exil, la misère et la mort.

Tous deux soupirèrent et Jacob demanda :

— Comment songes-tu à retourner dans le pays puisque tu as été obligé de le quitter ?

— Le sais-je moi-même ? répondit douloureusement Ivas. Je sais seulement que je vais au pays. La souffrance m'y pousse. Je n'ai pas appris à vivre autre part et l'exil m'est intolérable physiquement et moralement. Je suis parti, croyant que les idées de liberté, de concorde, de lumière, de justice, vibraient dans les cœurs des autres hommes comme dans le mien... Hélas ! la société n'est pas telle que je me la représentais. Il n'y a pas place à son soleil pour les opprimés ; aucune main ne se tend vers le mourant, aucune consolation n'est offerte à l'affligé, aucun abri n'est donné au proscrit. Je retourne donc au pays que j'ai quitté ; là du moins battent des cœurs généreux tandis que l'Europe...

— L'Europe a vieilli ! interrompit tristement Jacob. Elle a peur du bruit. Le monde est dans les mains de charlatans qui exploitent jusqu'à la souffrance des martyrs. La vérité n'est plus comprise. On la raille. Les gens adroits, fourbes et ambitieux ont fait profit de tout pendant ces dernières années. Comme Barnum de la nourrice de Washington, ils ont trafiqué de l'amour de la patrie, de la liberté et de la fraternité. Sur cent braillards, pas un martyr. L'intérêt est le seul mobile. Le cœur humain a jeté sa dernière étincelle de générosité et le monde a versé dans le scepticisme à outrance. On

ne croit plus à rien car la liberté a dégénéré en licence effrénée. La fraternité spécule sur la propriété. La révolution sert de piédestal à l'ambition des fourbes et les apôtres du progrès battent monnaie avec leurs prédications égalitaires... L'humanité heureusement s'amendra.

Pendant qu'il parlait ainsi, le soleil montait à l'horizon et la chaleur, toujours croissante, n'invitait pas à la promenade. On baissa les rideaux et les stores; on ferma les jalousies, et les deux compagnons continuèrent leur conversation dans une demi-obscurité et une fraîcheur relative.

— Je dois me faire connaître à toi, dit le Juif après un instant de repos. Nous nous comprenons déjà, mais ma position exceptionnelle exige des explications. Notre connaissance commencée près de Gênes, ne finira pas à Gênes, je l'espère... Tu me parleras ensuite de toi, mais les convenances exigent que je sois le premier à faire une confession sincère. C'est une courtoisie que j'ai pour notre amitié naissante.

Ce mot de *Juif* renferme toute mon histoire. Il dit ma destinée; il fait deviner mon caractère. Des causes connues, les conséquences sont fatales. Le Juif, même depuis qu'il a cessé d'être le paria des sociétés n'en reste pas moins une énigme. Depuis plusieurs milliers d'années, il porte gravée sur son front sa sainte mission — mission de souffrance, d'humilité, d'abaissement. Mais de cet abîme d'abjection, il surgit plus grand et s'achemine vers la toute-puissance : il soulève le monde entier, édifie et abat les trônes, domine les gouvernements, édicte des lois et régit tout d'une manière invisible. C'est avec orgueil que je le dis : le mot de Juif a une immense signification.

Pardonne-moi de m'oublier moi-même en parlant des Juifs. Je me sens l'enfant de cette grande famille sur le front de laquelle le doigt de Moïse a inscrit ce nom mystérieux :

Jéhovah.....

Avant d'être homme je suis Juif. Ce mot renferme des souffrances séculaires, la première législation digne de l'humanité, la morale la plus antique émanant de la sagesse divine dans les dix commandements.

De même que Dieu est éternel, sa loi l'est aussi.

Pendant que les nations s'égaraient dans les sentiers du polythéisme et de l'*anomisme,* si je puis par ce mot exprimer l'absence des lois, un Dieu unique s'est manifesté à nous et nous a communiqué le feu sacré que nous avons conservé pendant des siècles sans le laisser éteindre.

Nous nous sommes répandus sur la terre, en semant l'idée de Dieu ; je me trompe, en veillant sur elle. Pendant deux mille ans, nous n'avons pas fait de prosélytes ; nous avons gardé le trésor en nous. Le monde s'agitait, vivait, combattait travaillait et nous nous existions absorbés tout entiers par la garde de ce trésor.

Nous nous sommes conservés dans la tourmente en peuple distinct, portant partout sa patrie dans son cœur, dans ses livres saints, dans ses fêtes religieuses, dans les circonstances les plus minutieuses de la vie. Mais aujourd'hui, je crains hélas ! que nous n'ayons trop rejeté de nos épaules ce cher fardeau. L'idée juive semble avoir diminué avec la persécution.

Revenons à ma vie personnelle.

Je suis né très pauvre, d'une de ces familles juives disséminées dans les villages polonais. Tu sais ce qu'était l'existence des Israélites dans notre Pologne que j'aime autant que vous, et à laquelle on ne peut reprocher que de n'avoir pas su se dépouiller à temps des idées surannées. Les Polonais, quoique imbus de l'idée de la dignité humaine, refusaient le nom d'homme à tous ceux qui n'étaient pas nobles.

La Pologne — comme la République de Venise, — n'a pas su se réformer à temps. Elle a préféré périr plutôt que d'adopter un nouveau mode d'existence et confier

à tous la défense de la liberté. Néanmoins dans la vie de ce peuple, comme dans la nôtre, je reconnais qu'il y a beaucoup d'éclat. En jugeant de sang-froid son passé, on peut le critiquer, mais il faut avouer qu'il est plein de poésie ; c'est une épopée homérique.

— Arrête-toi ! s'écria le jeune Polonais, tu es le fils du présent, n'innocente pas le passé.

— C'est toi qui parles ainsi ?

— Oui ! Je suis né au milieu des idées nouvelles. Je maudis les plus brillantes époques de notre histoire car elles furent les véritables causes de notre ruine. Regarde comme c'est caractéristique : nous qui descendons de ces gardiens de nos privilèges, comment les jugeons-nous ? A quel point de vue nous plaçons-nous pour les blâmer ? Nous considérons justement comme les plus grands rois ceux qui se sont efforcés d'abattre la noblesse pour affermir leur pouvoir.

— En cela tu as raison. Néanmoins, quand je médite sur la Pologne, elle m'apparaît étrange, effrayante, sauvage parfois mais grande et magnifique en somme. Personne n'a plus que le juif le droit de condamner la noblesse polonaise cependant il faut la juger sans prévention...

— Nous parlerons de cette question une autre fois, interrompit le jeune homme, mais il y a vraiment quelque chose de frappant dans ce fait que moi, noble Polonais, je condamne ce passé que toi, juif, tu exaltes !...

Jacob sourit et dit :

— Je suis plus âgé que toi, cher frère. La souffrance, le travail, la méditation m'ont vieilli et peut-être aussi les douleurs des générations écoulées.

— C'est bien ! mais parle-moi de toi-même.

— Ne t'impatiente pas. Je ne puis faire autrement. Nous marchons dans une route pierreuse comme des minéralogistes. Toutes les fois que nous tombons sur une roche curieuse nous la frappons de notre marteau pour savoir ce qu'elle renferme. Du reste

nous arriverons toujours à temps à l'*Aqua Sola.*

— Ah ! oui ! c'est là que nous devons rencontrer ma belle bienfaitrice, qui, comme la Samaritaine, m'a fait l'aumône d'un peu d'eau.

— Cette Italienne qui a mouillé d'eau les tempes et a peut-être mis de la flamme dans ton cœur. Mais entre hier et aujourd'hui il y a un abîmé. Qui sait combien seront exacts au rendez-vous de l'*Aqua Sola ?*

— Tu penses que quelques-uns y manqueront ?

— L'expérience m'a appris à compter fort peu sur les engagements vieux de vingt-quatre heures et à ne pas compter du tout sur les engagements datant de plusieurs semaines.

— Le soir est encore loin, fit remarquer le Polonais.

— Très loin. Le soleil est brûlant.

— Dans ce cas, continue ta biographie.

III

ÉDUCATION DE JACOB

Qui n'aime à se rappeler ses souvenirs de jeunesse, si triste qu'elle ait pu être. Je n'ai pas à me vanter du bonheur de mon enfance. Pourtant la mémoire de ces jours me fait venir les larmes aux yeux et je répète ce qui est écrit dans le libre Sabbat (152) : — La jeunesse est une guirlande de fleurs, la vieillesse une couronne d'épines.

Même en les comparant à la maturité, pleine de l'intelligence des choses, ces années me semblent fleuries, quoiqu'elles aient été douloureuses.

Mes parents descendaient d'une famille jadis importante et riche mais déchue depuis plusieurs générations. Ils se trouvaient en quelque sorte au dernier degré de la société, travaillant dans les tavernes des villages, s'occupant de quelque commerce peu lucratif, ou de quelque minime spéculation sur le blé et les bœufs. Plus clairement et sans circonlocution, mon père était tout simplement petit cabaretier dans un village. C'était un homme tranquille, pieux, aimant ses livres et très peu habile dans les affaires pécuniaires. Ma mère en prenait quelque soin. C'était la seconde femme de mon père Joël qui avait perdu la première,

après en avoir eu un fils déjà grand quand je vins au monde.

Joël, le vieux Joël, était d'un caractère sombre, silencieux, concentré, rêveur. Il s'absorbait dans les spéculations de la pensée et regrettait seulement d'en être quelquefois détourné. On l'estimait en général, à cause de son savoir, mais on souffrait dans sa famille de son inaptitude au commerce, qui pour nous était une question de vie.

C'était et c'est encore chez les juifs un devoir traditionnel de ramasser de l'argent. Cette préoccupation provient non du caractère de la race, mais des conditions d'existence qu'on lui a faites. Les seuls droits, accordés — ou plutôt vendus chèrement aux juifs — pouvaient à chaque instant être révoqués, suspendus ou foulés aux pieds par les tribunaux ou le clergé. Où trouver justice ? A qui se plaindre ! Le juif fut donc forcé de chercher dans l'or qui est vénéré par toutes les nations, le moyen d'obtenir la justice, les égards, la considération.

Le juif pauvre était sans défense et n'avait d'autre protection que le chef de la communauté à laquelle il appartenait. Les chrétiens s'étaient, en quelque sorte, fait une pratique religieuse de venger sur nous le Christ — ce Christ qui était pourtant juif comme nous. Nous nous sommes donc cramponnés à l'argent notre, seule sauvegarde. Pourtant la loi de Moïse interdit de la manière la plus évidente de prêter à intérêt. (Exode XXII, 25.)

On n'avait pas à reprocher à mon père de s'enrichir du bien d'autrui. A la fin du compte, il perdit même les économies péniblement amassées, plongé qu'il était dans les lectures mystiques qui lui faisaient oublier les affaires terrestres.

Tout le travail et les soucis incombaient à ma mère beaucoup plus jeune et se préoccupant de l'avenir. J'avais deux sœurs moins âgées que moi et mon frère de l'autre lit était, de beaucoup mon aîné.

Notre établissement rural consistait dans le fermage de la taverne située sur une grande route. La localité était très fréquentée. Au milieu d'un bruit continuel, il fallait, à nous, notre jeune âge pour arriver à dormir et à notre père, la sérénité de son âme pour vaquer à ses méditations. Ma mère et deux servantes se fatiguaient afin de pourvoir au besoin des clients. C'eût été un commerce lucratif, malgré la concurrence d'un cabaret voisin mais moins achalandé, si la fortune eût voulu un peu nous sourire. Mais ce que nous rapportait la vente de l'eau-de-vie, du foin et de l'avoine, était perdu dans d'autres spéculations plus importantes. De ses transactions avec les commerçants de peaux et de bétail mon père sortait toujours à son désavantage. Il attribuait cette malechance à la volonté de Dieu. Ma mère s'en affligeait outre mesure.

Nous nous appauvrissions à vue d'œil. Les bijoux de la famille, les fourrures et les habits de mon père, ainsi que tous les objets de valeur, se trouvèrent peu à peu engagés.

Le propriétaire de la taverne était un noble. Obèse, robuste, toujours gai et de bonne humeur, c'était un viveur ; au fond assez bon, mais terrible dissipateur. Il se souciait peu du lendemain pourvu que la journée passât follement. A tous moments, il nous soutirait de l'argent. C'était notre fléau quoiqu'il ne fût pas méchant. Toutes les fois que M. Miçuta engageait Joël à venir chez lui, ma mère se mettait à pleurer, car elle savait qu'il ne s'agissait pas d'autre chose que d'argent à donner.

Dans la maison seigneuriale, située à un demi-mille de la taverne, il y avait toujours joyeuse compagnie. Quand il était resté une demi-journée seul, Miçuta s'ennuyait à mourir. Si personne ne venait le distraire, il faisait atteler ses chevaux et allait rendre visite à ses voisins. Sa femme pleurait alors comme ma mère. Elle ne parvenait pas à le corriger et l'aimait malgré ses

défauts. Se procurer de l'argent pour s'amuser, était la seule préoccupation de ce seigneur et lorsqu'on lui parlait de sa ruine imminente, il répondait avec insouciance :

— Ah ! bah ! La Providence y pourvoira. Je mourrai comme j'ai vécu.

— De tels types, dit Ivas, on les trouve chez nous sans les chercher avec une lanterne. Chaque arrondissement possède plusieurs Miçuta.

— Il arrivait, continua le Juif, qu'on envoyait chercher Joël de la part de son propriétaire et que, d'un autre côté, Mme Miçuta envoyait chercher ma mère afin de la supplier de ne pas donner d'argent à son mari. Mais comment résister à ce viveur quand il se mettait à vous tourmenter, à vous enguirlander de toutes les façons ? Joël finissait toujours par céder à ces obsessions. Pour les banquets incessants, il fallait du poisson, de la viande, du sucre, des légumes, des épices et du vin. Cela n'en finissait plus. Les comptes grossissaient et on classait les reconnaissances non acquittées que mon père négociait avec perte en payant des intérêts usuraires.

Naturellement, je ne comprenais pas, grâce à mon jeune âge, notre position qu'on m'a expliquée plus tard. J'ouvrais de grands yeux sur le monde et il me semblait merveilleux. La taverne était toujours comblée de voyageurs. Elle communiquait par le jardin à un bois de chênes où j'allais écouter le gazouillement des oiseaux et le bruissement des vieux arbres. Mais je ne pouvais encore m'amouracher de la nature ; la foule humaine m'intéressait davantage. Il n'est pas donné à tout enfant de grandir au milieu d'un tel tapage et de figures sans cesse changeantes dans un va-et-vient continuel. J'appris dès lors combien le monde était peuplé et en même temps combien ce monde nous était étranger. Je sentis qu'au milieu de tant d'individus il y en avait très peu qui s'intéressaient à nous. Ma mère, dans ces premières années, ne pouvait faire que peu atten-

tion à moi, occupée qu'elle était pendant que mon père priait ou lisait. Elle veillait cependant sur ses enfants, si elle n'avait guère le temps de les caresser et de les amuser.

Je m'habituai de bonne heure à vivre par la pensée et un secret instinct m'écartait des hommes. J'aimais pourtant à les observer et à pénétrer leur caractère.

J'étais encore tout jeune quand mon père mourut après une courte maladie. Ce jour de deuil et de lamentations reste gravé dans ma mémoire. C'était la première fois que je prononçai ces mots que tout Israélite doit proférer quand la main de Dieu le frappe :

« — Gloire à toi, juge équitable, que ta volonté soit faite ! »

— Après la mort du vieillard, qui me laissait orphelin, M. Miçuta nous mit à la porte de la taverne, malgré les instances de ma mère. Nous allâmes louer un petit cabaret, situé près d'un moulin, sur la lisière d'un bois. Cet emplacement nous parut meilleur mais c'est alors que commença la véritable misère, que seuls les enfants pouvaient ne pas sentir. Après le bruit incessant de l'autre auberge remplie jour et nuit, on ne voyait ici que de rares individus, se rendant au moulin, qui six mois de l'année restait immobile faute d'eau. Pendant cette morte saison, nous vendions à peine un petit baril d'eau-de-vie. Autour de la cabane, gémissait le bois de sapin et la route étroite et tortueuse se couvrait d'herbe. Nous vivions dans cette solitude avec du pain noir et quelques maigres légumes, fournis par un petit jardin. Ma mère se désespérait de plus en plus chaque jour et s'adressait à ses parents, à ceux de mon père, mais inutilement. Nous étions couverts de haillons. C'est ainsi que j'arrivai à l'âge où l'on commence ses études. Comme il n'y avait pas de quoi me donner un maître ni m'envoyer dans le bourg voisin, le cœur de ma mère se serrait de douleur. Je me souviens qu'un jour elle nous laissa tous les trois sous la garde d'une

servante et d'un pauvre juif de l'endroit, et s'absenta quelques semaines. Elle revint un peu tranquillisée, m'embrassa sur le front et me répéta : — « Réjouis-toi tu auras bientôt quelqu'un pour t'instruire. »

Je compris si peu l'importance de cette promesse que je fus bien plus satisfait du craquelin que m'apportait ma mère. Tu sais quel soin les Israélites prennent de l'éducation de leurs enfants, car c'est par elle que s'inculque en nous la loi du peuple, ses traditions ; c'est elle en un mot qui nous façonne l'âme. D'après les rabbins, à cinq ans tout garçon doit apprendre la *Bible*, à dix ans le *Michna*, à treize ans les *Ordonnances Divines*, à quinze ans la *Gemara*.

Voyant une expression d'incrédulité se peindre sur les lèvres d'Ivas, Jacob interrompit son récit :

— Je devine, reprit-il après un instant de repos, que ces livres ont été ridiculisés auprès de toi, par des gens qui nous sont hostiles. On n'en connaît que le côté bizarre et encore très superficiellement ou par ouï-dire. C'est, pourtant, aux coutumes qui vous semblent risibles que nous devons de ne pas avoir disparu de la surface de la terre, en nous fondant dans les autres nations. Le texte, même incompris mérite notre reconnaissance.

Je me rappelle, comme si c'était d'hier, l'arrivée de mon instituteur. J'étais à la porte du cabaret, quand un misérable véhicule de campagne jeta sur notre seuil quelque chose qui n'avait même pas face humaine. C'était un être contourné, courbé, maigre, jaune, effrayant et burlesque. Le corps de cette créature s'était tellement penché sur les livres qu'il ne pouvait plus se redresser. De sa poitrine bombée surgissait une énorme tête, au front proéminent qu'éclairaient, pour ainsi dire, des grands yeux noirs. Ce regard m'épouvante encore quand j'y songe. On aurait dit que l'œil fixait sans voir jusqu'à ce qu'il tombât sur un livre.

Le monde extérieur ne se reflétait pas dans ces yeux

qui semblaient ne pas s'y attacher..... Boiteux d'un pied, il marchait avec difficulté même en s'appuyant sur une canne. C'était plutôt un sautillement qu'une marche.

Tel fut mon premier mentor. Il arrivait de la ville, se nommait Moché et était célèbre aux alentours pour ses talents pédagogiques. Sa connaissance de la littérature sacrée était très étendue. Il citait par cœur de longs passages du Talmud et de la Kabale sans omettre un mot, sans oublier un accent. Sa vie se bornait à instruire les enfants et à se perfectionner lui-même. Le monde ne l'intéressait guère, il vivait tout entier dans le passé. Jamais sans doute il ne se serait décidé à venir chez nous s'il n'y avait été attiré par deux coffres pleins de livres — héritage de mon père.

Moché était d'une sévérité à toute épreuve, quant à l'observation des prescriptions religieuses et traditionnelles. C'était un livre ambulant, qui se mouvait d'une façon instinctive. Je doute qu'il y eut un maître plus strict. Il remplissait ses fonctions sans pitié, presque avec cruauté.

Brusquement de mon état de liberté, je fus astreint à un tel accolement aux livres, que je pensais en devenir fou. Mais coûte que coûte, il fallait périr ou apprendre à être un juif. Mécaniquement on me fourrait dans la tête des mots, de longues tirades que je devrais répéter sans cesse et chaque intonation, exigée par le sens de la phrase, devait être apprise avec soin. Malgré la brutalité de cette méthode, il se fit comme une secousse dans mon intelligence qui s'ouvrit, se mit en mouvement et au travail. Il est difficile de déterminer quelle influence a sur l'esprit de l'enfant l'éducation des générations antérieures, toutes préoccupées d'une seule étude. Ce qui est certain, c'est qu'en commençant la lecture de la Bible et celle de l'histoire de mon peuple je croyais me rappeler un rêve après un long sommeil. Une fois les premières difficultés vaincues, je me passionnai à un tel degré pour ce travail que Moché en fut émerveillé.

Bien qu'il n'entrât pas dans son système d'encourager les enfants par de douces paroles, il se montra moins sévère à mon égard sans toutefois devenir caressant. La seule chose qui le fâchait, c'était que je lui demandais des explications pour bien comprendre le texte qui nous occupait. Il s'impatientait alors et me frappait les doigts avec la petite baguette qui lui servait à indiquer les lettres. Il eût voulu chasser de mon cerveau ce qu'il considérait comme un orgueil prématuré.

Moché me répétait souvent pour me piquer d'émulation que, suivant les rabbins, le monde repose sur le souffle des enfants qui apprennent la loi de Dieu, et non sur l'intelligence des savants.

Riez tant que vous voudrez, mais ces souvenirs ont pour moi un grand charme.

— Cela n'empêche pas, répondit Ivas, que votre pied-bot de Moché m'est peu sympathique !

— Je ne songe nullement à le poétiser. Je dirai même que sa rigidité le rendait presque sauvage quoiqu'il fut assez poli envers ma mère, mais il ne se gênait pas pour la gronder dûrement dès qu'elle s'écartait un peu de nos usages. Alors il la menaçait de partir sur-le-champ.

Pour tous, Moché était une sorte d'épouvantail. Cependant, quand il était ému, il devenait presque grand. Il n'était pas apte à concevoir quelque chose de son propre chef, mais il savait faire un choix intelligent dans ce qu'il avait appris. Quand il nous récitait les souffrances d'Israël, ses larmes roulaient sur ses joues, il s'exaltait à en devenir fou. Il sanglotait ses phrases, et s'interrompait bientôt pour chanter les versets d'une voix inspirée. Dans ces moments-là, ses cheveux se dressaient sur sa tête et son corps était secoué par un tremblement nerveux, tant l'impressionnait la sainte lecture.

Sa mémoire était prodigieuse.

Tel est le croquis de mon maître, peu flatté, mais très ressemblant. C'est lui qui m'a fait lire les premiers livres

de la Bible, ou plutôt qui me les a fait pleurer. Il était si consciencieux que, m'ayant reconnu une certaine capacité, il conseilla à ma mère de m'emmener dans une bourgade voisine pour achever mon éducation.

Grâce à lui, à l'âge de treize ans, suivant nos coutumes, je lisais publiquement dans la Synagogue des passages de l'Écriture sainte, et j'étais inscrit au nombre des dix officiants du temple, nombre nécessaire pour que l'assemblée soit considérée comme complète.

Il était assez difficile pour ma pauvre mère de déménager. Mais il s'agissait du sort de son enfant. Si misérable que fut notre existence auprès du moulin, elle était cependant facilitée grâce au logis, qui ne nous coûtait guère, au bois qui environnait la cabane et aux légumes du jardin. En ville il faudrait tout payer, même l'eau. De quoi subsister? Que faire? Comment se transporter avec trois enfants? Avec quelles ressources les entretenir?

Pendant que ma mère se cassait la tête pour trouver des réponses à ces questions, mon frère du premier lit, ayant amassé déjà un petit avoir par son commerce de peaux, vint nous rendre visite.

L'événement était imprévu et fut pour nous d'une grande importance. En effet, nous ne l'avions pas vu depuis longtemps, de même que nos autres parents. Mon frère avait environ trente ans. Il s'était marié. La dot de sa femme et une parcelle de l'héritage de mon père avait formé un petit capital dont il avait su tirer parti. La première année, il avait vécu aux frais des parents de sa femme, qui s'étaient engagés à pourvoir aux besoins du couple. Il s'était ensuite établi séparément et peu à peu avait développé son commerce. Autant la fortune avait mal favorisé notre père autant elle lui sourit. Cela lui donna du courage; économe, froid, prudent, il consacra toute son intelligence à la réussite de ses projets. S'enrichir fut son seul but, et il était convaincu qu'il l'atteindrait. Pauvre encore, il pouvait

cependant déjà envisager l'avenir sans crainte. Son arrivée, si désirée, mit la maison sens dessus dessous. S'il ne venait pas lui-même à notre aide, parce que cela ne lui était pas encore possible, il nous apportait des nouvelles des parents de ma mère, qui, touchés enfin de sa triste situation, lui envoyaient une petite somme d'argent pour entreprendre quelque commerce, dont le produit devait servir à mon éducation et à celle de mes sœurs. Ma mère en pleura de joie. Nous autres, enfants, nous nous attristâmes seulement en apprenant que nous allions quitter le moulin, mais nous devions bien vite nous habituer à la vie urbaine.

On reçut le frère aîné avec la plus grande affection. Ma mère se hâta de lui demander comment elle pourrait faire valoir son argent. Zelmann, qui avait besoin de développer son commerce, lui proposa de l'intéresser dans ses affaires et de lui donner un logement dans la maison qu'il habitait. Le contrat fut passé sans objection, et le lendemain ma mère, impatiente, envoyait chercher un véhicule pour déménager du cabaret.

Ici commence la seconde période de ma vie.

Tu as vu que dans mon enfance je n'ai pas été bercée sur des roses, que j'ai souffert et que cette souffrance a été le soleil, qui a hâté mon éclosion. Ces années ne m'ont laissé que des souvenirs sombres, la plupart désagréables. Souvenirs de ruine, de travail, de lutte contre la faim et le froid, contre le dédain des hommes, qui paralyse l'intelligence et l'empêche de s'élever au delà des préoccupations corporelles.

Il est permis aux poètes, ou plutôt à ceux qui se donnent pour tels, de vanter dans la nature un idéalisme impossible et de s'insurger contre le matérialisme. Mais hélas! à regarder l'existence de près, on s'aperçoit combien sont violents nos besoins et combien la vie a d'exigences.

L'homme, déjà formé, peut supporter la lutte avec la nature et la pauvreté, sans se laisser abattre. Il est,

cependant, bien difficile de s'affranchir des soucis de chaque jour — rocher de Sisyphe qui retombe sans cesse sur nous.

La population juive était très nombreuse dans notre bourgade, dont elle formait la majeure partie. Nous avions une synagogue, dont l'aspect fit sur moi une profonde impression, car, jusqu'alors je n'avais vu que de misérables cabanes affectées à la prière. Je pus, pour la première fois, me faire une idée juste de nos cérémonies religieuses : le sabbat qui, nous arrachant au monde, nous rapproche de Dieu et nous rend, pour ainsi dire, la patrie perdue; la cuisson du pain, dont une partie est donnée aux pauvres ; le dressage de la table ; les prières en commun ; la bénédiction du vin; toutes ces coutumes rappellent l'époque patriarchale, quand Dieu était avec nous et prenait, en quelque sorte, part à l'existence humaine.

Aujourd'hui, vous, chrétiens et nous, juifs, nous avons trop chassé Dieu de notre présence et nous l'avons oublié. L'homme pétri par les mains du Créateur, s'est cru Dieu lui-même et l'anthropolâtrie est la religion contemporaine.

Dans la maison de mon frère, nos deux familles n'en formaient qu'une dont il était le chef. Les femmes préparaient en commun les repas du soir et du lendemain. Quand arrivait l'heure de la prière dans la synagogue, un vieux desservant frappait trois fois avec son maillet de bois sur le volet et nous nous acheminions en habit de fête vers le temple, en portant nos livres sous le bras.

La synagogue était un vieux bâtiment, orné de pérystiles datant du seizième siècle. Elle avait pas mal coûté d'argent à la communauté, car, au moment de la construction, le propriétaire catholique de l'endroit, le prince K... était peu tolérant. Les juifs qui n'avaient alors pour célébrer leur culte qu'une maison de bois, au toit vermoulu, sollicitèrent la permission de bâtir un nou-

veau temple, ce qui ne leur fut accordée que grâce au besoin d'argent qui se fit sentire près une guerre. Les Juifs en profitèrent pour acheter au prince un lot de terrain et le droit d'y ériger une synagogue en briques. Les traditions de la localité parlent d'une somme colossale. Pendant la construction, les ouvriers reçurent l'ordre de défaire leur ouvrage et d'abattre les boules étoilées qui servaient d'ornementation au toit et rendaient la synagogue plus imposante que les bâtiments qui l'entouraient. Telle qu'elle était, avec son style tant soit peu gothique, elle me semblait comparable au temple de Salomon.

Je continuai mes études avec passion. On me trouvait beaucoup d'aptitude et moi j'avais un insatiable désir d'apprendre.

Notre petite ville, hormis les jours de foire, n'était pas une des plus fréquentées du pays, quoiqu'elle comptât parmi les principales. Elle était traversée par une grande route très mouvementée. Nos coreligionnaires avaient fondé une école dans cette localité où les catholiques avaient une église importante et dont la principale population se composait d'employés du gouvernement, qu'il fallait sans cesse payer pour en être moins vexés.

J'appris bientôt à me conduire différemment avec chaque personne suivant son degré dans l'échelle sociale.

En général, le Juif devait payer tribut à tous, en commençant par les portiers de ces messieurs, et les femmes de leurs portiers.

Un jour, en revenant de classe, je trouvai la maison bouleversée. Je craignais d'abord qu'il ne fut survenu quelque accident. Les visages presque souriants me rassurèrent. On attendait l'arrivée d'un personnage important. Ma mère me poussa dans l'alcôve en m'ordonnant de revêtir mes habits de fête. Mon frère était déjà prêt. Sur la table, il y avait de l'eau-de-vie, des confi-

tures, des gâteaux de miel, du pain blanc, du pain d'épices et même une bouteille de vin. J'appris que celui qu'on devait recevoir avec tant de solennité était le cousin de ma mère, riche négociant de Varsovie. Il arrivait pour s'occuper de mon avenir.

Je me l'imaginai dans mon cerveau d'enfant d'une apparence imposante, avec une longue barbe, et en costume biblique rappelant les temps patriarchaux. J'étais encore dans ce rêve, quand apparut un homme que j'aurais pu prendre pour un chrétien. Il était habillé autrement que nous, portait des lunettes et un chapeau rond. Il n'était plus de la première jeunesse. Les sourcils froncés, les traits saillants, les yeux noirs, le visage rasé, la complexion robuste, le ventre obèse, il posait en homme solennel et important.

Ma mère m'ordonna d'embrasser une main qu'il me tendit majestueusement. Ensuite il m'examina d'un œil scrutateur, me caressa le menton, donna une chiquenaude moqueuse à la calotte dont j'étais coiffé et finit par me lancer au visage une bouffée du cigare qu'il avait à la bouche. Après ces préliminaires, il dit en allemand d'un ton protecteur :

— Il faudra, faire un homme de ce garçon-là.

Tous, quoique intimidés, l'écoutaient comme un oracle, parce qu'il était énormément riche et que notre sort dépendait de lui.

— Que pensez-vous ? ajouta-t-il en s'adressant à ma mère. J'en prendrai soin mais pas à votre manière... Et se tournant vers mon frère, il continua :

— Il y a déjà assez de Juifs dans le petit commerce, dans les cabarets et dans les villages. La cause en est notre ignorance.

— Pourtant, se permit de répondre Zelmann, nous lui avons appris et nous lui apprenons encore à lire dans la Gemara.

— Ah ! Qu'a-t-il besoin de la Gemara ? Est-ce que vous songez à en faire un rabbin ? Il nous faut aujour-

d'hui pénétrer partout et non rester dans notre coin !... Pourquoi ces boucles sur les oreilles? Pourquoi cette iarmulka? Souvenirs du moyen âge que tout cela. Les temps de la persécution sont passés. Le monde s'ouvre à nous. Nous devons être prêts à y jouer un rôle important. Le juif a du bon sens, puisé dans des milliers d'années de souffrances. Pourquoi ne jouirait-il pas des mêmes avantages que les chrétiens? Pourquoi notre éducation n'est-elle pas aussi développée que la leur? Avec cela, il nous est permis de rester Israélites au fond du cœur.

Malgré le respect qu'ils avaient pour le richard, ma mère et mon frère demeurèrent tout interdits car ces paroles choquaient leurs idées traditionnelles. Sans remarquer cette impression, il continua :

— Je dois me rappeler que je suis juif, garder ma loi dans les arcanes de mon âme, mais au dehors apparaître dans le monde sur un pied d'égalité avec les autres hommes comme le font les juifs dans les pays étrangers et même dans le royaume de Pologne. J'ai bien examiné ce garçon. Il est digne d'Israël. Je m'occuperai de son éducation mais il faut l'envoyer aux écoles chrétiennes. Il faut commencer à les fréquenter ici. Ensuite, vous me l'expédierez et je prendrai soin de lui.

— Vous êtes notre bienfaiteur! s'écria ma mère, mais vous savez que beaucoup des nôtres ont abandonné leur croyance et sont également méprisés et par les juifs et par les chrétiens. Qu'il conserve donc les traditions paternelles!

— Et pourquoi ne les conserverait-il pas? Vous pouvez bannir vos craintes puériles, autrement il végétera, comme un propre à rien, en haillons et dans la misère, où vous êtes, au lieu d'être comme moi. Je reste pourtant juif, je vais à la synagogue et j'observe la loi, mais sans doute avec moins de rigueur que vous.

Toute cette conversation s'est bien gravée dans ma mémoire ; elle fixa ma destinée.

Ayant appris que notre parent était arrivé de Varso-

vie, le vieux Abraham Machnowiecki, l'oracle des juifs de la ville vint nous rendre visite. C'était un type assez fréquent dans notre communauté. C'était un Juif-Polonais de vieille roche ; je pourrais dire un Polonais-Israélite, bien qu'il ne se rendit pas complètement compte lui-même de cette descendance que Mickiewicz a si bien caractérisée dans son Jankiel.

Abraham était bien réellement de son pays et vivait de sa vie. Il avait d'incessants rapports avec tous les propriétaires. Il connaissait leurs familles, leur situation, leur caractère, leurs relations, et en général tout ce qui les concernait. Il s'occupait beaucoup de réunions électorales. On le consultait de toutes parts et dans les affaires délicates, il était souvent choisi pour arbitre. On l'estimait, parce qu'il était digne d'estime ; on le recevait avec courtoisie et on lui offrait une place d'honneur tandis qu'on laissait debout à la porte ses coreligionnaires.

Sans Abraham, on ne faisait rien d'important. Il avait une tenue pleine de dignité, une taille élevée, et portait une barbe blanche tombant jusqu'à la ceinture. Son vêtement ordinaire était une redingote noire, une *czapka* de zibeline, et en été un chapeau de feutre à larges bords. Une haute canne, garnie d'un pommeau d'argent complétait sa mise à laquelle les passants le reconnaissaient de loin.

Dans son habitation, l'une des plus belles de la localité, il y avait toujours des visiteurs pour toutes espèces d'affaires. Il était le banquier de la moitié des propriétaires auxquels il prêtait ou procurait de l'argent.

La science d'Abraham n'allait pas plus loin que celle de la plupart des Juifs, mais il avait l'esprit prompt et une grande connaissance des hommes. Ce qui prédominait en lui, c'était un calme à toute épreuve. Il ne se fâchait jamais, ne donnait jamais signe d'impatience et montrait en toutes choses une imperturbable modération. Il était peu communicatif ; les mots sor-

taient difficilement de ses lèvres ; on pouvait compter sur lui. Très attaché à sa foi et à ses coutumes, il n'était nullement fanatique.

Cet oracle si généralement respecté était absolument dépourvu d'orgueil. Il ne demandait pas la considération, il l'obtenait naturellement.

L'apparition d'Abraham chez nous était fort rare et on aurait pu croire que, pour cette circonstance extraordinaire, il avait été spécialement invité par ma mère qui sentait le besoin de son appui. Notre somptueux parent me parut encore moins sympathique devant le grave Abraham. La manière dont il nous traitait, soi-disant à l'européenne, devint plus blessante encore comparée à la conduite de l'autre Israélite à la fois digne et aimable. La rencontre de ces deux hommes, dont l'un, esprit fort, avait perdu tout judaïsme, et l'autre, personnage biblique, était fort intéressante et piquait vivement ma curiosité.

Notre parent, avec tout l'orgueil d'un homme plein de son importance, fit à peine un mouvement à la vue du vieillard qui l'aborda avec politesse. Le cousin de ma mère n'abandonna pas son cigare et se mit à rire en regardant le Juif aux longs cheveux bouclés, à la iarmulka, au costume usé et à la canne gigantesque.

Abraham n'eut pas besoin d'un long examen pour se convaincre que notre visiteur n'était pas le premier Juif de cette espèce qu'il rencontrait :

— C'est très beau de votre part, dit-il, de n'avoir pas oublié une famille dans l'infortune. Plut à Dieu que tous agissent de même ! Le livre Nedarim dit : « Honorez les fils des pauvres qui sont l'éclat de la religion. »

— Je voudrais vraiment, répondit nonchalamment le Varsovien, faire de ce jeune parent, une branche saine et forte de notre communauté. C'est pourquoi j'ai proposé de l'envoyer à l'école avec tous les autres enfants.

— Vous le jetterez, pour l'éprouver, comme l'or dans le feu. S'il est or, il restera or, s'il est un vil métal, il fondera.

— On dit qu'il a de belles facultés, il faudra les développer.

— Pourvu qu'il ne perde pas sa foi ! C'est pourquoi, je pense, qu'il ne faudrait pas l'enlever à l'éducation familiale avant qu'il soit affermi dans sa religion. Quand le potier veut mettre son empreinte sur un vase d'argile, il attend que ce vase, sorti de l'atelier, soit séché au soleil.

— Quel âge a-t-il ? demanda le Varsovien.

— Treize ans.

— Vous avez probablement, continua mon parent, une école ici ? Il n'a qu'à y aller.

— Pourquoi pas ? reprit Abraham. Mais le pauvre enfant souffrira beaucoup.

— Qui donc n'a passé par des épreuves ? Tel que vous me voyez, j'ai aujourd'hui deux millions, peut-être davantage et j'ai commencé par vendre du cirage et des allumettes dans les rues.

Le vieil Abraham marmotta tout bas un texte du livre des Juges commenté par les rabbins et qui dit :

« Il faut supporter les rayons trop brûlants du soleil parce qu'il est indispensable au monde. »

Puis il m'apposa les mains, me bénit en priant à voix basse, rassura ma mère et la conversation devint générale. Tout enfant que je fusse, je me rappelle fort bien cette scène, où s'ajoutèrent bientôt d'autres acteurs et auditeurs, car les Juifs étaient venu de tous côtés pour voir le grand personnage, qui nous honorait de sa visite. Celui-ci, entra dans des développements de son idée qu'il était opportun pour les Juifs de se moderniser et de sortir du cercle où les retenait leur peur exagérée de voir s'amoindrir leur foi et leur nationalité.

— Nous avons assez longtemps souffert, dit-il, pour

jouir aujourd'hui et occuper la place qui appartient à un des plus anciens peuples de la terre. Nous possédons la rapidité de conception, la facilité d'acquérir toutes les sciences et tous les arts, nous avons l'argent qui aplanit tout et en même temps l'unité et la cohésion au moyen desquelles s'accomplissent les grandes choses. Pourquoi alors croupir éparpillés dans les campagnes et ne pas pousser de l'avant. Voyez les Juifs des autres pays. Vous les rencontrez dans les ministères, dans les parlements, dans les hautes positions. Ils marchent à la conquête des droits civils et politiques, là où ces droits leur sont encore refusés.

Abraham écoutait sans contredire et paraissait attristé; quant à nos autres coreligionnaires ils opinaient du bonnet. Il termina son discours, en se prévalant du nom d'un Juif célèbre.

Ce fut une époque qu'on n'oubliera pas dans notre petite ville que la visite de ce millionnaire. Elle provoqua un mouvement qui entraîna la communauté, hormis un petit nombre de vieux conservateurs. Je restai encore un an à la maison avant d'entrer à l'école. C'était la première fois qu'un Juif s'asseyait sur les mêmes bancs que les élèves chrétiens. Je savais d'avance ce qui m'attendait, mais ce qui m'arriva surpassa mon attente et mes craintes.

La plupart des écoliers étaient des enfants de la petite noblesse ou de la bureaucratie, élevés assez grossièrement. Leurs instincts étaient des plus sauvages. C'était un véritable supplice — supplice incessant. — Je devais m'accoutumer à des attaques continuelles et passer sous silence les injures dont on m'abreuvait. Des plaisanteries sur la viande de porc se rencontraient même dans la bouche des maîtres; que devais-je alors attendre des élèves? L'humilité et le mutisme tels étaient mes moyens de défense. Les premiers jours furent atroces. Peu à peu, je m'habituai à mes camarades et ceux-ci s'habituèrent à moi. Ils me laissèrent en paix sur mon

banc solitaire. Combien aussi j'étais affecté par les contradictions qu'éveillait dans mon esprit la nouvelle méthode d'enseignement !

Le savoir que j'avais accumulé s'écroulait. Je résolus pourtant de continuer mes études et d'attendre que la force de la science et de la vérité éclairât mon esprit.

IV

L'AQUA SOLA

En achevant ces mots, Jacob s'aperçut que l'heure était avancée. Il se souvint du rendez-vous à l'*Aqua Sola.*

— Je sens, dit-il, combien je suis ennuyeux et prolixe. Excuse-moi, bienveillant auditeur. C'est le seul mode de récit que je comprenne. Les faits tout nus ne disent rien. Pour les rendre intelligibles, il faut y infuser la vie et la couleur. Or la vie et la couleur demandent des développements.

— Tu n'as pas besoin de t'excuser, répondit Ivas. Je ne suis pas pressé de connaître la fin; marchons tout doucement.

— Puisqu'il en est ainsi, la suite à plus tard et allons à l'*Aqua Sola.*

Le soir avait amené un peu de fraîcheur. Beaucoup de promeneurs avaient quitté la vieille Gênes pour la ville neuve. Les rues Nuova, Nuovissima, Balbi, Aqua Sola, étaient couvertes de monde.

Les hommes plus ou moins vêtus, les femmes enveloppées dans ces gracieux voiles blancs qui ne cachent pas toujours des figures gracieuses.

Les deux compagnons, par des ruelles étroites et sombres, gagnèrent le monticule qui est l'unique point de verdure dans cette cité de marbre.

— Eh bien! dit Ivas, je suis très curieux de savoir si nous trouverons au rendez-vous tous nos compagnons d'hier.

— En tous cas, ils ne seront déjà plus tels qu'ils étaient hier. Une journée, c'est long, et la nature humaine est bien changeante !

Ils gravirent les marches qui mènent à la promenade au milieu de laquelle murmure une fontaine et résonne la musique.

La foule était compacte, une foule gênoise, composée de soldats, d'ouvriers, de prêtres, de femmes hâlées et de quelques touristes, parmi lesquels tranchaient les Anglais. L'*Aqua Sola* n'est fréquentée ni par l'aristocratie, qui se renferme dans ses palais ou ses villas; ni par la bourgeoisie aisée, qui a ses jardins à Nervi ou sur la route de Rutta. On ne rencontre donc à l'*Aqua Sola* que ceux qui sont de passage à Gênes ou l'habitent d'une manière permanente.

Jacob et son compagnon se promenaient dans la principale allée en parlant de la patrie et de l'avenir de l'humanité. Ils ne remarquèrent pas l'arrivée de l'Allemand flegmatique qui s'était distingué par son silence à l'*Albergo della Grotta*. Il les aborda de suite avec un sourire doucereux et leur dit :

— Je suis bien heureux de vous revoir, messieurs, et de pouvoir demander des nouvelles de notre malade d'hier. En même temps je viens m'excuser de ne pouvoir profiter longtemps encore de votre aimable société. J'ai eu la chance de rencontrer un *veturino*, à moitié prix, pour Pise. J'aurai pour compagnon de route le conseiller privé Zuckerbeer... Nous partons aujourd'hui même.

— Quel dommage! s'écria Jacob en allemand, afin de ne pas infliger la langue française à son interlocu-

teur et de ne pas être torturé par la prononciation risible du compatriote de Gœthe. C'est dommage! Nous aurions si agréablement passé ensemble la soirée.

En entendant sa langue natale, l'Allemand rayonna, soupira; mais, malgré la tentation visible de rester, il sacrifia le plaisir au devoir. L'ordre et l'économie étaient ses deux vertus prédominantes, et la société dú conseiller privé lui apparaissait comme une consolation.

— Le conseiller von Zuckerbeer, dit-il, compte sur moi. Je lui ai donné ma parole; je suis donc absolument forcé de partir. Il n'y a pas moyen de me dédire.

Jacob ne songeait nullement à le retenir. Il le salua et ils se dirent au revoir (dans la vallée de Josaphat!)

L'Allemand s'éloigna sans trop regretter ses connaissances de la veille. Au fond de l'âme il craignait que le Polonais ne fût un révolutionnaire dangereux, un conspirateur républicain, un admirateur de Garibaldi et de Mazzini. Or, il valait beaucoup mieux renoncer à temps à une connaissance si compromettante.

Il venait de disparaître quand se présenta le Tsigane, toujours souriant : il s'éventait de son mouchoir, le gilet déboutonné, mais la chaleur de la température semblait néanmoins lui être très agréable. Sa figure était aussi joyeuse que le lui permettaient ses traits ennuyés.

—Eh bien! s'écria-t-il. Comment trouvez-vous Gênes? J'y trouve pour ma part trop de tapage, trop d'ânes portant des tonneaux, et trop peu d'hommes, par compensation. L'air y est comprimé et les ordures abondent dans toutes les rues. C'est le coloris de l'Orient, mais d'un Orient manqué. Je vous accorde que Gênes possède les parfums de Constantinople. Oh! mes pauvres nerfs olfactifs! Quelle torture!..... Est-ce que nous nous sommes présentés hier les uns aux autres? Je me rappelle peu ce qui s'est passé, mais vous savez déjà que je suis Tsigane, peut-être ma race vous inspire-t-elle de l'aversion? Vous auriez tort. Moi je n'ai d'aversion pour aucun homme, aucun bipède. Je me nomme Stamlo

Gako... Ma famille était à la tête d'une tribu. Mais j'ai abandonné la vie errante collective, pour vagabonder tout seul. Je suis, ainsi que vous le voyez, seul au monde. J'aurais rétamé les vieilles casseroles sans ma belle voix de basse, qui m'a poussé au théâtre. J'y ai ramassé quelque argent... J'ai eu la chance de gagner un gros lot, la seule fois que je me suis risqué à la loterie. De cette somme, en partie dissipée en extravagances, j'ai gardé assez pour ne rien faire. Chose agréable que de vivre dans l'oisiveté! Je vais et je m'arrête où je veux, mais mon front est marqué d'une façon indélébile par la tache originelle. Personne ne sympathise avec moi et le monde m'est indifférent... Vie stupide, si vous voulez, mais que je ne changerais pour aucune autre, car je m'y suis attaché comme à une amie boiteuse. Je n'ai pas de devoirs; c'est-à-dire que je me suis affranchi de tout lien, de toute croyance, de toute espérance, de toute occupation. Je m'ennuie confortablement, et mon désœuvrement est bien ordonné. En hiver, je vais au nord, parce qu'on y souffre le moins du froid, car les maisons y sont bien chauffées. Je vis à l'hôtel, je mange bien, je fais des connaissances passagères, je fréquente les théâtres, je rencontre facilement des Arianes à consoler, qui me trouvent tolérable et pas trop laid. L'été, je viens en Italie et quelquefois je vais chez les miens en Hongrie. Il y a là quelques individus de ma race et de mon sang, mais je n'ai par bonheur aucun proche parent pour me persécuter. La Hongrie est pour moi une sorte de patrie. Par oisiveté, j'ai appris à lire. Un livre avec des phrases bien tournées m'aide admirablement à tuer les heures, bien qu'en général je considère la littérature comme inutile. Les meilleurs livres contiennent plus de sottises que de pensées raisonnables. Toute la sagesse humaine pourrait être écrite sur la paume de la main.

— Sans patrie comme vous, dit Jacob, qui s'aperçut que le Tsigane avait bu un peu trop, je comprends la vie

autrement que vous. J'ai un but, car j'ai des frères parmi les hommes. Vous qui savez plus que les autres Tsiganes, vous pourriez faire beaucoup pour votre nation, si vous le vouliez. Il serait grand à vous d'être le réformateur et le bienfaiteur de votre peuple.

— Que voulez-vous faire des Tsiganes? répondit Gako en montrant ses dents blanches. Nous ne sommes qu'une poignée d'êtres vivants que Dieu ou le diable a jetés sur la terre. Que voulez-vous faire d'une race maudite, sans feu ni lieu? A moins que vous ne désiriez que je la conduise vers le Gange, d'où on prétend qu'elle vint à l'origine. « Vous périrez! » telle est la sentence rendue contre nous. Et nous périssons lentement. Nous disparaîtrons tous, ne vous impatientez pas. Ce qu'on ignore seulement, c'est comment finira le dernier de notre race, dans sa misère et son abaissement. A Moscou, des danseuses et des chanteuses, des diseuses de bonne aventure et des coquines; ailleurs, parmi les rétameurs et les vétérinaires, d'autres danseuses et des gueuses. En quelle langue leur parler d'avenir? Est-ce que les brutes comprennent quelque chose? Comme un fruit tombé de l'arbre, nous sommes un peuple pourri et sans racine.

— Changez alors de nationalité!

— Me pétrifier! jamais! Nous serons Tsiganes tant qu'il plaira à Dieu. Dans la nuit des siècles, ajouta Gako d'un ton mystérieux, il y a quelque crime affreux que nous expions, quelque fratricide dont nous ne pouvons nous laver les mains. Je possède tout ce qui peut faire le bonheur de l'homme sur la terre, et je ne serai jamais heureux. J'ai compté le nombre des jours que j'ai à vivre. Je subirai ma destinée.

Là-dessus, arrivèrent les deux Italiens, Alberto Primate et Luca Barbaro.

Tous deux avaient l'air réjoui et satisfait. Ils aspiraient voluptueusement les effluves du sol italien, sur lequel flottait leur drapeau à trois couleurs.

Luca Barbaro portait un album à la main, Primate un rouleau de musique.

— Salut, frères, dit le premier, comment va la santé ? Cette température délicieuse a dû vous guérir complètement. Que vous dit la bonne vieille Gênes ?

— Elle nous marmotte quelque chose du moyen âge ! répondit Jacob.

— Elle ne vous parle donc pas d'avenir? demanda un des Italiens. Vous ne sentez donc pas comme un souffle délicieux de printemps qui promet à toutes les nations des guirlandes de fleurs ?

— Utopiste ! interrompit tristement l'Israélite. Le printemps ne vient pas en même temps pour tous les pays. Les hommes sont frères en paroles, mais non pas en action. Chacun est prêt au fratricide pour se défendre. Peu à peu l'humanité sortira peut-être des ténèbres de la servitude et du charlatanisme, qui se prévaut des tendances généreuses pour satisfaire sa soif de l'or et des grandeurs.

— Ne blasphémez pas ! s'écria Luca. Je crois à l'humanité. Il y a une poignée de vils *codini* (réactionnaires) et une bande de misérables charlatans, c'est possible, mais en général les hommes sont les fils de Dieu. Par le chant, la peinture, la parole, le dévouement, les âmes s'ouvrent, les cœurs se purifient, l'intelligence se développe, la vertu se répand, et bientôt un printemps lumineux éclairera le monde.

— *Amen!* exclama Primate. *Amen!* Mais j'ai une question à vous poser. Nous sommes venus ici pour nous reposer, n'est-ce pas ?

— Oui ! Oui ! Certainement !

— Eh bien! pour une fois, faisons trêve de philosophie et de politique. Laissons tout cela aux *codini*. Occupons-nous un moment de l'art et de la vie.

Luca embrassa son compatriote sur le front.

— *Poverino!* Il s'est bien ennuyé avec moi, et je ne

lui donne pas de repos..... Lui, il ne porte dans le cœur que la femme, l'amour et la musique.

En ce moment le groupe s'augmenta du Franco-Danois.

— Saperlotte, fit-il avec désappointement, si j'avais su que la belle dame ne serait pas ici, je ne me serais pas fatigué pour venir vous rejoindre. J'avais une envie énorme d'aller au Théâtre-Italien; tout primitif et tout barbare qu'il est, il m'aurait peut-être fait passer agréablement la soirée. J'ai été attiré à l'*Aqua Sola* par le souvenir de deux yeux un peu fatigués, mais pleins d'expression. Si elle devait venir, elle serait déjà ici. Je suis volé.

— Il est toujours temps de vous en aller au théâtre, dit impassiblement le Tsigane en allumant son cigare.

— C'est vrai ! Mais si elle survenait par hasard. Elle, c'est l'inconnu, c'est l'imprévu. *Elle ?* Qui est-elle ?

— Une artiste retraitée et encore en activité, comme elle nous l'a dit elle-même, répondit le Tsigane. Prêtresse de Thalie, je doute qu'elle soit une vestale. Hum !

— Veuve ! ajouta Luca, toujours d'après son récit.

— Veuve ! Le titre est bien porté. Mais elle est escortée de deux adorateurs, fit le Danois. Un Russe et un Polonais. Que sont ces individus ? Riches ou pauvres ? Depuis quand la connaissent-ils ? *Chi lo sa ?*

— *Chi lo sa ?* répéta Primate.

Et Barbaro ajouta :

— Nous savons que le Russe est un réfugié. Si, en quittant son pays, il a emporté le *sac* avec lui, il peut être fort dangereux car les Russes ont l'habitude d'être fabuleusement riches. On assure que chacun d'eux reçoit du tsar des parts dans les mines d'or du mont Oural. Mais si en sauvant sa tête, il n'a pas sauvé sa bourse et s'il n'a que des qualités privées, il devient beaucoup plus vulnérable. Quant au jeune Galicien, il a sa jeunesse qui est un capital. Mais vous, messieurs, comme Polonais

vous pouvez mieux juger de la valeur de votre compatriote.

— Les Galiciens, dit Ivas, portent d'ordinaire le titre plus ou moins authentique de comte. Il y en a de riches parmi eux mais depuis 1848 ils se donnent facilement une apparence de fortune imaginaire. Je ne crois pas le jeune homme un rival dangereux.

— La voilà ! La voilà ! S'écria tout à coup le Danois en apercevant de loin dans la rue la brunette, plus séduisante encore que la veille. Que vois-je ? Elle est seule avec le Russe, mauvais signe ! Le Galicien était donc de trop. Tous deux, en tête-à-tête ! La chose se complique. Là où il y a deux galants, il y a place pour un troisième. Mais quand il n'y en a qu'un il est difficile à un autre de s'imposer.

— Il est très fort dans l'art d'aimer ! remarqua le Tsigane.

La charmante Lucie Colomi approchait. Elle était en réalité en regain de beauté. Elle avait eu le temps de demander à la toilette d'augmenter ses attraits. Ses yeux étaient humides sans avoir pleuré et le sourire voltigeait sur ses lèvres. Le Russe l'accompagnait, triste de sa gaieté. Elle alla tout droit à Ivas et lui tendit une main mignonne élégamment gantée en lui demandant avec beaucoup de sollicitude :

— *Va bene ?*

— Merci, madame. Plus de trace de la maladie d'hier. La cicatrice qui me restera sur la tempe sera pour moi un souvenir indélébile de votre bonté.

— Flatteur ! répliqua l'Italienne en haussant les épaules.

Le Russe affectait une politesse exagérée pour prouver qu'il savait vivre.

— Nous ne sommes pas au complet ? observa-t-il.

— Un seul manque à l'appel, répondit Jacob. Nous ne le reverrons plus. C'est l'Allemand. Il a trouvé une occasion économique d'aller à Pise avec un conseiller privé et il en a profité. On ne voyage pas tous les jours avec

des dignitaires fraîchement gratifiés d'un *von*... quelconque pour des services inconnus. Ce *von* tout frais sorti des cartons, a le parfum d'une rose à peine épanouie. Comment ne pas s'en enivrer. Mais, vous aussi, madame, vous avez perdu un de vos compagnons ?

— Oui ! *Il conte*. Il a dû partir cette après-midi pour Spezia.

— Hier, il ne nous avait pourtant pas parlé de ce projet ?

Le Russe fit semblant de regarder la mer, très peu visible de cet endroit :

L'Italienne se pinçait les lèvres pour ne pas rire et s'éventait négligemment.

— Je ne sais vraiment pas ce qui lui a pris. Il a peut-être été effarouché par ses compatriotes à en juger d'après ce qu'il m'a dit de notre rencontre. C'est à vous, messieurs, d'éclaircir ce mystère. Quel pays est-ce la Galicie ? Le jouvenceau me disait sans cesse qu'il n'était ni Polonais, ni Autrichien, mais Galicien.

Ivas et Jacob échangèrent un sourire sans répondre.

— Nous ne porterons pas son deuil ! s'écria Ivas.

— Je le regrette pourtant ! reprit Lucie. On aurait pu en faire un homme convenable, mais il ressemblait encore à ces noix d'Italie renfermées dans une écorce amère.

Tous se mirent à rire.

— L'*Aqua sola !* Comme ce mot résonne avec douceur ! continua l'Italienne en marchant en tête de la société. Mais comme c'est petit, mesquin et même ennuyeux. Quelques arbres, quelques gouttes d'eau, une foule désagréable, de la poussière et à peine au lointain se voit la mer par une échappée. *Povera Genova !*

— Et dire ! observa le Moscovite, que nous nous en étions promis tant de merveilles.

Le cosmopolite dano-français profitant de la marche se faufila auprès de l'Italienne, ce qui était assez maladroit et trop significatif.

Celle-ci lui jeta un regard hautain, dont il ne s'aperçut pas. Ce regard lui disait en propres termes :

— Pas d'espoir, pour vous !

Lucie, s'occupait beaucoup plus d'Ivas que du reste de la société. D'une voix douce elle lui demanda :

— Vous partez pour la Pologne ?

— Oui, madame, répondit-il en soupirant.

— Je suis pleine de superstitions, reprit-elle, et partant également pour la Pologne, je considère comme de bon augure d'avoir sur mon chemin fait connaissance d'un Polonais.

— La Pologne, madame, est aujourd'hui une abstraction. Il n'y a pas de Pologne et il y en a plusieurs : la Pologne russe , le royaume de Pologne érigé par le Congrès de Vienne, la Pologne prussienne, la Pologne autrichienne.

— Je ne sais vraiment vers quelle Pologne je me dirige. Où se trouve Varsovie ?

— C'est en quelque sorte ma ville natale. Une des anciennes capitales de la Pologne, la dernière ; aujourd'hui capitale de cette Pologne idéale qui est encore à constituer.

— Je me perds dans toute cette géographie ! Et vous allez aussi à Varsovie ?

— Oui, madame. Mais je ne sais si j'arriverai et si en arrivant je ne serai pas expédié beaucoup plus loin, vers les steppes asiatiques.

— Vous êtes bien malheureux vous autres Polonais.

— Notre malheur dépasse toute conception. Mais n'en parlons pas. Comment se fait-il, madame, que vous alliez à Varsovie ?

— Par curiosité seulement, répondit-elle un peu confuse et en baissant les yeux. Il est possible aussi que je chante dans quelque théâtre.

— Oh ! vous êtes sûre d'être admirablement accueillie. Le colonel Hauke est très épris de la musique italienne et sitôt qu'il saura....

— Vous m'aiderez auprès de lui.

— Moi, madame, cela m'est impossible. Je serai obligé de me dérober à tous les yeux. Me montrer, ce serait pour moi la mort ou la déportation.

— Si je pouvais au moins vous rencontrer là-bas !

Ivas secoua tristement la tête. Le Franco-Danois très attentif à la conversation en conclut que l'Italienne avait l'intention de quitter le Russe qui, en sa qualité de réfugié, ne pouvait aller se remettre sous l'autorité du tsar. Cette idée faisait honneur à sa connaissance de la géographie politique que la plupart des journalistes européens ignorent absolument.

— Et vous partez toute seule ? questionna-t-il.

— Non ! pas seule... Mais, monsieur, vous me tourmentez avec vos questions. Je ne sais vraiment pas encore ce que je ferai et je n'aime pas à parler de l'avenir. Cela s'accomplira d'une façon ou d'une autre. *Chi lo sa ?*

— Je suis prêt à vous suivre jusqu'au bout du monde ! s'écria avec enthousiasme l'adorateur cosmopolite.

— Vous plaisantez, monsieur. Et je n'aime pas les plaisanteries de ce genre. En tous cas, je ne compte pas me laisser imposer un compagnon.

— Quel dommage qu'elle soit si sauvage ! Se dit en lui-même l'admirateur éconduit.

Le Russe écoutait tout pensif sans se mêler à la conversation.

— Je suis très curieuse de visiter la Pologne et la Russie, reprit Lucie Colomi. On dit que les Polonais et les Russes comprennent et aiment la musique, qu'ils sont des *dilettanti* enthousiastes.

— Il en a été un instant ainsi en Pologne, dit Jacob. En ce qui regarde la Russie je n'en sais rien. Mais, monsieur pourra nous dire qu'on aime dans son pays moins l'art que les artistes. En Pologne il n'y a plus qu'un seul sentiment. L'avenir bout au fond de l'alambic. Sont-ce les sorcières de Shakespeare qui le surveillent dans un

carrefour sombre, ou bien les anges dans les cieux, Dieu seul le sait. Depuis la Warta, jusqu'à la mer Glaciale, la terre est en travail, les cœurs battent avec violence, la lutte se prépare ; il y aura quelque chose d'effrayant qui fera trembler le monde sur sa base. Quel chant, si suave qu'il soit, peuvent entendre des oreilles qui attendent un signal, qui retentira comme un coup de tonnerre.

— Peut-être, fit l'Italienne, aurai-je la consolation de vous chanter le chant du triomphe.

— Ou un hymne de mort — ajouta tristement Jacob.

— Ou bien un chant *intermezzo*, qui fera oublier la tragédie de la vie..... reprit la Colomi Je vous avouerai que cette Europe froide, engourdie, morte, usée, blasée, me fait l'effet d'un bouquet desséché ramassé dans les ordures. Il n'y a plus aucune étincelle de vitalité.

— Voilà une sortie qui m'étonne de votre part, dit le Danois. L'Europe quand elle était jeune faisait des fredaines. La maturité est arrivée, mais ne lui a pas enlevé tous ses charmes. Aujourd'hui les enfants naissent raisonnables. Le jeune homme de dix-neuf ans a pour le monde l'orgueil de l'ivrogne qui a vidé la coupe énorme jusqu'au fond. Plus de barrières sur le grand chemin de la vie ! Plus de péages ! Va où tu voudras les sentiers te sont ouverts. Plus de prescriptions, de lois, de préjugés nous tenant en laisse. Plus d'étonnements naïfs ! Tout est permis !

— Et rien aussi n'a de valeur, rien n'est bien ! ajouta Lucie.

— Madame, s'écria le musicien italien, avant de poursuivre votre diatribe, daignez m'entendre.

— Très volontiers, monsieur.

— Veuillez donc vous asseoir. Moi et mon compagnon nous sommes les enfants de deux parties de l'Italie qui n'ont pu encore s'unir avec leur mère commune. Nous cherchons un peu de répit après une longue servitude. Eh bien ! nous ne pouvons pas faire un pas sans être persécutés par la politique, l'économie non politique,

ou la philosophie. Ayez pitié de nous et parlons d'autre chose.

— Enfant gâté de l'Italie, fit le Danois, ta prière ne sera pas exaucée. Notre siècle prend sa nourriture où il la trouve. Inutile d'essayer de l'en empêcher.

— Ne pourrait-on pas causer musique ?

— La musique ? Elle a suivi la route de toute chose et la musique de l'avenir, avec son prophète Wagner, c'est la musique politique.

— Alors ? Et les autres arts.

— Ils ne peuvent plus se séparer de la philosophie et de l'histoire.

— Alors parlons de frivolités, du temps, de la pluie, de la ville où nous sommes ; pourvu que je me sente jeune et artiste.

— Des cœurs jeunes, il n'y en a plus ! observa Jacob et les blagueurs ont tué les artistes !

— Que reste-t-il donc à ceux qui ont soif de la vie ?

— Il ne leur reste plus, répondit vivement le Danois d'un ton très sérieux, qu'à s'enivrer.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Cela dépend du tempérament. S'endormir ou.....

Pendant cette conversation, la brise du soir apportait de la fenêtre d'une maison voisine les accords d'une musique caressante et douloureuse à la fois. Tous écoutèrent.

Ce n'était pas de la musique italienne. Le chant d'une voix jeune et sympathique résonnait accompagnée par le piano. Les sons décelaient une douleur profonde rendue avec beaucoup de méthode.

L'Italien reconnut sur-le-champ une inspiration de Mendelsohn. Il ôta son chapeau, son visage prit une expression de plaisir, il fit quelques pas et d'un signe demanda le silence.

A côté des chansons légères de l'Italie, entourées d'harmonie, le chant qui résonnait était plein de grave

majesté. Pour l'Italien qui n'avait pas entendu beaucoup de musique allemande, surtout chantée c'était comme une révélation.

Ces accords mystérieux s'échappant d'une fenêtre inconnue, d'une bouche invisible, avaient un charme fascinateur et une tristesse mélodieuse qui impressionnaient vivement. Cette voix de femme d'une maison voisine de l'Académie de Médecine et était apportée jusqu'aux auditeurs par la brise indiscrète.

— C'est beau ! dit le Danois. Mais c'est quelque chose dans le genre de la musique de l'avenir.

— Taisez-vous donc, monsieur, lui dit sévèrement Lucie, c'est merveilleux !

En ce moment même, le chant faiblissait graduellement. Il s'éteignit bientôt.

L'accompagnement mourut dans des derniers accords.

Tous se pressaient devant la maison d'où sortait cette mélodie, et nul, dans sa préoccupation, ne remarqua que dès les premières notes, Jacob avait pâli comme s'il eût connu cette voix. Il serrait fortement sa poitrine de ses mains crispées. Son trouble était presque de l'épouvante. Sa figure avait changé au point d'être méconnaissable.

Ivas s'aperçut le premier de cette émotion chez son ami.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il avec anxiété. Est-ce la musique qui vous impressionne ainsi ?

Le Juif le regarda distraitement et silencieux le remercia de sa sollicitude.

— Écoutons ! peut-être va-t-on recommencer ! dit l'Italienne.

Le silence se fit. Mais c'est en vain qu'ils attendirent en regardant la maison où cette admirable voix avait retenti.

Après une longue attente, les portes s'ouvrirent et sortit de la maison une femme jeune et élégante accom-

pagnée d'un monsieur assez distingué dans les traits duquel on reconnaissait le type oriental.

Tous deux attirèrent l'attention des promeneurs de l'*Aqua Sola*. Le cavalier devait avoir trente et quelques années. La femme n'avait probablement que vingt ans. Sa physionomie était délicate. Brune, pâle, les yeux noirs et pleins de langueur, elle portait sur son visage cette expression de noblesse et de tristesse qui fait penser à l'ange de la mort. Sous son calme apparent couvait quelque amer chagrin et une profonde mélancolie. Ses vêtements sombres faisaient encore ressortir le caractère grave de ses traits et de son maintien sans atténuer sa beauté.

Le compagnon de cette dame, malgré son extérieur de gentleman avait une allure très prétentieuse. Il jouait avec trop d'affectation le rôle de grand seigneur pour l'être réellement. Sa physionomie décelait une froideur au service d'une vanité sans bornes et ne reflétait aucun sentiment humain. Ses yeux mobiles, ses lèvres sensuelles, ses muscles fortement saillants dénotaient des passions exubérantes.

Tout chez lui décelait des instincts mais pas de cœur.

Malgré sa politesse extérieure, cet homme froid, distingué, avenant, inspirait un certain effroi. On devinait qu'il n'y avait pas dans cette âme un sentiment de pitié et qu'il avait fait de son égoïsme railleur et systématique une règle de conduite dont rien ne pouvait le faire dévier. Un mendiant n'aurait pas osé lui demander l'aumône en le rencontrant seul. Il ne s'y serait hasardé que devant des témoins.

Malgré ses manières courtoises envers la dame, qu'on reconnaissait facilement pour sa femme, on remarquait dans leurs rapports une sorte d'ennui et de contrainte. Il semblait la traîner avec lui comme une victime. Sans regarder devant elle, elle marchait pour ainsi dire automatiquement, tandis que son mari ne songeait même pas à dissimuler son ennui.

Notre groupe devina au premier coup d'œil que c'était la mystérieuse musicienne.

Jacob, concentré en lui-même, ne s'apercevait pas qu'il était sur le chemin du couple se rendant à l'*Aqua Sola*. Ses yeux hagards étaient rivés sur cette femme, qui ne le remarquait pas. Le mari, ne voyait pas non plus Jacob et il ne le reconnut que quand il fut près de lui. Alors, subitement ses sourcils se froncèrent, ses lèvres se contractèrent, mais cette expression s'évanouit dans un sourire forcé et un salut embarrassé. La femme leva machinalement la tête, recula aussitôt et jeta un cri de surprise. Cette voix rappela Jacob à lui. Il ôta son chapeau et salua à son tour en se rangeant pour les laisser passer.

— Quelle étonnante rencontre, dit l'inconnu en lui tendant la main, sans aucune cordialité et par simple politesse.

La femme était redevenue calme et ajouta avec un sourire triste et une voix tremblante :

— C'est vrai ! La rencontre est étonnante !

— Très inespérée et très heureuse pour moi ! répondit Jacob avec émotion. Après une très longue absence, je retourne au pays. J'ai désiré visiter cette partie vantée de l'Italie. Le hasard m'a retenu à Gênes en compagnie d'autres voyageurs. Votre voix divine nous a pour ainsi dire cloués sous vos fenêtres, et il n'y a pas au monde une autre voix semblable à la vôtre.

Le mari écoutait avec assez d'indifférence ces politesses de Jacob. La femme avait rougi et ne répondit rien.

— Mais que faites-vous à Gênes ? demanda Jacob.

— Nous allons par ci par là, répondit le mari. Le docteur Lebrun a prescrit à Mathilde, un climat chaud pour une petite toux peu rassurante. Voilà pourquoi nous sommes ici dans cette atmosphère fortifiante.

— Et comment trouvez-vous l'Italie ?

— Elle m'impressionne, répondit la femme, comme

un mirage de cet Orient que je n'ai jamais vu et que mon âme désire comme une patrie. L'Italie est bien belle !

Pendant cette conversation, le Juif remarqua qu'il était le point de mire de ses compagnons curieux et il hésitait à leur faire ses adieux et à se séparer d'eux. Le mari, toujours poli, le tira d'embarras.

— Viens donc avec nous ! lui dit-il d'un air engageant.

— Volontiers ! Mais permettez-moi de prendre congé de mes compagnons.

Il appela Ivas qui ne le quittait pas des yeux et le chargea de l'excuser auprès de la compagnie. En même temps il le pria de l'attendre et s'éloigna avec le couple.

— Ah ! s'écria l'Italienne, en apprenant d'Ivas qu'on lui avait ordonné d'attendre, moi aussi j'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra pour savoir qui est cette dame, et si je n'aurai plus l'occasion d'entendre cette merveilleuse chanteuse. Où demeurez-vous ? demanda-t-elle au Polonais.

— A l'hôtel Feder.

— Comme cela se trouve bien. Vous logez à deux pas de chez moi, hôtel de France. Attendez votre compagnon et amenez-le-moi de gré ou de force pour prendre le thé. Je ne vous fixe pas d'heure, car si vive est ma curiosité de femme, que je ne me coucherai pas avant de vous avoir vu.

Se tournant ensuite vers le reste de la compagnie :

— Messieurs, leur dit-elle, veuillez également accepter mon invitation.

Tous s'inclinèrent en signe de consentement et Lucie prit le bras du Russe avec lequel elle s'éloigna en causant avec vivacité.

Ivas resta ainsi que les Italiens. Le Danois et le Tsigane s'en allèrent d'un autre côté.

— Je parie, disait Lucie, à son cavalier que cette rencontre cache un roman mystérieux. Avez-vous vu

comme il la regardait, avez-vous entendu le cri qu'elle a jeté ? Le mari et l'amant, c'est certain ! Comme je voudrais connaître cette histoire. Consentira-t-il à nous la raconter ? Pourvu qu'il vienne, je saurai bien l'y amener.

— En quoi cela peut-il nous intéresser ?

— En tous cas, ce sera certainement aussi curieux que les livres que vous lisez. J'aime mieux la réalité que la fiction.

V

SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR

Ivas abandonné s'était assis, solitaire, sur un banc, la tête baissée. La vue de ces hommes et de ces femmes qui avaient le loisir de s'occuper de sentiments d'amour, et leur babil lui faisaient une impression douloureuse. Il était du nombre de ces deshérités qui n'ont pas accès aux jouissances de la vie.

La faim, la misère, les passions politiques le consumaient. Il pensait à son pays, à son avenir. Il cherchait un remède introuvable à sa douleur et à la douleur de ses compatriotes. Que lui importait les doux propos des femmes, leurs tendres regards, leurs promesses chuchotées; la femme pour lui disparaissait devant la vision de sa misère et de sa désespérance. Une tristesse inexprimable le torturait. N'allait-il pas exposer sa vie pour respirer un peu l'air natal ?

Ses pensées mélancoliques étaient bercées par le vent de la mer quand on lui frappa sur l'épaule. C'était Jacob.

— Rentrons chez nous ! dit-il avec vivacité.

— Je suis à tes ordres, d'autant plus que nous sommes invités à prendre le thé par l'aimable Italienne chez elle.

— Non ! Je n'irai pas ! Il me faut la solitude. Tu as accepté ?

— Certainement, car moi je n'ai nullement besoin de rester seul avec mes pensées. Et je crois, cher ami de quarante-huit heures, que tu ferais bien de venir avec moi. Nous nous connaissons à peine... mais il est des choses qu'on lit au fond du cœur... Viens. Mme Colomi est très curieuse. Si nous n'allons pas chez elle, elle est capable d'accourir chez nous. Ce sera pire encore !

— Il est vrai qu'on recommande pour les vieilles blessures morales les distractions. Allons donc nous distraire un peu dans une conversation folâtre et badine.

— Tu parles de vieilles blessures... Donc, cette dame!...

— Ne parlons pas d'elle. N'y a-t-il pas des personnes, des visages, des noms qui éveillent tout un monde de souvenirs ! Tu aurais mieux fait de parler de l'homme, plutôt que de la femme. Celle-ci est une infortunée qui achève lentement sa destinée.

— En route donc !

— En route... Je veux être gai en dépit...

— De quoi ?

— En dépit de souvenirs de deuil.

Ils se turent et traversèrent rapidement les sombres ruelles qui conduisent au rivage.

Sur la petite place, où s'élèvent les deux hôtels, tous les matins il y a beaucoup d'animation à cause de la bourse mais tout était désert et silencieux à cette heure de la soirée.

Ils entrèrent à l'hôtel de France.

Au premier, Lucie trônait dans un petit salon frais et élégant où se trouvait réunie toute la société. Appuyé au balcon, le Russe fumait tout pensif. On voyait que ce thé improvisé n'était pas trop de son goût car il se renfermait dans un mutisme complet sans se mêler du tout à la conversation.

Le Tsigane, installé commodément sur le sopha, promenait ses regards autour de lui avec une suprême in-

souciance. Le Dano-Français s'empressait auprès de la dame, et les Italiens étaient d'une gaîté exubérante. Quand la porte s'ouvrit donnant passage à Jacob, Mme Colomi, se précipita à sa rencontre.

— *Grazie tante! Grazie tante!* s'écria-t-elle. Comme vous êtes aimables d'être venus. C'est un sacrifice dont je vous remercie.

— Comment appeler sacrifice le plaisir de passer la fin de la soirée dans votre agréable société et de vous contempler, répondit Jacob.

— Indigne adulateur! reprit-elle en lui frappant doucement sur les mains. Pas de compliments, vous mentiriez! Asseyez-vous vite, monsieur, et dites-moi qui est notre chanteuse. Quelle est cette belle dame, aux accents si douloureux qu'en les entendant on a des larmes dans les yeux? Pourquoi a-t-elle été si saisie en vous voyant? Pourquoi vous-même avez-vous alors si visiblement pâli?

Jacob avait sur lui un grand empire. Il se mit à rire avec tant de naturel qu'il trompa son interlocutrice ou lui enleva en partie l'espérance de l'histoire romanesque qu'elle attendait.

— Vous avez vraiment une imagination méridionale! dit-il. Vous avez complété un chant déjà assez triste. Vous m'avez mêlé aux souffrances de l'héroïne de votre roman, dont je ne suis nullement le héros. Je la connais comme une compatriote et une coreligionnaire. Elle et son mari sont de Varsovie et juifs. Notre connaissance est donc toute naturelle. Voilà la vérité en simple prose.

L'Italienne frappait du pied avec impatience.

— Cette vérité sent joliment la fausseté. Je vous ai bien regardé lorsque vous avez aperçu cette dame.

Jacob fit un effort pour sourire.

— La vérité vraie est que je devais avoir un air tragique et une figure étonnée car je connais l'histoire triste de cette femme.

— Ah! il y a donc une histoire et une histoire triste!

— Oui ! Mais je n'y joue aucun rôle.

L'Italienne le fixa dans le blanc des yeux, mais il soutint son regard sans se trahir.

— Oh ! de grâce, monsieur, demanda-t-elle avec des caresses dans la voix, racontez-moi cette histoire. Je me meurs du désir de l'entendre.

— Je vous avertis, madame, qu'elle est très ordinaire. Mais comme elle a un cachet judaïque elle aura beaucoup moins d'intérêt pour vous que pour moi. Elle vous semblera ennuyeuse. Je suis du reste un mauvais conteur, long et fatigant.

— Vous parler longuement ! Tant mieux, nous avons le temps de vous écouter. Mais ne nous faites pas languir et commencez votre récit.

— Permettez-moi, madame, de me recueillir un instant.

— Si, en effet, dit le Dano-Français, l'histoire est longue comme monsieur nous le promet et qu'il y ait dans cette histoire une femme sentimentale et phtisique, ornée d'un mari bête et d'un amant très digne, je me dispenserai de vous écouter. D'avance je devine toute l'histoire.

— Moi aussi ! ajouta le Tsigane. C'est toujours la même chose.

— Où trouver l'amour aujourd'hui ? s'écria encore le Danois.

Lucie protesta contre cet atroce blasphème, mais le Tsigane reprit imperturbablement :

— Vous conviendrez que les temps de l'amour chevaleresque sont évanouis. Il n'y a plus que les tourtereaux assez naïfs pour soupirer encore ! Jadis — à ce qu'on rapporte — l'humanité a passé par une longue époque d'amour exalté. Aujourd'hui, il y a belle lurette que les hommes ont abandonné ces errements. Dans cent ans on s'étonnera qu'il y ait eu un tel amour et on en rira à gorge déployée. Je ne parle que de l'amour des Léandre, non de l'amour des Calypso pour

de jeunes et beaux guerriers, non de l'amour des Néron pour les Poppée. Cet amour-là est éternel puisqu'il est naturel Mais l'amour qui torture, qui dessèche pour quelque beauté idéale, c'est un vieux cliché hors de mode. Montrez-moi aujourd'hui quelqu'un qui aime de cette façon ou soit disposé à faire pour l'amour de sérieux sacrifices. Les jeunes filles se marient parce que l'époux convient à leur père et mère. Les hommes épousent généralement des dots ou des charmes plus ou moins fascinateurs. On ne se marie plus pour l'amour — cette fantaisie mise au rancart.

— Comment ! s'écria l'Italienne indignée, vous osez soutenir une thèse aussi ridicule !

— Je la prouve par des faits. Regardez autour de vous. Partout des caprices, des passions, des besoins de distraction, etc., mais d'amour, point.

Lucie soupira :

— Est-ce progrès ou décadence ? demanda-t-elle.

— Je ne sais. Il est triste pour vous, belles dames, de descendre du piédestal sur lequel on vous élevait, mais comment vous refuser à l'évidence des choses?

— Est-ce si évident que cela ?

— Hélas ! Je ne veux pas vous imposer mon opinion mais réfléchissez sans parti pris. Où voyez-vous comme autrefois deux âmes créées l'une pour l'autre ?

— Ce que vous dites, interrompit Jacob est vrai jusqu'à un certain point. Mais le monde n'a que momentanément renoncé à cette poésie comme à beaucoup d'autres. Si ce dernier idéal doit disparaître complètement, c'est bien fâcheux. J'ajouterai un commentaire à ce que vous venez de dire, monsieur Gako. On ne s'aime plus comme on s'aimait. C'est pourquoi l'existence s'est en quelque sorte amoindrie et que le nombre des suicides par ennui augmente journellement. Plus de but à la vie !

Mme Colomi applaudit des deux mains et rappela à Jacob sa promesse de raconter une histoire.

Le Tsigane bâilla, le Russe alluma une nouvelle cigarette, le Dano-Français sortit à l'anglaise, le silence se fit et le Juif commença d'une voix lente :

— Parmi les législations du monde, la plus mal comprise et la plus mal jugée est peut-être celle de Moïse. Il m'appartient de la défendre, en ma qualité de juif. Notre loi est la base fondamentale de la vôtre. N'oubliez pas que Jesus a dit qu'il venait non pour la renverser mais pour la compléter.

On suppose généralement que la femme chez les Hébreux était ravalée au niveau de l'esclave. Rien de tel. Les mœurs purent quelquefois s'écarter de la loi, influencées qu'elles étaient par la barbarie des temps, mais ce n'est pas la loi qui abaissait la femme.

Dans la langue juive elle s'appelle *Ischah*, féminin de *Isch*, homme. Ce nom seul indique la parfaite égalité des sexes. Le Deutéronome (xxi, 10-15) ordonne de respecter même les captives. La polygamie exceptionnellement pratiquée par les rois est défendue d'une manière formelle. La Bible nous révèle dans plus d'une page les effets désastreux de cette coutume immorale. Mise au niveau de l'homme (*Isch*) la femme (*Ischa*) ne participait pas, il est vrai, à la prêtrise, mais il lui était permis d'apporter ses offrandes sur l'autel. Aucune législation de l'antiquité et même des époques postérieures ne saurait nous montrer les femmes mieux traitées, et plus respectées que chez les juifs. La mère des Macchabées et Judith nous prouvent l'importance de leur rôle.

La jeune fille avant l'âge de douze ans (*Ketannah*) pouvait être fiancée par son père, mais au-dessus de cet âge, devenue *Nairàh*, elle pouvait se marier à son gré.

Les usages païens et barbares pénétrèrent cependant parmi nous à l'époque des rois. Les sexes furent plus strictement séparés. Quelquefois à l'exemple des peuples voisins, les juifs clôturèrent les femmes dans un harem ou, si elles étaient pauvres, les astreignirent à

de pénibles travaux. Il leur reste encore de nos jours quelque chose de cette infériorité contraire au véritable esprit de la loi mosaïque.

Pardonnez-moi cet exorde, trop grave peut-être pour une idylle d'amour, entre une femme et un homme. Mais vous en saisirez par la suite l'application.

— Je crois que l'histoire contiendra au moins deux hommes, dit légèrement l'Italienne.

— Il me suffira d'en mettre un seul en relief bien qu'en effet deux ou trois hommes trouvent place dans cette histoire, cette idylle ou si vous aimez mieux ce drame. Sans cela il n'y aurait pas de drame.

— Ce pourrait être un monodrame reposant sur un seul homme.

— Vous avez tous vu cette virtuose dont la voix vous a charmés. C'est la plus infortunée de toutes les femmes parce qu'elle s'est vue forcée de subir une situation révoltante pour son cœur.

Son père, riche israélite, appartenait ou appartient plutôt à ceux de sa race qui, dans une éducation à l'européenne, ont puisé un scepticisme délétère et regardent comme des impostures toutes les religions y compris la leur. Entré de bonne heure dans la vie active, cet homme attribue le succès de sa carrière un peu à la chance, mais surtout à son intelligence et à son énergie. En dehors de ces trois puissances, suivant lui, il n'y a pas autre chose ici-bas que des utopies poétiques pour l'amusement des sots.

La mère de Tilda, était une israélite fervente, mais elle mourut jeune et son enfant fut livrée à des gouvernantes, soi-disant chrétiennes, qui lui inculquèrent leur absence d'idéal et la laissèrent se former elle-même tant bien que mal par des lectures sans discernement.

On lui apprenait qu'il n'y a ni vertu ni vice, mais du savoir-faire ou de la bêtise, du calcul ou de l'imprévoyance, de la bienséance ou de l'inconvenance. De

sorte que la jeune fille entra dans le monde comme dans une table de Pythagore où les hommes sont des chiffres qu'il s'agit d'utiliser... Une telle société sembla sans attraits à une imagination juvénile qui avait soif instinctivement des parfums de la vie et n'y trouvait que des fleurs desséchées et mortes.

De bonne heure on l'avait prévenue contre les illusions. On lui avait dit : les hommes sont méchants, froids, trompeurs. Il ne faut pas croire à leurs protestations amicales et se méfier toujours de leurs embûches et de leur perversité. Comme corollaire il est bon d'être honnête pour s'épargner des embarras ou des ennuis et l'honnêteté est souvent le meilleur de tous les calculs. D'après cette théorie, le crime n'était qu'une maladresse et la vertu, sans valeur, par elle-même, pouvait rapporter des profits assurés.

Comme on ne savait pas si Tilda épouserait un israélite, un musulman ou un catholique, elle eut le champ libre dans le domaine des croyances religieuses. Elle lisait la Bible, mais son père tournait sans cesse en plaisanterie de passages de ce livre sacré. Cette critique railleuse et les livres feuilletés sans choix par elle, ne laissèrent au fond de l'esprit de Tilda rien que le doute.

Ajoutez à cela, cette éducation pratique qui s'efforçait prématurément de lui arracher le cœur comme on arrache une dent malade afin qu'elle ne fasse plus souffrir et vous aurez une idée de ce qu'on avait fait de la malheureuse enfant.

Tilda entra dans l'existence comme une statue insensible, sans goût pour la vie. Elle prévit qu'elle ne serait pas heureuse parce que dans ce monde, comme elle le connaissait, il ne pouvait y avoir de bonheur pour les âmes nobles. Ses sentiments ne s'accordaient pas avec la ligne de conduite qu'on lui avait tracée. Elle avait des aspirations pures : on lui montrait l'intérêt comme le seul mobile de tout et ses aspirations comme des

faiblesses morbides, devant la mener à sa perte.

Bien qu'elle ignorât beaucoup de choses, qu'on lui avait cachées avec soin, elle les devinait, et chaque jour elle se heurtait contre la réalité désespérante. Son père veuf, vivait suivant sa fantaisie, sans s'astreindre à aucune loi morale et sans croire à la vertu. Convoitant tout ce qui lui était accessible, quoique les convenances fussent observées dans sa maison, ses agissements étaient visibles pour les yeux de la jeune fille, qui pouvait se convaincre que le cœur n'y avait pas la moindre part. Sa généreuse nature se révoltait douloureusement contre ce matérialisme paternel d'un prosaïsme déplorable. Toute autre femme, devant de tels exemples, dans cette atmosphère immorale, se serait corrompue ; Tilda en ressentit seulement une peine profonde. La nature et l'étude devinrent ses consolations. L'art lui parlait des grands sentiments vers lesquels elle voulait s'élever et dont on l'avait privée.

Il n'y a peut-être pas de torture plus intense que cette lutte des instincts nobles avec l'animalité du monde. Tilda, dans sa quatorzième année, était déjà aussi triste, aussi ennuyée qu'aujourd'hui de cette existence sans avenir et sans espérance. Devant elle, se dressait la certitude lumineuse, fatale, d'un mariage qui lui rendrait la vie facile... Rien de plus. Le père au milieu de son opulence était sûr de lui trouver un mari jeune, bien élevé et riche. Il était à prévoir qu'il ne chercherait pas d'autres qualités et il était indubitable qu'il ne souffrirait pas de la part de la fille qu'il aimait à sa façon la moindre hésitation dès qu'il aurait fait son choix.

Pendant que la jeune fille grandissait au milieu d ces effluves empoisonnées, élevée du reste comme une fille très riche, un jeune homme vint dans la maison.

— Je l'attends depuis longtemps avec impatience ! dit l'Italienne. Enfin, le voici !

— Dispensez-moi de vous décrire son caractère. Les

héros de récits véritables comme celui-ci, se ressemblent généralement tous. Ils ont un extérieur fascinateur, toutes les vertus, toutes les grandeurs, un cœur sensible, une tête exaltée, etc... Mon héros à moi différait cependant un peu des héros ordinaires. Il avait quelques traits distinctifs. D'abord il était pauvre, donc peu fait pour les salons. A l'école de l'humilité il avait pris des forces, de l'énergie ; il était modeste, paisible, peu expansif, comme tous ceux auxquels la douleur prématurée a prouvé que l'étalage de la souffrance ne rencontre en ce monde que raillerie.

Le père de Tilda était son parent éloigné et l'avait pris chez lui pour achever son éducation, lui ayant reconnu quelque capacité. Il avait l'intention de le pousser, noble sentiment de parenté qui lui restait comme unique vestige du vieux judaïsme. Il y entrait aussi un certain orgueil de protéger un jeune homme qui promettait de lui faire honneur dans le monde. Cette promesse ne fut tenue qu'en partie, car les talents trop précoces ne produisent pas toujours les fruits qu'on en espère. Le jeune homme, qui avait terminé ses études et se préparait au commerce, vivait dans la maison de son protecteur, décidé à l'envoyer plus tard à l'étranger pour y veiller à ses affaires.

Donnons à mon héros le nom que vous voudrez.

— Appelons-le donc Jacob ! dit Ivas.

— Non ! non ! appelons-le Janus, la traduction polonaise de Jonas. Je ne sais, madame, si cela vaut la peine de vous raconter le reste, tant il est facile de le deviner. Deux âmes orphelines, aspirant à la poésie de la vie, ne pouvaient se rencontrer sans s'aimer. Tilda trouva en lui, une noblesse qui répondait à son idéal du caractère de l'homme et lui, rencontra en elle son idéal de beauté mélancolique.

Dans la maison du tuteur, il fallait être sur ses gardes et éviter qu'il s'aperçut d'une inclination qui pouvait faire impitoyablement chasser Janus du para-

dis. Les jeunes gens le comprirent si bien que tout en sympathisant vivement l'un pour l'autre, ils simulaient l'indifférence dans la crainte d'une catastrophe. Quelques mots échangés dans le salon rempli de monde, à la promenade, auprès du piano, quelques regards furtifs : voilà en quoi consistaient les rapports du jeune homme avec Tilda.

Son père n'eut même pas l'idée qu'un malheureux garçon pouvait jeter les yeux sur une héritière digne d'un petit Rothschild. Si cette pensée lui vint en tête, il la repoussa comme une chose sans conséquence.

La gouvernante anglaise, assez mûre déjà, aimait beaucoup les amourettes platoniques et avait elle-même quelque faiblesse pour le jeune homme qu'elle espérait fasciner par la multiplicité de ses talents. Elle ne le gênait nullement et elle prenait pour elle-même les assiduités de Janus. Le tuteur s'étant aperçu des manœuvres de l'Anglaise, car il avait pour ces sortes de choses beaucoup de perspicacité, ne se fâcha pas que son pupille acceptat des avances de miss Burnett. Il lui semblait tout naturel que Janus commençât sa carrière virile.

Jacob s'interrompit comme si le souffle lui manquait et Lucie lui présenta un sorbet. Il y eut un moment de silence, puis le Juif reprit sa narration d'une voix plus faible.

— Que chacun de vous, complaisants auditeurs, se rappelle sa jeunesse et la première fleur de ce printemps de sa vie, — le premier amour. Représentez-vous cet ange de candeur, enchaîné douloureusement au terre à terre le plus prosaïque, lorsque ses ailes tendaient à s'ouvrir et à la porter au ciel. Le jeune homme l'adorait comme une divinité et elle voyait en lui un messager céleste lui découvrant des mondes éthérés. Voilà tout le roman, qui tient dans le sentiment calme, inexplicable qu'ils éprouvaient et qu'ils ne manifestaient pas visiblement.

Deux mots leur suffisait pour être heureux longtemps. Un regard, quand ils se rencontraient dans la journée, leur donnait de nouvelles forces pour vivre.

Jamais ce mot Amour ne sortit de leurs lèvres. Le même sentiment virginal faisait battre leurs cœurs à l'unisson, sans enflammer leurs cerveaux, ni leurs sens.

Pour eux, le silence même était un poème de bonheur; le sourire, une joie divine; une fleur était un aveu. Ces félicités, qui paraissent plus tard des enfantillages et que la raison tourne en raillerie, passèrent inaperçues. Ni le père de Tilda, ni sa gouvernante n'en n'eurent le moindre soupçon.. Le père trouvait même parfois que sa fille était trop timide et trop froide envers Janus dont miss Burnett raillait la maladresse auprès de sa cousine. Le manque de théorie ou de pratique, je ne sais, la flattait de ce que toute la hardiesse de Janus était pour elle.

Hélas! ce drame du cœur, cet amour sans espoir s'évanouit comme un songe à la porte du paradis. Un matin, ou plutôt une après-midi, le père ordonna à sa fille, d'un air très indifférent, de s'habiller avec plus de soin parce qu'il attendait un invité. Quelques instants avant le dîner, entra au salon, un homme jeune, distingué, bien élevé, parfait homme du monde et que le père présenta sous le nom de Henri Segel.

Il y a des pressentiments. Cet Antinoüs aux yeux noirs, au sourire perpétuel sur les lèvres, à l'amabilité si spirituelle, aux empressements si courtois, effraya la jeune fille. Elle ressentit pour lui une répulsion violente — étrange sentiment que n'explique pas la psychologie — quoiqu'elle n'eût rien à lui reprocher. Il aimait la musique et était lui-même bon musicien. On le disait énormément riche.

Trois jours après, le père dit tranquillement à sa fille sans lui demander son avis que Henri Segel était son fiancé. En le lui annonçant, il la félicita de ce qu'elle lui avait beaucoup plu et lui avait inspiré un vif amour.

Le tout était dit d'un ton qui ne permettait pas la moindre réflexion. La chose était décidée, il n'y avait pas à revenir là-dessus.

Le mariage lui semblait tellement bien assorti que toute hésitation ou opposition lui aurait paru un impardonnable enfantillage. Elle devait se considérer comme très heureuse.

Tilda ne répondit rien, mais elle pâlit affreusement. De tous côtés on la complimentait, tandis qu'elle souffrait intérieurement. Son regard douloureux semblait dire à Jacob.....

— Pardon, vous vous trompez, s'écria Ivas, il s'appelait Janus.

Jacob rougit, avala un verre d'eau, essuya son front et parut ne pas pouvoir continuer son histoire :

— C'est vrai, reprit-il enfin, je me suis trompé.

— Continuez, monsieur, demanda l'Italienne, continuez sans vous presser.

— C'était, poursuivit le Juif, une tiède soirée de printemps. Les fleurs épanchaient leurs derniers parfums. Sur les feuilles brillaient les gouttelettes de rosée. Tilda et miss Jenny Burnett se promenaient dans le jardin. Assis sur un banc, Janus tenait un livre qu'il ne lisait pas. L'Anglaise le vit et se dirigea vers lui. Par bonheur ou par malheur survint en ce moment l'amie de l'institutrice, miss Fanny. Le hasard voulut donc que la jeune fille se trouva un moment en tête-à-tête avec l'amoureux, à la fois content et effrayé de cette circonstance inattendue. Ils marchèrent quelque temps l'un à côté de l'autre, tremblant et respirant à peine. Les deux Anglaises avaient mille choses secrètes à se raconter et laissèrent longtemps le couple tout seul. Miss Jenny avait même dit à l'oreille de son élève :

— Éloignez-le donc d'ici!

Ils cheminaient en silence. Elle cueillait des fleurs parmi les feuilles sur lesquelles ses larmes venaient se mêler à la rosée. Lui, pensif, la contemplait, et, comme

un homme, retenait les pleurs qui lui montaient aux yeux. Tout à coup Tilda s'arrêta. Elle releva fièrement la tête, comme si elle venait de remporter sur elle-même une victoire difficile. Elle porta la main à sa poitrine et jeta sur son cousin un regard inoubliable dans lequel elle se donnait à lui pour l'éternité :

— Bientôt, murmura-t-elle, il faudra nous séparer. Tu sais quel sort m'attend. Il me sera doux de me rappeler nos tranquilles promenades du soir. Et vous... Et toi? t'en souviendras-tu?

Pour la première fois elle lui parlait de ce ton douloureusement affectueux et solennel. Ses paroles expressives allaient au cœur de Janus, qui crut devenir fou. Ses tempes battaient avec violence. Ses mains se crispèrent sur sa poitrine :

— T'oublier, Tilda, s'écria-t-il. Oublier le bonheur que j'ai goûté avec toi! Oh non! jamais! jamais! Je te jure de ne jamais aimer, de ne jamais épouser une autre femme, car je t'ai aimée, je t'aime comme on n'aime qu'une seule fois dans la vie. Pourquoi t'aurais-je dit tout mon amour quand tu le devinais!

— J'y ai cru et j'y crois, mais la vie est longue et la mémoire infidèle. Pour vous, hommes, a-t-on dit, l'amour est un passe-temps, pour nous c'est l'existence. Je t'ai aimé et je ne cesserai pas de t'aimer!

Des sanglots étouffés entrecoupaient ses paroles.

— Ce n'est pas pour moi que l'amour pourrait n'être qu'un jeu! A mes yeux, c'est la chose la plus sainte de la vie. C'est l'hymen de nos deux âmes pour l'éternité.

— Je te crois, et c'est pourquoi je t'aime. Je sens que tu es honnête et sincère; tu sais ce qui m'attend. On me livre à un homme pour lequel j'ai une invincible aversion. Mais ma souffrance ne sera pas longue et j'en mourrai bientôt. Que ton âme soit le tombeau où ma mémoire ne périra pas. Mon père m'élèvera un monument, mon mari me fera de belles funérailles, mais

ma tombe, à la longue, se couvrira d'hèrbe... que mon souvenir reste au moins dans ton cœur!

Les Anglaises étaient tellement absorbées dans leur conversation qu'ils durent prolonger leurs adieux pour ne pas gêner miss Jenny.

— Aujourd'hui, reprit Tilda, je t'ai vu si triste que j'aurais voulu te jeter en guise d'adieu quelques paroles de consolation. Qui sait si nous nous rencontrerons jamais de nouveau; laisse-moi donc te répéter que je t'ai aimé, que je t'aime, que je t'aimerai jusqu'à la mort.

— Tilda, s'écria-t-il en se révoltant contre la destinée, Tilda, si tu as confiance en moi, quitte cette maison. Voilà deux bras qui sauront te procurer du pain. Le père pardonnera à notre amour. Et tu seras à moi pour toujours.

— Non! répondit-elle fermement après un instant de réflexion. Je t'aime comme une enfant, mais je puis raisonner comme une femme mûrie. Je ne crois à aucun avenir; pour moi, l'avenir est un leurre. Je t'aurais peut-être apporté un instant de bonheur, mais ensuite j'aurais été une cause d'ennuis, de tourments, de remords. Tu n'as pas le droit de te montrer ingrat vis-à-vis de ton tuteur, qui a tant fait pour toi. Qui sait d'ailleurs si tu aurais trouvé en moi ce que tu espérais. Je me fane déjà, ayant été empoisonnée dès le berceau. Mon incrédulité se réveille. J'entends comme un rire ironique vibrer à mes oreilles, même qnand j'ai les larmes aux yeux. Non! non! cent fois non! Il vaut mieux que tu m'aimes morte, car qui sait si, vivante, tu m'aimerais longtemps!

Elle le congédia d'un signe et s'éloigna comme si elle craignait en restant de se laisser persuader.

Elle retourna ensuite auprès de Janus, affermie par la réflexion. Il était resté au même endroit.

— Que penses-tu de mon futur? demanda-t-elle.

— Je le déteste.

— Est-ce parce qu'il est mon fiancé?

—Non ! Il m'a produit cette impression à première vue.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais. Il m'est odieux sans que j'aie rien à lui reprocher. Il est riche, comme il faut, très aimable. Et avec tout cela, je ne puis pas le souffrir.

— Je crains même, ajouta Tilda, qu'il n'ait rien d'humain en lui. C'est un être qui me paraît ne pas avoir de cœur. Une sorte d'automate fabriqué par le dix-neuvième siècle. Avec toutes ses connaissances il me semble qu'il ne sait ni pleurer, ni souffrir, ni avoir de pitié, ni comprendre les souffrances d'autrui. Il donnera une aumône par ostentation ou par calcul, mais il ne serrera pas contre son cœur un infortuné, il ne sympathisera pas avec lui, il ne mêlera pas ses larmes aux siennes... Notre époque de fer a façonné des hommes dignes d'elle. Elle les a faits en fer, et le sang qui court dans leurs veines n'est qu'une tache de rouille.

— Peut-être es-tu un peu trop sévère, pourtant c'est la même impression que je ressens devant lui. Mais l'amour et la femme transfigurent un homme.

— Un homme, oui ! Mais pas un automate. Quelque chose me glace dès que je le regarde. Ce sourire doucereux, cette perpétuelle gaieté qui ne peuvent pas être naturels, m'irritent. On ne réussit guère à l'émotionner. Il est toujours le même, un être de marbre. Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

En prononçant ces dernières paroles elle lui mit au doigt un anneau qu'elle retira de sa main :

— C'est exprès pour toi que je l'ai acheté. Conserve-le en mémoire de celle qui t'a aimé. Il est noir, c'est un anneau de deuil, le seul qui convient à notre malheureux amour. A dater d'aujourd'hui, tout rapprochement nous est défendu.

Elle le quitta aussitôt et entraîna derrière elle les deux Anglaises.

Ce fut le premier et le dernier aveu qu'ils se firent. Ils continuèrent à se voir chaque jour, mais comme

deux étrangers. Ils se saluaient du regard, mais cherchaient à s'éviter plutôt qu'à se rencontrer. C'était l'ombre et le silence qui devaient dorénavant faire vivre leur passion.

Tilda accepta sans mot dire l'époux que lui avait choisi son père. Le mariage fut célébré avec ostentation. La victime marchait au supplice couverte de soie, de dentelles et de diamants.

Le père était rayonnant de la joie d'avoir aussi bien établi sa fille. Tous savaient qu'il avait donné un million de dot, qu'un autre était promis, que le mari en possédait plusieurs et des espérances. Toutes les mères, tous les pères et toutes les jeunes filles à marier enviaient le sort de Tilda. Et voilà dans toute sa simplicité la fin d'une histoire banale.

Deux ans se sont écoulés et vous venez de rencontrer ce mari et sa femme. Lui, il est toujours heureux et calme; elle, triste. Ce qui affecte un peu cet époux modèle, c'est de ne pas avoir assez vite les cours des bourses de Paris et de Londres. Pour le distraire elle lui chante — comme vous l'avez entendu — la musique de Mendelssohn. Ce n'était vraiment pas la peine de m'écouter. C'est un roman qui arrive tous les jours et qu'on a mille fois dit et redit.

— Et Janus? demanda l'Italienne.

— Janus porte toujours l'anneau de sa seule et unique bien-aimée. Il supporte sa douleur; car, en une heure, il a épuisé jusqu'à la lie tous les désespoirs. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un corps sans âme.

— L'histoire est navrante au delà de toute expression, dit l'Italienne, et je vous avouerai que je m'attendais à quelque chose de plus dramatique. La victime a toutes mes sympathies. Quant à l'amoureux, je me rassure sur son compte. Ce corps sans âme se consolera bientôt.

— J'en doute! répondit Jacob. La consolation ne vient que pour ceux qui veulent se consoler. Janus s'est résigné à vivre avec le deuil au cœur.

— On dirait, remarqua encore Mme Colomi, que toute cette histoire n'est pas de notre époque grâce à son caractère trop simple et trop élégiaque.

Jacob se leva. L'heure était avancée. Tous les convives se préparèrent à se retirer.

Le Russe, qui, de toute la soirée, n'avait pas desserré les dents fut le seul qui, ne se hâta pas de prendre congé.

— Donc, si ce n'est pas à Gênes, au revoir à Varsovie ! dit Lucie à Ivas et à Jacob.

— Vous partez pour sûr, madame ?

— Il paraît que c'est décidé, répondit-elle, en regardant son compagnon. L'heure seule du départ n'est pas encore fixée vous aurez peut-être encore l'amabilité de venir me voir.

Ivas et Jacob regagnèrent l'hôtel Feder.

Je crois, dit Ivas, que je n'entendrai pas aujourd'hui la suite de ta biographie. Tu t'es trop fatigué avec tes souvenirs. Bonne nuit !

VI

DE GÊNES A PISE

Le lendemain de bonne heure quand Jacob s'éveilla, il fut très étonné de ne pas voir son compagnon de chambre. On lui dit que dès l'aube Ivas était parti. Le Juif fut d'abord inquiet de cette sortie matinale quoiqu'elle put s'expliquer par le désir de prendre un bain ou la curiosité de voir la ville. Il lui vint à l'esprit que le pauvre garçon voulait le quitter par excès de susceptibilité et avait repris sa route en ne comptant que sur ses forces. Pourtant la vue du petit sac de voyage de son compagnon calma ses craintes. Il l'attendit donc pour déjeuner. Ivas revint :

— Je suis sorti, dit-il, en serrant la main de Jacob pour me promener un peu. J'étouffais dans cette chambre. J'avais besoin d'air, de solitude et de mouvement. Je suis venu à pied de Marseille. Je me suis habitué à la marche, je n'ai pas le droit de m'amollir dans l'inaction. Il me faut la fatigue pour sentir que je vis.

— Tu es un enfant, dit Jacob en riant, tu te défies de toi tandis que tant d'autres ont trop de confiance en eux-mêmes. Tu possèdes ce qui peut vaincre tout :

la volonté. Tant que tu la sentiras forte en toi, tu surmonteras tous les obstacles. Je connais des hommes, remarquables sous tous les rapports qui n'ont abouti à rien par manque de volonté et je connais des hommes qui par leur énergie ont atteint une position bien au-dessus de celle que n'aurait mérité leur talent.

— Tu m'as deviné, j'ai eu peur de perdre cette volonté. J'ai voulu dans une courte lutte me convaincre qu'elle n'était pas engourdie. J'ai lutté en quelque sorte comme Jacob, ton homonyme, pendant son sommeil et j'ai vaincu.

— Où as-tu été ?

— Un peu partout. Dans la poussière du grand chemin, dans le tumulte du port, dans la promenade déserte d'*Aqua Sola* et même sous les fenêtres de la belle Tilda.

— Et qu'allais-tu y faire ?

— Je ne sais moi-même. Je m'y suis trouvé par hasard. J'ai vu là Mme Colomi, les deux Italiens, le Russe et le Tsigane. Nous nous sommes tous rencontrés là pour le départ de Gênes de la merveilleuse chanteuse.

— Comment ! le départ ? Peut-être ne sont-ils allés que se promener aux environs.

— Nullement ! S'ils avaient le projet de rester plus longtemps à Gênes, ils ont dû y renoncer. Le *veturino* m'a affirmé qu'il s'agissait d'aller à Spezia et à Pise. Je ne pense pas que le mari soit parti seul et d'après les bagages que j'ai vu charger je ne puis pas dire quel est le nombre des voyageurs. Le domestique n'a voulu répondre à aucune de mes questions.

— Comment, tu l'as questionné ?

— Oui, par curiosité.

— Alors ils sont partis ?

— Probablement mais je n'ai pas attendu pour les voir partir. Je n'ai pas voulu qu'on m'aperçut parmi les badauds réunis autour de la voiture.

— Mais ! demanda brusquement Jacob, nous, qu'al-

lons-nous faire ? Quel est ton désir ? Rester plus longtemps ici ou nous mettre en route ?

— Comme tu voudras ! Mais ton voyage n'a rien de commun avec le mien. Je m'en irai dès que je me serai un peu reposé. Toi tu feras comme tu veux.

— Nous ne nous entendons plus. Assez de cérémonies ! Il est convenu que je te mène en Pologne. Refuser m'offenserait. Donne-moi la main. Nous partirons ensemble. Cela épargnera tes forces que tu pourras réserver pour quelque chose de mieux.

— Mais.....

— Où veux-tu aller ?

— Je serais bien aise de passer par Spezia et Pise, si la chose t'agrée.

— Pourquoi ?

— Franchise pour franchise, parce que Jacob veut aller à Spezia, parce que Tilda a pris ce chemin, parce que Janus et Jacob ne font qu'une seule et même personne. Sur ta poitrine découverte pendant ton sommeil, j'ai vu la bague de deuil suspendue à un ruban noir.

— Même sans cela, il était facile de percer à jour ce mystère. Oui ! cette histoire est la mienne. Ni elle ni moi n'avons à en rougir. Ce parent qui m'envoya à l'école est le père de Tilda.

— Donc nous allons à Pise ?

— Je pense que nous irons à pied, si cela te semble agréable. La route est si belle, qu'elle mérite d'être parcourue en détail. Nous consignerons nos paquets à la diligence et nous nous mettrons en route comme deux artistes en tournée.

— Parfait. Mais partons dès ce soir. Je suis pressé de rentrer dans le pays. Ma nostalgie devient chaque jour plus violente. Je pressens de grands événements. L'impatience me ronge.

— Avoue que tu conspires ?

— Comment en pourrait-il être autrement ? Toute la Pologne conspire depuis cent ans. L'oppression l'y

pousse. Des générations de martyrs ous excitent. Là, où la vie ne peut s'épanouir en liberté, les conspirations sont inévitables. Elles sont le fruit naturel du despotisme.

— Je te comprends. Malheur pourtant au pays qui est entré dans cette voie, il doute de lui-même et se reconnaît impuissant. Je ne conçois bien qu'une conspiration comme la nôtre qui dure depuis deux mille ans et qui nous a conduits à une régénération. Elle a aggloméré nos forces dans une union solide et vigoureuse. Vos conspirations à vous ressemblent à des accès fiévreux qui ne peuvent aboutir qu'à une décadence morbide.

— Ne parlons pas de cela. Vous n'avez pas le même amour que nous pour la patrie et vous n'avez pas passé par le même martyre.

— Excuse-moi de te contredire. Le pays qui nous a abrités, où malgré des persécutions momentanées nous avons grandi par le travail est devenu pour nous une seconde patrie que nous nous sommes choisie. Tous penseront ainsi un jour, quant à moi, depuis bien longtemps, je me sens à la fois Israélite et Polonais.

— Des hommes tels que toi sont rares, soit dit sans te flatter. En général on peut vous reprocher votre peu d'affection pour ce pays qui vous a sauvegardés contre d'autres persécutions et vous a reconnus pour ses enfants.

— Doucement ! Remonte dans l'histoire sans partialité. Le fanatisme religieux, chez vous comme chez les autres nations et l'arrogance nobiliaire ont longtemps été un obstacle à l'admission des juifs comme citoyens. La faute en est aussi aux juifs qui ne se sont pas pressés d'adopter la langue et les usages du pays. Ils s'isolaient, faisant un état dans l'état, une nation dans la nation, et ne travaillaient pas sincèrement à obtenir cette naturalisation qui s'obtient par le dévouement et le sang versé en commun. La faute est des deux côtés, des deux

côtés aussi doit surgir le pardon avec l'oubli du passé. Notre siècle est différent des autres. La civilisation se répand partout. Les idées humanitaires se généralisent. Tout aujourd'hui travaille à nous rapprocher et à nous unir. Nous vous tendons la main... Ne nous repoussez pas !...

— Comment ! nous, jeunes générations, serions-nous capables de vous repousser ? Il y aura bien longtemps encore des préjugés, des répugnances, des restes de préventions malsaines, mais la majorité, la grande majorité du pays accepte franchement votre main. Soyez donc nos frères, mais soyez-le, en esprit comme en paroles, en action comme en apparence. Soyez nos frères, non dans les temps de prospérité seulement, mais encore dans les temps de travail et de tourmente !

Jacob se tut et pressa la main de son compagnon :

— Assez pour aujourd'hui, dit-il. Nous nous accorderons facilement ensemble, nous les jeunes. La jeunesse d'Israël pense comme moi. Pourtant chez vous comme chez nous il y a des préjugés, des vieilles colères, des restes d'inimitiés séculaires ; ne nous laissons pas influencer par ces souvenirs du passé. L'amour seul apaise, rapproche et unit. Tâchons de nous aimer les uns les autres. Nous aurons l'occasion de reprendre ce sujet; maintenant en route ! A pied ou en voiture ?

— A pied.

— Faisons donc nos préparatifs.

Dans l'après-midi, vêtus en voyageurs pédestres, ils allèrent faire leurs adieux à Lucie Colomi. Ils tombèrent là aussi dans des préparatifs de départ, au milieu des sacs et des malles. Le Russe rangeait des papiers et des livres. L'Italienne achevait de payer les notes.

Jacob et Ivas allaient se retirer pour n'être pas importuns, lorsque l'Italienne prit Ivas à l'écart.

— Vous allez certainement à Varsovie ? Et bien rappelez-vous ce que je vous ai demandé. Informez-vous de moi. J'aurai besoin de vous voir. Aujourd'hui je

ne peux pas vous en dire plus long. N'oubliez pas Lucie Colomi. Au théâtre vous aurez mon adresse.

Le jeune Polonais la regarda avec étonnement :

— Vous partez avec Gromof ? demanda-t-il.

— Oui. C'est un ancien ami. Je ne sais pas s'il pourra m'accompagner tout le temps. Cela dépend... Il n'y a rien de sûr. Je vous rappelle donc que vous pourrez m'être très utile. Que ce soit une raison pour nous revoir.

— Mais de quelle utilité puis-je être ?

— Ne m'interrogez pas, je vous prie. Cela me regarde. Au revoir. *Adio ! Adio !*

Descendus sur la petite place qui sépare les deux hôtels, ils se cognèrent presque contre le Tsigane, qui fumait son cigare en bâillant aux corneilles, tout en contemplant gravement les ânes qui transportent au port d'énormes tonneaux.

— Que devenez-vous donc ? leur demanda-t-il.

— Nous partons à pied aujourd'hui même.

— A pied ?

— Oui !

— Quelle bizarrerie quand vous pourriez voyager plus commodément ! Il est bon pourtant d'avoir de ces fantaisies. Moi, je ne m'en sens plus capable. Si encore j'avais pour société la charmante Italienne, je me serais sans doute décidé à voyager à pied avec elle. Le Russe l'a accaparée.

— Je la plains ! s'écria le Danois en faisant brusquement son apparition. Elle a fait un choix exécrable ! Ils partent, à ce que je vois. Où vont-ils?

— Nous ne le savons pas ! Peut-être vers le midi.

— C'est un voyage très économique, reprit le Franco-Danois. Et c'est pour cela sans doute que le Russe l'aura décidé. On n'a presque pas besoin de manger, tant on avale de poussière sur la route. C'est ce qui me décide à m'embarquer. J'aime mieux les ennuis d'une traversée que ceux de la route par terre. Je cours faire mes adieux

à la belle Colomi. J'ai l'espoir encore de l'arracher au Russe. D'ailleurs pour remporter une victoire, il faut la tenter.

— Il appelle cela une victoire, drôle d'idée! dit le Tsigane. Il ignore qu'en Italie on trouve tant qu'on en veut des Lucie Colomi pour compagnes de route.

— Je ne crois pas, dit Ivas, qu'il y ait beaucoup de personnes aussi bonnes et spirituelles que cette Lucie.

— J'oubliais qu'elle vous a ondoyé. Cela prouve seulement un bon cœur. Une autre aurait jeté un cri et profité de l'occasion pour s'évanouir avec grâce... Pour ce qui est de l'esprit, je n'en vois pas la nécessité dans les femmes. A quoi ça leur sert-il? A mordre. Elles ont des dents pour cela.

S'adressant ensuite à Jacob, le Tsigane reprit :

— Voulez-vous m'accepter pour compagnon? C'est une faveur que je vous demande.

Les deux jeunes gens se questionnèrent des yeux. Gako s'en aperçut :

— Je retire ma demande dit-il. Stamlo est trop vieux et trop ennuyeux. Puis cette chaleur, cette poussière, rendent la diligence bien préférable. Adieu.

Et il s'éloigna.

— Cela vaut mieux, observa le Juif. Nous aurions eu là un compagnon fatigant.

Le soleil s'abaissait vers la mer, quand les deux camarades quittèrent leur hôtel et se dirigèrent vers Spezia.

Les environs de Gènes sont merveilleusement beaux. Des cyprès, des orangers, des vignes, des sentiers au bord de la mer; à tout moment le panorama change d'aspect. Au printemps et en automne, la route est parcourue par des essaims de touristes qui passent avec tant de rapidité qu'ils n'en rapportent qu'une fugitive et vague impression. Peu nombreux sont les voyageurs qui savent voyager à petites étapes et s'arrêter assez fréquemment pour se pénétrer de la beauté des paysages.

Nos compagnons étaient de ce petit nombre qui se hâte lentement. Arriver ne les préoccupait pas. Ils étaient sûrs de trouver un gîte quelque part, car ils n'étaient pas difficiles. Une chambre rustique, du poisson, de la salade, du fromage, du vin *del paese* plus ou moins potable : on trouve cela partout et ils ne s'épouvantaient pas de l'éclairage à la romaine au moyen d'une petite lampe très primitive dont la lueur est assez agréable mais trop faible pour permettre d'écrire et de lire facilement. La civilisation en Italie n'a introduit les bougies que dans les grandes villes. Dès qu'ils étaient fatigués Jacob et Ivas se procuraient sans peine des ânes dont l'allure douce vous laisse sommeiller si l'envie vous en prend. Ces utiles animaux sont habitués à porter les hommes aussi bien que les objets les plus fragiles.

Le jour allait faire place au crépuscule, quand apparurent les orangers de Nervi avec leurs fleurs dont on fait une eau contre les spasmes connue dans le monde entier.

Jusqu'alors les amis avaient parlé de choses et d'autres.

— Tu m'as promis la suite de ta biographie, dit enfin Ivas. Tu en as un peu brouillé l'ordre chronologique par ton épisode d'amour. Mais il ne te sera pas difficile de le rétablir et de compléter ton récit.

— Avec plaisir. Je n'ai rien à cacher et vous m'avez obligé hier à vous révéler le coin le plus mystérieux de ma vie. Nous en étions restés au moment où j'entrais à l'école ; persécuté par mes camarades, j'y appris à connaître la vie plutôt que la grammaire. Pas d'événements notables pendant cette période. L'école ne pouvait pas m'apprendre grand'chose. Elle m'ouvrait pourtant les portes de la science dont elle me faisait embrasser l'immense étendue. Jusque-là je n'avais lu que la Bible qui renfermait pour moi le monde tout entier. Dès lors, il fallut m'initier non plus au dévelop-

pement d'un seul peuple mais de l'humanité. Ma foi exclusive dans ce peuple élu, fut ébranlée par cette étude. Il m'apparut sous un jour différent. L'âme troublée et l'esprit plus indépendant, je revins à la Bible, plus Juif que jamais, mais d'une autre façon.

Peut-être est-il difficile pour toi de comprendre mon judaïsme. Je m'interromps donc pour t'expliquer comment notre société fortement unie par la pensée sous la persécution d'autrefois est aujourd'hui éparpillée en plusieurs fractions divergentes.

Le Juif n'est plus ce qu'il était quand sa séparation absolue le forçait d'être lui-même, de vivre, de réfléchir, de s'instruire dans le cercle étroit que lui avait tracé le christianisme hostile. De temps en temps, de ce cercle sortait un Maïmonides ou un Spinosa, mais ce cercle se composait en majeure partie d'une masse compacte de fidèles et stricts croyants. Nous nous groupions autour de l'Arche d'Alliance. Aujourd'hui les Juifs plus libres, moins resserrés, marchent par différents chemins. Beaucoup rejettent l'antique loi, acceptent en apparence une autre religion et en réalité n'en ont plus aucune. Le type de ces Juifs était mon tuteur, le père de Tilda. Élevé à l'étranger, dans un milieu d'hommes indifférents, il perdit de bonne heure le respect de nos traditions. S'affranchissant des cérémonies du culte, il ne se fit pas chrétien, mais il en arriva, comme tu le sais déjà, à réduire la morale à un calcul et à prendre pour unique guide sa raison.

L'homme n'est pas seulement l'animal le plus perfectionné. Au-dessus de lui existent d'autres mondes, d'autres êtres, d'autres conceptions ; outre le corps il y a l'âme qui s'unit à la divinité, prend son essor plus haut que la terre et entrevoit de magnifique horizons. Le matérialisme et l'athéïsme ne satisfont ni la société ni l'individu. Leurs adeptes, semblables aux fleurs arrachées de leurs tiges, s'étiolent rapidement. Otez Dieu et l'âme, quel en sera le résultat avec notre civilisation

raffinée ? Un siècle, tel que le nôtre, qui subjugue les éléments, perce les arcanes de la nature, mais ne sait pas distinguer le bien du mal ; un siècle qui n'adore que la force et où se fait entendre en échos prolongés le *væ victis*. Il n'y a rien de plus triste que de voir ces hommes qui ont rompu avec la tradition et n'ont pas d'autre but que la prospérité matérielle.

Ils ne sont que trop nombreux dans notre communion comme dans la vôtre. Le chrétien qui a cessé d'être chrétien, le Juif qui rejette Moïse n'ont pour horizon que celui de la vie terrestre consacrée à l'assouvissement des passions. Même quand ils ont l'air heureux, ils sont misérables au fond. Bientôt blasés, ils finissent dans l'apathie ou la folie.

L'homme trouve dans le mosaïsme une nourriture intellectuelle suffisante pour sa raison. . . . . .

Contre la foi de Moïse qui est la base du christianisme, il est injuste de se prévaloir de certaines singularités du Talmud qu'on tourne en ridicule presque toujours à faux. Dans ce Talmud même on trouve une poésie dont plus d'une littérature serait fière.

— Je ne connais rien de cette poésie, dit Ivas.

— Tu as pourtant lu quelques citations du Talmud, choisies de façon à en donner une idée ridicule.

— Je n'en connais presque rien.

— Es-tu curieux d'en avoir quelque notion ? Veux-tu connaître le Paradis ou l'Enfer, d'après les conceptions rabbiniques?

— De préférence, l'Enfer, car l'imagination humaine est plus apte à représenter les tortures des damnés que les délices des élus. Chez le Dante, le Ciel est bien inférieur à son Enfer. Il en est de même sans doute dans le Talmud.

— Je ne sais... La description du séjour des Bienheureux dans le livre *Jalkut* (7. A.) est pleine de splendeur.

Quant à l'Enfer, d'après le livre *Nischmas Khaïm*, il

est séparé du Paradis par une muraille fort mince, symbole de la faible démarcation qu'il y a souvent entre le vice et la vertu. La rivière qui gronde chez les Damnés est bouillante, tandis que celle qui coule dans le Paradis est d'une agréable fraîcheur. Trois routes y mènent : par la mer, par le désert et par une ville du monde habité. Cinq espèces de feu brûlent continuellement dans l'Enfer dont l'étendu est soixante fois plus grande que celle de la terre. Il est soumis à trois chefs. Le plus important de ce triumvirat s'appelle *Dumah*. Ce *Dumah* a trois ministres principaux: *Ghimghums, Taschurinia* et *Sazsaris*. Le palais de ce démon est situé dans la partie de l'Enfer qui s'appelle *Bor*.

L'Enfer, plein de scorpions et de serpents, se divise en plusieurs départements. Le plus profond et le plus affreux sert d'égoût aux immondices des autres enfers et au poison du vieux serpent qui séduisit Ève.

Le Talmud est très varié. Il contient des dialogues, des controverses, des dissertations, des allégories, des contes moraux. C'est une collection des écrits de plusieurs siècles, à travers lesquels on peut suivre les variations de la langue hébraïque. On a tenté d'établir dans ce pêle-mêle un certain ordre. Maïmonides entre autres l'a essayé. Mais son livre à ce sujet, quoique fort estimé, n'est pas accepté par tous.

En opposition aux Juifs incrédules comme le père de Tilda, il y a des Juifs qui adhèrent aveuglément au Talmud et mettent plusieurs rabbins au niveau de Moïse. D'autres, comme moi, puisent leurs doctrines dans le vieux Testament et se contentent de respecter les traditions populaires recueillies dans le Talmud.

D'abord par mon éducation juive, ensuite par mon éducation européenne, je devins un israélite d'une trempe spéciale. Le Talmud dont je cherche à tirer des leçons de sagesse ne m'a pas rendu superstitieux. Au fond du cœur, je garde comme le trésor le plus cher ma croyance religieuse. Avec cela, je ne repousse pas la

lumière de la raison ni la loi du progrès — négation qui me séparerait en quelque sorte de l'humanité actuelle. Ma foi et ma raison se concilient parfaitement.

Quand je fus appelé à Varsovie par mon tuteur, je n'avais pas encore la moindre idée de la véritable situation de mes coreligionnaires. En province, j'avais rencontré deux espèces de juifs. Les uns étaient fidèles à leurs croyances jusqu'à ne pas oser se départir des prescriptions les plus futiles et les plus inexplicables. Les autres, nos frères par le sang, ne l'étaient plus par les mœurs et l'esprit.

Je m'approchais avec une vive émotion de la capitale du royaume, inquiet de l'avenir, ignorant du monde où j'allais entrer.

Les juifs en province vivaient et vivent encore entièrement séparés des chrétiens. Ici je les rencontrai pour la première fois mêlés et confondus, sinon par la loi, au moins par l'habitude, avec l'ensemble de la population. Au commencement, j'eus de la peine à comprendre la chose. Je rencontrai des juifs qui s'efforçaient de cacher leur origine, si visible qu'elle fût sur leurs fronts sémitiques et, parmi eux, les uns restaient croyants, les autres étaient de complets sceptiques. Notre race, par l'argent, l'éducation, l'importance acquise, était en position de briguer et d'obtenir l'égalité des droits civils et politiques. Les vieux nobles polonais, imbus de préjugés surannés, voyaient d'un mauvais œil cette fusion imminente et tâchaient de l'empêcher ou de l'ajourner, en considérant toujours les enfants d'Israël comme des étrangers et des intrus.

Des deux côtés, la haine s'envenimait et la position était fausse dans les deux camps. Ceux que les rapports journaliers rapprochent, que la nécessité unit, que l'intérêt confond, restent comme des armées hostiles divisés par les souvenirs, les préventions, le fanatisme.

Quoi qu'il en soit la victoire est certaine pour nous. La justice et l'esprit du siècle la rendent inévitable.

Le père de Tilda, se sentant assez sûr de son pupille, m'introduisit dans la société. J'avais en outre beaucoup de parents dans la capitale et en deux jours de temps, j'avais fait de très nombreuses connaissances.

Je fus de suite affligé et humilié du sentiment incompréhensible pour moi de la plupart de mes compatriotes, qui rougissaient d'être juifs. Dans les maisons des plus riches, il n'y avait plus le moindre vestige de la foi et des traditions de nos pères. Les mœurs antiques avaient disparu. Les cérémonies religieuses n'étaient plus observées. On se cachait pour célébrer le Sabbat.

Ici je voudrais te décrire quelques types de la communauté, difficile à caractériser en traits généraux, mais ce serait trop long.

Nous étions en progrès évident mais en quelque sorte dispersés et affaiblis et, ce qui est pire, le pays nous était indifférent. Si quelques sentiments patriotiques nous en rapprochaient ils étaient plutôt affectés que sincères. C'était plutôt par orgueil que par devoir. Nous avions cessé d'être juifs et nous ne savions pas devenir Polonais. Nous errions pour ainsi dire à l'aventure et sans boussole.

Triste situation !

Jacob soupira en s'arrêtant dans son récit. L'obscurité l'obligea ainsi que son compagnon à faire halte dans une auberge qu'ils aperçurent. C'était une maisonnette en brique, bâtie sur un monticule au bord de la mer. L'enseigne portait : *Albergo di tre corone.*

Près de la porte, d'où l'on voyait au fond pétiller le feu, se trouvait une charrette à deux chevaux entourée d'hommes en vieux bérêts de matelots et la veste jetée sur les épaules. Une femme tenant un enfant au sein était assise contre la muraille. Une petite fille à moitié nue dormait à ses pieds. Aux alentours des vignes, des aloès et des figuiers.

Nos voyageurs après s'être débarrassé de leurs sacs et avoir commandé leur souper, allèrent s'asseoir au bord

de la mer, dont les effluves vivifient et nou rissent. Autour d'eux sous les arbrisseaux rabougris volaient les lucioles semblables dans l'obscurité à des petites étoiles filantes. Ils restèrent là muets dans le silence du soir, — cette prière de la terre fatiguée.

VII

VOYAGE A PIED

Nos deux compagnons furent réveillés de bon mati par le va-et-vient de l'auberge, tapage que dominaient les braiements d'un petit âne, émule des virtuoses gênois. Jacob et Ivas résolurent de se mettre en route immédiatement et de profiter de la fraîcheur matinale pour rattraper le temps perdu la veille. Le peu de chemin qu'ils avaient fait menaçait de rendre leur voyage interminable, ce qu'excusait du reste un pays enchanteur où la beauté du paysage fait oublier la fuite des jours.

Les voyageurs marchèrent quelque temps sans échanger une seule parole. Tous deux étaient absorbés dans leurs pensées. Ivas rompit le premier ce silence qui pesait également à son compagnon.

— Eh bien, dit-il, as-tu terminé ton histoire ? J'ai de ta vie un aperçu général auquel manquent bien des détails. Tu dois avoir encore beaucoup à me raconter.

— Il me serait aussi facile, répondit Jacob, de terminer mon récit en deux mots que de le continuer deux ans encore sans épuiser le sujet. Reprenons, puisque tu le veux, ma biographie où je l'ai interrompue.

Mon tuteur m'observait avec beaucoup d'attention. Mes réflexions, tout en l'étonnant quelquefois, lui déplaisaient le plus souvent. Il me trouvait trop juif et quand, le samedi, je lui annonçais que je désirais aller à la synagogue, c'est avec surprise qu'il me répondait :

— Quoi ! Tu veux rester fidèle à ces préjugés surannés ?

— Oui ! Je veux rester juif.

— Fais comme tu voudras, reprenait-il, mais sache, avant tout qu'il s'agit d'être homme. Au reste, liberté complète en matière religieuse.

Dès cette première explication il me considéra comme un individu sur lequel on ne pouvait compter que jusqu'à un certain point.

Un jour, il me parla d'un homme qui, à son dire, partageait mes convictions. C'était un vieillard, nommé Louis Mann, que je connaissais de vue et qui passait pour un des hauts bonnets de la ville.

Dès le lendemain, j'allai lui présenter mes respects, à une heure où j'étais presque sûr de le trouver chez lui. Il habitait avec sa femme et ses trois filles un premier étage, richement meublé. Son fils vivait dans une maison séparée.

Quand j'eus sonné à la porte, un domestique vint m'ouvrir et m'introduisit dans un petit cabinet. Une porte entr'ouverte me permit d'apercevoir à côté, dans le salon, une brillante réunion de dames et d'élégants cavaliers. J'attendis un bon quart d'heure. Mann vint me trouver, ne daigna pas m'introduire auprès de sa famille et de ses visiteurs et m'accueillit avec politesse mais d'un ton protecteur. Il me fit en quelque sorte comprendre qu'il me faisait la grâce de recevoir les hommages, qui lui étaient dus par un coreligionnaire, mais qu'il n'avait aucun désir de nouer avec moi des relations suivies.

Ma position était assez embarrassante. A côté, des dames vêtues à la dernière mode et des gandins entou-

raient la maîtresse de la maison étalant une robe magnifique. Ici, on ne m'invita même pas à m'asseoir tant M. Mann avait du dédain pour ma trop mince personne. Son orgueil ne m'offensa pas ; malgré ma pauvreté, j'avais le sentiment profond de ma propre dignité, ce qui me faisait concevoir pour ce personnage bouffi d'importance plus de pitié que de ressentiment.

Il débuta par me donner des conseils, entremêlant dans ses phrases les noms des plus riches israélites et des dignitaires les plus haut placés, heureux de me laisser deviner qu'il avait des rapports intimes avec les gens les plus distingués. Peu m'importait ! En voulant m'éblouir, il mettait à nu ses petitesses et je soutins parfaitement l'éclat des trois décorations qui ornaient sa redingote du matin.

— Jeune homme; prononçait-il d'un ton solennel, je me réjouis que mon respectable ami t'ait tendu une main secourable. Par ton assiduité au travail, essaie de reconnaître ses soins et de te rendre utile à notre nation. Nous sommes tous disposés à te donner notre appui ; il faut t'en rendre digne.

Tout en parlant, il regardait par la fenêtre, sans même condescendre à tourner la tête de mon côté. Il achevait sa phrase quand entra une élégante et jolie jeune fille, qui me dévisagea en fermant à moitié les yeux, s'approcha de son père et lui entourant le cou de ses bras, lui chuchota quelque chose à l'oreille, sans m'octroyer le moindre salut ni la plus petite marque d'attention.

C'en était assez. Ilne me restait plus qu'à me retirer le plus vite possible. Mann ne songea nullement à me retenir, me congédia assez cavalièrement et rentra au salon.

J'ai appris plus tard qu'il avait à son actif un grand nombre de bonnes actions, mais à tort ou à raison, je les ai toujours attribuées à son extrême vanité. Je dois reconnaître que, dans les circonstances difficiles, il se

mettait toujours en avant comme le protecteur des juifs. Loin de renier son origine, il la proclamait bien haut et s'en faisait gloire. C'était peut-être uniquement parce qu'il voulait passer pour le représentant de son peuple et porter partout la parole en son nom. Parfois même, il agissait ainsi d'une façon parfaitement inutile ou maladroite.

Mann était, en apparence, un chef, mais son entourage se composait d'une phalange de conseillers adroits qui savaient habilement lui faire adopter comme siennes leurs propres idées.

Sa porte était toujours ouverte aux visiteurs, qui le considéraient ou affectaient de le considérer comme l'influent *leader* de la population israélite de la ville.

Jamais extérieur ne répondit mieux au caractère de l'homme. Petit, corpulent et large d'épaules, il se disait toujours criblé d'innombrables affaires et avait l'air de porter le monde sur son dos — poids écrasant pour tout autre, mais fardeau insignifiant pour un personnage de sa trempe. Dans sa vie privée, il jouait assez volontiers le rôle de *bourru bienfaisant.*

Au demeurant assez brave homme ; son orthodoxie judaïque, nullement sincère, était un moyen de satisfaire sa pompeuse vanité. Sous ce masque religieux, il égalait mon tuteur en scepticisme. Tous deux n'avaient plus qu'un sentiment vivace, leur haine pour la noblesse et, comme je ne partageais pas leur manière de voir, ils me semblaient souverainement injustes.

Cette inimitié, ils la déguisaient autant que possible. Ils vivaient en bonne entente avec un grand nombre de seigneurs et outraient même vis-à-vis d'eux les démonstrations amicales. Comédie de part et d'autres. Voulez-vous connaître les juifs sous leur mauvais jour, questionnez un noble ; voulez-vous apprendre les vices et les ridicules de la noblesse, faites parler un israélite.

La populeuse cité était un large champ d'études pour un observateur curieux comme je l'étais. Je m'attachai à

approfondir le caractère du peuple d'Israël. Mon attachement pour lui datait de mon plus jeune âge et, depuis longtemps déjà, j'espérais me consacrer à l'amélioration de son sort. Encore faible, inconnu, sans influence et sans savoir je ne pouvais me croire à la hauteur de ce rôle que j'ambitionnais, mais une voix intérieure m'encourageait. Je rêvais de régénérer les Israélites polonais. Mais, en faisant ce rêve, je ne croyais pas que la réforme dût commencer par les sphères élevées. Ce sont elles surtout qui font obstacle à ma mission car l'indifférence systématique est plus difficile à terrasser que les préjugés les plus invétérés.

La question étant plus complexe que je ne l'avais supposé au premier abord ; il me fallait acquérir, pour la résoudre, une instruction plus solide.

Je consacrai de nouveau tous mes loisirs à la lecture réfléchie de la Bible et de ses commentaires. Au début, mon séjour à Varsovie entretint en moi de douces illusions, et mes rencontres journalières dans cette ville furent très profitables à mon intelligence. Des conversations avec les uns et les autres me démontrèrent l'urgence d'une réforme pour épurer le Talmud et raffermir la Bible, battue elle-même en brèches.

L'entreprise promettait d'être moins heureuse auprès des sceptiques, railleurs comme mon tuteur, qu'auprès des fanatiques de bonne foi, ne péchant que par excès de crédulité.

J'ignore vraiment comment tant de présomption, comment un projet si gigantesque germa dans mon esprit. Homme infime, je sais seulement que j'avais en moi une confiance que grandissaient les difficultés et, au lieu de me rebuter, les obstacles élargissaient le cercle de mon activité.

Je n'avais pourtant aucune hâte de me mettre à l'œuvre. Je voulais avant tout reconnaître le terrain et le côté faible de mes adversaires. Ce qui m'épouvantait, sans néanmoins me faire renoncer à mon dessein, c'est le

grand nombre d'athées que renfermait la société israélite.

Mann et mon tuteur n'étaient pas les seuls coryphées de l'incrédulité. A chaque instant et surtout dans la classe dirigeante, je rencontrai des variantes de ces deux hommes.

La classe inférieure m'offrait quelque consolation. Là, quand la croyance s'éteint, les pratiques religieuses subsistent. Il y a souvent un abîme entre la vérité religieuse et la pratique, tant la corruption était grande, mais, de loin en loin, apparaissait pourtant une vertu, radieuse de pureté.

Tout me persuadait que mon idée de réforme avait sa raison d'être, et que l'heure propice n'était pas éloignée où j'allais devenir l'instrument de Dieu pour l'avancement du peuple d'Israël.

Jacob, en prononçant ces mots avait la figure rayonnante d'inspiration, superbe de dévouement.

— Et le pavé de Varsovie ne t'a pas fait perdre ton illusion ? demanda Ivas en souriant.

— Nullement. Cette pensée, je l'ai apportée du fond de la province, je l'ai conservée dans la capitale polonaise, je l'ai colportée dans mes voyages et plus ardent que jamais je la rapporterai au pays. Cette pensée, c'est ma vie.

— Hélas ! Tu viens trop tard. Le temps des prophètes et des législateurs est passé. Le prosélitisme n'est pas possible à une époque où chaque individu se sent aussi capable que son voisin de raisonner, de réformer, de progresser suivant son impulsion personnelle. Personne ne veux plus se laisser conduire par la main comme un enfant.

— Tu te trompes ! Les prophètes sont de tout temps et à mesure que l'éducation générale se perfectionne ; un guide est nécessaire pour indiquer le but à atteindre et y conduire les masses par la puissance d'une vertu supérieure...

— As-tu donc l'espoir de t'élever à ce rôle ?

— Moi, je ne sais... Mais le sentiment de cette mission ne serait pas dans mon âme, s'il ne venait pas de Dieu. Dussé-je succomber à la tâche, une puissance supérieure m'ordonne d'aller en avant...

— Pauvre rêveur ! pensa Ivas.

Mais Jacob continua :

— Le fardeau que j'ai à soulever est lourd — je ne l'ignore pas. Ma valeur personnelle ne fait rien à la chose. Le but est si sublime qu'il s'impose... Mais... dit tout à coup le Juif en s'interrompant — tu as l'air de ne pas me comprendre !

— Peu importe ! Je t'admire ! riposta le jeune Polonais, en serrant avec chaleur la main de son compagnon. Je connais peu les israélites mais je sympathise avec eux. Votre sort ressemble au nôtre. Un spirituel pédagogue moscovite, dans un de ces manuels scolaires où l'histoire s'apprend par demandes et par réponses a posé la question suivante : — Quelles sont les nations sans patrie ! — La réponse officielle est : — Les Juifs, les Tsiganes et les Polonais ! — Jamais je n'oublierai cette méchante ironie d'un cuistre russe. Entre vous et nous, il y a similitude et en même temps dissemblance. Votre oppression acerbe remonte à des siècles qu'excuse presque leur barbarie, tandis que la nôtre date d'un siècle qui a pris pour devise : « Fraternité, Droit, Paix, Liberté ! » Comparé au sort des autres peuples dans le dix-neuvième siècle, notre destinée est un anachronisme affreux... Mais retournons aux Juifs...

— Tu me connais beaucoup mieux maintenant, reprit lentement Jacob. Tu vois devant toi un fanatique, un original, un excentrique,un homme qui croit, qui espère, qui a un but déterminé dans la vie. Je n'ai entrepris mon voyage que pour mieux me préparer à l'exécution de mon projet. Je suis plus pénétré que jamais de la nécessité de la tâche que j'ai assumée. J'ai vu les Juifs presque dans plusieurs pays. Partout j'ai constaté chez eux les deux maladies qui empoisonnent mes coreli-

gionnaires en Pologne : l'indifférence ou l'incrédulité, qui nous rendent cosmopolites; le fanatisme ou l'ignorance, qui nous mettent au ban de l'humanité. Ces deux éléments délétères nous condamnent fatalement à périr. Israël disparaîtrait de la surface de la terre, comme les nations qui répudient leur passé glorieux, comme les nations détachées du sein maternel de l'humanité et qui, vivant d'une vie exclusive, s'épuisent, s'étiolent et s'éteignent. Israël a besoin de se régénérer.

— Et tu comptes être ce régénérateur ?

— Je ne compte qu'indiquer la voie du salut. Quelle raison m'empêcherait donc de mettre la main à une œuvre, à laquelle je me suis préparé avec assiduité et persévérance ? La volonté est une force immense...

Je reprends mon récit... Après ma visite à Mann, mon tuteur me demanda quelle impression m'avait produite cet homme qu'il connaissait mieux que moi. Il ne cherchait sans doute par cette question qu'à bien connaître mon humble personne.

— J'ai trouvé, répondis-je, M. Mann si occupé que c'est à peine s'il m'a reçu.

— T'a-t-il fait un mauvais accueil ?

— Non... Mais...

— Bah ! Il ne faut pas attacher d'importance à sa réception. C'est un rustre dont la grossièreté est, en partie, feinte heureusement ! Au fond, c'est un brave et excellent homme.

Nous nous levions de table. Les dames passèrent au salon. Mon tuteur m'entraîna dans sa chambre et obtint le rapport détaillé de ma visite.

— Je suis jeune, ajoutais-je en terminant, et je n'ai par conséquent rien à exiger... pourtant je n'ai nulle envie de retourner chez M. Mann...

— Au contraire ! Au contraire ! Il faut souvent aller le voir. Secoue ta timidité. Avec les hommes en général, sois hardi sans impertinence ! Moins on les traite avec

respect, plus ils vous ont en considération. Abaissez-vous, ils vous foulent aux pieds.

— Il en est ainsi certainement, répondis-je ; et pourtant je ne puis me changer. Je ne saurais me faire hardi par réflexion ou par calcul, ni humble par intérêt. Il est malheureux d'avoir si peu d'empire sur soi, mais c'est en vain que je tenterais de chasser le naturel.

— Alors, vous ne parviendrez jamais à rien. Dans le monde, pour arriver grâce à ses semblables, il faut jouer une comédie pérpétuelle, il faut savoir s'humilier quand l'orgueil vous gonfle, se montrer vaillant quand la peur vous paralyse ; sans cela, on s'expose à être joué de toutes les façons, dominé et écrasé.

— Triste règle de conduite, hasardai-je encore ; elle ne sera jamais la mienne ! Mes principes sont absolument différents. J'envisage la vie comme une grave et sérieuse mission — quand pour vous — excusez ma franchise — elle n'est qu'un rôle appris d'avance pour le théâtre.

— Nos deux systèmes diffèrent parce que vous avez des hommes une trop bonne opinion. Le vôtre est beau en apparence, détestable dans ses résultats. Ouvrir son cœur, dévoiler sa pensée intime, c'est se livrer volontairement en pâture aux hommes, dont la raison nous commande de nous méfier, comme de nos ennemis naturels.

— J'aime mieux, m'écriais-je, les regarder comme des frères !

Mon tuteur se mit à rire ironiquement et me caressa le menton.

— Mon cher, ajouta-t-il, il ne s'agit pas de ce que tu aimes mieux, mais de ce qui existe en réalité. Je n'ai jamais supposé que tu fusses si candide. Tous ces tableaux bucoliques de l'humanité sont très bien en peinture sur les tentures et les paravents, mais dans la vie pratique agir d'après les utopies c'est être toujours dupe. Par moment l'homme est bon et honnête, mais il incline le

plus souveut au mal. Ne vaut-il pas mieux s'appuyer sur un état normal que sur des exceptions de courte durée ?

— Mais l'humanité se perfectionne !

— Où ? Comment ? Sornettes que tout cela ! L'industrie progresse, les outils se perfectionnent ainsi que la nourriture, le vêtement, le commerce, mais non l'homme... Ce qui facilite la vie s'améliore, et l'on se demande encore si tous ces progrès le corrompent ou le moralisent. La question n'est pas résolue. Il faut user des hommes comme des outils de notre élévation et non perdre son temps à les aimer en masse. Les inutiles doivent être écartés du chemin sans pitié. Les capables, il faut s'en servir avec habileté. Voilà ma théorie. La vôtre ne mène à rien. La sensibilité est une maladie.

Si terrible que fut la théorie de mon tuteur, elle ne m'épouvanta pas cette fois-ci : j'étais préparé à l'entendre.

Ce fut pour moi un jour décisif et mémorable. Il nous rapprocha et nous éloigna en même temps l'un de l'autre mon Mentor et moi. Il reprit ainsi en me regardant en face :

— Comme je te veux du bien, non par une sensibilité morbide, mais pour faire de toi un homme qui me soit utile, je te dois encore un conseil. Tu as l'habitude, comme pour te distinguer, de te vanter sans cesse d'être juif. C'est ridicule et cela peut te nuire sérieusement.

— Ce serait plus ridicule encore, je pense, de vouloir le cacher et je ne le fais jamais, car je suis fermement attaché à ma race et à ma croyance. Par simple calcul même ne vaut-il pas mieux cent fois déclarer son origine, qu'en faire un secret, qu'on nous jettera ensuite à la face comme une injure.

— Mais pourquoi rappeler cette origine à tout bout de champ ?

— Parce que j'en suis fier.

— Fier et pourquoi ? Cela est inconcevable. Le ju-

daïsme a été autrefois notre armure et notre bouclier peut-être. Il n'en est plus de même aujourd'hui.

— Mais notre religion... commençais-je.

— Notre religion ! Qu'est-elle de plus que les autres religions ? Toutes se valent. Autant de lait pour les bébés. Tu crois donc qu'il est répréhensible d'attacher ensemble un bœuf et un âne pour le labourage, ou de mêler le sang avec le lait et la soie avec la laine et que quiconque ne répondra pas *amen* à ces prescriptions ira droit en enfer ?

— Je respecte même ces ordonnances de ma foi, si difficiles qu'elles soient à expliquer. Je comprends dans la loi de Moïse l'ordre de ne pas mêler les grains dans les champs : c'est une sage mesure agronomique. La défense d'atteler ensemble deux animaux dont l'un est beaucoup plus faible que l'autre, est une clause de protection envers le bétail. Ne pas mêler le sang et le lait est un conseil de bonne hygiène probablement. Ne pas se vêtir à la fois de soie et de laine peut passer pour une loi somptuaire destinée à enrayer l'essor d'un luxe superflu. En général, toutes ces prohibitions de mélanges de toutes espèces sont des symboles de la nécessité qu'il y avait pour Israël à ne pas se mélanger avec les autres nations. Je respecte tous ces règlements, même quand je ne me les explique pas. L'*amen* dans les écoles est un devoir, car ne pas répondre d'une manière approbative au rabbin, c'est prouver qu'on ne fait aucun cas de la croyance.

Mon tuteur m'écoutait, étonné de l'enthousiasme de mon apologie, puis il haussa les épaules.

— Il faut mettre de côté tous ces préjugés ! me dit-il.

— Si c'était des préjugés vous auriez raison. Mais on ne peut nommer ainsi des traditions respectables. C'est mettre la foi en danger !

— Qu'est-ce que la foi ?

— La définition en est inintelligible pour quiconque n'en sent pas le besoin.

— Comme on reconnait, en t'écoutant, les enseignements de tes premiers maitres fanatiques.

— Je ne songe nullement à secouer les enseignements de mon enfance qui m'ont fait un membre du peuple élu de Dieu... Laissez-moi mes convictions.

— Garde-les tant que tu voudras. Tes lubies s'envoleront d'elles-mêmes. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas en faire un incessant étalage. La société actuelle est tolérante, mais elle n'aime pas le fanatisme, qui dénote toujours une petitesse d'esprit ou un état maladif..... Certes aucun de nous n'oublie qu'il est juif, mais il est oiseux et nuisible de se draper perpétuellement dans son judaïsme.

La vie de mon tuteur était en tout conforme à ses principes. Il se laissait diriger par la froide raison, et quelquefois aussi par la passion — bien qu'il sût la brider au besoin — mais jamais par le sentiment dont il était dépourvu ou dont il s'efforçait de s'affranchir. Je ne sais s'il avait été façonné ainsi par la nature ou par l'éducation, mais chacune de ses démarches était réglée par un intérêt bien entendu. Il mettait du calcul jusque dans sa bienfaisance et son désintéressement apparent. Il aimait sa fille, mais à sa manière ; il en disposait d'après un plan excellent à ses yeux et il l'avait élevée d'après sa convenance. Terrible despote sous une forme bénigne, il avait cet instinct conservateur de ne rien entreprendre qu'il ne fut certain de mener à bien. Se briser contre les obstacles ou reculer, c'eût été l'aveu de son impuissance, et il ne voulait pas s'y exposer.

Il entrait dans ses combinaisons d'élargir le plus possible le cercle de mes relations. Malgré mon peu d'envie de me prodiguer ainsi, il ne cessait de me prêcher qu'il faut prendre les hommes d'assaut. Il me menait souvent rendre visite à des personnes qui lui étaient odieuses ; pour celles-là, il réservait ses plus gracieux sourires, ses protestations les plus cordiales. Il ne vou-

lait pas saisir les allusions peu flatteuses, n'entendait pas ce qui aurait pu l'offenser et ne se froissait ni de l'indifférence des uns, ni de la malveillance ostensible des autres. Il avait une telle puissance sur lui-même que ce qui me bouleversait profondément n'avait pas l'air de faire sur lui la moindre impression. Il se contentait de pincer les lèvres et de sourire. Mais ensuite, la réaction était violente et, plus son irritation avait été contrainte, plus violente était sa haine lorsqu'il déposait le masque. La raison, qui prédominait toujours chez lui, l'empêchait seule de dépasser la mesure prescrite par la prudence.

Dès la première année de mon séjour à Varsovie, il m'initia à ce monde de spéculateurs où il faut savoir se retourner habilement pour n'être pas écrasé. Chaque jour, je me sentais moins apte à y vivre, tant me choquait le mensonge perpétuel. J'adoptais une ligne de conduite différente, et d'une audacieuse franchise.

Les hommes qui jugent toujours les autres par eux-mêmes, s'imaginèrent que je jouais une habile comédie, et que j'agissais ainsi par calcul. Ils m'attribuèrent un merveilleux flair.

Je réussissais assez dans les affaires, mais dans ce milieu de blagues de toutes espèces, je passais également pour un blagueur, une sorte de Barnum d'une nouvelle école, qui jouait la probité. J'acquis la réputation d'un bon comédien. J'en étais peiné mais cela me donnait la mesure des hommes de notre époque qui ont pour maxime : *Mundus vult decipi, ergo decipiatur*.

Tilda, dans ces jours d'épreuves était ma seule consolation. Vous savez déjà que je l'aimais, vous savez que notre amour ressemblait à une fleurette cachée dans l'herbe. Pour elle au moins, je n'étais ni un fourbe ni un comédien. Un sentiment, plus perspicace que tous les raisonnements lui donnait confiance dans mes paroles. Nos conversations ne ressemblaient pas à

celles des amoureux. Par un miracle inexplicable Tilda n'avait pas eu le cœur refroidi par son éducation.

Bien des choses pourtant n'étaient pas abordées dans nos discussions. Je ne devais pas lui laisser deviner mon opinion sur son père auquel, elle portait une vive affection qu'il ne m'appartenait pas d'ébranler. D'ailleurs j'aimais aussi cet homme, sans bien m'en rendre compte, malgré sa perversité. Quelques allusions de Tilda me firent comprendre qu'il y avait de la souffrance dans son amour filial.

Mon tuteur savait satisfaire ses goûts, sans enfreindre la convenance la plus stricte et le décorum le plus sévère. Il laissait deviner peut-être, mais jamais apercevoir sa conduite parfois légère.

Pendant un an, il ne parla plus religion avec moi. Au bout de ce laps de temps, soit par hasard soit de propos délibéré il ramena la conversation sur ce thème. Il voulait sans doute savoir si mon séjour prolongé à Varsovie avait modifié mes idées et calmé mon enthousiasme. Il me retrouva tel que par le passé et changea brusquement le sujet.

Quelques jours après, il me désigna les maisons où je devais aller le plus souvent, espérant que ces fréquentations agiraient sur mes sentiments et mes idées.

Il me recommanda une famille très importante parmi les Israélites. Elle descendait de la tribu de Lévi et se composait de plusieurs membres vivant dans la plus parfaite harmonie, quoique l'un restât juif, qu'un autre eût embrassé le protestantisme et qu'un troisième se fût fait catholique. Mon tuteur me donnait cette famille pour modèle de l'indifférence en matière religieuse. Edifiant pour lui, ce spectacle me scandalisait.....

La mélancolie qui régnait dans l'âme de Tilda, je la découvris, à un degré plus ou moins développé, chez la plupart des juives qu'on peut diviser en deux catégories : les femmes légères et sans principes et les

femmes obligées de cacher et de taire leurs nobles instincts, faute de savoir les défendre. Aucune n'osait franchement avouer sa race. Toutes voulaient appartenir au monde à la mode et n'y trouvaient pas le contentement de l'âme. Je ne m'étonnais nullement de les voir embrasser le christianisme : leurs cœurs avaient soif de croyance et elles avaient perdu la leur ; il fallait la remplacer par une autre.

La journée entière s'écoula dans cette conversation qui donnait beaucoup à réfléchir à Ivas et quoique les deux amis cheminassent à dos d'ânes ils n'étaient encore, deux jours après leur départ, qu'à peu de distance de Gênes.

La nuit, ils s'arrêtèrent dans un de ces petits villages au bord de la mer, qui se dressent adossés aux rochers que couronnent des cyprès, des palmiers, des orangers, — bourgades ornées de lierre, entourées de myrthe et de lauriers, enfouies sous les vignes grimpantes.

Ils cherchaient un gîte et s'engagèrent dans une ruelle dont les maisons étaient construites sur des voûtes anciennes s'enfonçant en plein cœur du monticule. Au loin, une voiture de voyage dételée annonçait un hôtel.

— Quelle rencontre ! s'écria aussitôt Ivas. Si toutes les *vetture* italiennes ne se ressemblaient pas comme des gouttes d'eau, je jurerais que cette voiture est celle qui est partie de Gênes emportant M. et Mme Segel.

Au même moment, Jacob s'arrêta. Il croyait reconnaître à la porte de l'auberge le mari de la belle Tilda, auprès d'une femme, qui, par sa taille, et le développement de ses appas ne ressemblait nullement à l'épouse de Henri.

— Mais c'est une hallucination ! Ce n'est pas possible ! exclama le Juif.

— Il n'y a pas à en douter ! C'est M. Henri. C'est bien lui !

Le cœur de Jacob se mit à battre fortement.

— Cependant, s'empressa-t-il d'ajouter comme pour démentir la réalité — ils sont loin d'ici, même en supposant quelque accident arrivé à leur voiture..... C'est singulier... C'est bien Henri... Elle est malade peut-être, elle... Cherchons une autre auberge... Il serait inconvenant d'avoir l'air de les relancer. Pourtant, Ivas, va t'assurer de la chose.

Le Juif s'assit auprès d'un café portant l'enseigne *del Gran Colombo*. Un quart d'heure après, le messager revenait. Sa figure exprimait la surprise.

— Eh bien ? Quoi ? demanda Jacob.

— C'est étrange. C'est lui, mais... ce n'est pas elle.

— Tu rêves ! Tu as mal vu sans doute.

— Non ! Tant que je vivrai je n'oublierai pas les traits de l'autre. Celle-ci est une Italienne fraîche, grasse et réjouie. Impossible de confondre l'autre avec celle-ci : l'autre c'est le ciel ; celle-ci c'est la terre.

— L'homme, ce n'est peut-être pas non plus Henri.

— Certainement, c'est lui.

— Ils sont tous deux seuls ?

— Tout seuls. Un couple de colombes. Madame ou mademoiselle mange des pêches, en jette les noyaux à la figure de M. Segel, rit et chante. Du reste, on l'entend d'ici !

— Il faut que je vois de mes yeux !... conclut Jacob.

Et les deux compagnons se rapprochèrent de l'auberge et le Juif put bientôt s'assurer que l'individu en question était bien Henri accompagné d'une femme inconnue ayant toutes les allures d'une danseuse de théâtre.

Jacob allait se retirer quand Henri Segel le salua gaiement et s'approcha de lui.

— C'est toi ? s'écria-t-il. Tu me prends en flagrant délit. Imagine-toi que cette pauvre Tilda est malade. Elle est retournée à Gênes, après m'avoir accompagné jusqu'à Nervi. Elle restera là-bas tranquillement une quinzaine de jours encore. Moi, j'avais besoin de me

distraire et le hasard m'a fait rencontrer une bonne connaissance à moi la Signora Gigante, dont je me suis accordé l'aimable société. Ennuyé, tourmenté, comme je suis par l'uniformité de la vie, j'ai saisi au cheveu l'occasion de me distraire. *Histoire de rire un peu.* Gigante est naïve et gaie comme un enfant. Tu n'as pas idée comme elle est amusante. Elle m'arrachera à la monotonie de mon existence.

Il se confessait tout naturellement et sans aucune espèce de honte.

Jacob stupéfait refusait d'en croire ses oreilles et ne savait que répondre :

— Tilda, ajouta le farceur, Tilda, vous ne l'ignorez pas est la plus accomplie de toutes les femmes, mais un idéal finit par fatiguer. Il n'est pas agréable de parler toujours de choses sérieuses et d'un ton solennel. Un homme, occupé comme moi, a besoin parfois de respirer à son aise. Gigante est un admirable paillasse en jupons... Venez ! venez ! vous allez partager notre souper... Histoire de rire !... Je te le répète. Tu t'amuseras.

Jacob sentait la colère grandir en lui. Un sentiment de rage lui serra le cœur et il eut un rire sauvage.

— J'accepte, très volontiers ! dit-il ironiquement, la vie n'est-elle pas faite pour s'amuser ?

Gigante ne pouvant pas se contenir davantage, s'approcha d'eux dans le dessein de savoir qui étaient ces deux voyageurs qu'elle examinait avec curiosité, tout en donnant la préférence à Jacob. Ivas, malingre, promettait peu. Elle alla vers eux une chanson à la bouche, et le refrain résonnait dans la rue en éclats de gaieté.

Je suis seule depuis longtemps,
Seule, seulette,
Et je suis veuve en mon printemps
Veuve et fillette ;
Pas d'espoir d'horizon vermeil
Pour moi seulette,
Il manque à mon ciel ton soleil
Veuve et fillette.

Segel se mit à rire en écoutant ce couplet, accompagné de gestes très expressifs. Sans achever la chanson elle en entonna une autre dont les paroles mélancoliques juraient avec un air follement joyeux :

Elle a perdu son tourtereau,
Pauvre tourterelle !
Elle erre seule au bord de l'eau
En traînant son aile ;
Elle fuit les nids aux chansons
Que l'amour épèle ;
Elle fuit les fleurs des buissons,
Sans attrait pour elle ;
Et se baigne dans le ruisseau,
Seule mais fidèle,
Quel tourment ! plus de tourtereau !
Pauvre tourterelle !

Par une vive pantomime elle jouait la pauvre tourterelle. Le tourtereau perdu c'était sans doute M. Henri Segel, qui riait à tout rompre. La signora, après cette représentation, revint vers son cavalier qui lui présenta les deux messieurs.

— Ah ! *Signori Polachi !* J'aime beaucoup les Polonais, gazouillait l'Italienne en tournant sur elle-même, *E Viva la povera Pologna !* Ah ! Ah ! Ah ! Est-ce que c'est vrai qu'il fait si froid chez vous que parfois les poules gèlent en hiver, et ne dégèlent plus qu'au printemps..... Bologne... Pologne ! c'est tout un n'est-ce pas ? *Un paese di Martiri...* Avez-vous été à Gênes ? Etes-vous allés au théâtre ? Je danse et je chante à Carlo Felice. Je figure dans les chœurs. On m'a promis depuis longtemps un rôle de *mezzo-soprano*. M'avez-vous vu jouer la Devineresse ? Non ? c'est dommage.

— Chère Gigante, interrompit Henri, doucement ! Si tu dis tout à la fois il ne te restera plus rien pour tout à l'heure.

— Je connais plus de chansonnettes que personne, répondit la gaie figurante. J'en ai le gosier plein. D'ailleurs, quand je ne saurai plus quoi dire je me conten-

terai de regarder ces messieurs. Ça suffira pour vous rendre tous fous ; eux, d'amour ; toi, de jalousie.

— Mais je ne suis pas jaloux du tout.

— Comment ! pas jaloux ? Tu dois l'être puisque nous nous aimons. Cela entre dans ton rôle.

— Nous nous aimons ! Nous nous aimons... jusqu'à Lucques.

— Qu'importe. Avant d'arriver à Lucques tu seras fou d'amour. Et vous, messieurs les artistes qui voyagez à pied, où allez-vous ? M'est-il permis de vous le demander ?

— Nous allons à Pise.

— A Pise ? Ville morte... un grand cimetière. L'Arno ressemble à un sale lavoir. Vous devriez venir à la suite de mon char jusqu'à Lucques. Là je vous donnerai à tous trois une figue et adieu !

Puis elle chanta de nouveau :

Cupidon, ô toi
Le juge sur terre
De l'amour, dis-moi,
Car c'est un mystère,
Lequel des deux a
Le sort plus funeste
Celui qui s'en va
Ou celle qui reste.

Elle termina ce nouveau fragment de musique vocale par un éclat de rire, prit Henri sous le bras et lui caressa la barbe en déclamant d'un air solennel :

Ma fleur de cotonnier aux longs flocons épais,
Ecoute bien ce que dit ma guitare :
Chéri, plus de guerre barbare !
Faisons vite la paix.

Les citations étaient drôlement choisies et d'une application facile. Henri lui présenta la main en signe de paix. Jacob, en écoutant, éprouvait un sentiment pénible qui se peignait sur son front assombri puis sans rien dire, il salua à peine et quitta la joyeuse société en pré-

textant un mal de tête et en laissant Ivas en pâture à la Gigante. Le sang lui affluait au cœur.

Le mari de la pauvre Tilda abandonnée se livrait à d'étranges distractions si cela pouvait s'appeler distraction. Il est facile par cette scène de se représenter ce que devait être un tel ménage, Jacob souffrait dans son amour froissé et il éprouvait une sensation pénible en songeant qu'il aurait pu rester à Gênes et se trouver seul avec elle.

Mais bientôt il rougit à l'idée qu'il aurait osé profiter traîtreusement de la fugue de Henri.

— Au reste, tout est pour le mieux, pensa-t-il. Je ne dois pas troubler son repos en me rapprochant d'elle et déchirer à la fois son cœur et le mien. Le destin nous a séparés. De grands devoirs m'incombent. Sa douleur la grandit. Nous n'avons pas droit de nous glisser dans un paradis dont l'entrée nous est interdite. Le sort me pousse de son fouet implacable. Marchons !

Ivas rentra très tard dans la nuit au logis commun après de copieuses libations et les mille taquineries de la coquette Gigante qui, ne pouvant concevoir son indifférence, lui jetait des regards enflammés, se faisait caressante, gaie, et l'accablait des questions les plus saugrenues. Signor Enrico dans son expédition flibustière s'était donné le nom de Don Fernando afin de passer pour Espagnol. Il était heureux de sa conquête et de cette gaieté un peu bêtasse.

Ivas fredonnait en rentrant, une chansonnette que lui avait apprise la Gigante ; il fut tout troublé en voyant Jacob plongé dans la Bible. C'était son habitude dans ses moments de tristesse de lire surtout les Prophètes, les Psaumes et le livre de Job.

Très avant dans la nuit, la lampe qui baissait le força à interrompre sa lecture. Il se leva alors et se mit à arpenter la chambre de long en large et d'un pas agité.

Ivas ne dormait pas, sympathisant avec la tristesse

ıi et un peu honteux de sa propre conduite.
ı été à Dresde? lui demanda Jacob.
répondit-il sans trop comprendre le but de cette question.

— Tu as alors vu un poème du passé d'Israël, poème douloureux, lugubre, et dont la débauche insensée d'aujourd'hui éveille en moi le souvenir. Je veux parler du cimetière juif de Ruisdaël.

— J'ai vu ce tableau. Il m'a effrayé mais je ne l'ai pas compris. C'est une énigme qui vous pénètre de tristesse.

— On peut rester des heures entières à contempler cette toile d'une impression pénible, profonde, saisissante et comme l'histoire des Atrides, marquée du sceau d'une inexorable fatalité. Mais, j'aime mieux les pleurs qu'on verse à la vue du cimetière du grand artiste que le rire qui sort de la bouche de ce débauché d'Henri, représentant de toute une génération hébétée par la richesse, pétrifiée par l'or..... Merveilleuse création que ce lambeau de toile grise où n'apparaissent d'abord que des sombres nuages et quelques arbres noirs déchiquetés par la tempête. Examine de plus près : le ciel est ténébreux, quelques pierres, un groupe d'arbres mystérieux, un ruisseau qui se fraie un chemin sur un terrain inégal : voilà tout le tableau reproduisant des choses communes, mais avec une force d'expression inconcevable. Ce médecin avorté, artiste merveilleux, Ruisdaël, ce peintre de rochers, de ruines, de couvent, de châteaux, de forêts, de lacs, etc... n'a jamais mieux prouvé son génie que dans son cimetière où il s'élève à la hauteur d'une épopée. Aucun autre peintre ne s'est montré aussi éloquent, aussi beau, aussi majestueux, pas même le lumineux Claude Lorrain qui se joue avec les rayons de lumière, ou Salvator Rosa, avec ses saisissantes cavernes de brigands. Le cimetière juif est comme une page de l'histoire d'un peuple qui ne trouve même pas de repos dans sa tombe ; deux personnages seulement presque

invisibles, et rien que des chênes et le torrent qui roule dans ses ondes les ossements arrachés à la terre.

La fatalité poursuit le juif jusque dans son dernier repos.

En voulant donner une idée de l'infortune de ce peuple l'artiste ne pouvait mieux faire que de nous montrer un cimetière où prient dans un coin sombre ces deux hommes en attendant que la tempête ait cessé ses fureurs et que le soleil reparaisse. Seule au ras du sol une fleur blanche fait espérer bientôt le retour du printemps.

A la fin du dix-septième siècle quand parut ce chef-d'œuvre, le soleil pour nous devait longtemps encore rester sous les nuages... et la pauvre fleur, espoir des jours ensoleillés, germait à peine.

Le cimetière c'est l'histoire des Israélites en Europe, dans le passé. Aujourd'hui, notre histoire c'est la Bourse, et mieux vaut pleurer sur des tombes que sur notre dignité disparue.

Le lendemain, Ivas se leva de bonne heure afin de se préparer au voyage, mais il ne trouva plus son compagnon... L'hôtesse lui apprit que celui-ci, réveillé à la pointe du jour était allé au bord de la mer un livre à la main.

La matinée était superbe. Sur les ondes tranquilles circulaient des barques de pêcheurs, aux voiles paresseuses. Le soleil dorait les vagues dont l'azur brillant transportait l'imagination au pays des rêves féeriques.

Sous un berceau, non loin de l'auberge, Jacob, assis sur une pierre, oubliait son livre et contemplait pensif le magnifique spectacle.

Ivas eût quelque scrupule à le déranger dans sa rêverie, qui l'arrachait au monde, mais la chaleur commençait déjà à se faire sentir et il était urgent de profiter de la matinée. Après un instant d'hésitation il souhaita le bonjour à son ami. Celui-ci leva la tête :

— Quelle nécessité, dit-il, de nous tant presser?

Pourquoi ne pas rester un jour au moins sur ce beau rivage pour nous reposer et faire provision d'énergie ?

— Comme il te plaira. On n'en est pas à un jour près dans un long voyage. Tu dois avoir besoin de puiser comme Antée des forces nouvelles dans la mère commune — la terre, la nature. Pourtant, je ne te cacherai pas que l'impatience s'empare de plus en plus de moi. Il me tarde de rentrer dans ce pays des douleurs que je préfère aux plus radieuses contrées. Là-bas, personne ne m'attend ; là-bas pas d'abri pour moi. Cependant mon esprit s'enflamme au souvenir de la terre natale.

— Ce sentiment ne m'est pas étranger. J'aime comme toi le sol de la patrie. On y sent mieux battre son cœur.

— Pourquoi donc tes frères ne pensent-ils pas tous comme toi ?

— Question difficile à résoudre. Songe combien était triste la situation des Juifs pendant le moyen âge et récemment encore. Comme des lépreux, on nous distinguait par le costume ; nous étions des bannis dans l'intérieur du pays et tout droit humain nous était refusé. Liberté à tout chrétien de nous molester impunément ; injures et outrages pleuvaient sur nous. De semblables conditions ne pouvaient pas développer chez les juifs l'amour du pays et de ses institutions. Elles restreignaient même, dans nos cœurs, l'amour de l'humanité en général, cette humanité qui nous retranchait de son milieu.

— Je ne suis pas l'admirateur du moyen âge, tant s'en faut. Mais dis-moi où les Juifs eurent une existence plus douce — relativement — qu'en Pologne ? Nulle part et la preuve en est qu'ils y abondaient plus que partout ailleurs. Des lieux les plus lointains ils venaient se fixer parmi nous. La persécution les atteignit plusieurs fois, mais, en général, la loi les protégeait. Le fanatisme polonais était intermittent et non continu comme dans le reste de la chrétienté.

— Tout cela, je te l'accorde. Mais d'où vient le relâchement dans la persécution ? De ce que nous sommes aujourd'hui beaucoup moins juifs et vous beaucoup moins chrétiens. L'extrême ardeur religieuse produisait des résultats horribles ; qui sait si l'absence complète de croyance ne sera pas plus pernicieuse encore pour l'humanité ? Je désirerais, dans cette crainte, préserver le peuple d'Israël de la maladie du siècle. Hier, Henri, nous a montré où mène l'affranchissement de tout devoir, de toute pudeur. Cet homme laisse en chemin sa femme souffrante et court la campagne avec une folle créature. Simple faiblesse ! diras-tu peut-être. Mais non, car dans ce cas il aurait eu quelque honte de sa conduite et il n'a même pas rougi quand le hasard nous l'a fait rencontrer avec son *histoire de rire.* D'après sa manière de voir c'est tout simple, tout naturel. Pourtant un être capable d'un acte de ce genre et affichant un tel cynisme est dépourvu de sens moral.

Jacob, après un instant de repos, continua :

— J'ai parcouru tout le vieux monde. J'ai visité l'Orient, la Palestine. J'ai couché sous la tente des Bédouins. J'ai fréquenté les Musulmans dans les villes. Eh bien, l'irréligion s'est faufilée même parmi les pèlerins de La Mecque. Beaucoup accomplissent le voyage plutôt par ostentation que par ferveur. Chez les chrétiens il y a moins de croyants que de trafiquants de croyances. En France, le catholicisme est l'enseigne d'un parti politique boiteux, quand il ne se change pas en société par actions. Ses défenseurs sont des *condottieri ;* ils combattent pour une foi qu'ils n'ont pas au fond du cœur. Veuillot se confesse peut-être pour l'exemple ; mais à coup sûr, il ne prie pas. En revanche, il crache de grossières injures à la figure de ses adversaires, les actionnaires de la libre-pensée, exploitée tout comme la religion. L'ordre social s'en va en ruines. On le remplacera par quelque chose de mieux, je l'espère. Mais en attendant, on ébranle les vieux édifices, on renverse les colon-

nes, on abat les autels. Une fois le passé détruit, il faudra un Messie, un Sauveur !

— Tu es impitoyable, interrompit Ivas. Ruines, partout : c'est vrai ! Moi aussi, je crois à un nouvel ordre de choses. Mais il sera édifié par le progrès et non, après un cataclysme, par un sauveur que tu vois déjà et que tu annonces.

— Changeons de thème ! L'avenir est le secret de Dieu. Notre destinée à nous, infortunés mortels, est de vivre dans une ère de transition.

— Revenons à notre voyage. Nous reposons-nous ici ou poussons-nous plus loin ?

— Restons ici. Je suis fatigué aujourd'hui. J'ai besoin de puiser de nouvelles forces dans la lecture, la causerie et la méditation. J'écouterai le bruit des vagues ; l'Océan peut-être me dira quelque chose.

— Tu es malade. Je te plains. Loin de guérir, le mal augmente ; la cause en est facile à deviner. Tu regrettes de n'être pas resté à Gênes où languit ton adorée...

— C'est me juger bien vulgaire. Dans les circonstances actuelles, il m'eût été impossible d'aller lui tenir société. Ma douleur provient de la conviction que j'ai acquise que son mari est indigne d'elle... Je sens ce qu'elle doit souffrir et combien est misérable son existence enchaînée à un pareil animal.

— Hélas ! point de remède !

— Alors, mieux vaut ne pas en parler.

Jacob ramassa son livre et revint à l'hôtel avec son compagnon.

La journée se passa en dialogues décousus. Il n'y avait plus trace d'Henri et de sa danseuse. Le couple était parti pour Spezzia ; nouvelle raison pour Jacob de s'arrêter en route pour ne pas les rejoindre.

Le soir, les deux amis allèrent de nouveau s'asseoir au bord de la mer...

— Je ne suis pas, dit Ivas, complètement encore initié à ta vie. Tu ne m'en as donné que des feuillets détachés.

— Pourquoi ? Parce que le livre ne vaut pas la peine d'être lu en entier. Cela demanderait trop de temps. Il y a des détails qui te fatigueraient. Contente-toi donc des faits principaux et des réflexions qu'ils suggèrent.

Je travaillais au comptoir pendant la moitié de la journée. Il me fallait ensuite cultiver mes relations de société — étude curieuse du monde et des caractères. Le soir, j'allais le plus souvent causer avec Tilda. Une partie de la nuit était consacrée à la Bible et au Talmud. Dès les premiers jours de mon existence à Varsovie, un homme attira mes regards et m'inspira de la sympathie. C'était le frère de mon tuteur Simon Borah.

Les deux frères ne s'aimaieut point. Simon n'était pas un homme pratique. Il avait perdu une partie de sa fortune ; son commerce marchait mal. Par cela seul que, par devoir de famille, il lui fallait l'aider de temps en temps de sa bourse, le père de Tilda l'avait en aversion. D'ailleurs ces deux caractères ne se ressemblaient guère.

Simon, quoique incrédule comme son frère, était sentimental, fantaisiste, plein de cœur. Il s'attachait facilement. Frivole et même puéril parfois, il se réhabilitait aux yeux du monde par un esprit sarcastique et primesautier agrémenté d'une pointe de satyre qui s'attaquait à tous, y compris mon tuteur.

Simon avait été marié deux fois. Ses deux femmes étaient mortes. Il conservait son humeur galante auprès du beau sexe et on raffolait de lui dans les salons car il était difficile de rencontrer un plus charmant homme. On le craignait aussi un peu à cause de ses bons mots épigrammatiques. Sans religion lui-même, il recherchait ceux qui en avaient. Il n'épargnait personne et pourtant au fond, innocentait tous les hommes, la larme à l'œil et le sourire aux lèvres. Il se laissait berner par des gens qui étaient loin de le valoir, mais alors gare à ses retours orageux et fantasques : il ressemblait dans ces moments-là à quelque monstrueux animal qu'on ne peut contenir.

Plein de contradictions, il était logique avec lui-même. Chrétien avec les juifs et juif avec les chrétiens, il se plaisait à paraître paradoxal. Impressionnable au suprême degré, il se passionnait aujourd'hui pour des choses qui lui devenaient indifférentes le lendemain.

Il avait une grande qualité : celle de ne jamais mentir. Quand il ne pouvait dire franchement sa pensée, il la laissait entrevoir sous un sarcasme adroit ou bien il se taisait...

Mon tuteur, observateur minutieux de toutes les convenances, était sans cesse en discussion avec cet original que révoltait toute contrainte.

Petit, chétif, le teint jaunâtre, la démarche vive, laid, mais d'une laideur expressive et intelligente : tel était le portrait physique de Simon Borah.

Il me prit vite en affection malgré ma jeunesse et mes sentiments religieux que je ne cachais devant personne. J'appris qu'il m'observait de très près et j'avais à cœur de justifier la bonne opinion qu'il avait de moi. Chaque jour son amitié croissait. Son coup d'œil pénétrant avait deviné mon amour pour Tilda avant d'en avoir obtenu l'aveu de ma bouche. Un jour que nous nous trouvions seuls il me dit tout à coup qu'il aurait une remarque à me faire.

— Laquelle ? Dites, père Simon. (On l'appelait ainsi peut-être par antithèse.)

— Tu vas te fâcher.

— Non ! je vous assure...

— On lit l'amour dans tes yeux. Quel en est l'objet ? Est-ce la gouvernante anglaise, Miss Jenny Burnett ? La chose ne serait pas impossible. On dit du reste que les fleurs prêtes à se flétrir exhalent leurs plus doux parfums. Pourtant il y a dans la maison une autre charmante personne...

Il vit que le sang affluait à mon visage et reprit aussitôt :

— Voilà que tu te fâches ! C'est entre nous... Laisse-

moi néanmoins te rappeler une phrase officielle de notre très auguste souverain Alexandre II dans son entrevue avec la Pologne et les Polonais : « Pas de rêveries !... » Le tuteur est un homme pratique et il a de hautes visées.

— C'est vous qui rêvez, père Simon !

— Ne mens donc pas. Tu es amoureux, mon cher.

— Quand bien même cela serait — mais cela n'est point — mon amour serait...

— Tout beau ! Je sais ce que tu vas dire. Crois-moi ; le mieux pour toi est de déguerpir d'ici au plus tôt. Ne joue pas avec le feu car :

Ce fruit si doux
N'est pas pour nous.

— Jamais pareille idée ne m'est venue en tête.

— J'en dirais autant, si j'étais dans ton cas. Il serait sage de renoncer à tout espoir...

Notre entretien s'arrêta là. Il partit quelques jours après pour les eaux et, à son retour, il trouva Tilda fiancée. Dès qu'il me revit, il me regarda dans le blanc des yeux et lut probablement sur mon visage la résignation et la souffrance cachée car il me serra la main sans proférer une parole.

Deux jours après, il me rencontra dans la rue et chuchota à mon oreille :

— La loi de la nature est que les plus beaux fruits soient mangés par les vers.

Il s'éloigna sans attendre ma réplique. Il aimait beaucoup Tilda et prévoyait son sort, mais il savait bien qu'il était inutile d'en parler à son frère, qui ne faisait pas entrer le sentiment dans ses calculs.

Je travaillais avec zèle sans laisser percer ma douleur. Sur ces entrefaites un changement inespéré se préparait dans mon existence. J'allais enfin obtenir l'indépendance que je désirais depuis longtemps.

Devant tout à la bienveillance de mon tuteur, j'étais astreint à rendre ma vie conforme à ses idées et à obéir

à ses ordres. L'étude était pour moi pleine d'attraits mais il ne m'était pas permis de m'y adonner librement d'une manière exclusive. Il était question de m'envoyer à l'étranger pour compléter mon éducation commerciale et être employé dans les bureaux chez un de nos correspondants. Voyager, observer, m'instruire à ma guise : c'était un bonheur après lequel je soupirais mais que je croyais irréalisable.

Je considère comme une grâce toute spéciale du ciel d'avoir été délivré comme par miracle, de mes chaînes et d'être devenu le maître de suivre mes penchants. Tilda venait d'être mariée quand, à une heure insolite, je reçus de mon tuteur un petit mot m'invitant à me rendre immédiatement auprès de lui.

Je crus à quelque affaire malheureuse quand je le vis, la figure mécontente, se promener dans la chambre de long en large.

— Sais-tu ce qui arrive ? me demanda-t-il.

— Je n'ai rien appris de neuf.

Je serai donc le premier à te féliciter. Ton parent éloigné Moses Hermann de Berlin, qui n'a pas d'enfants, comme tu le sais, vient de mourir et te lègue toute sa fortune. Faut-il s'en réjouir ? Faut-il le regretter ? Je l'ignore vraiment car je perds en toi un homme que je voulais former selon mes idées.

Je demeurai stupéfait.

— Que penses-tu faire ? questionna-t-il.

— Je ne saurais trop vous répondre encore. Depuis longtemps je désire voyager et je compte bientôt me mettre en route.

— Tu es libre de le faire. Je suis heureux de t'avoir donné une éducation qui te rend digne de cette fortune imprévue... C'est à n'y rien comprendre !... Moses ne t'avait vu qu'une fois tout au plus...

Il haussa les épaules et je me hâtai de sortir afin de revenir de mon saisissement et de me recueillir. La nouvelle avait déjà transpiré. Les gens qui la veille ne fai-

saient aucun cas de ma personne, m'abordaient maintenant avec empressement et me témoignaient la plus chaleureuse amitié.

Mann m'embrassa en public sur les deux joues, me prédit un avenir splendide et m'invita même à déjeuner, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors. D'autres s'efforçaient de me persuader qu'ils m'aimaient depuis un temps immémorial... au fond du cœur. On fit de moi le héros du jour. Du néant je sortais homme marquant et convive désiré. Le testament de Moses avait opéré un vrai changement à vue.

Ce Moses Hermann était venu à Varsovie quelques mois auparavant. Proche parent de ma mère, il m'était totalement inconnu et je le voyais pour la première fois. Mon tuteur le sachant veuf et sans héritiers directs avait eu quelque secrète velléité de le marier avec Tilda mais cet hymen ne fut pas du goût du vieillard de soixante-dix ans. Pendant son séjour à Varsovie, je le voyais tous les jours. Sous son maintien silencieux j'avais cru découvrir en lui un israélite du siècle dernier, beaucoup plus israélite que ne le sont aujourd'hui la plupart des juifs. Elevé et domicilié en Allemagne, il offrait le type presque introuvable chez nous d'un homme tout à fait policé et ne répudiant nullement son origine hébraïque. Sous quelques rapports, il était Allemand. On sait quel rôle important les juifs jouent en Allemagne dans la littérature, dans les sciences et dans la politique. Il appartenait à ce groupe grave, sérieux, travailleur, où la pensée n'est pas étouffée par la vie pratique. Il aimait la poésie : il lui consacrait même quelques loisirs mais n'écrivait pas dans le genre de Henri Heine dont il admirait néanmoins le génie. Il m'entretint à maintes reprises de la situation actuelle de nos coreligionnaires et de leur foi qui s'éteint. Mon tuteur m'avait recommandé ironiquement comme un ardent Talmudiste (ce qui était une exagération). Le respectable visiteur fut curieux de m'examiner à ce sujet. Je lui répondis

avec une entière franchise en lui exposant mes convictions et mon programme de conduite future. Irrité par les plaisanteries de mon tuteur, j'exprimai toute ma pensée sur le judaïsme avec quelque exaltation peut-être. Moses m'écoutait attentivement. Il ne dit rien et nous ne nous revîmes plus car il partit à l'improviste.

Grand fut mon étonnement à la réception de l'héritage. Au testament n'était jointe aucune clause obligatoire. La rédaction en était courte et précise. Le motif qui l'avait dicté était clair pour moi et inexplicable pour les autres. C'était un sacrifice fait aux idées qu'il approuvait et partageait.

Mon tuteur, qui s'était flatté d'accaparer cette fortune ne parla plus du défunt qu'avec amertume et l'accusa d'ingratitude.

Dans ce jour mémorable, je rencontrai le père Simon :

— Comme c'est fâcheux, s'écria-t-il, que l'honnête Moses n'ait pas eu l'heureuse idée de mourir quelques mois plus tôt. Aujourd'hui, c'est la moutarde après dîner, n'est-ce pas ? Rien n'arrive à temps. Peut-être est-ce pour le mieux, cependant... Je te félicite et je t'engage à ne pas te laisser griser par ta fortune soudaine.

En effet la surprise m'enivrait malgré moi. Les hommes m'apparaissaient sous un nouveau point de vue : leur bassesse me dégoûtait maintenant que, riche, ils me traitaient tout autrement que dans ma pauvreté. Il m'était impossible de répondre à toutes les invitations, d'échapper aux tendresses débordantes ; je m'en défendais pourtant avec un mépris intérieur.

Dès que mon tuteur m'eût annoncé que j'étais libre de disposer de ma personne, je résolus de partir sur-le-champ. Depuis lors j'ai voyagé et je retourne au pays avec la ferme détermination de servir mes frères et mes compatriotes.

Ivas soupira :

— Tu es heureux, dit-il, libre, riche, dégagé de toute

entrave. Tes relations, ton caractère, ta force d'âme te permettent d'accomplir de grandes choses.

— Écoute, répondit Jacob en le prenant par le bras, nous travaillerons ensemble à nous rendre utiles. J'y suis préparé.

Un éclair passa dans les yeux d'Ivas mais il contint les élans de son âme.

— Je te remercie, reprit-il enfin, pâle et avec un sourire sur ses lèvres crispées, mais il faut d'abord rentrer en Pologne. Notre pays est à la veille d'événements importants... L'impatience me dévore.

— Moi aussi. Cependant je ne partage pas tes pressentiments. Il y a telle éventualité que je voudrais plutôt éviter que hâter. Nous en parlerons plus tard.

Le lendemain, ils continuèrent leur voyage. L'inquiétude les aiguillonnait. A Spezzia, ils prirent la diligence et gagnèrent une gare de chemin de fer. Ils traversèrent à la hâte l'Italie et l'Autriche et arrivèrent auxfrontières de ce qu'on nomme l'empire de Russie.

C'est aujourd'hui le seul État européen (si on peut l'appeler ainsi) où il n'existe aucune sécurité pour personne. Dès qu'on y met le pied, on est exposé par la fantaisie d'un administrateur, sur le moindre soupçon, sur une fausse dénonciation d'encourir plus que la mort: l'emprisonnement d'une durée arbitraire, la spoliation, la torture. On en est quitte à meilleur marché avec les brigands de la Calabre qu'avec les fonctionnaires du gouvernement russe.

Un pays où en dehors du droit du plus fort il n'y a pas de droit, où règne et gouverne une bande de gens tant soit peu policés mais nullement civilisés, où les employés insatiables de butin ne font aucun cas de l'homme, de sa dignité, de son âge, de ses mérites, de ses souffrances,n'est-ce pas plutôt un immense et affreux cachot? Le malheureux qui en franchit les portes vérouillées devient le jouet des sbires et des bourreaux. Avant d'y pénétrer il était homme, il n'est plus que le

sujet, l'esclave non d'un seul autocrate mais de quelques centaines de despotes farouches, avides dont chacun individuellement représente la puissance illimitée du tsar. Sur les barrières russes on lit l'inscription dantesque :

Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.

VIII

LE SABBAT

Chétive bourgade près de Varsovie. Marché spacieux mais vide, bordé d'un côté par une assez modeste église et une longue muraille de cimetière et de l'autre côté par une rangée de maisons en bois et en briques vieilles et neuves habitées presque toutes par des israélites. L'une d'elles, plus apparente et plus fraîchement restaurée, se dresse avec une certaine arrogance. Au rez-de-chaussée, une épicerie. Sur la façade, deux lionceaux rappelant par leur sculpture l'art assyrien. Dans leurs pattes, un vase de fleurs et le millésime de 1860 — date sans doute de la réparation de la maison. Une boutique de commerçant fait en bas le pendant du magasin de comestibles.

Des juifs affairés se pressaient autour de cette habitation, ce qui dénotait assez que le propriétaire devait être un important personnage. C'était un vendredi soir. Aux étages supérieurs se faisaient les préparatifs pour célébrer le jour consacré à Dieu par le Vieux Testament.

Des provisions de toutes espèces encombraient la cuisine. Des femmes surveillaient attentivement une oie rôtie, un poisson, des pâtisseries et d'autres mets. Le

fourneau flambait. On nettoyait les chambres habitées, on balayait partout. Les chandeliers se garnissaient de chandelles.

Déjà le vieux Jankiel Meves, tout pensif, était revenu du bain. Il se disposait à revêtir ses habits de fête quoique le soleil fut encore loin de se coucher. Il avait peu mangé pendant la journée afin de faire plus honneur au souper béni. En attendant, il repassait dans sa mémoire tous ses actes de la semaine, y cherchant les infractions aux prescriptions sacrées afin de les effacer par un repentir sincère.

Jankiel était un israélite de vieille roche. Il lui eût été aisé grâce à son avoir, son intelligence et ses relations, de se faufiler dans un cercle plus élevé, mais il refusait de quitter son costume et d'abandonner ses observances religieuses. Le bruit des jacasseries féminines arrivait du fond de la cuisine jusqu'à ses oreilles. Son épouse, Rachel, grasse, mûre et rouge, pétrissait trois pains blancs dont elle avait soin de réserver une parcelle pour la *Khallah.* La bonne femme, après avoir lavé ses mains, avait détaché elle-même un morceau de la pâte en marmottant la prière d'usage en pareille occasion :

« Sois loué, Jehovah, notre Dieu, roi du monde ! C'est de toi que nous avons reçu les prescriptions sacrées et c'est toi qui nous as ordonné de réserver la *Khallah !* »

Comme il n'y avait qu'une famille et qu'une cuisson, Rachel ne jeta qu'une seule Khallah dans le feu.

Dans une autre partie de la cuisine, on préparait des brochets farcis, mets favori des israélites et recommandé par la tradition pour le jour du Sabbat. En même temps cuisaient le rôti et d'autres plats. En ce jour de réjouissance, la parcimonie n'est pas de mise.

Le maître de la maison alla inspecter lui-même la vaisselle fraîchement lavée, les couteaux tout reluisants et les casseroles bien nettoyées.

L'heure arriva des prières préparatoires de la fête avec les dix commandements en hébreu et en chaldéen, un chapître des Prophètes applicable à ce jour de l'année et le psaume 93.

Quelle impression profonde doit produire sur un peuple opprimé ce dernier chant du Psalmiste qui ordonne la patience et promet la vengeance de Dieu contre les oppresseurs !

Jankiel récita ensuite les prières prescrites par la loi et comme il en avait encore le temps, il ouvrit le Talmud et tomba sur un passage du livre Berakhat.

Cette lecture plongea Jankiel dans la méditation. Sa pensée se reporta aux siècles de persécution intense. Il pleura et rendit grâce à Dieu de ce qu'à travers la captivité, la dispersion, les tortures et les supplices, il avait pourtant miraculeusement conservé son peuple jusqu'à nos jours. D'où venait ce miracle ? — De l'observation de la loi.

Une fois les prières terminées, la coutume veut que le maître de la maison jette un dernier coup d'œil sur les préparatifs du festin et bien qu'il eût une entière confiance en Rachel, l'israélite visita la cuisine, toucha lés plats et bénit en pensée la nourriture près d'être servie. Puis il revint dans la chambre et lut le cantique de Salomon.

Le soleil disparaissait. On alluma les chandelles. L'heure solennelle de la venue du Sabbat approchait.

La table était soigneusement dressée. Rachel apparut en toilette de velours, ornée de perles. Ses filles étaient vêtues moins somptueusement mais avec beaucoup de goût. Les domestiques eux-mêmes étaient en habits de fête.

On frappa aux volets. C'était le moment de se rendre à la synagogue. Jankiel descendit l'escalier. La vieille Rachel le suivait, un énorme volume sous le bras. Ses filles l'accompagnaient. Serviteurs et servantes fermaient la marche. Personne ne devait manquer à l'of-

fice religieux : c'était la volonté du respectable israélite.

La foule remplissait la cour devant la synagogue. Riches et pauvres adeptes du mosaïsme se confondaient. Le chantre entonna la prière *Achre*.

Le service dura assez longtemps. Le visage de Jankiel exprimait une triste préoccupation et quand il rentra chez lui, il avait, malgré ce jour de réjouissance, le front assombri comme par un vif chagrin. De temps à autre son regard se tournait vers Lia, sa plus jeune fille, qui attendait, les yeux baissés et toute tremblante, les ordres de sa mère.

C'était une charmante personne dont les traits exprimaient l'innocence et la sensibilité du cœur. La jeunesse mettait des éclairs dans son regard, terni pourtant par des larmes récentes. Par moments, elle fixait son père avec effroi.

Rachel récita avec sa fille aînée la prière prescrite, en allumant les chandeliers.

D'autres prières suivirent tout bas ou à haute voix. Les chants sacrés retentirent dans la maison brillamment éclairée. Quelques femmes lisaient dans des livres en hébreu.

Jankiel s'absenta pour retourner à la synagogue. Rachel aidée de ses filles, acheva les apprêts du festin. Elle mit sur la table, couverte d'une nappe blanche, deux pains blancs faits par elle et les enveloppa dans une serviette, en souvenir de la manne du désert dont la serviette figure la rosée.

Revenu chez lui, Jankiel prononça plusieurs invocations. Ses deux filles lui demandèrent de les bénir. Il étendit les mains sur l'aînée. Quand vint le tour de Lia, il hésita un moment et sa voix trembla en prononçant faiblement pour la seconde fois :

— Que Dieu te rende semblable à Sara, à Rébecca, à Rachel et à Lia.

La mère, à son tour, bénit ses enfants, les embrassa et versa quelques larmes qu'elle essuya avec un coin de son tablier brodé.

Avant de prendre place à table, nouvelle oraison adressée aux anges par Jankiel, seconde répétition du cantique de Salomon et lecture d'un fragment pris au hasard dans le Talmud. Vint ensuite la consécration du vin et la bénédiction du pain rompu en morceaux et distribué aux convives. C'est ainsi que commença le repas. En dépit de Moïse qui commande la gaieté pendant le Sabbat, le père semblait profondément affligé. Son regard cherchait Lia et la jeune fille, toute confuse, aurait voulu se cacher sous la table.

Exécutée d'après la tradition, la fête avait un caractère solennel. Le souper fut moitié prière, moitié offrande et ne ressembla en rien aux festins à la mode, d'où l'on bannit Dieu et où on ne songe pas à inviter les anges. Jankiel, scrupuleux observateur de la loi, prononça une dernière prière à la fin du repas. Après cela, on se sépara.

Rachel regagna la première la chambre à coucher où Jankiel ne tarda pas à la rejoindre.

— Je suis inquiète, dit-elle à son mari, tu as l'air malade. Tu n'as pas ton calme et ton entrain ordinaires. Tu n'as pas ta tenue tranquille des jours où nous célébrons le Sabbat.

— Ça passera !... Ne parlons pas de cela aujourd'hui. Ce serait attrister ce saint et heureux jour.

La bonne femme se tut.

Et c'est ainsi que se termina le Sabbat dans une maison où les vieilles coutumes étaient strictement observées. Dans la plupart des familles israélites, le rituel est abrégé et tend à faire perdre au jour consacré au Seigneur son caractère antique et patriarcal.

Vis-à-vis de la demeure de Jankiel, s'élevait une maison en bois. Assez propre et convenable, elle appartenait à David Seeback. C'est vers les fenêtres de cette demeure que Lia, rentrée dans sa chambrette, tourna ses beaux yeux. Avant de s'endormir, elle poussa un soupir d'une tristesse navrante.

David Seebach, père et fils, avaient depuis longtemps embrassé la profession de prêteur d'argent. Métier qui s'appelait usure jusqu'au moment où l'économie politique décida que profiter de la gêne d'autrui est chose légitime et que l'intérêt, mutuellement consenti, si élevé qu'il soit, est chose permise. Ces financiers n'étaient ni juifs, ni chrétiens. Ils gardaient en apparence le culte et les usages israélites, mais il n'y attachaient aucune importance réelle. David père se donnait pour un croyant juif à ses coreligionnaires mais les tournait en ridicule dès qu'il se trouvait avec des *Khutars* et des *Goïmes*. Il mangeait partout où on lui mettait son couvert et voyageait les jours assignés à la prière et au repos. En un mot, il s'était débarrassé des entraves traditionnelles et n'avait rien mis à leur place.

David le jeune avait reçu son éducation à Varsovie et en partie hors du pays. Il ne portait plus trace de son origine. Bien élevé superficiellement et très corrompu au fond, il trouvait, dans son insatiable avidité tous les moyens bons pour gagner de l'argent. Le père s'enorgueillissait de son unique rejeton, lui prédisait les plus hautes destinées et cette fois le proverbe avait raison : tel père, tel fils.

Pendant que dans la maison de Jankiel s'accomplissait si solennellement la cérémonie du Sabbat, les deux David allumaient les chandeliers, étalaient le souper mais oubliaient les prières et l'offrande du pain et du vin. Ils étaient en tête-à-tête.

Veuf depuis longtemps Seebach n° 1 n'avait pas d'autre enfant que David n° 2. D'un caractère caduc, il plaisantait dans toutes les circonstances de la vie et aimait à faire assaut d'esprit avec son fils. Celui-ci se prêtait à cette fantaisie paternelle quoiqu'il affectât une certaine gravité et se plut à jeter de la poudre aux yeux par une feinte sagesse. La fourberie s'était développée dans cette famille d'une génération à l'autre.

Dans son indifférence complète en matière religieuse

le père David avait quelque chose d'inexplicable. Il sentait, les jours consacrés au culte, comme un remords d'avoir abandonné les coutumes pieuses ; il était inquiet, agité. Il se glissait parfois dans un coin obscur et y chuchotait en cachette une prière qu'il eût considérée comme ridicule de dire ouvertement. Il croyait, par ces pratiques clandestines, détourner de sa tête quelque danger imminent. Il avait perdu tout respect pour Jéhovah, mais il le craignait encore. Plusieurs fois, ce soir-là, il s'était levé de table et au risque d'encourir les railleries de son fils, nettement dégagé de tout préjugé, il avait marmotté sous cape quelque prière. Il avait même simulé la bénédiction du vin dont il présenta un verre à son héritier. Celui-ci avec un certain tact faisait semblant de ne pas s'apercevoir de toutes ces simagrées.

Le fils David avait l'air distingué mais ses traits exprimaient l'orgueil et la fatuité. Ces défauts, le père les alimentait par ses éloges, et son admiration poussée jusqu'à l'idolâtrie. Il n'obtenait guère en retour que peu de reconnaissance filiale. Le jeune homme faisait peu de cas de l'auteur de ses jours, auquel il reprochait sans cesse ses infractions aux règles de la bonne société et son ignorance crasse. Le vieillard essayait d'abord de se justifier de son mieux et finissait toujours par s'incliner devant la sagesse de David Junior.

Ce fat insolent était assis à table, vêtu d'une robe de chambre et le cigare à la bouche. Il relevait sur son front ses lunettes d'or qui lui bouchaient la vue. On servit du poisson, seul vestige des coutumes traditionnelles, un rôti et du thé. Le vieux David coupa le pain en proférant quelques mots inintelligibles mais il s'aperçut du regard railleur que lui lançait son fils et brûla le reste de l'oraison.

Il y eut un long silence que rompit le père en demandant au jeune homme, qui avait étendu ses jambes sur un fauteuil :

— A quoi rêves-tu ? Au Sabbat ?

— Tout ce que j'en sais, répondit David le jeune, c'est qu'autrefois on le célébrait autrement. Aujourd'hui, cet imbécile de Jankiel est le seul à observer des cérémonies risibles. Malheureusement, la plaisanterie n'a pas prise sur lui.

— Voudrais-tu donc en faire un objet de moquerie ?

— Pourquoi pas ? Ce sale et vulgaire juif qui n'a pour nous que malveillance et répulsion...

— Que nous importe ! Il ne peut en rien nous nuire ! Sa malveillance ne peut nous faire perdre ni un gramme de notre graisse ni un sou de notre argent.

— C'est vrai ! Et je ne me serais même pas aperçu de son aversion s'il n'avait une aussi jolie fille !

— Allons bon ! A quoi songes-tu ? N'oublie pas que tu es marié bien que tu ne vives pas avec ta femme. Tu ne vas pas te lancer dans cette amourette ! Il ne manque pas de filles qui valent autant ou mieux que cette jouvencelle. D'ailleurs, si même tu devais divorcer, il te faut une autre femme que celle-ci ! Nous te trouverions facilement quelque fille de propriétaire polonais... Tu ne serais pas le premier à faire un tel mariage..... Si tu prends une seconde femme, il faut qu'elle te fasse honneur. Et pour cela, pas de juiverie. Ne suis-je pas assez riche pour t'acheter une propriété à rendre jaloux tous les nobles d'alentour ?

— Je n'ai pas besoin de terre ! Pourquoi nous donner un tel aria et n'avoir que quatre pour cent d'un argent qui peut rapporter vingt ou trente.

— Tu as raison et tu as tort. Nos capitaux nous rapportent, c'est vrai, l'intérêt que tu dis, mais nous courons parfois le risque de perdre la somme prêtée. Quand on a fait une fortune respectable, il ne faut pas l'exposer tout entière dans la même spéculation. Il faut en placer sûrement une bonne partie. Les banques donnent quatre et demi du cent mais les banques peuvent faire faillite... On ne dort pas tranquille avec les banquiers... Les fonds

publics? Il y a la baisse. Je rêverais toujours de déclarations de guerre... La terre est encore le plus sûr placement. On se la dispute et on a raison.

— Pas si sûr que cela. La terre une fois payée peut nous être arrachée.

— Par qui donc ?

— Nous ne sommes ni en France, ni en Angleterre où la propriété est sacrée. Notre gouvernement n'offre aucune garantie. Il peut lui prendre la fantaisie d'acheter le paysan en lui vendant le maître.

— Pensée politique très profonde et digne d'être gravée en lettres d'or. Je rends hommage à ta perspicacité. Mais supposons même que la moitié de la terre soit confisquée, l'autre moitié augmentera encore de valeur... C'est indubitable... tandis que le papier peut ne rien valoir demain. Revenons à ton mariage futur. Le premier est indigne de toi. Il faut le casser. Mais pourquoi, diable, songes-tu à Lia. Elle avait bien besoin de tomber sur ton chemin. Encore une juive ! Elle n'est pas mal, d'accord. Mais la beauté n'est pas tout ! Quelle figure elle ferait dans ton salon cette campagnarde qui ne sait ni causer, ni s'asseoir convenablement. Il faut que ta seconde femme ait reçu une éducation raffinée, qu'elle soit d'une famille noble, qu'elle puisse même briller à la cour. Et qu'est-ce que c'est que ta Lia? Une laveuse de vaisselle !

— Pourtant, objecta David Junior, ce n'est pas pour mon salon, c'est pour moi que je me marie. Je préfère, ne t'en déplaise, une fille simple et innocente à toutes tes Varsoviennes à la mode qui ont eu onze adorateurs avant d'épouser le douzième.

— Tu dis des bêtises. Penser ainsi est digne d'un juif vulgaire qui ne songe qu'à multiplier comme l'ordonne la Bible. La femme est avant tout un capital. Par ton éducation et ta fortune tu ne peux manquer d'être un homme marquant. Et que feras-tu alors de Lia ? La conduiras-tu au bal de la Ressource ou au théâtre ? Elle

te ferait honneur, en vérité ! Si quelque grand personnage l'abordait, elle serait capable — niaise et confuse — de chercher son tablier pour s'en cacher le visage. Assez de juive comme cela ! Il te faut une épouse, avec une éducation allemande ou française. Avec ta tête et mon argent, tu peux aspirer à tout. Rien d'étonnant que tu deviennes ministre... et alors.....

Il eut un geste oratoire qui éteignit une bougie. Il se leva pour la rallumer, mais se rappelant tout à coup que c'était jour de Sabbat, une crainte superstitieuse s'empara de son esprit. Il resta debout... ne sachant que faire.

Voyant l'hésitation paternelle, David le jeune quit a son fauteuil et eut l'héroïsme de rallumer la bougie. Après cet acte de courage civil il se rassit et lança quelques bouffées de tabac, d'un air malin.

Son père aimait à fumer mais pour ne pas empreindre sa prescription il s'en privait pendant le Sabbat, en prétextan toujours quelque insupportable migraine. Quand la bougie fut rallumée — infraction à la loi qui le défend — il la regarda d'abord avec effroi mais il reprit bientôt son état normal et continua l'exposé de sa théorie sur le mariage :

— Lia n'a pas une très grande fortune à espérer. En évaluant au plus haut l'avoir de Jankiel, maison, fabrique et boutique, il possède à peine cent ou cent vingt mille roubles. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Et nous ? demanda le jeune homme pour taquiner son père, n'avons-nous pas assez d'argent ?

— Comment un tel mot a-t-il pu sortir de ta bouche ? A-t-on jamais assez? Avec l'argent on fait ce qu'on veut; sans cela, avec toute l'intelligence du monde, on n'est qu'un sot. Je me charge de te trouver une femme. Ne penses plus à Lia...

— Cependant, si je l'aimais ?

— L'aimer ? Ton amour ne serait qu'un feu de paille ! Plus il a d'éclat, plus vite il s'éteindra. On ne se marie

pas par amour et pour les beaux yeux d'une fillette !

David Junior éclata de rire et son père se rengorgea tout fier de cette marque d'approbation, si peu respectueuse qu'elle fut.

Tous deux fort satisfaits d'eux-mêmes allaient se retirer pour se coucher quand des coups réitérés retentirent à la porte d'entrée.

La chose était si extraordinaire à cette heure intempestive de la nuit que le vieux David éprouva un sentiment d'anxiété et de malaise qui se changea en surprise quand il vit entrer un homme de belle apparence et de haute stature, qu'il ne reconnut pas au premier coup d'œil.

— Chers messieurs, dit le visiteur, vous me pardonnerez mon importunité si tard, un jour de fête.

— Tiens ! mais c'est monsieur Jacob ! s'écria le père David.

— Notre sainte loi, reprit le nouveau venu, défend toute espèce d'affaires le jour consacré à Dieu mais cette loi, permet ce jour-là, de sauver même une bête en danger de mort. A plus forte raison, un homme.

— Cher monsieur Jacob, nous n'appartenons pas à la clique des gens superstitieux qui n'oseraient toucher au feu ou recoudre un bouton de chemise pendant le Sabbat. Veuillez vous asseoir. Qu'y a-t-il à votre service ? Mais pardon !... Mon fils David... Monsieur Jacob, qui est un peu de nos parents et dont tu as entendu parler, ajouta-t-il en présentant son fils au visiteur.

David Junior savait seulement que Jacob avait été le légataire universel d'un riche banquier de Berlin. C'était suffisant pour le recevoir avec distinction. On l'invita une seconde fois à s'asseoir. Jacob s'exécuta avec une certaine impatience.

— Peut-être, n'avez-vous pas encore soupé ? s'enquit le maître de la maison.

— Arrivé un peu tard dans votre ville, je me suis empressé d'accomplir mes devoirs religieux, j'ai été à la

synagogue puis j'ai mangé un morceau chez mon hôte.

— Ah ! vous allez au temple !...

Et se tournant vers son fils David le vieux ajouta :

— Quel bel exemple ! M. Jacob si bien élevé et si intelligent qui observe la loi !

— Juif, je compte le rester toujours. Sans doute dans la captivité et l'exil nous avons ajouté beaucoup de cérémonies à la législation de Moïse. Ce sont de doux et amers souvenirs. Il est bon de ne pas les laisser éteindre.

Le vieux David se réjouissait visiblement de ces paroles. Son fils souriait à demi en se pinçant les lèvres.

— Chacun doit agir suivant sa conscience ! dit-il.

— Mais dites-nous ce qui nous vaut votre honorable visite, demanda le père.

— Je m'adresse à vous à cause de notre parenté pour que vous me rendiez un service. Voici ce dont il s'agit. J'ai rencontré en Italie, un jeune Polonais, émigré volontaire, qui souffrait d'une telle nostalgie que je l'ai ramené au pays. Il était pauvre et malade. Ma conscience m'ordonnait de lui prêter mon aide. Il avait fui la Pologne, depuis plusieurs années craignant d'être impliqué dans une affaire politique.

— Affaire politique, mauvaise affaire ! grommela le père David en hochant la tête pendant que son fils examinait le plafond.

— Il a réussi à obtenir un passe-port sous un nom supposé, continua Jacob, et s'est obstiné, bravant le danger, à m'accompagner jusqu'en Pologne. A la frontière, il n'a pas voulu accepter mon offre de le conduire plus loin de peur de me compromettre, s'il était arrêté ; il me devança pour rentrer seul sur le sol natal. Honnête garçon ! Il a heureusement franchi la frontière, ce que j'ai appris en y arrivant deux jours plus tard. A peine avais-je passé la douane que la nouvelle m'arriva qu'un récent rapport de police l'exposait à être découvert sous son pseudonyme. Je parvins à le rejoindre sur la grande route, où il allait être empoigné et je l'ai

sauvé pour le moment. Je viens vous demander de lui donner un abri, dans votre maison, nullement suspecte à la police, jusqu'à ce que j'aie pu obtenir pour lui l'amnistie ou trouver un autre moyen de se dérober aux poursuites. Autrement l'infortuné ira en Sibérie et périra comme tant d'autres déportés.

Jacob avait terminé son récit. Le silence que gardèrent les deux David montrait que la proposition ne leur souriait guère. L'appel fait à leur sentiment d'humanité les contrariait beaucoup. Ce fut le plus âgé qui, l'air mécontent, porta la parole :

— Affaire très délicate, murmura-t-il, très dangereuse ! Pourquoi ne serais-je pas franc avec un parent ? Ce n'est pas une affaire juive. Qu'avons-nous besoin de nous engager dans les complications polonaises ? Cela ne nous regarde pas. Le gouvernement actuel ne nous persécute pas ou, du moins, il pourrait nous persécuter davantage. Il nous croit tous dévoués à lui. Pourquoi nous exposerions-nous donc à nous aliéner ces dispositions favorables en prenant fait et cause pour nos oppresseurs d'autrefois ? Pourquoi les juifs se mêleraient-ils de politique ? Ce n'est pas notre affaire.

— M. David, répondit Jacob, nous différons complètement d'avis. Si nous voulons jouir des mêmes droits que les autres habitants du pays il faut commencer par partager avec eux les charges. C'est ainsi que nous mériterons d'y vivre sur un pied parfait d'égalité. Le gouvernement est décidé à écraser les classes polonaises intelligentes. Il ne nous convient pas, à nous qui mangeons leur pain de faire cause commune avec leurs oppresseurs, qui ne sont que des conquérants intrus. Souvenons-nous de notre propre captivité.

— Ne venez-vous pas de dire que les juifs doivent avant tout observer la loi. Vous êtes en contradiction avec vous-même car cette loi nous commande de nous sauvegarder et il est contraire à nos intérêts de marcher avec les Polonais.

— Qu'en savez-vous? Devinez-vous l'avenir? L'iniquité commise envers la nation chez laquelle nous vivons ne peut rester éternellement sans vengeance. Dieu a permis le châtiment mais la mesure est comble. Les péchés sont lavés, la coupe de larmes et la coupe de sang sont pleines. Le jour de la justice arrive. Dans ce jour de rétribution terrible, soyons avec ceux qui ont mérité la miséricorde divine et non avec ceux qui ont encouru la colère de Dieu.

— A mon tour de vous demander : qu'en savez-vous? Est-ce au moyen de votre esprit prophétique? Avez-vous fait le compte des péchés de ces Philistins, des avanies et des misères qu'ils nous ont infligées? Savez-vous ce qui leur en reste encore à expier?

— Il est peu équitable de rendre un peuple seul responsable des crimes de la chrétienté entière! Les juifs ont été persécutés partout et dans beaucoup de pays avec plus d'acharnement qu'ici.

— A quoi bon toute cette discussion? s'écria le jeune David en se levant de son sopha. Il nous importe peu que les uns ou les autres prédominent. Je ne saurais décider qui vaut mieux du Russe ou du Polonais. Au moins, je sais comment m'y prendre avec le Russe. Il est toujours facile à acheter. Rustre et brute il commence par des insultes, puis il tend la main et pour peu qu'on y glisse quelque argent il devient doux et complaisant; vos patriotes polonais ne m'inspirent pas tant de confiance.....

Jacob ne voulut pas en entendre davantage. Indigné, il se leva en s'écriant :

— Puisque telle est votre conviction, je n'insiste pas. Je vois avec peine que vous, civilisés parmi les nôtres, vous avez une politique aussi erronée, toujours à la remorque de la force et non du droit.

— Le droit? Les anciens maîtres du pays l'ont-ils respecté en nous?

— Admettons que non. Ce n'est pas une raison pour

les imiter aujourd'hui. Le peuple élu doit être plus vertueux que les peuples qui l'entourent et leur donner l'exemple.

Le jeune David fredonna une chanson et ajouta après sa ritournelle :

— Qui parle encore de vertu et de droit? Dans le monde moderne, l'intérêt prime tout droit. Vertu!... Droit!... De grands mots auxquels personne ne croit plus.

David père resta en extase devant son fils et jeta sur Jacob un regard plein d'orgueil qui semblait dire :

— Plus rien à répliquer? Hein?

L'ami d'Ivas toisa froidement des pieds à la tête le jeune homme et reprit d'une voix grave en appuyant sur chaque mot :

— Malheureusement vous appréciez notre époque à sa juste valeur. Pourtant ce qui est ne saurait toujours être. Le vrai seul ne s'émousse pas. Notre loi, vieille de plusieurs milliers d'années ne s'est pas usée. Ouvrez nos livres saints vous y lirez des vérités qui n'ont jamais cessé d'être des vérités et le seront jusqu'à la fin du monde. Les hommes se corrompent, la foi s'éteint..... Dieu rectifiera cet état de choses. Soyons les adeptes de l'antique loi et non des errements actuels. Si vous n'avez puisé dans votre éducation que les raisonnements que vous affichez, je vous plains sincèrement.

Sur ce, Jacob se leva, et le vieux David devant ce calme, devant l'hésitation de son fils chercha vainement une réponse et se troubla également. La sérénité d'esprit de l'homme croyant et convaincu lui faisait éprouver une peur semblable à celle qui l'avait empêché de rallumer la bougie éteinte du Sabbat.

David Junior reprit le premier son sang-froid.

— Ne vous fâchez pas, dit-il, je vous en prie, monsieur Jacob. Chacun a son opinion. Restez encore un peu. En causant nous trouverons sans doute une issue pour vous satisfaire sans courir le moindre risque.

— Merci ! Il m'est pénible de vous implorer plus longtemps en faveur d'un infortuné que vous avez si peu envie de secourir. Je ne m'attendais pas à cela. Encore quelques mots pourtant. Le pays est poussé fatalement à une nouvelle lutte. Elle sera impuissante ou pernicieuse, soit ! Mais c'est une occasion pour nous de conquérir l'égalité des droits au prix du sang et des sacrifices. Profitons-en. Beaucoup de mes coreligionnaires pensent comme moi.

— Beaucoup ? Combien ? Lesquels ? Connaissez-vous les intentions de l'empereur Napoléon ? Êtes-vous dans les secrets de lord Palmerston ? Avez-vous reçu les confidences des Rothschild ?

— Je ne peux vous dire qu'une chose, c'est qu'ici, les hommes les plus sensés sont de mon avis.

— Et les plus riches ?

— Les plus riches aussi, répondit Jacob avec un sourire involontaire.

— En ce cas, remarqua David père, il faut y réfléchir, se concerter, prendre l'affaire en considération.

— Quant au but de ma visite, je le regarde comme manqué. Il ne me reste qu'à vous prier de m'excuser de vous avoir dérangés à une heure aussi indue.

Déjà il sortait quand le vieux David le retint.

— Attendez ! Attendez ! Un verre de vin ! David, le bordeaux à trois roubles ! Daignez y goûter, monsieur Jacob. Isolés dans cette bicoque, nous ignorons d'où souffle le vent. Y a-t-il un mot d'ordre ?

— Allez vous en informer et prenez une résolution.

— Ces Polonais incorrigibles ! ils méditent pour sûr quelque nouvelle équipée.

— Je n'en sais rien ! Les Moscovites eux-mêmes ont l'air de hâter l'explosion de cette sottise, pour faire diversion à ce qui menace leur propre pays, la sainte Russie. Depuis l'émancipation, la situation est critique. En mettant le feu en Pologne, on rallume les haines nationales et on détourne vers de nouvelles préoccupations la

pensée publique à Pétersbourg et à Moscou. C'est le seul moyen, aujourd'hui que les paysans donnent des preuves de mécontentement et que l'idée révolutionnaire se propage, le seul moyen de raffermir l'autorité du tsar.

— Habile tactique ! s'écria le père David. Profonde sagesse, qui est le gage certain du succès. C'est de ce côté qu'il faut nous mettre.

— Comme nation, nous avons été vaincus plus d'une fois. Toujours au lieu de nous atteler au char du triomphateur, nous sommes restés fidèles à la cause de Dieu.

Jacob pour la seconde fois voulut se retirer, mais le plus âgé des David avait une sorte de honte de laisser partir ainsi son visiteur :

— Quelle était donc votre proposition ? demanda-t-il.

— D'abriter sous votre toit un proscrit. La bourgade n'étant pas sur la grande route, le risque n'est pas trop grand.

— C'est justement, dit David le jeune, en intervenant, dans une bourgade comme la nôtre, où tous les habitants se connaissent, que l'arrivée d'un étranger sera le plus tôt remarqué.

— Alors n'en parlons plus. Mille excuses.

Et cette fois enfin, Jacob prit congé.

— Il est fâcheux, dit le vieux David à son fils quand ils furent seuls, que nous n'ayons pas trouvé un moyen d'arranger cette affaire. Ce Jacob a d'excellentes relations. Que dira-t-il de nous ? Certes, il ne peut pas en avoir une bonne opinion.

— Bah ! Je suis peut-être de ton avis, mais il n'y a plus à revenir là-dessus. Allons nous coucher.

Le protecteur d'Ivas, rentra à l'hôtel où il ne réveilla pas son compagnon qui dormait profondément. Il se jeta sur un lit et ses pensées le tinrent éveillé une grande partie de la nuit. Il se leva de bonne heure pour aller chez Jankiel qu'il ne connaissait pas personnellement.

Introduit auprès du vieillard, il assista à sa prière, sans

l'interrompre. Il lui dit ensuite, comme prolégomène, qu'il avait depuis longtemps le désir de faire sa connaissance et qu'il s'adressait à lui plein de confiance dans ses sentiments bien connus.

Cette franchise plut à Jankiel qui posa sa main sur l'épaule du visiteur et lui répondit amicalement :

— J'ai entendu parler de toi comme d'un homme sur lequel le peuple d'Israël fonde le plus grand espoir, car, malgré ton savoir, tu gardes ta foi, pratiques ton culte et honores les vieillards. Tu diffères de la jeunesse actuelle. Que le Dieu d'Isaac et de Jacob te bénisse ! Les savants abondent, les pieux sont rares. On néglige le culte et les coutumes, on crache sur les tombes des ancêtres et sur ce que les siècles passés nous avaient appris à respecter.

— Je ne me flatte pas de mériter complètement la bonne opinion que vous avez de moi, mais je tâche de ne pas être indigne du peuple d'Israël.

— Et d'où viens-tu?

— De loin. J'ai visité presque toutes les régions où habitent les juifs et partout j'ai constaté leur déplorable misère....

— As-tu été dans le pays de nos pères?

— Oui! Mais même là, les juifs ne sont pas chez eux. Ils sont des étrangers jusque dans leur patrie.

En ce moment il vint fort à propos à la mémoire de Jankiel une citation du prophète Jérémie à laquelle Jacob répondit par le passage suivant du Talmud:

« Les mains de la miséricorde divine sont toujours tendues sous les ailes des Séraphins pour recevoir le pécheur repentant. » (Pesakhim. 119. a.)

Jankiel fut ravi d'entendre le jeune homme citer le Talmud, si négligé par la génération actuelle. Il le bénit avec émotion.

— Mon cœur, lui dit-il, se réjouirait de te donner une preuve de ma sympathie. Parle si tu as quelque service à me demander.

— Je viens à vous avec une supplique que j'ai déjà, mais en vain, adressée à David, votre parent...

A ce nom de David, le vieillard plissa le front mais il reprit aussitôt:

— Que cela ne vous arrête pas, je vous écoute.

Jacob raconta l'histoire d'Ivas et se contenta de demander un simple conseil.

— Les circonstances, répondit Jankiel après un moment de réflexion, sont difficiles. Nous devons être avec les persécutés et non avec les bourreaux. L'âme est plus à l'aise auprès des martyrs qu'auprès des persécuteurs. « Parmi les oiseaux, les forts s'acharnent surtout contre le pigeon et la tourterelle qui sont l'offrande la plus chère au seigneur » (Baba Kama. 93. a.). Pauvre nation! Nous avons vécu avec elle sur le même sol pendant cinq cents ans. Il ne nous est pas permis de l'oublier. Elle n'a pas la même croyance que nous, c'est vrai, mais Dieu ne veut pas la mort même des infidèles. « Sois en paix avec tes frères, avec tes voisins, avec tout homme fut-il payen. » (Barakhot. 17. a.)

— Belles paroles. Si tous les observaient, le monde serait meilleur.

— Malheureuse nation! Elle a passé par des crises affreuses et de plus grandes horreurs encore la menacent. Elle veut briser ses chaînes et à chacun de ses efforts ces chaînes se resserrent davantage. Dieu l'humilie parce qu'elle a compté plus sur la force humaine que sur la clémence divine. Son orgueil n'est pas encore abattu. Pauvre pays! Nous sommes impuissants à le secourir mais nous pouvons au moins périr avec lui... A moins que Dieu ne le protège... Où est le proscrit?... Que comptez-vous faire de lui?...

— Ivas est avec moi... Mais je ne le retiens qu'à grand'-peine. Dans son ardeur, il se jetterait dans les mains de ceux qui le cherchent. Je désire lui procurer un abri pour quelque temps.

—Mais où? Se résoudra-t-il à la prudence et à l'obéissance?

— Je finirai, j'espère, par lui en démontrer la nécessité.

— Si vous n'aviez pas commencé par en parler à David, j'aurais pu le recevoir dans ma maison. Maintenant, je n'ose. J'ai, au grenier, une chambre libre où il eût été en sûreté mais c'est trop tard.... Une dénonciation est à craindre... Moi, je pourrais encore m'en tirer avec de l'argent, mais lui serait perdu.

— N'avez vous pas quelque maison, quelque ami à la campagne?

— Ah! Si!... Nous voilà hors d'embarras. Je connais des gens honnêtes qui vivent au milieu d'un bois. Demain, de bonne heure, dans mon chariot, je le mènerai chez eux. Mais qu'il soit sur ses gardes...

Jacob embrassa Jankiel avec effusion.

— Pas tant de remerciements! dit ce dernier avec émotion. Je suis heureux de t'obliger ainsi que ton ami qui aime son pays et la liberté comme nous aimions autrefois la Judée. Pourtant, au nom du ciel, si tu as quelque influence sur les Polonais, tâche de les retenir. L'ennemi les guette et d'avance il se réjouit des spoliations et des cruautés qu'il médite d'accomplir quand l'insurrection qu'il fomente sera réprimée. C'est maladroit de mettre le feu à sa propre maison pour en chasser les envahisseurs. L'incendie qui couve chez l'envahisseur le chasserait peut-être plus sûrement et plus rapidement.

— Vos paroles sont pleines de bon sens, mais les hommes se laissent rarement guider par la raison. La souffrance et la douleur sont de mauvaises conseillères...

Jacob informa Ivas du résultat de ses démarches et ajouta:

— Tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait. Maintenant c'est à toi de t'arranger pour ne pas tomber dans les griffes moscovites. Tu seras informé du moment où, sans danger, tu pourras quitter ta cachette.

IX

LA VEILLE D'UNE INSURRECTION

Après une absence de plusieurs années, Jacob était surpris de l'aspect que présentait la Pologne. Une espérance extravagante et folle s'était emparée des esprits surexcités outre mesure. Les nouvelles les plus invraisemblables étaient acceptées sans discernement. On les colportait partout. Les cœurs se réjouissaient et pour la seconde fois toutes les mains se tendaient vers cette France, qui s'était pourtant transformée en une sorte de machine obéissant à la volonté capricieuse d'un homme. De la Russie on annonçait des merveilles. Un 93 moscovite s'y préparait et de cette terrible explosion sortirait la réconciliation avec la Pologne.

La tolérance du gouvernement, tolérance feinte et calculée, passait pour de la faiblesse et de l'impuissance. La Russie, répétait-on, change de peau; elle est sans force. Elle est incapable de réprimer une insurrection patriotique. Elle a peur. Et cette peur était accréditée par des concessions habiles qui précipitaient le mouvement révolutionnaire, à la secrète satisfaction du tsar et de son entourage qui dirigeaient cette tragi-comédie pleine d'embûches et de ruses.

La propagande de Hertzen, Bakounine, Ogaref, Golovine, Dolgorouky — légataires des idées des Decabristes — n'avaient pas été sans efficacité pour la véritable Russie, l'ancienne Moscovie. Elles avaient agi sur la jeunesse des universités, elles avaient pénétré dans l'armée et la marine, elles avaient germé même dans les ateliers et dans les campagnes. Le gouvernement eût été obligé de capituler devant elles, si fort à propos, la précipitation des Polonais patriotes n'eût offert un dérivatif à l'autocratie menacée dans ses foyers de Pétersbourg et de Moscou. Elle permit aux Katkof et aux Aksakof de détourner insidieusement les aspirations à la liberté dans un courant de haine nationale.

Dans la dernière répression de la Pologne, la Russie d'Alexandre II fut plus barbare, plus impitoyable que la Russie de Catherine et de Nicolas. Quant à l'Europe qui s'émouvait autrefois à la vue des peuples écrasés, elle regarda sans sourciller les pendaisons de Mouravief et les déportations en masse qui parsemait de cadavres les routes de la Vistule à la Léna.

Jacob refusait parfois d'en croire ses yeux et ses oreilles tant les hommes lui parurent changés. Leur langage et leur maintien n'étaient plus les mêmes.

Sa première visite à Varsovie fut pour son tuteur qu'il trouva absent et tout entier, disait-on, à d'importantes entreprises. En revenant par la rue de Cracovie il tomba sur Henri Segel pour lequel son aversion avait augmenté depuis que, sur la route de Gênes à Spezzia, il l'avait rencontré avec la danseuse Gigante. Il recula et rougit en entendant la voix claire et joyeuse du mari de Tilda.

— Vraiment, c'est une surprise! disait le viveur. Tu es plus étonné peut-être de me voir ici qu'à *l'Aqua Sola*. Que veux-tu? Nous vivons dans un temps d'imprevu. Tilda ne se plaisait pas en Italie et elle a absolument voulu revenir dans la *cara patria*. Ça m'allait comme un gant car des affaires urgentes me rappelaient. Combien je suis content de vous rencontrer, cher monsieur Jacob!

Je rentre chez moi et de gré ou de force, je vous entraîne. Il me tarde de vous montrer ma nouvelle résidence des Allées. C'est un joujou, un bijou! Confort, goût, élégance: tout y est réuni. Viens, tu m'aideras à distraire Tilda. Toujours triste et ennuyée, elle me communique sa tristesse et son ennui. C'est une femme incompréhensible. Au fond toutes les femmes le sont. La mienne ne manque de rien. Rien qu'à demander pour obtenir. Pourtant toujours mécontente. Nature maladive! Allons, viens!

— En vérité, je n'ai pas trop de temps. J'arrive seulement et j'ai une masse d'affaires.

— Tes affaires ignorent encore ton arrivée. Tilda sera enchantée de te voir. Tu jouis auprès d'elle d'une faveur spéciale. Viens donc, je t'en prie.

Jacob aurait voulu refuser. La tentation était trop forte. La revoir! Le devoir le défendait; le cœur le demandait et ce fut le cœur qui l'emporta.

Henri le prit par le bras, comme pour l'empêcher de se sauver et le conduisit vers son domicile.

— Regarde bien Varsovie, lui disait-il gaiement. Que de changements du tout au tout!

— C'est vrai! Mais ces transformations, je les sens mais je ne puis me les expliquer.

— Changements énormes! L'exaltation dansles esprits est au comble! Pas moyen de l'enrayer. Une révolution couve.

— Que Dieu nous en préserve!

— Elle est inévitable, à moins que je ne sois un imbécile. Ça sent la poudre. En tout cas, cela ne saurait nous faire du tort. Il y aura naturellement des victimes. Il faudra certainement savoir manœuvrer pour ne pas être pris dans les engrenages de cette machine qui roule et écrase. Nous n'avons qu'à y gagner, quel que soit le resultat, quel que soit le vainqueur.

— J'avoue que je ne comprends pas très bien comment.

— De toute façon nous obtiendrons l'égalité civile.

C'est certain. Ensuite nous ne serons pas ruinés, même en jetant des millions dans le gouffre. Nos capitaux ne sont pas saisissables comme les propriétés nobiliaires. Nous sauverons notre fortune et c'est là notre force. Les Moscovites finiront par l'emporter; la classe odieuse des nobles disparaîtra et nous serons la classe aristocratique et intelligente à laquelle tout le pays appartiendra.

— La justesse de votre calcul se vérifiera peut-être; il n'en est pas moins cruel. Avec quel sang-froid vous escomptez les malheurs qui forment la base de votre raisonnement.

— Que puis-je y faire? Ces malheurs, ai-je la force de les écarter? Ne devons-nous pas profiter des circonstances? Crois-moi, les juifs tiennent dès aujourd'hui entre leurs mains l'avenir de la Pologne. Hier dédaignés, bientôt nous serons les maîtres! Regarde la noblesse. Qu'est-ce ? Une tribu sans force qui garde ses caprices nobiliaires; son arrogance, ses excentricités, sa corruption, sa folle insouciance. Tous les défauts des ancêtres et pas une de leurs vertus! C'est une caste fatalement condamnée à mort. Et comme la société a besoin d'une sorte d'aristocratie, qui donc remplacera les nobles?

— Tu sais que je suis juif de cœur et d'âme ; pourtant je plains la Pologne, si ta prophétie doit s'accomplir.

— Et pourquoi?

— Parce que nous ne sommes pas mûrs pour le rôle qui nous incomberait. Nous n'avons pas mérité par notre conduite d'être les arbitres de ce pays et s'il faut tout avouer, eh bien, notre communauté est comme la noblesse pourrie et mangée aux vers.

— Beaucoup moins pourtant.

— Notre maladie est différente de la leur mais elle est aussi dangereuse.

— Oh! que non! En effet nous savons acquérir et conserver cette force que les nobles ne savent ni amasser

ni employer utilement: la force de l'argent, la force du capital, la seule vraie puissance de ce siècle.

— Une occasion, comme tu l'as dit, se présente aux juifs de Pologne de jouer un rôle prédominant à côté du rôle important qu'ils tiennent déjà en Allemagne. Comprendront-ils leur position avantageuse? En seront-ils dignes? Deux questions auxquelles Dieu seul peut répondre.

Segel partit d'un éclat de rire.

— Tu es un juif piétiste, s'écria-t-il. A tout tu mêles l'idée de Dieu, ce haillon mis au rebut.

— Et c'est précisément ce qui m'afflige: Nous avons de notre croyance fait un haillon, mais sous ce haillon il y a de l'or.

— A quoi bon parler des débris d'un passé qui ne reviendra plus?... Voici ma maison. Elle a coûté plus d'un demi-million. Je vais t'en faire les honneurs et nous irons ensuite retrouver Tilda.

Il regarda sa montre:

— Saperlotte! On m'attend à la Bourse dans une demiheure. Mais j'ai encore le temps de tout te faire visiter à la hâte. Ensuite tu m'attendras avec Tilda. Je bâclerai mes affaires au galop.

L'habitation était spacieuse et magnifique mais d'une élégance banale de richard. Pas de goût. Pas de sentiment de l'art. Elle était construite sur ces plans qui peuvent servir à la fois pour la construction des maisons particulières ou des hôtels à voyageurs. Des glaces superbes dans des cadres débordant de dorure, des meubles de velours, des tapisseries de grand prix, des parquets merveilleux, des bronzes resplendissants, des cristaux lumineux, des porcelaines de Chine et du Japon, des colifichets payés au poids de l'or, des tons criards, un luxe affolé : telle était cette demeure où, dans les moindres détails, on sentait que le propriétaire avait surtout songé à éblouir ses hôtes et confondait le goût avec la cherté.

Pendant l'inspection, plusieurs fois il prononça des phrases dans le genre de celle-ci:

« — Ce bibelot m'a coûté cent ducats ; cette bagatelle vaut mille roubles ! »

Cette fastueuse maison était digne d'un roi détrôné ou d'un prince *in partibus*. Les murs suintaient néanmoins la solitude et l'ennui. Les chambres sentaient l'inhabité. La vie ne s'était pas communiquée aux pierres des murailles, aux bois des meubles. Malgré l'espace, tout semblait gêné et à l'étroit. Rien ne prédisposait à une cordiale et franche causerie.

Segel conduisit Jacob jusque dans la cuisine prétentieuse pourvue d'une eau abondante qui arrivait et s'écoulait d'elle-même, ornée d'un vivier rempli de poissons et d'une foule d'autres inventions plus ou moins ingénieuses. Dès que son hôte l'eût quitté pour aller prévenir sa femme, il se laissa tomber sur un sopha. La fatigue et l'ennui le gagnaient. Il lisait sur l'ameublement que le supplice de Tilda était d'autant plus affreux que ce luxe était de plus mauvais aloi.

Mme Segel entra d'un pas lent, toute pâle et traînée presque par son mari. Elle salua son ami avec un doux sourire empreint de mélancolie. Dans ses yeux abattus brillait un feu étrange.

— Vous voilà revenu d'Italie, monsieur, dit-elle en lui tendant la main. Oh ! comme c'est bien. Là-bas comme ici, il fait froid et l'on s'ennuie. A quoi bon se déplacer ?

— Sans doute, la vie envisagée dans toute sa gravité est pleine de tristesse...

— Pourquoi diable ! l'envisager ainsi ? s'écria Henri, en offrant à Jacob un petit verre d'eau-de-vie. J'allais oublier la Bourse. A peine si j'ai le temps d'avaler quelque chose. Chère Tilda, fais-moi le plaisir de retenir notre visiteur jusqu'à mon retour. Je te le confie ; ne le laisse pas échapper. Je ne serai absent qu'un tout petit quart d'heure.

Il sonna.

— Les chevaux sont-ils prêts ? demanda-t-il au domestique qui répondit :

— Oui ! monsieur !

— C'est convenu. Au revoir et sans excuse de te laisser seul avec ma femme, dit-il en embrassant la main de Tilda. Si les sujets de conservation viennent à vous faire défaut, elle pourra te jouer du piano ou te chanter quelque chose. Tu trouveras des journaux sur la table. Lecture bien insignifiante, je t'assure, mais à défaut de mieux...

Quand il fut parti, ils restèrent l'un en face de l'autre sans oser se regarder. Enfin Tilda soupira et lui tendit la main en murmurant :

— Jacob, nous sommes de vieux et de bons amis et rien de plus, n'est-ce pas ?

— Madame, répondit-il respectueusement, le temps ne m'a pas changé et la confiance que vous avez en moi ne sera pas trompée.

— Quand il devrait nous séparer, le sort nous réunit de nouveau. C'est une épreuve. Restons dignes de nous-mêmes et dignes de notre passé si pur... Je ne comprends pas Henri. D'ordinaire il est si jaloux ! Il n'aime pas me laisser seule avec des messieurs. Et aujourd'hui il agit tout différemment. Est-ce confiance ou indifférence ? Je me le demande.

— Qu'importe. Il me tarde de savoir comment vous vous trouvez de votre voyage et pourquoi vous avez quitté l'Italie sitôt.

— Parce que l'on souffre partout et qu'on meurt partout. Depuis ce mariage, je suis frappée au cœur. Languir ici ou là, c'est toujours souffrir.

— Et votre santé ?

— L'âme seule est malade. Mais parlons de vous.

— Moi, je n'ai ni le temps ni le droit de souffrir. L'homme ne vit pas de sentiment mais d'action. C'est ce qui nous rend à la fois plus misérables et plus heureux. Dans la mêlée de l'existence quand nous recevons une blessure en pleine poitrine, nous n'avons pas le droit même d'y penser et il nous faut continuer la lutte. Vous

même, madame, pourquoi ne cherchez vous pas le même remède à votre mal? Une occupation, un but quelconque.

— Les occupations, mon cher Jacob, sont bien circonscrites pour une femme sans enfants ! Sans cela, quel but à la femme ? Croyez-vous que coudre et broder suffit à tranquilliser une âme ?

— La lecture, la musique, la poésie sont les sources inépuisables des plus douces jouissances sur la terre. Croyez-moi, madame, des journées bien employées ne sont pas suivies de la satiété, ni du regret, ni du remords. Celui qui n'a pas le génie créateur peut s'assimiler d'immortelles créations. Grande volupté que de s'arracher aux soucis de l'existence.

— Hélas pour suivre ton conseil, il eût fallu être initié à cette manière de vivre et s'y être habitué.

— L'habitude se prend.

— J'ai déjà, grâce au ciel, une occupation dans la musique. Elle me soulage, m'absorbe et me raccourcit les heures. Mais la musique n'occupe qu'un petit coin du cœur et ne peut pas le remplir tout entier.

— La lecture, alors...

— La lecture nous dévoile trop les arcanes de la vie. Je parle des lectures à ma portée telles que le roman, le drame, la poésie.

— En ce cas cherchez et vous trouverez quelque occupation plus sérieuse.

— J'essaierai... Mais assez causé de moi... Parlez-moi, monsieur... parle-moi, Jacob, de toi-même. Dans quel but reviens-tu? Que vas-tu faire ?

— Je reviens le cœur et l'esprit pleins d'idées et plus israélite que jamais. Je rapporte des projets de réformes, de travail, de sacrifice pour ma nationalité. Mes vues vont jusqu'à la présomption. Je rêve d'être un Bar Maïmonides. Il y a tant à faire pour notre pauvre race.

— Tu le crois ?... D'après vous... d'après toi il existe encore des juifs et de ce peuple dispersé tu penses pouvoir faire une unité nouvelle.

— Oui, pourvu que les forces ne me trahissent pas. La tâche est difficile, ardue et redoutable.

— Quels seront tes disciples? Les croyants restent attachés à des superstitions puériles. Ils te repousseront comme un sectaire, un novateur hérétique. Les incrédules et les indifférents t'écouteront comme un poète exalté et s'éloigneront en bâillant.

— Les prophètes ont été souvent repoussés par la foule qui les a même parfois lapidés. Mais chacun d'eux a laissé dans l'histoire des traces de son passage et la graine qu'ils ont semée a germé.

— Tu aurais donc le courage du martyre ? Tu te trompes pourtant si tu penses que tu seras criblé de pierres sur une place publique, où tu prêcheras. On se bornera à te jeter de grossières plaisanteries, on te déclarera fou, on te couvrira de ridicule. Ce sera un martyre mesquin, comique et douloureux. Le lapidement vaut mieux. Beaucoup affronteraient les pierres et reculent, intimidés par le sarcasme en gants jaunes.

— L'homme qu'échauffe, inspire et exalte la vérité en est tellement ébloui qu'il ne distingue pas les pygmées dans la foule... C'est la foule, la masse seule qu'il voit... Lorsque tant des nôtres ne songent qu'à assouvir leur cupidité, il est nécessaire que quelqu'un prenne à cœur l'élévation morale des âmes et se consacre tout entier à cette œuvre de salut.

— Combien je serais heureuse d'être ton élève, mais je ne suis pas faite pour tant de science, tant de sagesse. Parfois j'entrevois, je pressens... mais au fond je ne suis qu'une ignorante. Mets tes discours par écrit, je les lirai, je les apprendrai par cœur et j'irai les répandre parmi les personnes de mon sexe privées de la consolation qu'apporte la connaissance de Dieu. Par malheur, si tu es un Barak, je ne suis pas une Débora.

Jacob allait répondre quand la porte s'ouvrit, livrant passage au père et au mari de Tilda accompagnés de Mann et de Simon.

Henri les avait informés de l'arrivée de Jacob et tout le monde s'était invité à dîner. De la part d'un important personnage comme Mann, la chose était extraordinaire. Il se disait toujours trop occupé pour accepter les invitations.

L'ancien tuteur de Jacob courut à lui les bras ouverts.

— Viens ! Que je t'embrasse et te souhaite la bienvenue ! Rabbi Jacob.

Mann s'écriait en même temps :

— Je me réjouis de te serrer la main après une si longue absence.

— Comment nous reviens-tu ? Akiba ou athée ? ajoutait le jovial Simon.

— Ni l'un ni l'autre. Tel que je suis parti, seulement un peu plus effrayé de l'avenir.

— Alors ce n'était pas la peine de quitter la Pologne, reprit Simon, et tu arrives juste à temps pour assister à une révolution.

— Et il n'y a pas de quoi rire ! observa Henri.

— Je ne plaisante pas. J'organise même un régiment de gamins juifs que je mènerai moi-même au combat, assis dans une chaise à porteur. En guise de fusil j'aurai mon parapluie.

— Plaisanterie à part ! reprit le père de Tilda ; il se prépare ici de graves événements.

— Parbleu ! c'est de jour en jour plus visible ! hélas !

— Ton hélas ! père Simon, montre que tu condamnes ces tendances subversives.

— Comment les approuver ?

— Il est inutile de s'y opposer, remarqua Mann, ces fous-là n'écoutent rien. Quand la raison parle, ils sont sourds comme des pots. Le mieux est de songer à ses propres hardes.

— Le plus sûr, ajouta Simon en surenchérissant sur les paroles du respectable convive, c'est de nous cacher pendant la lutte.

— Certainement ! pourquoi nous en mêlerions-nous ? approuva Mann.

— Si nous parlons sérieusement, dit Jacob, il y aurait peut-être une autre ligne de conduite à suivre.

— La catastrophe n'est pas encore certaine, observa Henri ; car il y a dans le mouvement des hommes raisonnables.

— Flatteur, va ! répondit Simon. C'est de nous que tu veux parler.

Mann se leva du sopha, en faisant de violents efforts comme une tortue, retournée sur le dos qui tâche de se remettre sur ses pattes.

— La catastrophe est certaine ! cria-t-il d'un ton péremptoire. Il ne peut en être autrement avec une clique d'hommes dégénérés et orgueilleux guidés par leurs passions et non par la raison.

— Cher Mann, et nous ? demanda Simon. Ne sommes-nous ni dégénérés ni orgueilleux ? Dites.

— Nous ne sommes pas à comparer avec ces hommes. Nous valons beaucoup mieux.

— C'est vrai. Ils sont aveugles, nous ne sommes que boiteux. Les juifs sont des gens paisibles faits pour leur petit commerce. Quand il y a des désordres dans les rues, ils ferment boutique.

— Ils ont, ma foi, bien raison !

— C'est ce que disait défunt papa, murmura Simon. C'est un devoir d'être de son avis.

— Tu plaisantes toujours !

— Et vous, le jour où vous plaisanterez, je m'en abstiendrai. Si personne ne jette la note gaie dans la conversation, on dira que Henri Heine a emporté tout l'esprit juif dans sa tombe. C'est une corvée d'en avoir pour vous tous... Ainsi toi, Mann, tu ne sauras jamais les efforts que tu me coûtes.

Le grave israélite, piqué au vif dans son amour-propre se mit à se promener en soufflant et en grommelant.

— Et que vous semble du pays? cher Jacob, demanda le père de Tilda.

— Très changé. Comment les choses tournent-elles pour nous ?

— Que veut dire ce *nous ?* répliqua Simon. La moitié au moins des nôtres ne fait pas partie de ce *nous*.

— La question est vivement commentée dans la presse...

— Mais en somme l'opinion publique nous est favorable.

— Oui ! En apparence, reprit Mann. Les Polonais affectent d'être libéraux mais au fond ils restent des gentillâtres féodaux, incorrigibles et gonflés d'orgueil.

— Écoute, interrompit Simon. Un conseil. Ne parle pas de gens gonflés d'orgueil. C'est inconvenant de ta part.

Le gros homme se fâcha pour de bon.

— Tu n'es qu'un vieux bougon ! dit-il.

— Bougon tant que tu voudras. Regarde-toi donc dans la glace avant de reprocher aux autres de se gonfler. Ne l'as-tu jamais fait? Es-tu plus abordable, plus cordiale, plus charitable que L. P. K. ? Ceux-ci ont leurs blasons; toi, tes millions : Deux causes différentes qui ont un résultat semblable : l'orgueil.

— Tais-toi, tu es insupportable, cria l'homme bouffi, en marchant rapidement.

Puis il murmura entre ses dents :

— Quel bouffon !

Henri et son beau-père riaient aux larmes de cette colère.

— Cher frère en Israël, continua Simon toujours calme; chaque fois que la noblesse te paraîtra sentir mauvais, flaire-toi toi-même : même odeur. Tu es un gentillâtre moins le titre.

— Mais assez ! Assez donc ! vociféra l'autre.

— Non ! Ce n'est pas tout. Il faut que je décharge ma bile. Sans ça, j'étoufferais et ce serait dommage pour

moi d'abord, pour toi ensuite si tu veux payer mes dettes. Nous parlions d'orgueil. Eh bien, si nous n'avons pas des armoiries surmontées de cornes ni trois cents ans de république nobiliaire nous...

— Encore une fois, assez !

— Si tu l'exiges, soit ! et enfin Simon consentit à se taire.

Mann boudait. Au bout d'un moment il s'adressa à Jacob :

— Quelles nouvelles nous apportes-tu de Jérusalem ? Comment les juifs vivent-ils là-bas ?

— Dans la misère. Ils nous demandent d'aider et de protéger leur émigration dans les pays étrangers. Ils attendent de nous le signal de la régénération. Nous devrions entendre leur appel.

— Tu veux donc diriger le monde?

— Je n'ai pas cette prétention. Akiba pourtant n'était qu'un pâtre avant qu'il devint un savant. A son exemple, peut-être...

— C'est du contraire que tu es menacé si tu ne changes pas de conduite, s'écria Simon. De sage tu deviendras berger.

Le tuteur rit de bon cœur en disant :

— Simon prédit bien l'avenir. Au lieu de réformer l'humanité, applique-toi au commerce et à l'industrie et laisse Dieu dans sa sagesse diriger le monde comme il l'entend.

— Ne pouvons-nous servir d'instruments à Dieu ? A nous d'agir pour accomplir ses desseins. Ramasser de l'argent, je n'en ai nulle envie. Je suis suffisamment riche.

— Si ta fantaisie est d'être un second Akiba, reprit Simon, à ton aise... Je doute que tu réussisses. Des cendres d'Akiba sont sortis de nos jours Börne et Heine. Heine, en livre, c'est beau ; en chair et en os, c'est incommode.

— Je ne puis souffrir Heine.

Tous se récrièrent contre cette prévention sacrilège.

— Pourquoi le détestes-tu? Il représente sous son jour le plus vrai l'esprit contemporain des juifs, avec le *Kladderadatch*.

— Je ne l'aime pas parce que cet esprit est un esprit de destruction. Débauche de pensée, débauche de langage, ironie, septicisme, abaissement de la nature humaine: tout cela assorti dans des perles et des diamants. Ce n'en est pas moins de la pourriture, si remarquable que soit le talent et le génie de l'auteur. Or c'est de la pourriture, qu'il s'agit de nous affranchir, car c'est un présage de mort, un râle d'agonie.

— Donc, conclut Simon, *Judæorum finis.*

— Oui, *Finis Judæorum et Judaïsmi finis.* Le peuple d'Israël ressemble à cet homme qui, ayant réussi a conserver intact un trésor pendant un voyage de mille lieues à travers des forêts pleines de brigands, le perdit dans un bourbier à la porte de sa maison. Ce trésor, c'est notre foi qui périclite.

— Cher monsieur Jacob, pourquoi nous parler toujours de religion et de morale. Vous croyez donc qu'elles existent quelque part?

— Si elles sont mortes employons-nous à les ressusciter.

— Décidément, il a un grain de folie! chuchota Mann qui ajouta à haute voix :

— Je serais fier d'un tel honneur, mais... j'en suis indigne.

— Et moi, reprit Simon, je te conseille de consacrer tes veilles à une tâche moins ingrate. Par exemple de chercher dans le Talmud les mets prohibés aux estomacs juifs. Maïmonides en compte vingt-quatre. Avec un peu de persévérance tu en porteras peut-être le nombre à trente. Ce serait là une glorieuse découverte.

— Quel que soit le nombre de ces plats, la défense a produit de bons effets, puisqu'elle met des limites à la gourmandise.

— Si tu savais, cher ami, quelle saveur ont les saucisses !... Le comte Gr—i, riche propriétaire de Volhynie, quoique d'origine israélite en mangeait à satiété et disait après : « Je me bourre de saucisses car j'en mange pour moi et pour mes ancêtres qui n'en ont jamais goûté pendant nombre de générations !... »

— A la bonne heure, s'écria Henri, la conversation prend un tour agréable, grâce aux saucisses.

Mann fatigué des lamentations de Jacob et des quolibets de Simon entama un nouveau sujet :

—Est-ce que quelqu'un de la compagnie, demanda-t-il, a été dernièrement chez le comte A. Z.

C'était un personnage dont la popularité grandissait chaque jour, si éphémère qu'elle devait être.

— Moi, répondit l'infatigable Simon.

— Et vous avez été reçu ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien que dit-il ?

— Toujours la même sobriété de paroles. Sa théorie comme celle de tous les nobles est que les juifs doivent travailler pour obtenir leurs droits, comme les apprentis pour passer compagnons et maîtres.

— Il a raison jusqu'à un certain point ! remarqua Jacob.

— Comment cela? questionna Mann en s'emportant. N'avons-nous pas, nous qui sommes nés sur le même sol, reçu de la nature les mêmes droits que ces messieurs ? En quoi ces parasites nous sont-ils supérieurs ? Par des humiliations subies pendant des siècles n'avons-nous pas gagné notre droit à l'égalité ?

— La nature, répondit Jacob, nous a créés tous égaux, je ne le conteste pas ; mais à côté des droits, il y a des devoirs. Si nous ne partageons pas toutes les charges nous ne méritons pas tous les droits.

— Mais nous ne nous dérobons pas, que je sache, aux charges. Avec sa morgue habituelle la noblesse nous repousse de la Société Agricole.

— Nous n'avons, jusqu'à présent, aucun titre pour y prétendre. Cependant, les nobles ont tort d'être si exclusifs.

— Certainement. C'est mal à eux d'agir ainsi. Quel est aussi le but des compagnies qu'organise la noblesse ? Celui d'arracher le commerce de nos mains.

— Peut-être serait-ce nous rendre un grand service car avec cette occupation presque unique nous nous sommes amoindris. Ce serait pour le mieux qu'on nous obligeât d'en sortir et de chercher ailleurs nos moyens d'existence. Du reste, grâce à notre expérience et notre habileté nous n'avons pas trop à craindre la concurrence des nobles.

— Mais ils monopoliseront le commerce ! Leurs compagnies sont dirigées contre nous. Leur Société Agricole est une conspiration ourdie contre les juifs. Partout on retrouve leur haine vivace.

— Je ne crois pas que nous, de notre côté, nous les portions dans notre cœur.

— Et il n'y a pas de quoi ! dit Henri en intervenant. Malgré leurs politesses, leurs amabilités, ils nous excluent de leur intimité, et ne nous accordent jamais leur amitié.

— Nous faisons de même !

— Mais nous, c'est différent; répondit Mann, nous avons pour être ainsi à leur égard cette raison qu'ils n'ont jamais cessé de se rendre odieux,

— Donc, conclut Simon, nous, nous avons le droit de les détester, et leur devoir est de nous rendre amour pour haine. Si nous les souffletons, ils doivent nous tendre l'autre joue. Du reste, c'est ce qu'enseigne leur évangile.

L'interlocuteur gardait un sérieux imperturbable en prononçant ces mots. Mann continua sans sourciller.

— Ce sont des fous que ces nobles ! Leur confiance est extravagante. Ils croient aux paroles de Napoléon III ; ils comptent sur l'Angleterre, sur l'Italie, sur la Hongrie,

sur la Suède, sur la Turquie. Ils s'attendent à une révolution en Allemagne (révolution des pommes de terre, sans doute). Ils escomptent des troubles à venir dans l'intérieur de la Russie... Et de tout cela doit infailliblement sortir la résurrection de la Pologne !... Quel aveuglement !

— En attendant, observa le père de Tilda, nous sommes dans une position très désagréable. Il nous est également périlleux d'être pour ou contre eux. La Moscovie l'emportera, c'est certain ; mais, pendant la lutte, les Polonais peuvent nous écraser et renvoyer aux Kalendes grecques cette égalité que nous réclamons !

— Erreur ! cria Henri.

— Erreur ! répéta Simon. On n'a qu'à s'asseoir sur deux chaises pour être sûr que si l'une vient à manquer, il en restera toujours une autre.

— Naturellement !

— Pour moi, reprit Jacob, une seule chose est claire. C'est qu'il faut franchement marcher avec la nation et partager son sort, si désastreuses que puissent en être les conséquences. Le sacrifice : tel doit être notre mot d'ordre, et, quoi qu'il arrive, nos efforts n'auront pas été vains.

— En ceci, observa Mann, Jacob n'a pas tout à fait tort. Dans les temps orageux de la République polonaise, beaucoup de familles nobles se divisaient de manière qu'une partie de leurs membres étaient pour le roi et les autres contre. Ceux-ci prenaient part à l'insurrection, ceux-là soutenaient le gouvernement. Ils avaient un pied dans chaque camp et quelles que fussent les éventualités, les uns sauvaient les autres. Tous tiraient ainsi leur épingle du jeu. C'est un exemple à suivre. Il faut prendre un juste milieu et ne pas périr tout à fait avec eux ni tout à fait les combattre en champ clos. Voilà l'idée à propager parmi les nôtres.

— Non ! non ! répliqua vivement Jacob. Pas de milieu. Il faut sans arrière-pensée partager le sort du pays.

Mann lui frappa sur l'épaule en disant :

— Tu es bien jeune !

— Oh ! oui ! Il est jeune ! riposta Simon, qu'il attende pour donner des conseils que l'expérience l'ait mûri et lui ait enseigné la ruse. La probité nuit. C'est à nous les vieux fourbes à décider, à vous les jeunes gens probes à exécuter.

Un laquais en gants blancs vint, sur le seuil de la porte, annoncer que le dîner était servi. Tilda qui s'était retirée, reparut et accepta le bras de son père, pendant que Mann se précipitait à ses côtés pour passer un des premiers.

Inutile de nous étendre sur la somptuosité de la table et le mérite gastronomique du repas.

Henri, dans l'intimité, se contentait facilement, malgré son opulence, d'un morceau de pain et d'un verre d'eau-de-vie. Mais quand son amour-propre était en jeu, rien ne lui semblait trop coûteux. Il se confondait en excuses, prétendant que c'était un dîner improvisé, qu'il ne savait réellement comment on allait manger, etc... Ce fut un vrai dîner diplomatique et le menu était sur du papier rose dans des cadres d'argent.

Mann affectait des manières très dégagées pour qu'on ne put s'apercevoir de son manque d'éducation réelle. Il avait noué une serviette autour de son cou et dévorait en silence. La conversation roulait sur les cancans du jour.

Mann s'adressa tout à coup en polonais à Jacob pour lui dire :

— Puisque vous êtes un juif si orthodoxe, vous devriez savoir que vous enfreignez une des plus importantes lois de votre religion.

— Laissez-nous donc en paix avec le judaïsme. répliqua en français le maître de la maison. Evitons ce sujet devant les domestiques.

— Sois sûr, mon cher, répondit Simon, que, si tu évites de parler de la religion devant eux, ils ne s'en moqueront que davantage par derrière.

— Mais quel péché ai-je commis ? demanda Jacob.

— Un péché si grand, que tu ne mérites plus de t'appeler un homme dans la voie du Seigneur.

— Qu'est-ce donc ?

— Quel âge as-tu ? demanda Mann sans répondre.

— Vingt et quelques années.

— Eh bien, depuis l'âge de dix-huit ans tu es dans le péché, car tu as omis de te marier et c'est la première chose à laquelle un israélite doit penser. C'est un devoir, Si tu ne te dépêches pas, Dumah t'empoignera un de ces jours et t'emportera en enfer.

— Je ne nie pas que le mariage dans la jeunesse soit un devoir mais je crois que la loi tolère quelques exceptions. Ainsi, moi, je n'ai pas la moindre envie de me marier.

— Charité touchante ! s'écria Simon. Ils veulent te mettre un licou, parce qu'eux tous en portent.

Jacob répliqua simplement :

— Je ne me marierai que le jour où je deviendrai amoureux.

En prononçant ces mots, il avait jeté un regard involontaire sur Tilda qui baissait les yeux.

— Et voilà justement le péché ! continua Simon avec une gravité forcée, c'est de la dépravation de goût. Vouloir mettre du sucre d'amour dans le plat amer du mariage, c'est chercher des chatteries là où on ne doit chercher que devoir et charges.

— Père Simon, nous sommes tellement habitués de votre part à des plaisanteries que votre dernière phrase pourrait passer pour en être une. Elle renferme néanmoins bien des vérités. Cependant j'oserai vous demander s'il n'est pas permis d'aspirer sur terre à un éclair de joie et de bonheur. Et l'amour peut procurer cela.

— Non ! pas dans la vie pratique ! Les romans vous ont perverti l'imagination.

— Il est donc défendu d'espérer un peu de poésie dans cette vie prosaïque ?

— La poésie? Le juif ne doit jamais en parler. Le calcul, voilà son affaire. Deux et deux font cinq, parce que deux et deux font quatre implique une perte d'intérêt. Mais revenons à ton mariage.

— Au contraire, n'y revenons plus !

— Eh bien ! ajouta Mann, moi, je me suis promis de t'ennuyer jusqu'à ce que tu te décides. Je n'ai malheureusement plus de filles à te donner. Mais je te dénicherai bien quelque charmante demoiselle avec une dot de cent mille roubles.

— Cent mille roubles ! remarqua Simon. Ça ne court pas les rues !

— Merci de vos propositions de mariage ! répétait Jacob quand Tilda intervint à son tour.

— Mon oncle et mon cousin ont raison, dit-elle en fixant ses grands yeux noirs sur lui. Il faut absolument vous marier.

— Comment ! dit-il tristement, vous aussi, vous êtes du complot?

— Oui, parce que je désire vous voir tranquille et heureux.

— Singulière recette ! chuchota Simon. Laissez plutôt faire les demoiselles à marier et leurs mamans. Après tout, nous nous mêlons de ce qui ne nous regarde pas et un jour ou l'autre il sera dans son droit de nous réclamer des dommages et intérêts pour lui avoir occasionné des pertes ou des acquisitions dont il se soucie peu.

On se leva de table. Tous les hommes, sauf Jacob, se groupèrent ensemble, après le café.

— Que pensez-vous de Jacob ? demanda le tuteur à l'imposant Mann.

— C'est un homme remarquable. Il pourrait nous être utile sans ses lubies religieuses, bonnes pour les ignorants, mais inutiles pour les hommes éclairés.

— Oui ! répliqua Simon, la religion pour toi, c'est la soupe aux choux des pauvres. Tu préfères la soupe à la tortue.

— Cette manie, lui passera, ajouta Segel ; les principales causes en sont sa jeunesse enthousiaste, son esprit poétique et piétiste. Persuadons-lui d'entreprendre un travail utile et lucratif, c'est le meilleur moyen de le corriger de se proclamer juif si souvent.

De nouvelles visites arrivèrent. Tilda était au piano et Jacob l'écoutait, tout absorbé.

X

LA CHASSE AU MARI

Une maisonnette assez jolie s'élevait à quelque distance de la demeure de Henri Segel dont elle était séparée par des jardins. Elle était du bas jusqu'en haut tapissée de lierre et de vignes sauvages. Une véranda aux fenêtres de couleur, des ornements sculptés en bois et en pierre lui donnaient un aspect attrayant quoiqu'elle fût un peu détériorée par l'humidité et le manque de soin.

Cette maisonnette avait pour propriétaire un homme qui n'y habitait jamais, à cause même des dépenses qu'il avait faites pour la construire. Sa puérile fantaisie l'avait ruiné et réduit à vivre dans un galetas. Le joujou se louait pendant l'été et durant la mauvaise saison, il restait inhabité.

Il manquait à cette demeure un maître qui l'aimât et la choyât : de là cet air d'abandon qu'elle avait pris.

Depuis plusieurs mois y habitait Mme Wtorkowska avec sa fille.

Cette dame était la veuve d'un spéculateur, qui avait fait de mauvaises affaires et était mort endetté. Sa femme avait réussi à dérober aux créanciers quelques

bribes de l'héritage. Elle en vivait avec une certaine élégance et en conservant des prétentions d'appartenir au beau monde. Elle allait parfois à Ems, à Spa, à Paris et fondait de grandes espérances sur une fille unique dont elle s'efforçait de faire une merveille.

Mlle Emma était en effet charmante. Elle avait vingt-deux ans et en avouait vingt, mais personne n'avait encore songé à lui faire hommage de son nom et de sa fortune. Quoique la mère fut persuadée qu'un roi ou un prince du sang aurait dû s'estimer heureux de posséder un tel trésor, les simples gentilshommes trouvaient que la perle aurait exigé, avec ses goûts de luxe, un trop coûteux écrin et reculaient effrayés.

C'est pour cela qu'en désespoir de cause Mme Wtorkowska, née Weinberg, se rapprocha de ses parents d'Israël parmi lesquels elle espérait trouver un riche négociant qui, ne fût-ce que pour l'ornement de son salon s'offrirait d'épouser Emma. Elle aurait volontiers accepté pour gendre un comte, mais elle s'aperçut que le risque était trop sérieux de tomber sur un pauvre diable se donnant avec son titre des apparences d'une fortune évanouie. A tout prendre, un banquier c'était plus sûr.

Emma avait cette beauté idéale prêtée par la peinture à Rachel ou à Rebecca. C'était une blonde foncée, blanche comme la neige avec des traits qu'on eût dits sculptés dans le marbre, des yeux noirs pleins d'une mystérieuse fascination, des lèvres dont le sourire séducteur obéissait à la pensée vraie ou feinte. La nature en avait fait une comédienne et sa mère avait développé en elle l'art de simuler tous les sentiments et de jouer tous les rôles.

Cette mère, artiste à un moindre degré, savait représenter la femme littéraire sans avoir presque rien lu. Elle se donnait comme très versée en musique sans connaître presque les notes. Elle posait en dame du meilleur ton quoiqu'elle n'eût vu la bonne société qu'en négligé

et à la dérobée aux eaux et dans quelques salons d'une distinction douteuse. Elle masquait sa pauvreté sous une élégance trompeuse et des dehors de richesse mensongère.

Emma, dont le diminutif polonais est Emusia, s'appela par abréviation Musia, qu'elle transforma en français en Muse, ce qui lui donnait un cachet d'originalité et exprimait par un nom ses talents divers et son prestige éblouissant. De bonne heure elle apprit à jouer du piano et s'initia à la littérature facile et légère. Pourvu que le livre fût écrit en français, d'un style élégant, sa mère n'en demandait pas davantage; quant à la morale qu'on lui inculqua, elle était seulement utilitaire... Ceci n'est pas convenable... Cela peut te faire du tort... Il faut bien te garder de dire telle ou telle chose... Ce furent là les règles de conduite que Mme Wtorkowska donna à sa fille, qui apprit de plus, dans tous ses raffinements, l'art de la dissimulation, le mensonge habile et effronté, la fausseté élégante et parfumée. Elle avait une disposition naturelle pour la musique. Dès l'âge de six ans elle passait pour une petite virtuose, à douze, elle jouait en public, et, à dix-huit, on la proclamait la plus habile élève de Chopin. Elle avait tellement enchanté Liszt à Ems, à en croire la mère, qu'il l'aurait épousée de suite sans le double obstacle de la princesse *** et de la prêtrise. Muse, pour mieux attirer les regards, avait adopté une toilette très élégante mais tant soit peu excentrique. Cela rentrait dans les vues de sa mère qui ne perdait aucune occasion de la faire valoir et la menait partout, au théâtre, aux concerts de bienfaisance, aux expositions d'art et d'industrie; elle y ajoutait la publicité de la presse, en procurant de temps en temps à la beauté et aux talents de Muse une mention louangeuse ou enthousiaste dans le *Courrier de Varsovie.*

Mais la jeune fille jouait de malheur; tous les artifices de la coquetterie n'aboutissaient point à une demande en mariage, digne d'être prise en considération. Deux

concurrents seulement se présentaient dans ce but honorable et légitime : un jouvenceau de dix-huit ans tout feu et flamme, et un vieux garçon follement amoureux. Comme ni l'un ni l'autre n'avaient la moindre fortune ils furent vite éconduits tous les deux.

Aux eaux de Spa ou d'Ems un comte s'était aussi offert pour le même motif, mais ce noble, information prise, ruiné par une existence dissipée, ne pouvait plus rentrer à Varsovie à cause de ses dettes et vivait d'expédients.

Dans un moment de découragement, Muse songea à se faire actrice : « Avec ma belle voix et les charmes de ma personne, pensa-t-elle en se rendant justice, le succès ne me manquera pas et je roulerai bientôt sur l'or. » Mais cette idée froissa fortement Mme Wtorkowska, dont l'ambition visait à un établissement solide et non précaire comme le théâtre. Elle se mit à pleurer, dissuada sa fille de ce coup de tête et lui dit que leurs ressources pécuniaires suffiraient encore à les faire vivre, avec un vernis de luxe, pendant un an. Or, c'est plus de temps qu'il en fallait pour rencontrer un mari convenable. Pourquoi ne pas attendre avant de sortir de la sphère sociale, à laquelle elles étaient habituées ? La carrière scénique ne resterait-elle pas toujours ouverte pour une artiste comme Muse ?

Celle-ci encore enfant, allait soit avec la maman, soit avec la gouvernante dans la maison du tuteur de Jacob. Elle avait été la camarade de Tilda et continuait d'être en bonnes relations avec Mme Segel. Elle s'était ainsi promené dans le jardin avec Jacob, qui lui avait plu, mais comme le testament du banquier de Berlin, n'était pas à prévoir, elle avait traité le jeune homme d'une manière dédaigneuse. Plus tard elle se repentit, quand elle le sut riche et se promit, quand l'occasion viendrait, de changer de conduite à son égard.

Le jour même où Jacob dînait chez les Segel, Mme Wtorkowska, retourna de la ville dans la maisonnette des

Allées, toute haletante, et trouva sa fille à la fenêtre, lisant un roman de Féval. Elle la contempla pendant un instant, avec admiration.

— Que tu es belle aujourd'hui ! dit-elle d'un ton ravi, Plus belle que de coutume ! Cela vient à propos. J'ai un projet magnifique, gigantesque. Il faut qu'il réussisse ! Vaincre ou mourir, c'est désormais notre devise.

— Qu'arrive-t-il donc ? demanda Muse en jetant son livre, et donnant un coup d'œil au miroir.

— Je viens d'apprendre à la minute, que Jacob, ta bonne connaissance d'autrefois est à Varsovie. Il sera ton fiancé, ton mari, j'en ai le pressentiment... Un pressentiment maternel ne trompe pas... Tu connais le proverbe : *Ce que femme veut...*

— *Le diable le veut*, reprit la fille rieuse.

— Ta variante est très spirituelle. Glisse-la dans quelque salon. Ce sera d'un bon effet. Tu n'as pas besoin de prodiguer pour moi les étincelles de ton esprit.

— J'ai déjà lancé le même mot deux fois en public avec le plus grand succès.

La mère la baisa sur le front et lui dit en français :

— Vous êtes sublime !

— Mais écoute-moi ; il est nécessaire de procéder avec Jacob, d'une manière prudente, calculée, digne et pleine de tact.

— Sois tranquille ; je me rappelle parfaitement ce jeune homme et je le connais à fond ; je ne ferai pas de fausse note.

— Prends garde d'être vis-à-vis de lui, trop gaie, trop spirituelle, trop brillante. De la gravité, de la modestie, de la poésie, beaucoup de poésie, de l'idéal : tels sont les manœuvres stratégiques dont tu dois te servir.

— Sais-tu, maman, qu'on m'a appris qu'il a déjà été amoureux ?

— Et de qui ?

— De Tilda ou elle de lui : ce qui est la même chose.

J'ignore cependant si cet amour persiste ou s'est évanoui.

— Tant d'années se sont écoulées depuis. Elle a eu le temps de se faner, d'enlaidir... De plus, elle est mariée. Ce n'est pas un obstacle pour nous. Cet amour prouve qu'il peut s'enflammer. Tant mieux. Aujourd'hui les hommes sont devenus des glaçons ambulants. Ils résistent à une enchanteresse comme toi et se laissent dévorer par le demi-monde, par les cocottes...

— Ils se prennent tous à la glu... Mais la pensée du mariage les épouvante. C'est l'esprit du siècle.

— Jacob, dont je tiens le portrait de personnes bien informées, est un jeune homme sérieux, sentimental, pieux ou piétiste. Auprès de lui, il te faudra mettre sur le front le stigmate d'une douleur de deux mille ans de persécution, il faudra soupirer, te montrer pleine de tendre et élégiaque poésie...

— Chère maman, ai-je besoin de tes leçons? dit Muse comme si elle se sentait piquée.

— Nullement, mon enfant, mais le cœur d'une mère déborde de craintes. Un meilleur parti pour toi est difficile à déterrer. Pourvu qu'il ne nous échappe pas. Usons de tous les moyens pour le captiver : tomber où il va comme par hasard, tâcher de le rencontrer le plus souvent possible, l'inviter chez nous. Il aime la musique. Nous donnerons deux ou trois soirées, où nous aurons Kontski et Dobrzynski et tu formeras avec les deux virtuoses un adorable trio. Et viendra le souper, où tu seras irrésistible par tes grâces et ta toilette.

Muse haussa les épaules :

— Que maman fasse ce qu'il appartient à une maman de faire ! pour le reste tu peux te fier à moi.

— Écoute encore, dit en se rapprochant de sa fille Mme Wtorkowska tant soit peu embarrassée et rougissante. Nous jouons notre va tout ! Jacob est un homme délicat, consciencieux... Avec lui (mais avec lui seul) chère Emma, on peut recourir aux moyens extrêmes.... afin de le forcer dans ses derniers retranchements et le

lier indissolublement. Il est jeune, passionné... Il te sera facile d'éveiller en lui... tu m'as comprise... Je ne te conseillerais pas d'aller si loin avec tout autre, sois-en certaine...

— Comment ne le comprendrai-je pas ? Je ne suis plus une enfant, répliqua Muse d'un air offensé. Le moyen est héroïque mais il réussira avec un parfait honnête homme, comme Jacob, si toutefois il y a urgente nécessité. Tu as eu là, maman, une idée de génie.

La maman rougit de cet éloge, tant l'idée de génie lui parut impudique à elle-même de la part d'une mère, qui instruit et guide sa fille.

— Le désespoir seul a pu me suggérer une telle pensée...

— Pourquoi parler de désespoir ? N'avons-nous pas le théâtre pour dernière ressource ?

— Te produire en scène, devenir actrice... Cette éventualité me révolte, me bouleverse...

— Et Malibran, et Pasta, et Schrœder, et Grisi, et Sontag, et tant d'autres exemples... La Sontag n'en est pas moins devenue comtesse et ambassadrice.

— Cela m'est égal. Je ne veux pas te voir sur les planches. Je préférerais...

— Tranquillise-toi, maman.

— J'ai déjà un premier plan, reprit Mme Wtorkowska calmée, Jacob dîne aujourd'hui chez les Segel. Tu es amie de Tilda. Elle demeure à deux pas; habille toi vite, et va la voir, quand la table sera desservie. Tu affecteras d'ignorer la circonstance. Je ne t'accompagnerai pas; un domestique te suivra seulement... Nous calculerons le moment favorable... Au dessert ou au café, ce sera le mieux. Après un repas, les hommes sont un peu montés, tu produiras une vive impression, qui agira sur Jacob. Modestement vêtue et ne t'attendant pas à rencontrer tant de monde, tu reculeras et voudras t'en aller... On te priera de rester... Tu resteras. Ce qui doit s'en suivre, te regarde.

Muse se leva rapidement, comme un soldat que le clairon appelle au combat, et embrassa sa mère, qui essuyait sur ses joues la sueur, provoquée par l'animation de son discours.

— Une recommandation encore, Emma. Ne mets pas de poudre de riz ; ton teint s'en passe très bien et on pourrait croire que tu manques de fraîcheur. Et comment t'habilleras-tu ?

— En noir, modestement, poétiquement. Tu peux t'en rapporter à moi.

Une demi-heure s'était passée depuis que Muse était à sa toilette. Mme Wtorkowska, aux aguets à la fenêtre, vit porter de la cuisine de Segel à la salle à manger un somptueux rôti, puis des glaces, elle courut chez sa fille.

— C'est le moment, dépêche-toi.

Muse était toute prête. Elle aurait pu servir de modèle à un peintre pour représenter l'Élégie contemporaine : ses traits ordinairement mobiles s'étaient en quelque sorte marmorisés. Par une étude approfondie devant le miroir, elle leur avait donné une expression de douce mélancolie. Elle était ravissante, avec un art infini elle cachait l'art, semblait naturelle et personne ne se serait imaginé qu'elle jouait un rôle d'emprunt.

Les femmes attirent et séduisent soit par la gaîté d'esprit soit par la mysteriosité ; rien n'éveille autant l'ardeur de l'homme qu'une énigme à deviner. Quand il est arrivé à la dernière page de ce livre qu'on appelle une femme, il faut que ce soit un merveilleux chef-d'œuvre pour qu'il en recommence la lecture avec le même entrain qu'auparavant.

Muse était un sphinx vivant, d'une si attrayante beauté, d'un fini si achevé, qu'il eût été difficile au scrutateur le plus perspicace de découvrir dans un long examen, le moindre défaut dans sa personne au physique ou au moral.

Elle portait une petite robe noire, légère et négligée.

Comme ornement, un bracelet et une broche en corail, rien de plus, sauf son mouchoir blanc et une fleur dans la main. A sa mère même elle apparut sous un jour nouveau et lui arracha d'enthousiastes exclamations : « O mon Ophelia ! tu es une charmeuse !... »

Muse sourit fièrement, salua sa mère, en gardant le maintien assuré et sortit, insoucieuse et reposée, comme si elle allait faire une promenade d'agrément et non livrer un combat, où il s'agissait de conquérir un cœur d'homme. Son cœur à elle n'avait jamais parlé ; elle s'étonnait de ce que les hommes en général fussent peu susceptibles d'un amour passionné, et, elle-même, n'était portée ni à l'amour ni à la passion. Elle vivait de tête et si son cerveau s'enflammait parfois, cette flamme ne descendait jamais jusqu'au cœur.

L'amour comme elle le concevait, se présentait à son imagination couvert de soie et de diamants, dans un superbe salon, ou au milieu d'une cour royale.

Son cœur battait-il en route ? sa robe noire pourrait seule nous le dire, mais, sur son visage, ne se révéla aucun signe d'inquiétude. Le calcul chronologique de Mme Wtorkowska avait été si exact, que Muse tomba juste au moment où l'on prenait le café, et comme le piano était vis-à-vis de la porte, Tilda la vit de suite entrer et reculer comme pour s'en aller ; elle se leva, courut à elle et la força d'apparaître, Jacob se tenait sur le chemin de Muse, qui passa sans le reconnaître.

— Mais c'est monsieur Jacob, une ancienne connaissance à vous, dit Tilda.

— Ah ! vraiment ! Il est donc revenu de voyage ? Comme il est changé. Je ne l'eusse jamais reconnu. Je suis charmée de le revoir.

Le premier pas était d'une importance majeure. Il s'agissait de paraître tout à fait indifférente de prime abord : elle joua ce commencement de rôle aussi bien que possible. Jacob n'éprouva aucune émotion à son aspect. Il existe dans l'homme certains instincts du cœur

qui lui font pressentir et éviter le danger, tant qu'il n'est pas sous l'empire d'une passion brutale... Si belle que fut Muse, elle n'avait pas de vitalité aux yeux de Jacob. Elle était pour lui comme une statue ou un beau tableau.

Elle eut plus de succès dans le groupe des messieurs qui dégustaient leur café.

Ce fut à qui vanterait ses charmes. Henri seul n'osait faire éclater son admiration de peur d'être entendu de sa femme.

— Délicieuse fille, observa Mann, un vrai morceau de roi !

— Un morceau de roi ! ajouta Simon. Mais il faut des dents en or pour le croquer.

Le père de Tilda, grand amateur de beau sexe, faisait claquer sa langue et remarquait à mi-voix :

— Ma parole elle vaut bien mille ducats !

— Oh ! davantage ! surenchérit Mann.

— Attendez, messieurs, ajouta Simon, reculez la vente jusqu'après le mariage.

— Sont-elles adroites ces mâtines de femmes ! reprit Mann. Les Wtorkowska n'ont pas un sou vaillant et voyez-moi comme elles s'habillent, comme elles se logent.

— Cette visite m'est suspecte ! marmottait Simon. C'est une chasse organisée contre Jacob ! Je le plains, s'il se laisse pincer par ces femmes-là !

Pendant qu'on s'occupait ainsi d'elle, Muse s'était approchée du piano et feuilletait la musique déployée devant Tilda. C'était une composition de Schumann... Et comme Jacob était auprès d'elle, elle lui demanda :

— Vous rappelez-vous nos promenades avec Tilda. Etes-vous toujours aussi sérieux qu'autrefois ?

— Toujours aussi ennuyeux, mademoiselle. Avec cette différence peut-être que l'âge a augmenté mon défaut.

Pendant cet échange de phrases, M[me] Segel sentait battre son cœur avec violence. Le père Simon faisait de loin des gestes inquiets. Il finit par se rapprocher du

piano en louvoyant. Muse frissonna comme à l'arrivée d'un ennemi mais en ce moment même on l'engageait à jouer quelque chose.

— Avec plaisir, dit-elle ; j'aime la musique et je ne me fais jamais prier pour jouer. Surtout Schumann que j'aime tant.

Elle exécuta une de ces fantastiques rêveries où la douleur jaillit en notes poignantes comme des ruisselets de sang.

Elle jouait irréprochablement et avec beaucoup d'expression. Comédienne jusque dans la musique, elle rendait à ravir des sensations qu'elle n'éprouvait pas.

La virtuose fut frénétiquement applaudie, Tilda, qui était elle-même excellente musicienne, trouva des pensées nouvelles dans cette manière d'interpréter une composition qu'elle aimait. Jacob louait mais froidement. Le père Simon vint le prendre par le bras et le mena à l'écart.

— Connais-tu Muse?

— Je l'ai vue dans le temps.

— Connais-tu la mère ?

— Très peu !

— Alors, apprends que ce sont deux femmes très dangereuses. La fille élevée comme une millionnaire, sans avoir le sou cherche un mari excessivement riche. Prends garde à toi. Elles tendent leurs filets.

— C'est à peine si j'arrive !...

— Les mères de cette trempe ont un tel flaire qu'elles sentent de loin les jeunes gens à marier. Gare à toi. Cette Muse est éclatante de beauté et stylée à toutes les ruses.

— Les femmes trop belles ne sont pas de mon goût.

— Elle se fera telle que tu voudras... car elle devinera ta pensée.

Assise à côté de la maîtresse de la maison, Muse tourna la tête. Elle comprit d'emblée que Simon s'était érigé en mentor du jeune Télémaque et l'appela familièrement.

— J'ai une prière à vous faire, monsieur, et je m'estime très heureuse de vous avoir rencontré.

— Une prière ? A moi ?

— Oui, monsieur. De la part de ma mère. Elle raffole de vos spirituelles reparties et voudrait vous voir quelquefois dans son salon dont vous seriez le précieux ornement.

Elle avait cru trop facilement que le père Simon se laisserait séduire par sa flatterie inattendue. Le vieux malin se contenta de la saluer, de sourire et s'éloigna précipitamment. Il s'empressa d'aller dire à Jacob :

— Elle vient de me brûler de l'encens sous le nez. C'est à cause de toi. Quelle syrène ! Pour éviter ses pièges, bouche-toi les oreilles avec du coton, ferme les yeux et sauve-toi.

— Pour moi, il n'y a ni syrènes, ni magiciennes.

— Il y en a pourtant autre part que dans l'Odyssée.

Il ne convenait pas à Muse de se montrer trop empressée auprès de l'homme qu'elle pourchassait. Elle le fit appeler par Tilda, en disant qu'elle serait heureuse de l'entendre parler de ses voyages. Grâce à ce stratagème diplomatique, Jacob vint près d'elle. Une conversation très vive s'engagea.

Mais la poupée de marbre cessa de briller auprès de la pâle et mélancolique femme de cœur. Muse sentit que ses paroles ne portaient pas. Elle trouva inutile de les prodiguer davantage et se leva pour prendre congé. D'un ton froid et poli elle dit seulement au jeune homme qu'elle comptait sur sa visite ne fut-ce qu'à cause de son voisinage avec Tilda.

— Homme de glace, pensait-elle, c'est en vain que tu fais le rébarbatif. Je saurai te subjuguer. Tu m'appartiendras. C'est alors que nous réglerons nos comptes.

Elle sortit avec modestie, presque avec timidité. M[me] Segel la reconduisit jusqu'à la porte. Avec forces louanges elle demanda ensuite à Jacob :

— Comment la trouvez-vous ?

— Merveilleusement belle, mais elle a je ne sais quoi de désagréable.

Quelques-uns protestèrent.

— C'est la femme la moins naturelle que j'ai rencontrée. Or, mon idéal est la femme vraie et sincère.

— Je t'approuve, appuya Simon, mais où sont les femmes qui répondent à ton idéal?

Tilda tomba dans la rêverie. Pendant ce temps, Henri, en sa qualité de maître de la maison reconduisait Muse jusqu'à la porte de la rue. On devinait à ses yeux enflammés que cette perle lui plaisait. De son côté Mlle Wtorkowska trouvait Segel de son goût, mais elle ne pouvait se compromettre avec un homme marié pendant qu'elle cherchait un époux. Autrement, ces deux âmes eussent sympathisé ensemble car elles semblaient créées l'une pour l'autre. Le dernier regard de Henri fut si ardent que Muse y vit presque une compensation à la froideur de Jacob.

La mère attendait impatiemment le résultat de cette première reconnaissance.

— Tu l'as vu? demanda-t-elle.

— Oui!

— Eh bien?

— Les préludes, comme tu me l'as dit toi-même, chère maman, sont toujours ennuyeux. Je lui ai joué en perfection une fantaisie de Schumann. Je me sentais inspirée. Je me suis montrée tout à la fois séduisante et indifférente. Je lui jetais des regards furtifs ni trop ardents ni trop froids. Par une marche lente et insidieuse, j'ai tenté de le mettre hors de ses gardes et de le captiver...

— Tout cela aboutira-t-il ?

— Non probablement. Il a quelque chose au cœur.

— Et tu ne peux pas, par ton art magique, arracher ce qui s'est enraciné dans cette âme?

— J'essaierai. Mais il ne se laissera prendre qu'à un amour vrai. C'est le plus difficile à jouer.

— Je suis chagrinée de te voir douter du succès dès la première escarmouche.

— Oh! Si je le veux absolument, je l'aurai! Mais je serai forcée de me compremettre... Non pas de la façon que tu m'as suggérée, ce matin... Il suffira de m'afficher aux yeux du monde... Du reste, ce que le comte Alfred dit de la chasse s'applique parfaitement à ma situation. Il ne faut jamais faire un plan d'avance pour tirer sur le gibier. Le plan surgit et se développe sur les lieux mêmes. Pour te consoler, je t'apprendrai que Henri s'est épris pour moi d'un fol amour.

— Quel Henri?

— Notre voisin, Segel.

— Comment il oserait?...

— Si tu l'avais vu me serrer la main... Si tu l'avais entendu soupirer en me reconduisant! C'était très drôle.

— Malheureusement il est marié.

— Oui! mais Tilda tousse beaucoup. On dit que la poitrine est prise. Elle n'a pas encore vingt-cinq ans. A cet âge la phtisie est mortelle! Mais, que Dieu la conserve!

— Tu as vraiment du génie! Ta prévoyance est admirable. Si on peut la garder en réserve, ce ne sera pas un mal. Je préférerais pourtant Jacob. Les hommes du calibre de Henri ne deviennent pas sérieusement amoureux. Leur sentiment n'est pas de l'amour. Chaque année il change de maîtresse. C'est le théâtre qui fournit surtout à sa consommation.

— Bah! C'est l'habitude aujourd'hui!

— Crois-moi. Il vaut mieux nous en tenir à Jacob. Il y a quelque chose d'horrible à compter sur un cercueil.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour te complaire. Je regretterais tant cette pauvre chère Tilda.... Néanmoins on lit la mort dans ses yeux.

— Tais-toi donc! Pense plutôt à Jacob.

— Nous verrons! Mais moi, j'aimerais mieux Henri.

La mère haussa les épaules et se tut.

XI

CONCILIABULE POLITIQUE

Le même soir, Jacob se mit à la recherche d'un ami d'Ivas, qui avait été son camarade à l'Université et était devenu un personnage fort important dans l'agitation actuelle. Cet homme, modeste employé dans une administration, exerçait une sérieuse influence sur la jeunesse et dans les cercles où la politique était à l'ordre du jour. Une intelligence supérieure et de rares qualités le désignaient pour un rôle éminent. D'une activité dévorante, d'une énergie à toute épreuve, il possédait un caractère à la fois souple et ferme. Sans être le chef d'aucun parti, il allait de l'un à l'autre et les timides comme les téméraires s'inclinaient devant son autorité partout incontestée. Pourtant nul n'aurait pu dire si Kruder — c'était son nom — appartenait aux fougueux, aux légalistes ou aux conservateurs, ni s'il était rouge, bleu ou blanc. Avec les enflammés, il était tout feu tout flamme ; avec les froids raisonneurs, il se montrait calme et logique ; avec les prudents méticuleux, il était plein de ménagements et de conciliation.

Tous écoutaient ses objections, tous se rendaient à ses conseils. Il savait aplanir les difficultés, supprimer les

divergences et ramener à un même but les opinions contradictoires. Au milieu des tiraillements des partis, selon lui, le principal était le maintien de l'ordre et l'attente — l'arme au bras — de l'heure propice à la révolution qu'il avait à cœur de discipliner d'avance. Telle était son ambition, — toute son ambition !

Il avait des amis dans les deux camps ; les uns précipitaient le mouvement ; les autres le retardaient. Ses nombreuses relations le mettaient à même de connaître les moindres événements dans un sens ou dans l'autre. Dans son travail de centralisation, il lui importait d'être bien renseigné afin d'empêcher les fautes ou de les réparer autant que faire se pouvait.

Pour être moins en évidence et mieux échapper aux soupçons, Kruder habitait un quartier peu fréquenté. Il ne restait que rarement jusqu'à dix heures du matin chez lui — heure à laquelle il allait à son bureau. Sa dette une fois payée à l'administration, il commençait sa vie active, errante qui se prolongeait très tard dans la nuit. S'il avait quelqu'un à voir, il lui assignait un rendez-vous soit dans un café, soit dans une maison tierce.

Pour le rencontrer, Jacob alla chez un jeune coreligionnaire de ses amis nommé Bartold, propriétaire d'une usine et marchand d'objets en fer. La maison de l'industriel était pleine de visiteurs toute la journée, ce qui pouvait facilement s'expliquer par l'importance et la nature du commerce de l'israélite.

Bien élevé et honnête, celui-ci n'était pourtant pas un croyant comme Jacob. De la religion, il se contentait d'extraire la morale, en répudiant les dogmes, ce qui ne l'empêchait pas de se proclamer juif avec une certaine fanfaronnade.

Il se plaisait à répéter :

— Puisque l'aristocratie européenne est fière de rapporter son origine aux croisades, il m'est bien permis de m'enorgueillir de la mienne qui remonte beaucoup plus

loin. Je descends de la tribu de Lévi. Cela peut me tenir lieu d'armoiries et les remplacer avantageusement. Mes ancêtres gardaient l'arche d'Alliance dans le temple de Salomon, c'est un honneur au moins aussi grand que d'avoir combattu les Sarrasins.

L'agitation des esprits contribuait naturellement à grossir le nombre des visiteurs chez Bartold qui avait mis à leur disposition deux grandes chambres de sa maison. C'était comme un terrain neutre pour les discussions politiques. C'était un lieu de réunion à l'abri des surprises de la police. Bartold prenait part avec ardeur à ces conciliabules, car, malgré sa généalogie israélite, il se sentait Polonais au fond du cœur. Robuste et bien musclé, il comptait trente ans environ. Ses yeux reflétaient une intelligence peu commune ; son port décelait la sérénité d'âme d'un homme probe qui suivait la route droite et dont la conscience était tranquille. Il aimait à rire, à plaisanter, mais sous ces dehors d'insouciance se cachait un cœur sensible, humain et charitable.

Il reçut Jacob avec des cris de joie et à bras ouverts.

— Tu ne pouvais pas, lui dit-il, revenir parmi nous dans un moment plus opportun. Tu viens nous offrir un concours précieux, n'est-ce pas ?

Avec Bartold et Kruder il y avait un jeune homme appartenant au parti le plus avancé et exubérant de patriotisme enthousiaste.

Kruder prenait son chapeau mais Jacob le retint :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, veuillez attendre un moment. C'est vous que je suis venu chercher ici. J'ai quelques mots à vous dire.

— Si ce n'est pas une affaire toute personnelle, vous pouvez parler librement devant ces messieurs. Il n'y a que des amis ici.

— Connaissez-vous Ivas, demanda le juif *ex-abrupto*.

— Je crois bien. Il était avec moi à l'Université de Kief. Qu'est-il devenu ? L'avez-vous rencontré quelque part ?

— Oui ! En Italie. Je l'ai ramené jusqu'à la frontière polonaise.

— Et où est-il à présent ?

— Dans une cachette que je lui ai procurée. Mais il insiste pour venir à Varsovie. Ce serait, je crois, bien exposer sa personne. Il est recherché et son signalement est connu.

— Je ne suis pas de votre avis. Il avait peu de connaissances et après plusieurs années d'absence, il doit avoir assez changé pour être méconnaissable. On pourra lui trouver ici un asile où il lui sera facile de se dérober aux recherches de la police. Il sera pourtant prudent de lui procurer un passe-port communal.

— Qu'il vienne nous rejoindre ! fit le jeune homme du parti extrême. Il sera d'une grande utilité à notre cause. Nous nous chargerons de le cacher. J'ai entendu parler de lui. Il appartient aux provinces lithuaniennes. Cela ne pouvait mieux tomber. Nous l'enverrons y faire de la propagande. Qu'on nous le livre ! Nous le réclamons !

— Et, demanda Kruder, dans quelle disposition d'esprit se trouve Ivas ? Vous voyez que nous, nous sommes tout feu, tout flamme.

— Et lui n'a que trop de feu. Un feu délétère selon moi. Cette flamme-là, c'est, à mon avis, la flamme du désespoir. C'est un courant qui pousse aux actes irréfléchis.

— Pauvre homme à réflexions ! s'écria le rouge en pâlissant de colère — tout, chez vous, n'est que calcul et logique. Nous, au contraire, nous voulons nous laisser conduire par ce que vous appelez folie. L'héroïsme est-il autre chose ? C'est par la folie que nous triompherons.

— Je ne suis pas, riposta Jacob un partisan exclusif de la froide raison. La logique égare parfois comme l'exaltation. Dans une question de vie ou de mort pour le pays, le salut n'est ni tout entier dans le bon sens, ni

tout entier dans l'enthousiasme. Raisonneurs et exaltés font également fausse route.

— Vous voulez donc un mélange de folie et de raison ?

— Tout juste. Et je le veux dans l'intérêt populaire. C'est là, le véritable instinct national.

— Non pas ! L'instinct populaire aspire à une révolution d'où surgira la délivrance.

— L'agitation révolutionnaire n'est qu'à la surface. Au fond des cœurs il y a l'appréhension des maux qu'engendrera une explosion prématurée.

— Si telle est votre opinion, je vous en fais mes compliments et je vous salue.

— Wilk, interrompit Kruder, ne t'en vas pas furieux comme cela !

— Je n'ai que deux mots à ajouter, reprit Jacob d'un air digne ; je vous ai dit mon opinion ; mais, si la nation se lève en masse pour une lutte suprême, j'en serai. J'irai au combat, à la mort ! Je vous en donne ma parole d'honnête homme.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit le jeune exalté un peu apaisé, je retire mon brusque adieu, et je reste !

— Asseyez-vous, messieurs, dit Bartold, on va vous servir du thé et toi, Kruder, tu n'es pas si pressé de t'en aller.

— On m'attend dans dix réunions.

— Tu en brûleras cinq.

— Je ne puis pourtant pas manquer à mon rendez-vous chez le comte A. Z, ni à la séance de la Société Agricole, ni à la délibération de l'Université, ni à l'association pour les publications populaires, ni...

— Tu es un homme universel, mais à ta place j'allégerais mes épaules d'une bonne moitié de ces corvées. Puériles hâbleries, concours de rhétorique, assaut d'amours-propres, dérivatifs impuissants de la surexcitation patriotique ; d'après tes indications mêmes, voilà à quoi tu es convié. Tu veux tout diriger, gare qu'à la fin des fins tu ne deviennes un outil émoussé.

Kruder fit un signe de tête négatif qui voulait dire : « Il n'en sera pas ainsi ! » Mais il sentit au fond que dans l'avertissement de son ami, il y avait quelque chose de fondé.

Après une conversation générale, il sortit avec Wilk et tous deux se concertèrent sur les mesures à prendre pour mettre Ivas en sûreté.

Restés seuls, Bartold et Jacob, s'embrassèrent tendrement, car ils s'aimaient comme des frères, en dépit du rationalisme de l'un et du piétisme de l'autre.

Ils se lancèrent dans une dissertation animée sur la situation des juifs en Pologne et dans le monde entier. Jacob avec sa faconde habituelle, s'étendit longuement sur l'apostolat qu'il méditait d'entreprendre.

— Tu perdras ton temps et tes efforts, conclut Bartold, l'âge des convictions religieuses est passé. Nous vivons dans un temps de raison où il est oiseux de vouloir ressusciter les vieilles croyancesde l'antiquité et du moyen âge. Les édifices qui abritaient les chérubins ailés s'écroulent de toutes parts pour ne plus se relever jamais.

Jacob l'écouta attentivement mais ses convictions ne furent nullement ébranlées. Il resta persuadé de la nécessité d'une réforme dans le judaïsme, en consolidant l'autorité des lois de Moïse.

XII

SYRÈNE !

Après quelques semaines de séjour à Varsovie, Jacob rencontra dans la rue Lucie Colomi accompagnée de Gromof, son cavalier russe de la grotte de Sestri. Il allait les saluer quand il s'aperçut que l'Italienne et son compagnon se détournaient comme pour ne pas être reconnus. Pourquoi ce mystère ? Jacob n'en chercha pas la cause et passa son chemin.

L'affaire d'Ivas était arrangée. Il n'avait plus besoin de veiller sur lui, et affranchi de ses affaires pressantes, il songea à commencer la réforme judaïque. Il se heurta contre deux obstacles presque insurmontables : l'indifférence des uns et la superstition des autres. Ceux-ci le regardaient comme un athée, ceux-là comme un bigot.

Découragé un moment comme l'ont été la plupart des réformateurs, il cherchait à se retremper par la lecture de la Bible et du Talmud. Dans ce but, il s'enferma pendant plusieurs jours et sortit de sa retraite, décidé à faire des prosélytes non parmi les vieux et les mûrs dont l'opinion était arrêtée mais parmi les jeunes encore animés de nobles instincts et travaillant à se former une opinion.

Fatigué de ces longues méditations, il allait sortir pour prendre l'air quand on lui remit de la part de Mme Wtorkowska un petit billet sur du papier satiné.

Brouillée avec l'orthographe, elle avait emprunté la main et le style de sa fille pour signer les lignes suivantes :

« Nous serions très heureuses de voir M. Jacob chez nous, ce soir. Il y aura quelques amis et un peu de musique.

« BENIGNA WTORKOWSKA. »

Jacob était assez peu disposé à accepter, pourtant il réfléchit que refuser seraît une impolitesse et que c'était pour lui une occasion de rencontrer Tilda. Il se rendit donc à l'invitation.

La petite maison des Allées était un chef-d'œuvre de cet art triste, qui transforme la misère réelle en luxe menteur. Rien n'y était payé, depuis la livrée du domestique jusqu'à la robe de satin de la maîtresse de la maison et la robe de velours, garni de dentelles, de sa séduisante fille.

Les pâtisseries, les bonbons, les fleurs : tout cela avait été pris à crédit. Deux fois par semaine, Hermann et Grosmann réclamaient mais en vain le prix de la location du piano de Pleyel. Les meubles dissimulaient leur vétusté sous des housses neuves ; les cadres éraillés des miroirs étaient couverts de lierre.

Avec toutes ces fraudes et ces ruses, la maisonnette, à la clarté des flambeaux, prenait une mine de fraîcheur et d'élégance. Le désordre des objets jetés pêle-mêle sur les tables avait été longuement étudié. Ici, un roman français, récemment paru, pour indiquer combien on se tenait au courant de la littérature contemporaine. Là des copies de musique savante pour montrer le degré de perfection de l'exécutante. Plus loin, un album de photographies contenant les portraits des hommes célèbres pour laisser croire qu'on les connaissait personnellement.

Jacob arriva assez tard. La société, trop nombreuse pour le petit salon, l'occupait en entier. Les invités garnissaient les canapés, les fauteuils, les chaises et quelques-uns se tenaient debout contre les murs. Chaleur et bruit. Circuler, demandait beaucoup de circonspection.

Mme Wtorkowska reçut Jacob avec une politesse étudiée. Muse, s'avança vers lui avec un sourire appris devant une glace. Elle l'entraîna dans un petit groupe où Tilda était assise. Mme Segel portait une robe blanche et un gros bouquet de camélias de même couleur. Elle était un peu pâle; à l'approche de Jacob elle leva la tête mais baissa aussitôt les yeux avec un sourire mélancolique. Après quoi, elle retomba, la pauvre femme, dans un engourdissement glacial. Henri se tenait derrière le fauteuil de Mlle Wtorkowska, qui était tellement décolletée dans sa toilette provocante que tout amateur de certains charmes féminins pouvait, tout son soûl, en rassasier ses yeux. Une longue et épaisse chevelure surmontait sa tête charmante et faisait ressortir la splendeur mate de son teint. Elle avait le regard vif et brillant du lion *quærens quem devoret*. Sa robe de velours cerise sur lequel tranchaient de superbes dentelles (achetées à crédit) lui seyait à ravir et lui donnait une certaine majesté. A son bras étincelait un énorme bracelet orné d'un rubis cabochon.

Tilda ressemblait à un esprit aérien descendu dans un nuage sur un rayon de la lune et Muse à une bacchante exubérante de vitalité.

Henri chuchota à l'oreille de Jacob :

— A ta place, je n'hésiterais pas une seconde. Je ferais ma déclaration à cette syrène !

— Et moi, à ta place, je ne la regarderais même pas.

Segel grimaça un sourire, rejeta en arrière ses cheveux noirs et se rapprocha de Muse.

— Devinez-vous, mademoiselle, demanda-t-il à voix basse, ce que je conseillais à Jacob, il n'y a qu'un instant ?

La charmeuse répondit tout doucement et d'un ton indifférent quoiqu'elle eût parfaitement saisi ce dont il s'était agi entre les deux hommes :

— Comment puis-je le deviner ?

— Eh bien, en véritable ami, je lui conseillais de faire ce que je ferais si j'étais Jacob.

— Quoi donc ?

— Devenir passionnément amoureux de vous.

— Conseil mauvais et perfide !

— Pourquoi ?

— Parce que, moi, je compte n'aimer personne.

— Personne ?

— Parfaitement. Je considère l'amour comme une maladie dangereuse dont il faut se garer avec soin.

— Maladie, rarement mortelle !

— Qu'importe ! J'en ai peur.

— Mauvais signe. On dit qu'avoir peur du typhus ou du choléra suffit pour attraper ces maladies. C'est de mauvais augure ! Jacob.....

— Pourquoi, monsieur, pourquoi me parler de ce philosophe ?

— Pis qu'un philosophe ! Un mystique, un piétiste !

— Qui me fuit. Tâchez donc de me l'apprivoiser un peu. Je voudrais tant causer avec ce sauvage.

— Que ne ferais-je pour vous, mademoiselle ? Je vais vous l'amener pieds et poings liés...

— Tu veux te marier, pensa Henri. Je t'y aiderai mais... donnant donnant !...

Et le traité s'était conclu sans discussion, sans protocole entre ces deux âmes faites pour s'accorder.

Segel voulait en hâter l'exécution. Il alla prendre Jacob sous le bras en lui disant :

— Viens donc, près de la divine Muse, qui désire causer avec toi sur l'Italie dont son imagination est pleine.

— Je ne suis pas capable de faire une conférence digne d'elle sur ce sujet.

— N'importe ! viens essayer !

Il l'emmena presque de force.

— Jacob, que voici, dit-il à Muse, est le plus consciencieux des touristes ; il a parcouru l'Italie à pied, pendant que je la traversais en chemin de fer. Il pourra, mille fois mieux qu'un profane comme moi, vous parler de cette terre des arts qui occupe si souvent vos rêves.

Muse toute rayonnante se tourna vers Jacob :

— Enfin, monsieur, je vous tiens ! Bon gré mal gré, vous allez me parler de l'Italie où sans cesse je demande à maman de me conduire.

— Je regrette beaucoup de ne pas être assez maître de mon sujet pour vous donner une idée juste de ce pays. Il ne suffit pas de l'avoir visité, il faut y avoir vécu pour bien s'être pénétré de ses beautés.

— Je ne suis pas de votre avis et je vous en demande pardon. Les voyageurs connaissent souvent un pays mieux que les indigènes.

— Superficiellement oui ! Mais l'esprit, l'âme d'une contrée ne se révèlent qu'après une longue étude.

— L'Italie est splendide ? N'est-ce pas ?

Cette question était assez banale, assez maladroite. Mais il ne s'agissait pour Muse que d'entrer en matière et de mettre en train une causerie qui servirait de prétexte aux séductions d'une femme décidée, pour captiver, à employer toutes les ressources d'un art consommé ajouté aux dons de la nature. Étonnante actrice ! Comédienne dans chacun de ses regards, de ses mouvements, jusque dans les inflexions de la voix ! Elle parlait au cœur sans la moindre émotion intérieure ; elle parlait aux sens dont elle ne connaissait les fougues qu'en théorie. Jugeant tous les hommes plus ou moins vains, elle avait pour principe de les flatter, de les caresser pour les fasciner et les subjuguer. Tour à tour folâtre ou mélancolique, sensible ou insouciante, elle restait gracieuse dans ses diverses métamorphoses.

Jacob ne se laissait pas prendre à cette comédie.

Il demeurait froid et impassible. Comme pour se soulager d'une contrainte pénible, il portait de temps en temps ses regards sur la femme chaste et pure qui était assise, non loin de lui, absorbée dans sa mélancolie et qui lui apparaissait comme une reine idéale, couronnée d'une sainte auréole.

Muse était exaspérée par ce flegme et plus Jacob semblait invulnérable, plus elle désirait le mettre à ses pieds.

Elle s'afficha (style de salon) en laissant voir ses efforts pour se faire aimer de cet homme. Mme Wtorkowska surveillait les manœuvres de sa fille, qu'elle trouvait trop hardie tout en admirant l'audace avec laquelle l'attaque était menée.

Jacob fut obligé sur la demande de Muse de la conduire au piano. Elle ôta ses gants sans se hâter, et, rieuse, coquette, continua à l'entretenir à voix basse pour faire supposer qu'une sorte d'intimité s'était établie entre eux.

— Ma chère, remarqua Mme N. à Mme X., Emma se conduit d'une façon scandaleuse.

— Bah ! Les demoiselles de son espèce réussissent toujours dans leurs chasses impudiques.

Survint la maîtresse de la maison.

— Nous parlions justement de votre séduisante fille, s'empressa de dire Mme N. Elle est vraiment ravissante ce soir. Mme X. ne se lasse pas de l'admirer. Elle tourne la tête à tout le monde, même aux vieux.

— Mon Emusia, répondit Mme Wtorkowska, est toute naïveté, toute candeur. On pourrait croire à de la coquetterie, tant sa franchise et sa simplicité lui donnent de hardiesse.

A cette réponse de la mère, les deux invitées, se regardèrent en dessous et échangèrent des signes de stupéfaction.

— Que le diable emporte cet heureux Jacob, disait le père de Tilda à Mann, cette Muse se surpasse pour

lui. Elle veut le prendre de force. Elle ne se donnerait pas tant de peine s'il était encore le gueux d'autrefois dont je payais l'éducation.

— L'héritage du banquier de Berlin en a fait un homme désirable. Elle finira par le capturer.

— Eh bien ! Je ne le crois pas, car je connais mon Jacob. Il y a de la maladresse dans les moyens employés par elle. On ne prend pas tous les poissons avec le même filet. Mon gendre Henri eût été pincé tout de suite... Jacob, en a peur. Il lui faut des femmes tranquilles, modestes et timides. C'est un poète.

— Eh bien, la créature est loin de cela et je félicite l'homme qui...

Mann n'acheva pas. Le piano résonna. Jacob était dégagé des chaînes de la courtoisie. Il alla s'asseoir auprès de Tilda qui le reçut avec un sourire de satisfaction.

A travers les fenêtres ouvertes de la véranda filtraient les rayons bleuâtres de la lune, dont la lumière pâle était adoucie par les feuilles de la vigne sauvage qui, dans ses longs serpentements, grimpait jusque-là.

Tous deux auraient voulu fuir un instant cette foule ; tous deux aspiraient à quelques moments de solitude. Mettre ce projet à exécution, ce n'était pas facile.

L'artiste jouait et, sous ses doigts habiles, les notes pleuraient, gémissaient, se dépitaient, chantaient, murmuraient, soupiraient..... C'était du Liszt. Toute la société était enchantée.

— Elle est merveilleuse, remarqua Tilda. Moi, sitôt que je suis une demi-heure au piano, je suis fatiguée. Il me semble que mon âme épuisée s'envole avec les sons fugitifs..... Mais elle, quelle puissance, voyez ! Elle se rit des difficultés et se lève plus fraîche et plus pimpante !

— C'est là, justement, ce qui distingue votre jeu du sien. Vous y mettez toute votre âme ; elle n'y met que de l'art. Son exécution ne me dit rien. C'est comme si le

piano jouait tout seul. Chez toi, l'âme chante au contact des touches.

— Non ! La vraie artiste c'est elle. Je ne suis qu'une musicienne !

— Je ne peux souffrir les artistes que nous a fait notre siècle. Ce ne sont que des maîtres dans leur art, des ouvriers qui connaissent toutes les ficelles du métier. Le berger, qui, d'inspiration, joue sur sa cornemuse une chansonnette bien simple, bien primitive, est beaucoup plus artiste que tel ou tel virtuose en vogue..... Comme toute chose, l'art a été profané de nos jours. Devenu vénal, c'est un gagne-pain et non un sacerdoce. L'artiste aujourd'hui travaille pour la gloire qui le nourrit, non pour le contentement de son âme. Qui donc, maintenant, irait peindre des fresques par piété, pour l'amour de Dieu ! Musique, littérature, peinture : tout, à présent, est aux enchères. Muse est de l'école moderne. Art appris, art sans âme. Elle joue Liszt et Thalberg..... Chopin lui est inaccessible ! Elle saisira le côté bizarre de Schumann mais le côté pathétique, jamais !...

— Tu la juges un peu trop sévèrement. Il y a dans son cœur un petit rayon divin ; sur son front, une petite flamme..... Mais, hélas ! les malheureuses ne sont pas sûres du lendemain, le pain peut leur manquer et la compassion me gagne quand je regarde cette femme et sa fille car je connais leur situation.

— Ne sont-elles pas riches ?

— Non ! Elles sont pauvres, d'autant plus pauvres qu'elles affectent une aisance perdue depuis longtemps.

— C'est affreux. Cette comédie du luxe est odieuse. Les larmes des dupes en font les frais. L'indigence avec le travail courageux est cent fois préférable !

— C'est vrai ! mais la fausse honte.....

— Le mot dit tout... la fausse honte est une vraie impudicité.

— Elles me font de la peine ! Sous le velours, l'anxiété et les pleurs ; à la porte, la faim, pendant qu'on enlève

un somptueux dessert ; demain la solitude après la cohue brillante d'aujourd'hui ! Quel drame terrible ! Cela vous serre le cœur, rien que d'y songer.

Muse cessa de jouer.

Les bravos éclataient de toutes parts, Henri se précipita pour baiser la main un peu grande et forte de l'artiste. Tilda qui étouffait dans cette atmosphère dit à Jacob.

— Sortons un instant pour aspirer l'air du soir. Personne n'y trouvera à redire.

Ils percèrent la foule pour se rendre dans la véranda. Les yeux de Muse les suivirent presque avec colère et se tournèrent ensuite ironiquement sur Henri.

— Je vois, répondit-il à la muette question, que Tilda avait chaud. Elle est allée sur le perron avec Jacob.

— Vous n'êtes donc pas jaloux ?

— Près de vous, mademoiselle, de vous seule.

— Vous n'en avez pas le droit,

— Ignorez-vous que ce qui est illégal a le plus d'attrait pour l'homme ?

— Vous êtes la perversité en personne...

— Hélas ! un Dieu succomberait auprès de vous, à plus forte raison un simple mortel.

— Vraiment, monsieur, vous pourriez me fâcher.

— Pour cela, mademoiselle, vous êtes trop clémente.

Puis ils se mirent à parler de plus en plus bas avec une familiarité croissante et une parfaite entente cordiale.

Tilda sortie du salon serra, au seuil de la porte, la main de Jacob.

— Qu'as-tu, mon enfant ? demanda-t-il d'un ton affectueux.

— Je me sens très heureuse, je ne sais pourquoi ; et très calme ; je ne désire rien. Il me semble que la vie m'abandonne peu à peu. Tu es à mon côté ; je suis sûre de ton cœur. Que me faut-il encore pour sentir le bonheur ?

— Ils sont peu nombreux ceux qui se seraient contentés de notre chaste bonheur. Quand j'observe dans le monde les diverses personnalités, les divers caractères, je pense, mademoiselle...

— Pourquoi donc m'appelez-vous mademoiselle ?

— Je pense, dis-je, qu'il y a dans chaque être humain deux puissances qui se combattent comme Dieu et Satan. Les contrastes sont souvent frappants. Par exemple, toi et cette Muse.

— Oh ! Indulgence pour tous !...

— Soit ! du reste qui donc est pur et innocent au fond de l'âme, hormis toi ? La vie est courte. Chacun porte ses lèvres à la coupe d'amertume... Chacun a été percé d'un trait. La plupart au lieu de puiser le bonheur dans leur propre âme, le cherchent au dehors, là où il n'est pas... Le monde m'épouvante avec la variété de ses éléments où le mal prédomine sur le bien.

— C'est là un des secrets de Dieu, inaccessible à notre intelligence. D'ailleurs à quoi bon essayer par la pensée comme les Titans par la force, de percer les cieux fermés ? L'homme semble être le jouet d'une implacable ironie. Il porte en lui les étincelles d'un feu ardent, mais il ne parvient pas à le développer en un large foyer de flammes car le vent des passions disperse les tisons. Dans son cœur gisent de nobles sentiments qui se changent en grossiers appétits. L'homme se corrompt au lieu de se purifier. Tout est surprise dans la vie. Tout est énigme. Puis le rêve de l'immortalité et l'idée d'une existence future !

Elle sourit douloureusement et Jacob l'écoutait attristé.

Sous leurs yeux, une vue superbe se déroulait. Une brise légère agitait le sombre feuillage des vieux arbres de l'allée. Dans le ciel, la lune se promenait sur l'azur noir comme un veilleur de nuit. Les étoiles clignotaient comme pour secouer le sommeil de leurs paupières. Au loin mouraient les derniers bruits de la cité.

— En contemplant la création, murmura Jacob, ne sent-on pas quelque chose nous dire que nous vivrons au delà de la tombe? Cela tranquillise l'âme sur l'avenir, Quand bien même des milliers d'années de croyance ne confirmeraient pas cet espoir, il luirait dans les replis de l'âme comme les astres au fond d'un puits.

— C'est possible. En tous cas, l'autre vie ne sera plus la même vie. Ma pensée future ne sera pas la prolongation de ma pensée actuelle. Peut-être viendrai-je la renouer de nouveau sur la terre, pour qu'elle se brise encore par la mort...

— Cette mort si terrible, nos livres hébreux la représentent comme un doux et facile passage à une autre existence. Le Talmud (Berakhot. 5) la nomme le baiser de Dieu.

— Combien je suis peinée de ne pas connaître ces livres et d'en savoir si peu la langue. On m'a élevée pour le monde. Mon âme est restée vide. L'ouragan du doute la bouleverse.

— Il est toujours temps...

— Non! c'est trop tard. La foi est le breuvage des âmes jeunes. Là ou s'est développée l'incrédulité, le terrain se dessèche et une nouvelle greffe ne pousse pas. Mais Dieu est plein de miséricorde. Il ne châtie pas quand il n'y a pas de notre faute...

Ils se turent, mais ils n'avaient aucun désir de rentrer au salon où, sur le piano, retentissait une brillante composition de Liszt exécutée par Muse.

— Viens, Jacob, reprit Tilda. Il faut absorber jusqu'à la lie les ennuis de cette soirée. Va complimenter Muse... Je n'en serai pas jalouse... Elle est hors du bon chemin, tu pourrais la convertir et la sauver.

— C'est trop tard; ce que tu as dit à tort pour toi-même s'applique parfaitement à cette jeune fille. Son intelligence et son cœur sont arrivés à leur maturité. Son caractère s'est dessiné en traits indélébiles.

Ils regagnèrent le salon. Au premier coup d'œil qu'elle

y jeta, Mme Segel aperçut son mari appuyé au dossier de la chaise de la virtuose qui coquetait. Elle n'en éprouva aucun chagrin. Henri lui était devenu indifférent et elle se réjouissait de penser, qu'occupé ailleurs, il lui épargnerait ses tendresses importunes.

Mme Wtorkowska, tourmentée, ne tenait pas en place. Elle devinait que la fête n'amènerait aucun des résultats attendus. Jacob poussait l'indifférence jusqu'au manque absolu de curiosité. La charmeuse n'avait pas d'effet sur lui. Parmi les autres jeunes gens, tous l'admiraient, mais de loin. Quant aux assiduités trop évidentes, trop entreprenantes de Henri Segel, elles déplaisaient plutôt à la mère parce qu'elles provenaient d'un homme marié.

Avec la musique, le chant, le jeu, le thé, le souper (fastueux mais détestable), la soirée se prolongea longtemps. Les plus âgés des invités n'en attendirent pas la fin, en prétextant des occupations très matinales. Tilda était partie à cause d'un mal de tête et laissait le champ libre à son mari. Jacob l'avait accompagnée jusqu'à l'allée et avait reçu l'ordre de retourner au salon.

Cette transformation en petit comité d'une trop nombreuse assistance favorisait les plans de la charmeresse. Quoiqu'elle eût fait long feu jusqu'à présent, elle persista à prendre Jacob pour point de mire.

Le jeune homme feuilletait négligemment un album.

Sa conduite avait été strictement conforme aux lois de la politesse. Cependant, cette froide observation des convenances exaspérait Mme Wtorkowska qui l'entreprit elle-même. Elle s'avança vers lui et comme Jacob se disposait à lui céder la place :

— Mais, restez donc auprès de moi, cher monsieur, dit-elle en lui prenant la main, maintenant que vous voici de retour parmi nous, que comptez-vous faire ?

Surpris de ces attentions, il répondit :

— Examiner, étudier, passer une vie de loisir.

— Nous avons entendu parler de vous avec tant d'é-

loges que nous étions bien désireuses de vous connaître.

— Infiniment obligé, madame.

— Surtout Emma. Elle aime tant les hommes...

Elle ne trouva pas tout de suite un adjectif pour désigner quels hommes, et n'ajouta qu'après un moment d'hésitation :

— Les hommes supérieurs... Car, voyez-vous, mon Emusia est une jeune fille d'élite. Quelle intelligence ! Quels talents !... Elle dévore une quantité incroyable de livres... Sa mémoire est prodigieuse... Son esprit est d'une finesse... Bref, si ce n'était pas ma fille, j'oserais dire que c'est une merveille !...

— C'est, en effet, ce que tous proclament d'une voix unanime, répondit Jacob poliment.

— Ma situation en est d'autant plus embarrassante pour moi, sa mère. A qui ma chérie écherra-t-elle en partage ? L'élu saura-t-il l'apprécier ?... Hélas, notre jeunesse est si frivole !...

— Mlle Emma n'aura qu'à choisir.

— Combien peu vous connaissez le mauvais goût des jeunes gens !

Faute de souffle, la mère s'arrêta. Elle avait commencé la lutte avec tant d'impétuosité, qu'elle était déjà rendue. Elle ne trouvait plus rien à dire. Elle était acculée dans ses derniers retranchements et, de son côté, Jacob avait épuisé toutes ses louanges.

Cependant, après un moment de réflexion, elle avait repris haleine et continuait :

— Vous qui êtes si grand connaisseur en musique, que pensez-vous du jeu d'Emma ?

— Il est merveilleux, vraiment !

— Liszt, ce maître, est demeuré stupéfait quand ma fille a joué en sa présence son ouverture de Guillaume Otello (sic)... Il lui fit alors exécuter ceci, cela, tous les morceaux les plus difficiles et fut véritablement enthousiasmé. C'était à Spa. Des trépignements d'admiration,

des bravos à tout rompre, des bouquets en avalanches : quelle ovation, mon Dieu !

— Bien méritée, du reste !

— Un piano d'Erard dure tout au plus deux ans sous ses doigts. Elle a une force... une puissance incroyables...

Elle eût ainsi prôné longtemps sa fille, si celle-ci, lasse à la fin, ne fut venue se jeter elle-même dans ce tête-à-tête. La colère brillait dans ses yeux. Plus Jacob se montrait invulnérable, plus elle s'opiniâtrait à en faire la conquête. Henri venait de lui donner la clé du caractère de cet homme, chez lequel prédominait ce qu'il appelait la manie religieuse. Elle était résolue à lire la Bible et à s'en servir. Elle apportait des paroles graves et solennelles pour préparer le terrain.

— Je déteste les plaisirs bruyants, dit-elle. La lecture, la méditation, le calme : voilà ce que j'aime ! Et vous ?

— J'aime aussi l'étude et la tranquillité, répondit-il simplement.

— Vous autres, hommes, vous avez tous les bonheurs. Vous pouvez, à votre aise, vous livrer aux occupations intellectuelles, vous n'êtes pas comme nous esclaves des obligations de la société. Vous ne vous imaginez pas ce qu'il y a d'humiliant dans le sort d'une jeune fille, sans cesse et forcément en montre comme une marchandise.

— Puisque vous êtes engagée, sur ce terrain, mademoiselle, je vous dirai que les mères et les filles, s'exagèrent ces prétendues obligations. Notre poète Krasicki (1) a dit quelque part : « Il ne sort rien d'un dialogue préparé d'avance avec trop de soin. »

(1) Écrivain polonais du dix-huitième siècle. Un Voltaire adouci et en miniature. Sous sa robe d'évêque, il était un adepte de la philosophie de l'époque et brilla, après le premier partage de la Pologne, aux soupers de Frédéric II. En prose et en vers il est remarquable par la concision et l'élégance. Kraszewski a publié un volume très intéressant sur *La vie et les œuvres de Krasicki* (Varsovie, 1879). (Note du trad.)

— C'est bien vrai. Aussi la plupart des mariages se font à l'improviste et comme par miracle.

— J'en suis convaincu.

— Et c'est probablement par miracle aussi, remarqua la vieille Wtorkowska, que les mariages se maintiennent.

— Vous êtes allé en Orient, demanda Emma pour changer de conversation.

— Oui, mademoiselle, et j'en rapporte une impression de tristesse. La terre de la poésie est aujourd'hui la terre de la misère. Le berceau de la civilisation en est devenu le tombeau.

— Mais il y a encore là-bas des traces des temps bibliques, n'est-ce pas ?

— Certainement. Les costumes, les mœurs, le paysage font revivre la Bible. Des Rachel abreuvent encore leurs troupeaux comme autrefois, des patriarches aux barbes blanches vous reçoivent encore sous leurs tentes.

— Tout cela doit être bien attrayant ?

— Pas pour les enfants d'une civilisation amolie, énervée ! Nous ne saurions plus vivre de cette vie poétique. Elle est rigide, pénible, grave, primitive, laborieuse. Il en découle cependant une poésie, une sensation, qui nous sont inconnues, car les sources en sont taries chez nous.

— Et les vieilles traditions bibliques ?

— A chaque pas on s'y heurte là-bas. Chez nous, nous les conservons comme des plantes desséchées dans un herbier, tandis que là-bas elles vivent mêlées à l'existence quotidienne. Avec quelle émotion on contemple des pierres arrachées aux aqueducs de Salomon, les ruines du Temple, les lieux sanctifiés par les patriarches. Chrétiens et juifs se retrouvent là dans leur berceau. En Europe, nous ne sommes que des colons.

Emma avait pris, pour écouter Jacob, une attitude recueillie et s'était assise à côté de lui. La mère profita de l'occasion de les laisser seuls pour aller vaquer à ses

devoirs de maîtresse de maison. Ainsi tous deux, au milieu des groupes de convives dispersés plus loin se trouvaient en tête-à-tête.

La simple politesse défendait à Jacob de battre en retraite. Muse le magnétisait, par son regard, par ses gestes, par la vue de ses épaules, par toute sa personne enfin, pendant qu'elle jouait d'une main paresseuse avec son bracelet, ses bagues et son mouchoir brodé, inutile pour tout autre usage.

Le jeune homme s'apercevait à peine de ces minauderies agaçantes.

— Je ne sais, dit-elle avec hésitation, si cela provient du sang qui coule dans mes veines mais cet Orient a sur moi une certaine attirance. C'est vers lui que m'emportent mes désirs... On nous en a arraché, et on s'est efforcé de nous le faire oublier. C'est ainsi que je connais une masse de choses inutiles et que j'ignore ce qui me captive le plus.

— Quoi, par exemple? demanda Jacob que ces confessions intéressaient malgré lui.

— Pourvu que maman ne m'entende pas! répondit-elle à voix basse avec une terreur parfaitement jouée. Je suis curieuse de tout ce qui nous touche, de tout ce qui est israélite. Chrétienne aujourd'hui, je descends des juifs, et Jésus a déclaré qu'il n'était pas venu pour détruire l'ancienne loi. Maman, comme beaucoup des nôtres, évite pourtant la moindre allusion à ce passé!

— Si vous voulez, mademoiselle, vous familiariser davantage avec nos traditions, vous n'avez qu'à consulter plusieurs livres.

— Hélas! je ne sais pas l'hébreu!

— Il y en a de traduits en d'autres langues.

— Vraiment? Ne pourriez-vous m'en prêter un ou deux en cachette? Je vous en serais excessivement reconnaissante. Mais il faut que cela reste un secret entre nous.

C'était assez adroit. Le mystère rapproche et unit.

Emma glissa à la dérobée sa main dans celle de Jacob, qu'elle serra fortement comme pour le remercier. Cette étreinte produisit sur le jeune homme l'effet d'un courant électrique. Il se sentit inquiet, troublé, confus comme s'il eût commis un péché.

— Je vous enverrai quelques volumes, balbutia-t-il.

— Ce n'est pas tout. Guidez-moi dans cette étude dont j'ai soif. J'ai des heures libres. Maman sort souvent. Je reste seule à la maison. Il dépend de vous d'être mon maître, mon initiateur... C'est peut-être bizarre, fantasque de ma part... Mais vous exaucerez mon ardent désir.

— Je craindrais...

— Pas de scrupule. Si j'ai été si empressé auprès de vous c'est, principalement, il faut bien vous l'avouer par envie de m'instruire.

De légers soupçons entrèrent dans l'esprit de Jacob. Il les repoussa comme un excès de méfiance. Il ne voulut pas admettre qu'une comédie put être poussée si loin. Il crut aux paroles de Muse. Il se leva dans une meilleure disposition d'esprit à son égard. Elle lui parut plus belle qu'auparavant, avec quelque chose de poétique en plus. Il cherchait déjà dans son imagination à quel type biblique rattacher cette brebis égarée du troupeau d'Israël. Il n'avait pas encore de sympathie pour elle, mais sa curiosité était éveillée, sa répugnance avait disparu.

Emma s'éloigna rayonnante et dans son triomphe elle se dit à elle-même : — J'ai frappé Achille au talon.

XIII

AKIBA

Jacob, admonesté par Mann, raillé par Henri, sermonné par son tuteur, contredit par Bartold, n'en avait pas moins commencé son apostolat. Il essaya de grouper autour de lui les jeunes, car les vieux regimbaient contre toute réforme.

Les plus policés et les plus instruits n'aimaient pas à se rappeler leur origine ni à entendre parler de la religion de leurs pères. C'était désolant ! Les disciples n'apparaissaient pas. Les esprits étaient absorbés dans le mouvement révolutionnaire. L'activité de Jacob dût se circonscrire de plus en plus. Ses coreligionnaires l'évitaient. Malgré l'abandon, malgré l'isolement il se cramponnait à son idée. Il pensait convaincre par son exemple et gagner des adeptes lorsque le calme succéderait à l'agitation politique et que la société ébranlée serait rentrée dans l'état normal.

Il s'affligeait profondément, lui le croyant, de l'irreligion de la jeunesse d'Israël, irréligion plus intense qu'il ne l'avait supposé d'abord. Dans le désert fait autour de lui, toute marque de sympathie devait le

toucher, l'émouvoir, le consoler. Muse profita habilement des circonstances.

Elle se mit au courant des idées de Jacob, parcourut les livres recommandés et prêtés, apprit quelque chose, devina beaucoup, et ainsi armée se présenta au combat avec des chances de victoire. Mme Wtorkowska avait adroitement saisi l'occasion de se rapprocher de celui qu'elle nommait déjà son gendre. Elle était venue habiter au premier étage d'une maison dont le juif occupait le second. Précieux avantage. En effet, rien de plus facile que de savoir quand l'ermite était chez lui; on montait sous prétexte de lui rendre des livres ou de lui en emprunter de nouveaux; on l'envoyait prier de descendre; on multipliait les petits billets; on se rencontrait parfois dans les escaliers...

Emma s'érigea en fervente disciple; et l'apôtre se sentait de plus en plus flatté de cette adhésion.

— Le croirais-tu? dit-elle un soir à sa mère, il s'imagine, le sot, que je suis près d'embrasser le judaïsme, tandis qu'en réalité sa Bible et son Talmud avec toutes leurs vieilles légendes et leurs contes stupides m'assomment.

— Crois-tu que l'idée du mariage ait germé dans sa cervelle?

— Bah! Je l'aurai quand je voudrai.

— Dans ce cas-là, il faut vouloir le plus vite possible.

— Je n'attends qu'une occasion. Avec cet homme-là, ce n'est pas avec les sens mais avec le cœur qu'il faut compter. Je n'attends rien que de l'habitude. Pour cela, il faut du temps. Sois tranquille. Je guette le moment.

— Comment le guettes-tu? En folâtrant avec Henri; Dieu seul sait pourquoi. Si tu étais mariée, je comprendrais ça! Mais comme tu ne l'es pas, j'estime que ces badinages font tort à l'affaire capitale.

— Je sais ce que je fais, maman; la meilleure tactique avec Jacob c'est de se hâter lentement. En essayant de brusquer le dénouement, tout serait perdu.

— Agis donc à ta guise !

C'était toujours par cette phrase que se terminait les altercations entre Muse et sa mère.

Le calcul de la jeune fille n'était pas dénué de fondement. Jacob n'aimait pas, mais il s'habituait. Quant à la pensée du mariage elle ne lui était jamais venue. Il avait trop d'amour pour Tilda, cette fleur languissante qui le charmait chaque jour davantage. Une seule chose l'attirait vers Mlle Wtorkowska, c'était la ferveur qu'elle manifestait pour la Bible et les traditions hébraïques. Rien de plus.

La mère n'approuvait pas entièrement le plan de sa fille et haussait souvent les épaules en disant :

— S'il nous échappe, nous sommes perdues.

— Ce n'est là ni mon Waterloo ni mon va-tout ! répliquait Muse en riant et elle continuait de simuler une ardente admiration pour le juif et ses doctrines, tandis qu'au fond elle bâillait de toute son âme. Avec Henri, au contraire, pleine de familiarité et d'entrain, elle se sentait dans son élément.

Pour mieux s'insinuer auprès du premier, elle flatta sa manie au point de lui suggérer la pensée de donner des conférences sur le judaïsme. Il tomba avec enthousiasme dans le panneau malgré les obstacles qu'il rencontrait. C'était à qui, sous un prétexte ou sous un autre, refuserait sa maison pour cet édifiant usage. Bartold, enfin, par amitié, mit, à contre cœur, la sienne à la disposition du juif.

Des israélites seulement furent invités. On ne fit d'exception que pour Mme Wtorkowska et sa fille. C'était tout naturel. Beaucoup de juifs, de crainte d'être accusés de superstition et de paraître ridicules, se firent excuser au dernier moment, en se prétendant indisposés.

La salle était vaste et commode. Aucun caractère judaïque, car le propriétaire vivait à l'européenne, quoique sans luxe. L'ostentation n'était nullement le

souci du descendant de Lévi, qui, tout en se vantant de sa noblesse biblique, était avant tout un honnête, modeste et bon citoyen polonais.

Ce jour-là, Mme Bartold avait couché ses enfants de meilleure heure. Elle s'était habillée proprement et s'agitait beaucoup en veillant à ce que rien ne manquât à la solennité — surtout en fait de pâtisseries.

Les dames furent en minorité : Mme Wtorkowska, Muse, Tilda et deux matrones. Parmi les hommes manquaient Mann et le tuteur, qu'indignaient toutes ces balivernes hébraïques, issues d'une imagination piétiste. On remarquait dans l'assistance Kruder, qui paraissait à toutes les réunions, Ivas, avide de prendre part à la vie varsovienne et Wilk qui cherchait partout des prosélytes pour la cause révolutionnaire. Henri était venu pour accompagner sa femme, déclarait-il, mais, en réalité, pour converser plus librement avec Muse. Il la voyait bien chez elle, mais la mère était toujours là qui ne les perdait pas de vue, faveur furtive qu'il payait cher car Mme Wtorkowska empruntait souvent de l'argent au galant visiteur que sa passion disposait aux sacrifices pécuniaires.

Vers neuf heures, la salle était pleine. Mme Bartold, rouge de fatigue et plus rouge encore de timidité, se démenait pour placer tout le monde.

Sur une table, chargée de livres, une carafe d'eau, un verre et du sucre. On attendait le conférencier.

On commença par servir du thé à la société, puis Jacob apparut. Un silence solennel indiqua qu'on se préparait à l'écouter attentivement.

N'ayant pas l'habitude de parler en public, il promena ses regards autour de lui et commença d'une voix faible et hésitante :

Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas sans appréhension que, juif, je me présente devant des juifs dont quelques-uns rougissent de l'être, devant des juifs qui connaissent

l'histoire de France ou d'Angleterre mieux que leur propre histoire, devant des juifs pour qui la littérature sanscrite a moins de secrets que la Bible. On nous reprochait jadis notre esprit d'isolement, de séparatisme. Nous y étions contraints et la faute n'en est pas à nous. Combien plus justement on nous ferait aujourd'hui le reproche mérité d'avoir cessé d'être nous-mêmes et de n'être rien d'autre encore !

Nous sommes en lutte continuelle avec le pays que nous habitons et auquel tant de liens nous unissent. Cela ne suffit pas, paraît-il, et nous avons divorcé avec notre propre passé.

C'est ce passé avec sa poésie que je voudrais rappeler car le moment est venu de l'apprécier. Je voudrais faire ressortir ce qu'il a de beau et de caractéristique.

Sans cueillir par ci par là des fragments détachés de ce trésor, je préfère vous raconter la vie entière d'un homme qui tient à la fois de l'histoire et de la légende. Mon héros est le célèbre Akiba.

Akiba était si pauvre, dans sa jeunesse qu'il entra comme berger chez le riche Kalba Chaboua. Il s'éprit de la fille de son maître et cet amour fut la source de sa sagesse. La jeune fille répondit à ce tendre sentiment, mais elle en fit l'aiguillon d'une intelligence dont elle avait deviné la valeur et la large envergure.

« — Si tu veux que je t'épouse, dit-elle, il faut me promettre de te consacrer tout entier à la science. »

Akiba promit, et se maria clandestinement avec la jeune fille. Kalba Chaboua découvrit le mystère et les chassa tous les deux.

Ils errèrent longtemps sans asile et couchant la nuit, sous le ciel nu. Pour lit, ils n'avaient qu'une mince botte de paille et la tradition raconte à ce propos qu'un matin les beaux cheveux noirs de la jeune femme étaient mêlés de brins. Akiba les retirait délicatement et se lamentait sur leur misère :

— Ma chérie, disait-il tendrement, si je pouvais je te

donnerais de riches vêtements et je suspendrais à ton cou une Jérusalem en or — (bijou qui représentait la ville de Jérusalem et qui était fort à la mode jadis parmi les dames israélites).

Pendant qu'il prononçait ces mots, il fut abordé par un mendiant couvert de haillons.

— Ayez pitié de moi, gémissait-il et donnez-moi une poignée de paille pour la mettre sous la tête de ma femme qui est malade et étendue sur la terre nue.

Akiba accorda au pauvre homme ce qu'il demandait :

« — Voilà, remarqua-t-il, un malheureux encore plus à plaindre que nous ! » *(Talmud Nedarim.)*

Akiba, pour tenir l'engagement pris, se décida, malgré sa répugnance, à se mettre sur les derniers bancs de l'école de Nakhum Gamsu. Il avait quarante ans et fut obligé de quitter sa femme qui entra en service et ne cessa pendant les douze années que durèrent la séparation d'écrire à son mari des lettres où elle oubliait ses tourments personnels pour prodiguer des encouragements à Akiba.

Celui-ci suivait un jour, triste et pensif, un chemin solitaire. Un petit ruisseau attira son attention. L'eau avait percé un rocher de part en part et coulait comme sous une voûte.

— Si des gouttelettes d'eau, remarqua le futur sage, ont une telle puissance, quelle force n'aura donc pas la volonté humaine ?

Il se présenta devant ses maîtres sans défaillance et sans fausse honte. Il commença par les lettres de l'alphabet et, tout en étudiant, il ramassait du bois et allait vendre ses fagots au marché. Avec la moitié du profit il se nourrissait, l'autre moitié lui servait à se vêtir et à se loger.

Akiba surpassa bientôt tous ses maîtres. D'élève il devint un professeur éminent. Des milliers de disciples se groupèrent autour de lui.

Pendant ce temps, sa femme l'attendait. A chaque

instant une voisine méchante lui insinuait qu'il l'avait abandonnée et ne la reprendrait plus.

— C'est moi, répondait l'épouse, qui l'ai prié de me quitter pendant douze ans pour n'appartenir qu'à la science. S'il prolonge ses études encore pendant douze ans, il fera bien.

Akiba apprit ce conseil donné indirectement et en profita. Après ce laps de temps, il revint au lieu natal. Sa renommée l'y avait devancé. Toute la population se porta à sa rencontre et la femme du sage était dans la foule. La méchante voisine lui demanda comment elle osait se présenter en guenilles devant un homme aussi illustre.

— Mon mari connaît mon âme ! répondit-elle simplement.

Dès qu'elle l'aperçut, elle courut se jeter à ses pieds. Les élèves d'Akiba voulurent la repousser :

— Laissez-la venir à moi ! leur dit-il. C'est à elle que vous et moi nous devons tout ! (Kétuboth).

Kalba Chaboua pardonna enfin à sa fille et à son gendre et les reçut dans sa maison.

Akiba eut deux professeurs remarquables : Eliezer et Nahum. Le premier, on l'appelait le Vase fermé, car il ne perdait jamais une goutte de la science acquise. Le second, subtil et pénétrant, brillait par la finesse de l'analyse. Leur élève réunit à l'érudition de l'un, l'esprit critique de l'autre.

Quand il commença son enseignement, les juifs avaient beaucoup de traditions accumulées par les siècles et transmises oralement. Il les fit recueillir par écrit en les accompagnant de commentaires destinés à concilier la légende avec la sainte Écriture. Il fonda une école qui attira l'admiration universelle.

A l'époque où il vivait, fermentait l'esprit religieux ; à côté des sectes philosophiques de la Grèce se développait le christianisme ; le gnosticisme greffait ses rêveries poétiques sur le monothéïsme. Les dissidences se multipliaient.

Beaucoup de juifs se convertissaient à l'Evangile sous une forme ou sous une autre. Akiba resta fidèle à la croyance mosaïque. Il s'absorbait si profondément dans le mystère de l'essence divine, que les anges voulurent le châtier de sa présomption de tout connaître, de tout pénétrer. Dieu retint ses messagers dans leur colère et leur dit :

— Il est digne de méditer sur ma grandeur !

Si pieux qu'il fut, Akiba avait pressenti la science moderne. Il détruisait par sa critique des faits que ses contemporains réputaient miraculeux, repoussait les prétendus prodiges accrédités par la superstition et se plaisait à démontrer l'immuabilité des lois de la nature. . .

. . . .

Contrairement à d'autres rabbins, il repoussait la croyance aux châtiments éternels... Un jour il voyageait. Il avait avec lui un coq et un âne. Arrivé dans un village il alla, en vain, de porte en porte demander l'hospitalité.

« Dieu mène toutes choses à bien ! » dit-il. C'était son dicton favori. Et il pénétra dans une forêt épaisse où, à la lueur d'une lanterne, il cherchait un endroit pour se reposer. Le vent éteignit sa lumière. Il se coucha là où il était, en répétant : — Dieu mène toutes choses à bien !

En ce moment un chat sauvage étrangla le coq.

— Dieu mène toutes choses à bien ! se contenta-t-il de dire.

Survint un loup qui déchira l'âne en pièces. Aussitôt Akiba de répéter de nouveau sa sentence.

Et en effet, par ces pertes minimes, il avait sauvé sa vie qu'il aurait infailliblement perdue en couchant dans le village.

L'humilité et la confiance en Dieu étaient ses qualités caractéristiques.

Une fois Akiba se montrait très gai auprès du lit d'un moribond qui se lamentait et que tous plaignaient.

On lui demanda la cause de sa gaieté.

— Il n'y a pas d'homme sans péché, répondit-il, et je me réjouis de ce que celui-ci les a expiés avant de quitter la vie.

Une autre fois c'était un savant que torturaient des douleurs affreuses. Trois vieux savants de ses amis, pour le consoler, faisaient son éloge :

— La science, dit le premier, est plus utile à Israël que la rosée à la terre ; la rosée est pour la terre la vie temporaire. La sagesse prépare l'âme à la vie éternelle.

— La sagesse, continua le second, est plus nécessaire que la lumière du soleil. Celle-ci nous guide sur la terre, celle-là nous conduit au ciel.

Puis le troisième :

— Tu es pour Israël plus qu'un père et une mère. Les parents donnent la vie terrestre. Toi, la vie céleste.

Quand vint le tour d'Akiba, il se contenta de dire :

— Il est doux de souffrir, ici-bas !

— Soulevez-moi ! demanda le malade. Je veux entendre une seconde fois ces paroles, tant elles me plaisent.

La souffrance, Akiba la trouvait salutaire et pour les individus et pour les nations. Il comparait Israël ensanglanté par Vespasien et ses successeurs à un cheval blanc orné de rênes de pourpre.

Il n'était pas trop méticuleux dans les observances religieuses. Ses prières étaient courtes. Il gardait sa simplicité habituelle les jours de fêtes malgré la prescription biblique de se vêtir avec un soin particulier.

— Dieu, observait-il, pardonne plus facilement les péchés commis contre lui que le mal fait au prochain. L'israélite doit la justice non seulement aux israélites mais aussi aux payens.

Il aimait à exposer la morale sous une forme anecdotique. Voici un échantillon de cette méthode :

— Deux hommes étaient au milieu du désert. Ils n'avaient qu'une provision d'eau suffisante pour un seul. Comment doivent-ils agir ? Partager l'eau, c'est la mort pour tous les deux et ce n'est pas là la solution du di-

lemme, ajoutait Akiba. Il faut que l'un se sacrifie à l'autre pour qu'il en reste au moins un de vivant.

Devançant son époque, le sage respectait profondément la vie humaine. Il est un des premiers adversaires de la peine de mort.

Devenu riche, grâce à son beau-père, il fut le bienfaiteur des pauvres, le promoteur de toutes les associations charitables.

— Quiconque, se plaisait-il à dire, ne secourt pas un malade lorsqu'il le peut est un assassin.

La destruction de Jérusalem et de son temple n'affaiblit pas la foi d'Akiba dans la justice divine. Pendant qu'Israël pleurait sur les ruines fumantes de la cité sainte, il souriait et prédisait un avenir meilleur. Il enseignait la résignation. Pourtant les persécutions incessantes firent naître en lui une irritation violente contre les Romains et la soif du martyre.

Il vivait à une époque où le sort des juifs était douloureux. Domitien continuait les horreurs de Vespasien et de Titus. Il frappait sans discernement et recherchait pourtant avec un soin particulier un descendant de David, dont la rumeur populaire proclamait l'existence et qui devait, prétendait-on, venger Israël de ses bourreaux. Akiba convertissait beaucoup de Romains au monothéisme hébraïque. Flavius Clémens, parent de l'empereur, fut mis à mort pour avoir embrassé cette doctrine et sa femme fut, pour la même raison, condamnée à l'exil.

Après la mort de ce César, Israël respira pendant les deux ans que régna Nerva et pendant les dix premières années du règne de Trajan. Il paya chèrement ce court répit. Les juifs de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Arménie et de la Perse, se soulevèrent en faveur des Parthes et s'attirèrent ainsi la colère romaine. On en massacra un grand nombre. Ils reprirent bientôt les armes sur l'Euphrate et se révoltèrent à Cyrène, à Cypre et en Egypte. Nouvelle répression sanglante,

sous le règne d'Adrien. Akiba, homme de science se changea au milieu des troubles en homme d'action. Il parcourut les diverses régions de l'empire pour préparer un soulèvement général. Il entra en rapports avec Simon, dit Bar Kokhba, appelé le fils de l'Etoile pendant l'éclat de ses succès, mais connu sous le surnom de Bar Kosiba, le fils du mensonge, dès que sa fortune l'eût abandonné.

Ce Simon, intrépide, entreprenant et d'un dehors séduisant, avait, avec sa taille majestueuse, toutes les qualités requises pour un chef d'insurrection. Il plut à Akiba qui le proclama Messie. Ce titre lui attira des milliers de volontaires, car l'idée de libérateur envoyé par Dieu s'attachait à ce nom de Messie. Simon n'admettait dans les rangs de son armée que les forts et les vigoureux qui parvenaient à déraciner un arbre avec leurs mains. Plein d'une confiance, qu'il communiquait aux autres, Bar Kokhba adressait souvent à Dieu cette étrange prière :

« — Si tu ne veux pas venir à mon aide, ne favorise pas mes ennemis ; car si tu leur refuses ton appui, je les vaincrai. »

Cette excessive présomption devait, après de brillants succès, amener la défaite. Le gouverneur romain de la Palestine fut mis en déroute. Cinquante villes ou bourgs et neuf cent quatre-vingt-cinq villages tombèrent au pouvoir des insurgés. Etabli à Bitar, Bar Kokhba fit sa capitale de cette cité fortifiée et battit monnaie à son nom.

Adrien s'inquiéta. Partout les juifs refusaient l'impôt. Il fit venir de Bretagne un de ses plus habiles lieutenants, Jules Sévère. Celui-ci usa de patience ; il attaqua les juifs par détachements et finit par cerner Bitar qu'il réduisit par la famine. Bar Kokhba se défendit jusqu'à la mort.

Il est triste de se rappeler que ce chef si vaillant souilla sa vie par un acte impardonnable. Pendant le siège, le

savant Eliezer, le maître d'Akiba se livrait au jeûne et à la prière. Cette vie contemplative au milieu de l'effervescence générale fut transformée ou assimilée à la trahison et le Messie donna l'ordre de le mettre à mort. Le pieux personnage fut tué.

On porte à un demi-million le nombre des israélites morts dans cette formidable révolte. Après la lutte, les fugitifs furent impitoyablement pourchassés. Beaucoup moururent de faim ; dans les forêts et dans les cavernes les survivants se nourrirent des cadavres de leurs frères. Ceux qui tombaient au pouvoir des Romains étaient massacrés ou vendus comme esclaves. Adrien renouvela l'édit de Trajan interdisant aux juifs d'accomplir leurs rits et d'enseigner leurs croyances. Tout lettré qu'il était lui-même, il s'acharna contre la littérature accusée de maintenir et de propager le sentiment national. Il peupla Jérusalem de Romains et, sur l'emplacement du temple de Salomon, éleva un temple à Jupiter et l'orna de sa propre statue. Il changea jusqu'au nom de la ville profanée qu'il nomma Œlia Capitolina de son nom Œlius. Défense fut intimée aux juifs d'y séjourner et même d'y pénétrer. A la porte qui mène à Bethléem une tête de porc était exposée comme une insulte permanente.

Après la pacification Akiba ne fut pas inquiété tout de suite malgré sa participation au soulèvement — participation morale, si l'on veut, mais très efficace. Il continua, contrairement au décret impérial, à expliquer les livres. Il ne tarda pas à être arrêté sur l'ordre de ce même Rufus qu'avait battu le fils de l'Etoile et qui était de nouveau gouverneur de la Judée.

On enferma le vieillard dans un sombre cachot. Pour toute nourriture, on lui accorda du pain et de l'eau.

Cette eau, il l'employait, au lieu de la boire, aux ablutions prescrites par la loi.

Il fut condamné à la torture et à la peine de mort.

Sa tête fut écorchée avec des peignes en fer. Comme

pendant le supplice arriva l'heure de la prière appelée *Chema*, il se mit à la réciter d'une voix ferme. Le bourreau étonné lui demanda s'il avait des charmes pour engourdir la douleur.

— Je n'en ai aucun, répondit-il d'un ton calme. Mais j'ai toujours désiré offrir à Dieu le sacrifice de ma vie, Mon vœu est exaucé et je m'en réjouis.

Il continua sa prière et arrivé aux mots :

— Dieu est seul et unique ! il rendit l'âme. . . .

. . . .

XIV

ALEA JACTA EST

L'assistance avait écouté attentivement Jacob. Les impressions diverses n'étaient pas toutes favorables. Sur quelques figures se lisait une désapprobation ironique, sur d'autres l'impatience et l'ennui. Néanmoins après la fin de la conférence, tous s'empressaient de remercier l'orateur avec force compliments.

Peu à peu se firent jour les critiques.

— La fantaisie joue un grand rôle dans ce récit historique, remarqua Henri Segel.

— Je n'aime pas les légendes, ce sont de pures inventions, dit un autre.

— Comme toutes ces persécutions d'autrefois nous paraissent invraisemblables aujourd'hui, ajoute un troisième.

— Elles peuvent se renouveler cependant avec de plus affreux détails encore, ou contre nous, ou contre quelque autre nation, répondit Jacob. Les vainqueurs sont toujours sauvages dans leurs vengeances, qu'ils s'appellent Néron, Domitien, Trajan, Adrien ou...

Il n'acheva pas et fut interrompu par un interlocuteur qui dit :

— Comment dans le dix-neuvième siècle ?

— Dans notre siècle même ! *Utinam sim falsus vates !* Puissé-je être un faux prophète !

— Mais, monsieur, dit Muse, vous nous devez quelque chose de plus gai, de plus à notre portée.

— La littérature hébraïque fournit certainement des récits agréables et amusants ; mais le choix en est difficile...

Jacob tourna quelques pages du Talmud :

« Le rabbin Gamaliel, qui fut mis à mort par Rufus, de même qu'Akiba, racontait un jour à un prince païen, la création de la femme, d'après la Genèse. »

— Si c'est vrai, observa le prince, votre Dieu agit tout simplement comme un malfaiteur, en se jetant sur Adam pendant son sommeil, et en lui volant une côte.

La plus jeune fille de Gamaliel était présente à la conversation.

— Permets-moi, papa, de lui répondre, glissa-t-elle à l'oreille de son père. Le rabbin y consentit et la jeune fille s'approcha suppliante du prince :

— Seigneur, lui dit-elle, je vous demande justice.

— Qu'est-il arrivé ?

— Un vol affreux a été commis dans notre maison : un bandit s'est introduit chez nous, nous a volé une coupe en argent, et a laissé à sa place, une coupe en or.

— Quel honnête bandit ! Plût au ciel qu'il y en eut beaucoup comme cela !

— Eh ! bien, seigneur, notre Dieu est un malfaiteur de la même trempe. Il a pris à Adam une partie de son corps, et lui a donné la belle Eve en échange.

— La comparaison est ingénieuse, mais votre Dieu aurait mieux fait d'opérer d'une manière franche et ouverte. Qu'avait-il besoin d'employer un moyen clandestin ?

La jeune fille demanda au prince.

— Me permettez-vous d'apporter ici un morceau de viande crue ?

— Très volontiers.

Sitôt qu'elle eut de la viande, la fille de Gamaliel se mit à la fendre, à la découper, à la préparer en présence du prince étonné, et la cuisson finie, l'invita à en manger.

— Mon enfant, je sais que la cuisine ne se fait pas autrement, mais de l'avoir vu pratiquer avec tous ses détails, cela m'ôte l'appétit.

— Et voilà pourquoi Dieu n'a pas voulu qu'Adam assistât à la préparation de la femme. L'envie de la posséder aurait peut-être passé au premier homme.

— Le Talmud, continua Jacob, explique pourquoi Dieu n'a pas tiré la femme ni des bras, ni des yeux, ni de la bouche...

— Suspendons cette conversation, et cachons le Talmud, j'entends frapper à la porte, dit Henri.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

— C'est peut-être un étranger, il n'est pas bon qu'il nous surprenne en plein judaïsme.

— Nous aurons donc toujours honte de notre passé, dit tristement Jacob.

Kruder, qui s'était absenté de l'audience, rentra tout pâle et ému.

Qu'y a-t-il ? demanda Bartold.

— Pendant que vous êtes ici tranquilles, s'accomplit un massacre. Au milieu d'une démonstration, la force militaire est intervenue. On parle de beaucoup de morts et de blessés dans la foule.

— Levons-nous, s'écria Jacob, allons où coule le sang, où l'on demande des victimes. Il nous appartient de nous y trouver.

Et il saisissait son chapeau, quand Bartold l'arrêta tout court.

— Attends, ce n'est que le prologue du drame. C'est évident, nous ne devons pas nous en tenir à l'écart. Là-dessus je suis d'accord avec toi ; mais nous ne devons pas nous engager d'une façon irréfléchie. C'est fini

pour aujourd'hui probablement. Je propose de nous réunir et de nous consulter là-dessus.

— Où, où, criait-on de toutes parts.

— Chez Mann. On ne peut rien faire sans lui.

— Quand ?

— Demain matin.

Kruder se jeta dans un fauteuil :

— *Alea jacta est,* dit-il, malheureuse Pologne !

La scène tragique de la rue se produisait au moment même où la noblesse arrivait de tous les côtés du royaume pour une réunion générale de la Société Agricole.

Personne ne prévoyait l'événement sinistre, personne ne le souhaitait, une main invisible semblait y pousser des auteurs inconscients.

Sorti de chez Bartold, Jacob ne put résister à la tentation de visiter le théâtre de la catastrophe. Un silence lugubre y régnait. Les passants muets regagnaient leur domicile à travers le brouillard humide du soir. Par ci par là des soldats placés en sentinelle. Sur la figure pensive des officiers on croyait lire la lutte de l'honneur militaire avec les devoirs humains.

Près de l'hôtel d'Europe, Jacob rencontra un groupe de nobles qui sortaient du palais gouvernemental ; figures bouleversées, conversations à voix basse. Il avançait toujours, quand, à la porte même de l'hôtel, quelqu'un le saisit par la main, et il reconnut Gromof, le compagnon de Lucie Colomi, qui le prenant sous le bras, l'entraîna à l'intérieur, et lui fit monter plusieurs étages, sans dire un mot.

Ils entrèrent dans l'appartement de l'Italienne, tristement assise sur un canapé. Elle consulta du regard Gromof, qui lui fit signe de passer dans une autre pièce. Resté seul avec Jacob, le Russe lui dit :

— Vous êtes jeune, monsieur, vous ne pouvez pas être indifférent à ce qui se passe, vous devez tout savoir et appartenir à tout.

— A quoi?

— A la révolution projetée ! c'est clair !

— Je n'en sais absolument rien.

— Me prenez-vous pour un dénonciateur, un espion ?

— Parlons froidement et sagement. Je viens à peine de rentrer dans le pays, je suis juif et, si vous vous le rappelez, dans le fond de mon âme, ennemi de toute révolution.

— Et pourquoi êtes-vous contre les révolutions ?

— Parce qu'elles ne mènent à rien ; ce sont des maladies convulsives ; elles retardent la marche normale de l'humanité ; elles ne profitent en général qu'au despotisme et aux charlatans politiques.

— Je connais tout cela, mais les révolutions n'en sont pas moins nécessaires, indispensables, fatales lorsque les gouvernements les rendent telles par leur opiniâtreté, leurs efforts pour arrêter la marche du progrès, leur dure compression qui pousse le peuple au désespoir.

— Je pense qu'il existe des moyens plus efficaces que les révolutions..., mais la discussion nous entraînerait trop loin... Je ne suis pas révolutionnaire, je vous le répète, néanmoins si le pays, qui est la patrie de mon choix, réclame mon sang et ma vie, je lui donnerai et ma vie et mon sang. Je marcherai avec les autres.

— Vous êtes un homme de bonne foi. Il suffit de vous voir, et de vous entendre pour en être convaincu. Je serai donc avec vous aussi franc que je puis l'être sans trahir des secrets qui ne m'appartiennent pas. Je suis révolutionnaire, moi, par principe, car je suis un Russe. Mon cou porte la trace d'un collier de fer, sur mes bras sont empreintes les marques des chaînes ; le stigmate de la servitude s'est imprimé sur ma pensée, sur ma conscience, sur mon langage. Sacrifier ma personne, bouleverser le monde, verser des torrents de sang ; je suis prêt à tout afin de délivrer ma patrie de son servage intellectuel, de sa dégradation morale, de son esclavage matériel qui me font rougir d'être un Russe aux yeux du

monde... Chez nous une révolution est de toute nécessité... Autrement nous ne conquerrons jamais les droits de l'homme. Mais cette révolution nous devons la réaliser ensemble. Attendez que nous en donnions le signal. Marchons unis, si vous engagez seuls la lutte contre le despotisme, vous compromettrez votre avenir et le nôtre. Usez, je vous en supplie, de toute votre influence pour arrêter un élan absurde, intempestif, prématuré. La Russie restera dans les fers pendant un siècle encore, si votre folle précipitation n'est pas ralentie. C'est faire le jeu de l'autocratie que de vous insurger en ce moment. Comme en 1812, elle éveillera le patriotisme des masses ignorantes, les affolera, les lancera contre vous comme sur une proie. Une infâme bureaucratie se vautrera sur la Pologne vaincue, accablée, terrassée; pillage, meurtre, pendaison, déportation par milliers d'individus à la fois : Voilà ce qui vous attend si ma voix reste sans écho.

— Avez-vous causé avec quelques-uns des membres de notre jeunesse active?

— Oui ! avec quelques militaires, à peine ai-je ouvert la bouche, qu'ils m'ont pris pour un agent de la troisième Section, et n'ont rien voulu entendre. Et pourtant si ces insensés restaient tranquilles seulement deux ou trois ans, nous autres révolutionnaires russes, nous aurions le temps de travailler l'armée, de jeter dans les esprits des idées viriles, de tourner l'émancipation des paysans faite au profit du gouvernement, contre ce même gouvernement, et de faire partir des bords de la Néva, le cri de délivrance pour la Russie, comme pour la Pologne. Pourriez-vous m'aboucher avec quelques-uns des meneurs de l'agitation?

— Je ne les connais vraiment pas. Une jeunesse, qui a plus d'enthousiasme que de bon sens, paraît s'être emparée de la direction politique.

— Cette jeunesse n'est qu'un instrument, je pense. Où sont les hommes sérieux qui la font mouvoir?

— Je ne crois pas qu'ils existent.

— La jeunesse à l'action, au combat, mais pas au conseil. Comment le pays aurait pu s'abandonner à une autorité si folle?... Vous vous défiez de moi sans doute... Vous ne voulez pas parler?...

— Si j'avais de la défiance, elle serait justifiée vu que je vous connais à peine. Mais j'en donne ma parole d'honneur, je n'appartiens à aucune conspiration, à aucun comité secret, je suis prêt cependant à me faire tuer quand sonnera l'heure d'un holocauste suprême.

— Je vous crois... mais votre héroïsme est inconcevable : mourir avec ceux dont on ne partage pas les idées, c'est étrange !

— Ce n'est pas étrange et ce n'est pas de l'héroïsme. Ce sera tout simplement l'accomplissement d'un devoir pour prouver que nous autres juifs méritons une patrie, et que nous aimons la Pologne.

— La sauverez-vous par votre dévouement ?

— Non et nous périrons nous-mêmes ; mais nous aurons contracté une alliance de sang avec ce pays.

— C'est très beau tout cela, très poétique. La politique exige autre chose. Elle ne se fonde pas sur l'attendrissement sentimental. Par ses héroïsmes réïtérés, la Pologne se meurt et s'anéantit. Le calcul, l'opportunité, la ruse la sauveraient. Pourquoi ne cherche-t-elle pas à se faire des alliés de ses propres oppresseurs, quand cela lui serait si facile ? Pourquoi a-t-elle laissé prendre aux Allemands sa place dans le gouvernement de la Russie ? Pourquoi n'a-t-elle pas tâché d'entrer dans toutes les fonctions pour nous enlacer, nous communiquer son libéralisme et sa brillante civilisation ? Elle nous a fourni seulement quelques nobles, avec de grands noms mais sans valeur, laquais en habits de cour. Mais d'hommes d'une réelle importance, aucun ! Ils se sont tous tenus à l'écart... En un siècle, depuis le premier partage de votre pays, combien votre influence, puisque vous êtes plus éclairés que les Russes, n'aurait-elle pas été

bienfaisante ? Ces cent ans ou peu s'en faut, vous les avez dissipés en frivolités, et chaque génération est allée, en souliers de bal, se jeter dans quelque révolution toujours cruellement réprimée. S'arrachant des bras des valseurs, vos femmes accompagnaient leurs maris en Sibérie ! Vous avez pérore, écrit, révélé au gouvernement russe, vos faiblesses secrètes de telle façon qu'il savait où vous frapper, et par quel côté vous prendre ! Vous avez poussé l'esprit chevaleresque jusqu'à le prévenir du jour et de l'heure de vos explosions, afin de ne pas agir en traîtres. Vous donniez bénévolement des armes contre vous-mêmes ! De là vos désastres... Vous péririez tout à fait, et vous l'aurez mérité par votre candeur.....

— Une génération périra encore peut-être, mais non la Pologne, qui, sous votre oppression, sous le knout et les gibets, apprendra à être plus sérieuse, plus persévérante et plus sage. On terrorisera les lâches, mais c'est l'exception.

— Savez-vous ce qu'a dit votre spirituel écrivain Rzewuski en causant avec un général russe ?

— Je l'ignore.

« — J'ai un merveilleux moyen de reconnaître la probité d'un Russe et le bons sens d'un Polonais. Quel est ce moyen ? demande le général. Il n'y a qu'à regarder dans la paume de la main s'il y pousse des poils. »

— C'est vrai ! continua Gromof. Le bon sens vous fait défaut et à nous la probité. Depuis Yvan le terrible, on nous a enseigné à mentir, à voler, à tuer *pro bono publico*. Une telle éducation pendant trois siècles a naturellement porté ses fruits. Quant à vous, éclairés par l'expérience de vos fautes et de vos malheurs, vous devriez avoir acquis du bon sens. Il n'en est rien, je regrette de le déclarer.

— Que voulez-vous de moi enfin, monsieur.

— Je veux que vous alliez arrêter la fougue de votre jeunesse révolutionnaire. Priez, suppliez, admonestez,

grondez, criez..., afin qu'elle attende, qu'elle attende au nom du ciel. Et si vous ne vous sentez pas assez d'influence pour cela, abouchez-moi avec un meneur, un chef.

— Un mot, comment voulez-vous qu'on se fie à vous, Russe, et qu'on suive votre conseil?

— Par ce que je mérite toute confiance, j'en donnerai des preuves et par écrit et sur mon corps. Je montrerai sur mon dos les sillons qu'a tracés le knout et sur mes bras, la marque des chaînes... Mais non! non! ils ne voudront pas me croire... La malheureuse Russie verra s'échapper le fruit défendu qu'elle allait cueillir : la Liberté! Le trône du tsar s'affermira par les épaules de ceux qui songeaient à le renverser. La racaille courtisanesque continuera à sucer le sang du peuple. Oh quel rire satanique provoquera en moi votre sotte révolution. Je serai des premiers à m'acharner sur vous, pour me venger de mes espérances détruites. Oui j'irai jusqu'à pendre les vôtres, car ils font avorter notre avenir.

— Calmez-vous, nous ne sommes pas encore tout à fait à la veille d'une révolution. Cette jeunesse ne forme qu'une poignée d'individus. Elle saura peut-être se contenir d'elle-même.

— Non! si la jeunesse est en tête, ni elle-même, ni personne ne la retiendra. Elle ira jusqu'au bout. La jeunesse et le peuple de la rue sont deux éléments trop enflammés. Une fois lâchés, on n'arrête pas plus le peuple qu'on ne refroidit l'ardeur de la jeunesse! Le sacrifice s'accomplira... Il y aura un monceau de cadavres et les bureaucrates feront ripaille avec leurs *samovars* et leur eau-de-vie, sur le champ du combat. Je vois votre avenir : Les campagnes ravagées, les villages dépeuplés, les villes pillées; des chaînes de galériens dirigées sur la Sibérie, des exécutions sanglantes, une vengeance insatiable, partout des ruines, des cendres!!! Voilà ce qui vous reviendra pour avoir fait avorter la révolution russe.

— Mais ne vous emportez pas tant !

— Que je ne m'emporte pas ! c'est facile à dire. Avez-vous sondé ma poitrine ? Savez-vous ce qu'est l'exil ? Connaissez-vous les travaux forcés ? (j'y suis condamné à vie) L'une ou l'autre alternative, à moins de m'avilir, ce que je ne ferai jamais. Les travaux forcés sont bien durs, mais l'exil a ses rigueurs parfois intolérables !

Après un court répit, Gromof ajouta ?

— Bravant tous les dangers personnels, je suis ici pour prévenir, si faire se peut, une funeste précipitation. J'ai peur qu'il ne soit trop tard !

— Mais comment admettre une révolution sans armes, sans argent, sans chefs, sans soldats ?

— Votre jeunesse ira au combat avec des bâtons. Le gouvernement pour l'encourager autorisera sous main l'introduction d'une petite quantité d'armes, il permettra de ramasser un peu d'argent, et aura l'air de fermer les yeux, en épiant le mouvement qu'il a à cœur de propager et d'étendre sur le pays. Ensuite il le réprimera quand il voudra. Aux yeux de l'Europe, les premiers torts seront de votre côté. Votre folie aura été héroïque, mais elle n'obtiendra qu'une sympathie stérile. Elle autorisera les horribles mesures qu'on prendra vis-à-vis de vous, et le despotisme, par sa politique fourbe et bien calculée, se sera renforcé pour longtemps !!!...

Jacob se taisait. Gromof s'échauffait de plus en plus. Sortie en se glissant de la chambre voisine, Lucie Colomi, lui mit la main sur le front.

— Serge, dit-elle d'une voix douce et caressante, rentre en toi-même, tu t'exposes à devenir malade.

— J'en mourrai, voilà tout, dit Gromof en baissant la tête. Mais la relevant bientôt il s'écria furieux :

— Malheur à vous ! Malheur à vous ! si notre projet s'éparpille en poussière !

Jacob tira sa montre ; sa position était gênante, il ne savait trop quoi dire, quoi faire. Le Russe le regarda et comme si on lui avait jeté de l'eau froide, il reprit son as-

siette. D'énergumène qu'il s'était montré, il redevint tout à coup homme de bonne compagnie :

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir rendu témoin de mes souffrances intérieures. L'homme sauvage vit en moi sous l'écorce de la civilisation. Tous mes compatriotes sont dans le même cas. Allez, nous sommes à plaindre !... Vous savez maintenant ce que je désire de vous ou de tout autre ayant de l'influence politique dans la crise actuelle.

Ils se quittèrent enfin ; Jacob, à travers les patrouilles, regagna sa demeure.

XV

LE TÊTE-A-TÊTE PÉRILLEUX

Rentré chez lui, Jacob trouva une petite lettre de Muse, qui le priait et le suppliait à quelque heure qu'il rentrât, de venir chez elle, en disant qu'elle l'attendrait, s'il le fallait, jusqu'au matin.

Jusqu'alors le grave jeune homme, si empressée que fut auprès de lui sa belle prosélyte, avait su se maintenir vis-à-vis d'elle à une distance respectueuse, en évitant des rapports familiers et compromettants. La mère et la fille s'étaient en vain efforcées, par toutes sortes de facilités, de le mettre en une position scabreuse. Plus d'une fois les choses s'étaient arrangées de manière à ce qu'il fût seul avec la jeune fille, qui, dans ces circonstances, déployait une insinuante douceur, une provocante tendresse. Jacob ne cessait d'être respectueux et plein de retenue,

Il y avait parfois des instants où cette personne charmante, animée par une passion simulée et rappelant la bacchante des Grecs, produisait sur lui une sensation involontaire, mais il se dominait et son amour pour Tilda se dressait comme un bouclier pour le défendre contre toute tentation.

Il était minuit passé quand le domestique qui avait remis la lettre, lui dit qu'on l'attendait toujours au premier étage ; Jacob hésita, mais il pensa qu'une affaire très urgente était survenue à ces dames et se décida à descendre chez elles.

Il trouva dans le salon Muse, en un léger, piquant mais modeste déshabillé, les cheveux soigneusement lissés avec leur tresse abondante difficilement maintenue, les épaules un peu découvertes comme par hasard... Elle tenait un mouchoir tout préparé pour les larmes.

A sa vue, elle s'élança vivement à sa rencontre.

— Monsieur Jacob, lui dit-elle, en lui serrant la main, qu'est-il arrivé ? Où avez-vous été ? Vous êtes sans doute mêlé dans tout ce qui se passe. Oh ! je vous le demande en grâce, ne vous jetez pas dans cette bagarre. Ma franche amitié seule ne me permet-elle pas de vous faire cette exhortation ?

Elle fixait ses yeux en parlant sur Jacob, qui n'était nullement ému et restait silencieux. L'entrée étant manquée, Muse crut devoir ajouter :

— Je suis toute tremblante, en pensant à vous. N'interprétez pas autrement ma sollicitude. J'ai pour vous les sentiments d'une sœur. Et elle lui serra une seconde fois la main.

— Je vous remercie mille fois, mademoiselle, mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne suis pour rien dans l'événement, et je ne compte pas me jeter dans la bagarre.

— En ce cas d'où vient votre absence si prolongée ?

— Par un singulier hasard, une personne de ma connaissance m'a arrêté en chemin, et notre conversation a duré longtemps.

— C'est en vain ! On ne me donne pas le change.

Et ce disant, elle le prit par les deux mains, de manière qu'il entendait ses palpitations, que son souffle lui arrivait au visage pendant que ses yeux le magnétisaient.

— Je vous apprendrai donc que j'ai passé la fin de la soirée chez un Russe, dit Jacob en riant.

Ce rire, cette froideur et cette complète présence d'esprit déplurent à Muse. Elle espérait le voir au comble de l'enthousiasme,et que cet enthousiasme influerait sur la disposition générale de son esprit. Elle se trompa, ce qui la mit en colère et contre elle-même et contre lui. Mais, plus il était difficile d'enflammer Jacob, de lui inspirer n'importe quel genre d'amour, pourvu que cet amour fût d'une nature véhémente, plus elle fut avide d'atteindre ce but.

— C'est bien ! je vous crois... mais regardez-moi, monsieur, dit-elle en modifiant sa voix, comme je suis changée. L'heure d'anxiété et de fièvre brûlante qui vient de s'écouler est gravée sur mon visage, à cause de vous.

Ces quatre derniers mots furent proférés d'une voix à peine distincte et chuchotante.

— Vraiment, mademoiselle, répondit Jacob, je ne me sens pas digne de vous préoccuper ainsi.

— Non ! vous n'êtes pas digne d'un sentiment que vous éveillez sans daigner même vous en apercevoir. Vous êtes si indifférent, si glacial !

Et comme si elle en avait trop dit, elle baissa ses regards, parut réfléchir et se tut.

Jacob fut pris d'une espèce de compassion, il s'inclina en silence et embrassa la main de Muse. Elle, comme si on lui avait appliqué un fer chaud, tressaillit de tous ses membres, coucha sa tête sur un coussin du canapé, et ferma les paupières.

Alors, pour la première fois, la pensée que Muse ressentait peut-être de l'amour pour lui, frappa Jacob. Avoir laissé naître et se développer ce sentiment lui parut un affreux péché, un grand crime. Il eut horreur de sa conduite comme de celle d'un libertin. Il se leva en sursaut.

Ce vif saisissement pouvait s'interpréter de différentes

manières. Muse ne crut plus devoir prolonger la scène de séduction, car, sans que le but fut complètement atteint, elle trouva de bon augure pour l'avenir, le trouble et le silence du jeune homme.

— Partez, monsieur, dit-elle vivement, je suis malade... je ne sais ce que j'ai... la tête me brûle...

Jacob hésita une minute, contempla la figure pâle de Muse, la salua respectueusement, et s'en alla.

La porte était à peine fermée que la mère entrait au salon.

— Eh bien, comment cela s'est-il passé? demanda-t-elle.

— Il est bête, mais bête! répondit en haussant les épaules et en bâillant, l'adorable Emma. Voilà un nigaud !

— Je crains qu'il ne soit, au contraire, trop raisonnable pour nous, reprit Mme Wtorkowska.

XVI

LES JUIFS DÉLIBÈRENT

Un assez grand nombre de hauts bonnets du judaïsme s'étaient réunis chez Mann comme on était convenu. Mann déjà assez vain d'être considéré comme le chef des israélites de Varsovie, s'enorgueillissait de présider à une délibération d'une importance incontestable.

— Mann, chuchota le père Simon à Bartold, ce pauvre Mann ressemble ce matin à une vessie. Prenons garde qu'il ne crève,

— Et même si cela arrivait, de quoi sommes-nous menacés ? d'un peu de vent et de rien d'autre, répondit en riant Bartold.

Le vaniteux personnage avait, en effet, un air pompeux.

Il regardait autour de lui du haut de sa grandeur, soufflait, et de temps en temps portait sa main à sa tête vide.

Assis sur un sopha qu'il occupait à lui seul, il ouvrit la séance majestueusement.

— Messieurs, dit-il, nous sommes réunis ici en vue des événements futurs, car la situation se complique. Quel doit être notre rôle ? Telle est la question soumise à

votre discussion. L'esprit de solidarité nous a toujours distingué. Il ressortira, j'espère, avec éclat de notre échange d'idées.

— Je demande la parole, dit Simon, et je vote une distribution de cigares avant l'important débat.

— Laisse nous donc tranquilles avec tes farces, dit Mann d'un ton fermé, en tendant un cigare au hâbleur.
— Il ne s'agit pas de rire, les événements sont graves et sérieux. Que fera d'après vous la noblesse ?

— L'affaire des nobles, c'est de ne rien faire du tout. Ils disputeront, vocifèreront, blagueront et le résultat de leur consultation sera rien, dit l'incorrigible Simon.

— C'est assez leur mode de procéder. Mais cette fois-ci, ils sont forcés de prendre une résolution. J'ajouterai, messieurs, qu'ils se montrent en général, hostiles à notre communauté, et se plaisent à nous offenser par un déni de justice.

— La noblesse sera toujours la noblesse, répondit encore Simon au président, malgré les efforts de celui-ci pour le contenir. Elle voit toujours en nous ses intendants, ses brocanteurs, ses cabaretiers. Elle nous accuse d'exhaler l'ail jusqu'à l'infection comme par le passé. Malgré cela, elle n'est pas au fond notre ennemie. Parlons des autres classes, car messieurs les nobles ne songent nullement à payer de leurs personnes, et s'efforcent seulement de ne pas trop patauger.

— La révolution se prépare visiblement, reprit Mann.

— C'est possible, observa Bartold, mais les nobles veulent tirer leur épingle du jeu où se trouve engagée la classe moyenne, qui donne l'essor au mouvement et veut nous y entraîner avec elle.

— Il faut nous laisser entraîner, dit Jacob, pour devenir citoyens du pays de réfugiés que nous sommes.

— Jacob revient toujours à son refrain. Nous connaissons sa théorie. En ce moment nous nous occupons de pratique. Quel est notre intérêt dans ce qui se passe ?

Cette réplique de Mann fit reprendre la parole à Jacob ;

— Notre premier intérêt dans une contrée où nous vivons en si grand nombre, c'est d'être admis à l'égalité. L'occasion se présente, sachons en profiter. Unissons-nous à la classe moyenne.

— Rien n'unit autant qu'une bourde pendant son accomplissement, mais ensuite arrivent les reproches mutuels et les querelles, dit Simon.

— Puisse ton cigare te clore les lèvres ! cria le président, impatienté du sentimentalisme de l'un et l'éternelle plaisanterie de l'autre.

— Je t'en donnerai un second, pourvu que tu te taises, ajouta quelqu'un de l'assemblée.

— Je répète ma question, dit solennellement Mann. Quel rôle devons-nous jouer à présent, nous autres juifs ?

— Excusez-moi, dit un inconnu, il n'y a pas de juifs ici. Nous sommes tous des Polonais de la religion de Moïse.

Quelques applaudissements approuvèrent vivement cette expression émise pour la première fois.

— Si cette expression est adoptée, elle dénoue la question, dit Jacob.

— Pardon, reprit Mann, pardon mille fois. Ce mot ne décide pas si nous devons faire cause commune avec les nobles qui ne veulent pas de révolution, ou avec les bourgeois promoteurs de cette même révolution.

— Voilà le nœud, cria Simon toujours empressé de donner son avis. Je vote pour les nobles ; en marchant avec eux, nous réussirons à nous donner des armoiries. Je m'empresserai de mettre sur mon cachet trois oignons dans un champ d'or.

— Maudit babillard, exclama Mann, en frappant la table du poing, te tairas-tu enfin ?

— Je me tais, dit l'interpellé.

— Soyons sérieux, reprit Bartold, Mann a bien posé la question.

— Je ne le pense pas, dit Jacob. Imiterons-nous ceux-ci ou ceux-là, ce n'est pas ce que nous avons à voter,

La question est tout autre pour moi : la voici ; quel est pour nous, le meilleur parti à prendre dans l'intérêt de la Pologne, notre patrie adoptive ?

— C'est parfait, vraiment, s'écria Henri Segel. Aveugle qui ne voit pas que nous joindre à une révolution perdue d'avance, c'est courir à notre perte, comme à celle du pays.

Un petit homme d'apparence phtisique, regarda autour de lui, toussa et laissa tomber goutte à goutte ces paroles :

— Nous avons été assez longtemps tenus dans le mépris et l'abjection. Le moment est venu d'en sortir. Arrière les élucubrations d'un patriotisme raffiné. Songeons exclusivement à nous-mêmes. Le paysan ne nous aime point,mais il est bête, et ne nous inspire aucune crainte. La noblesse nous déteste, et continue à nous humilier. Elle participera à la révolution si elle la voit inévitable. Non pas par amour de la liberté, mais par point d'honneur. Le gouvernement russe qui se méfie d'elle, saisira ce prétexte pour l'exproprier, l'abattre, l'étouffer. Si nous parvenions à nous conserver intacts pendant la crise, quelle belle perspective s'ouvre devant nous ! Dans chaque nation, quelle que soit la forme du gouvernement, s'élève toujours une classe dirigeante. Nous sommes préparés à nous saisir de cette haute position. Nous deviendrons les maîtres du pays.

— Connu ! dit Jacob. Cette idée a été souvent émise et ne manque pas d'habileté. Mais il y a une objection : *Nous aurons tout sauvé hors l'honneur*. Le seul fait d'être resté à l'abri de tout danger nous condamnera. La noblesse ne disparaîtra pas tout entière; il en restera une bonne partie. Ensuite la Russie a ses tiraillements intérieurs qui pourraient bien la bouleverser dans une dizaine d'années...

— Avant une dizaine d'années, reprit le petit homme sec, si nous ne trônons pas ici en maîtres, nous ne valons pas un liard. Déjà nous dominons dans la moitié

de l'Europe, par la bourse, et la presse allemande est à notre service, en majeure partie. La France n'échappe pas à notre influence. Varsovie est appelée à être notre capitale, une Jérusalem nouvelle.

— Mon cher monsieur, dit Jacob, votre prophétie n'est pas encore prête à se réaliser. Nous n'atteindrons pas notre but par l'égoïsme. Il vaut mieux sceller notre fraternité avec la Pologne, par un dévouement sincère, gagner son estime, prouver enfin que le peuple d'Israël est un noble peuple, qu'il ne s'est pas avili en se mettant du côté de la force, du côté des oppresseurs. Jamais le calcul de la fourberie ne sera préférable au calcul de l'honnêteté...

— Qu'est-ce que tu nous chantes là ? interrompit Simon, le juif a toujours été fourbe et fera bien de rester tel.

— Non ! Non ! reprit Jacob avec feu. Si la servitude nous a enseigné la fourberie et le mensonge, est-ce une raison d'y persévérer maintenant que nos lourdes chaînes sont brisées, et que la route nous est ouverte. Marcherons-nous avec le Droit, notre apanage pendant des milliers d'années, ou avec la force qui a renversé nos temples, nous a imprimé le sceau de la malédiction, a fait couler notre sang. La gloire d'Israël m'est chère, mais je ne la fonde pas uniquement sur la raison, je la fonde surtout sur la loi de Dieu et sur la justice. Prouvons que nous sommes dignes d'être appelés le peuple élu. C'est là notre grandeur, nous n'avons pas besoin d'en chercher une autre.

— Belle déclamation ! dit Mann. Et pourquoi ne serions-nous pas joyeux de la défaite de nos ennemis ? Ils nous ont assez longtemps tenus dans la boue aux portes de leurs palais pour que nous soyons contents de les voir, à leur tour, humiliés devant nous.

— Nous reprochons aux païens l'amour de la vengeance, et nous les imiterions ! On accusera notre foi de nous inculquer cet ignoble sentiment, tandis qu'au

contraire, elle nous prêche le pardon, la vertu !

— La vertu, dit Mann, est excellente dans la vie privée, mais lorsqu'il s'agit du salut d'une communauté, d'une nation, on ne saurait adhérer strictement à la vertu.

— Vieux et pernicieux préjugé ! Les magiciens recommandaient de boire la graisse des cadavres pour être heureux dans la vie, et les hommes politiques de l'ancienne école prêchaient la scélératesse, dans l'intérêt du salut public. Erreur ! On ne sauve pas une nation par le mal.

— Vous parlez éloquemment, monsieur Jacob, mais vous généralisez trop. Vous oubliez que le droit de conservation prime tout. Je vous renvoie là-dessus au Talmud, si souvent cité par vous, qui me donne raison.

— L'heure de la Bourse approche, et nous n'avons pas encore pris de décision, s'écrièrent quelques assistants.

— C'est qu'il est difficile, dit Bartold, d'en adopter une d'après les données que nous avons. On ne peut pas prévoir comment se dessineront les événements... Il faut attendre... Je veux comme Jacob suivre la route droite, mais à condition qu'elle ne nous conduise pas dans un précipice. J'admets des sacrifices fructueux quand la nécessité le commande, mais je repousse les sacrifices inutiles.

— Tout sacrifice porte ses fruits tôt ou tard, reprit Jacob.

— Tu retombes dans le mysticisme qui nous mènerait à la cabale et là personne n'y verrait plus goutte. Notre débat est terminé.

— Résultat : Rien comme d'habitude, conclut Simon.

— Encore un mot, dit Mann, on a observé que nous ne pouvons préjuger quelle tournure prendront les événements. La faute en est à nous. Quelqu'un des nôtres doit s'introduire dans les conciliabules révolutionnaires, et observer ce qui se passe. Cela nous éclairera sur la situation. La prudence nous dicte cette sage précaution.

Monsieur Jacob, voulez-vous vous charger de la chose.

— Non, monsieur Mann, je ne conspire pas, et je refuse de me prêter au rôle d'espion, même pour notre cause.

— Quelle susceptibilité délicate ! Nous trouverons quelqu'un d'autre à votre place.

Mann cracha en signe de colère et continua :

— Ainsi nous serons tenus au courant des agissements du parti révolutionnaire, et s'il survient un fait important, ma maison, messieurs, est toujours à votre service pour délibérer.

— La Bourse, la Bourse ! c'est l'heure, crièrent plusieurs voix.

Et tous se précipitèrent pour sortir.

XVII

RÉUNION DES NOBLES

Jacob, impressionné par les paroles de Gromof, voulut les communiquer soit à Kruder soit à Ivas. Le premier était sorti quand il se présenta chez lui, le second fut introuvable. En revenant de ses vaines recherches, le juif apprit que l'on tirait sur la foule réunie pour les funérailles des victimes de la première journée meurtrière. Saisi par un entraînement irrésistible, il arriva sans savoir comment sur la place où cinq nouvelles victimes venaient de tomber.

La place, évacuée après le meurtre, était cemplètement déserte. Dans l'âme du peuple avait surgi une exaltation, une virilité, une confiance qui ne demandait pour se traduire en insurrection dans tous les quartiers de la ville qu'un signal d'une autorité quelconque. Les armes manquaient mais on les aurait arrachées aux troupes russes.

Soldats et officiers paraissaient honteux de la fusillade. Le gouvernement lui-même après son acte de froide vigueur se sentait hésitant, paralysé. Il recevait des ordres de Pétersbourg de déployer une impitoyable fermeté et n'osait les exécuter. On aurait dit que le remords

s'était emparé des représentants du tsar à Varsovie. Était-ce véritablement le remords ? Non ! c'était plutôt un calcul, une ruse.

Des rassemblements, des clubs en plein air se formaient partout sans être inquiétés de la police. Pour la première fois en Pologne, on jouissait sous le régime moscovite d'une semblable liberté. La capitale était livrée à la direction des habitants ; dans le cercle du Commerce on procédait au choix des délégués chargés d'aller présenter au prince Gortchakof, namiestnik du royaume (1) les vœux de la population.

Ce fut pendant plusieurs jours, de mars à avril, la disparition du joug étranger, une fête de délivrance, si funèbre qu'en eût été le prélude. La nation respirait. Elle s'appartenait.

Ceux qui ont traversé ces jours en garderont le souvenir comme l'épisode la plus mémorable de leur vie. Je doute qu'il leur soit donné une seconde fois de revoir quelque chose d'aussi imposant, d'aussi grandiose.

Jacob se promenait le cœur rempli de douces émotions. Une seule pensée l'occupait : celle de la fusion des israélites avec le reste de la nation. L'heure était propice, le moment était décisif. Malgré son peu de sympathie pour Mann, il comprit qu'il ne pouvait rien entreprendre sans cet homme influent.

Ce dernier n'avait pas été élu pour la délégation, mais les Juifs y figuraient à leur satisfaction dans la personne de l'honnête et riche Mathieu Rosen, homme d'un rare mérite.

Il importait que les juifs et leurs rabbins fussent à l'enterrement patriotique. Il leur fallait marcher dans une union évidente de sentiments et d'aspiration avec la population chrétienne et son clergé. Pareil fait s'était

(1) Le général prince Gortchakof, *namiestnik* ou vice-roi du royaume de Pologne, était le cousin du prince Gortchakof, le célèbre chancelier de l'Empire de Russie.

(Note du trad.)

déjà produit à Cracovie en 1848; à cette époque, les cercueils des juifs massacrés avaient stationné devant l'église Sainte-Marie. Dans l'occurrence présente, il y avait danger de se heurter contre le fanatisme orgueilleux des chrétiens et l'étroitesse de vue des juifs. Jacob courut chez Mann pour se concerter avec lui à ce sujet. Le personnage était absent. Mais le vœu du jeune homme, exprimé dans l'Adresse municipale, obtint bientôt sa réalisation par décret administratif.

Jacob alla voir les délégués qui, dans le silence de la nuit, s'occupaient d'organiser les funérailles. La délégation avait alors tous les pouvoirs concentrés entre ses mains. Le juif devina combien éphémère serait l'autorité de ces hommes probes mais sans énergie qui devaient, en effet, perdre la tête au bout de quelques jours et abdiquer la souveraineté populaire confiée à leur garde (1).

On réglait les détails de la funèbre cérémonie. Les chrétiens même les plus intolérants sentaient la nécessité, malgré leurs préventions, de s'unir pour cette fois avec les juifs dans une parfaite fraternité.

Jacob passa une nuit blanche sur un des bancs de la Ressource où siégeait la délégation. Dès l'aube, il courut de nouveau chez Mann qui, un peu irrité de ce que le suffrage populaire lui eût préféré Rosen, s'était, comme Achille, retiré sous sa tente. L'homme pompeux était levé et déjà entouré de visiteurs quoiqu'il commençât à peine sa toilette.

Botté, mais en chemise, il offrait avec son ventre ballottant un spectacle risible. Il le remarqua lui-même sans doute car il s'interrompit au milieu d'un chaleureux discours qu'écoutaient respectueusement les assistants pour jeter sur ses épaules une robe de chambre en coton.

(1) Kraszewski faisait partie de la municipalité et rédigeait, en même temps, le journal politique le plus influent. Il fut bientôt banni et son journal supprimé. De cette époque date son expatriation. (Note du trad.)

— Ah ! ah ! disait-il. Messieurs les nobles deviennent donc doux comme des moutons ! C'est eux qui, les premiers, demandent l'accolade. On voit qu'ils connaissent le dicton :

Dans l'embarras
Va chez Judas.

C'est à nous de nous souvenir de la contre-partie du proverbe :

Plus d'embarras,
Va-t'en, Judas.

— La concorde est bien établie, remarqua Bartold ; elle est sincère, il faut nous en prévaloir.

— Non ! ce n'est pas la paix, ce n'est qu'une trêve ! La Société Agricole, représentation du pays, puisque nous n'en avons pas d'autre, continue à nous repousser. Son secrétaire a envoyé, à Mathieu Rosen, une lettre qui ne laisse aucun doute sur la malveillance des nobles à notre égard. Ils veulent, disent-ils, que nous méritions notre droit de cité, comme si nous ne l'avions pas gagné au même titre qu'eux depuis que nous sommes établis sur le sol polonais. Féodaux, ultramontains, fanatiques, ils veulent la guerre ; va pour la guerre ! Ne nous mêlons pas à eux. Chacun de son côté...

Ainsi parlait le bouillant Achille... Mann qu'Henri Segel tâchait de calmer :

— Vous voyez pourtant bien, disait-il, que Rosen, traité avec si peu de considération par le secrétaire chauve de la Société Agricole, a été nommé délégué. Battons le fer tant qu'il est chaud !

— De ce fer, il ne sortira que de nouvelles chaînes pour nous ! Ils sont incorrigibles, ces nobles ! Nous aurons la conciliation quand Dumah les aura tous emportés en enfer, pas avant !

— C'est ce que souhaite comme vous le gouvernement russe ! remarqua Bartold. La noblesse est susceptible de se régénérer, de s'amender. A nous de la pousser à

cela. Elle commence à mieux comprendre ses intérêts : à nous de lui tendre la main.

— Non ! Les nobles sont aveugles ! cria Mann d'une voix tonnante. Arrière toute idée d'alliance avec eux. Que nous importe ce qui se passe et se passera.

— Nous tenir à l'écart, riposta Jacob, c'est nous mettre avec les Russes ! Allons, messieurs, où nous appelle l'esprit de sacrifice : la cause des faibles et des opprimés doit être la nôtre.

— Avec toi, mon cher Jacob, inutile de raisonner. Les hommes de ta trempe marcheront à leur perte et périront... Je ne m'y oppose pas... pourtant je le déplore... Quant à la masse, à l'ensemble de nos coreligionnaires, elle doit se conserver pour elle-même et pour le pays.

— D'accord ! Que la majorité se conserve, mais pas pour elle seule ; qu'elle évite la mort, mais pour secourir, consoler ceux qui auront marché avec le pays et survécu à la catastrophe.

— Il sera toujours temps de parler de cela, dit Mann avec un geste dédaigneux.

— Il est probable, reprit Bartold, que l'enterrement sera une manifestation européenne de la Pologne renaissante. Nous convient-il d'en être les spectateurs indifférents ? De ne pas prendre place ostensiblement dans la procession ? En un mot de nous en laver les mains ?

— Cet enterrement ne nous regarde pas ! Aucun des nôtres n'a été tué. Nous n'avons donc pas à nous fourrer là dedans.

— Ce n'est pas un enterrement. C'est une grande manifestion politique. En face des cercueils il y aura un appel national à la vengeance contre les assassins... et nous...

— Nous ? Qu'il nous suffise de contempler de loin cette manifestation ! Et vous, monsieur Jacob, qui prêchez avec tant de chaleur la bonne entente avec les chrétiens comme vous êtes en même temps un juif fervent et orthodoxe, vous ne pouvez pas nous demander de mar-

cher derrière les cercueils côte à côte avec le clergé chrétien. Ce serait enfreindre une prescription de notre loi qui ordonne à tout *Kohen* (prêtre) de se tenir loin des cadavres. A plus forte raison loin des cadavres impurs d'hommes d'une autre croyance, d'une autre race.

— Je sais bien que les *Kohenim* doivent même abandonner leurs femmes mourantes si elles ne sont pas d'origine israélite. Leur contact devient impur. Mais je sais aussi que la loi si rigoureuse autrefois, non sans motif valable, est indulgente dans les circonstances de force majeure. Un *Kohen*, qui, pour accomplir une bonne action, touche un corps mort, est, d'après l'avis de tous les rabbins, exempt de péché.

— Je ne pense pas que tel soit l'avis de tous les rabbins... Du reste, nous allons le savoir.

Par une coïncidence étrange, la porte s'ouvrit et donna passage à un respectable vieillard à la barbe blanche et en vieux costume polono-juif. Tous le saluèrent avec déférence. C'était un rabbin généralement estimé pour sa science et son caractère honnête et droit. Son visage dénotait cette sérénité de l'âme que les soucis terrestres ne troublent pas.

Mann s'empressa de répéter ce qu'il avait dit à Jacob, et, voulant surtout avoir l'approbation du rabbin pour sa doctrine de haine et de vengeance, il ajouta :

— Devons-nous pardonner, devons-nous oublier le mal que les nobles nous ont fait ? Jamais, n'est-ce pas ? La justice de Dieu est implacable et le moment approche où elle va éclater contre nos oppresseurs séculaires...

Le vieillard l'écouta avec attention, puis il répondit d'une voix lente et tranquille :

— Le rabbin Ichochua ben Levi avait pour voisin un Saducéen qui lui faisait toutes sortes d'avanies. Las de les endurer, il résolut de prier Dieu de le venger... Il allait accomplir son dessein quand il s'endormit profondément. En se réveillant, il se dit : Le doux sommeil où Dieu m'a plongé tout à coup est un avertissement d'en

haut. Le juste ne doit jamais invoquer la vengeance divine contre ses ennemis.

Là-dessus le respectable rabbin se leva, salua et sortit... Mann fit une grimace, haussa les épaules et resta silencieux. Ses visiteurs, pour la plupart nullement dévots, prirent leurs chapeaux en considérant la question parfaitement tranchée par le texte même de la loi. Dans le Talmud, comme dans les livres d'un caractère encore plus sacré, chacun trouve ce qu'il veut. Le passage donnait raison à Jacob mais eût pu être contredit par un autre passage qui lui eût donné tort. Mann n'était heureusement pas assez familiarisé avec le répertoire encyclopédique de l'hébraïsme pour en extraire un texte s'adaptant à son argument. Jacob, triomphant, courut à la poursuite du rabbin et lui embrassa les mains avec reconnaissance.

Il retourna à la Ressource où il y avait un changement à vue en faveur des juifs. Leurs adversaires se taisaient et l'opinion publique approuvait leur admission sur un pied fraternel — eux que la veille encore beaucoup repoussaient. Vingt-quatre heures avaient suffi non pour effacer mais pour voiler les préjugés de part et d'autre, préjugés honteux d'eux-mêmes, qui se cachaient dans quelque obscur repli de l'âme et n'osaient plus se montrer au grand jour.

Les nobles ne s'accordaient pas non plus entre eux. Comme les juifs, il y avait dans leur sein, sinon divers partis au moins des nuances très disparates d'opinions. Parmi ces groupes, celui qui choquait le plus était celui qui n'avait rien appris, rien oublié et se retranchait dans l'adoration exclusive et absolue du passé. De là son surnom d'*ultramontain* qu'on lui donnait dans les rues et dans les cafés, à cause de son catholicisme d'importation étrangère, catholicisme monarchique, légitimiste, ennemi du progrès et essentiellement différent du catholicisme polonais qui se conciliait autrefois avec l'idée républicaine, ne s'inféodait à aucun parti et par Copernic

avait tracé son sillon lumineux dans la marche ascendante de l'humanité.

Ce groupe était polonais à sa manière, peut-être par son attachement aux privilèges nobiliaires, mais il n'était nullement patriote par son alliance de cœur et d'esprit avec la réaction politique de l'Europe qui pèse si lourdement sur la Pologne.

Être conservateur pour un Polonais, ce n'est pas facile. C'est se condamner à d'incessantes contradictions de conscience et de conduite. Comment peut-on être à la fois patriote et soumis à un joug étranger? Être catholique et se prosterner devant une autorité qui persécute le catholicisme? De guerre lasse, le conservateur chez nous finit par ne plus songer qu'à sauvegarder sa fortune et sa position sociale en faisant litière du reste.

Jacob, en rôdant par la ville de maison en maison avec le sans-gêne qui se produit en temps de révolution, entra dans un cercle d'ultramontains.

Le maître de la maison, plongé dans une chaise longue qu'il ne quittait jamais à cause d'une maladie incurable, avait encore plus de verve et d'énergie que la plupart des visiteurs réunis dans son salon. Il y avait là des comtes authentiques, des comtes apocryphes quoique nobles, des échantillons de l'aristocratie ancienne, du catholicisme orthodoxe et des jeunes gens fraîchement sortis des collèges jésuitiques de la Belgique et de la Bavière.

Entre tous, se distinguait un homme d'une taille gigantesque, d'un caractère entier, d'une faconde rare, qui, à cause de sa manie de répéter le proverbe populaire : *Jak Boga Kocham* (aussi vrai que j'aime Dieu !...) avait reçu par abréviation le sobriquet peu harmonieux de *Boakoam*. Il descendait d'une famille très aristocratique mais déchue de sa splendeur par la prodigalité de ses aïeux ; il habitait ordinairement une propriété rurale : débris de sa fortune.

La conversation roulait sur les événements du jour et

l'égalité sociale accordée aux israélistes en faisait presque tous les frais.

— Dans cent ans, disait Boakoam, les comtes Z..., P... et B... seront devenus cochers et leurs palais auront passé dans les mains des R..., des K..., des E...

— C'est possible, répondit le maître de la maison qui appartenait à une des familles sus-désignées, surtout si nous faisons fausse route comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Ce sera notre faute. Nous achevons de nous ruiner sottement. Nous avons le travail en aversion. Eux, ils sont économes, laborieux et persévérants.

— Ainsi, pour que les juifs ne nous dévorent pas, vous voulez, cher comte, que nous nous métamorphosions en juifs. Joli conseil! Si nous devons périr, périssons au moins tels que nous sommes. L'expérience nous a démontré notre inaptitude aux affaires financières. A quoi ont abouti nos compagnies de navigation et nos associations industrielles ou commerciales? A des pertes d'argent.

— Il me répugne d'avouer que nous sommes arrivés à un point de décadence irrésistible. Il y a chez nous un vice organique; nous avons atteint le comble de l'étiolement moral. Je veux bien croire néanmoins que nous nous relèverons.

— Pour nous relever, dit un gentilhomme campagnard, il nous faudrait plusieurs chefs, plusieurs guides en qui nous aurions confiance comme en vous, monsieur le comte.

— Vous ne pouvez pas en avoir un meilleur que le comte André Zamoyski dont le nom est sur toutes les lèvres. Vertu, raison, grandeur d'âme, rien ne lui manque.

— Certes, le comte André est homme droit, illustre, saint. Mais ne l'attelons pas à la politique. Le char ne bougerait pas de place, observa Boakoam.

— Dieu nous préserve de cette manie de la politique déplacée et inopportune. Elle ne nous conduira à rien et

nous a déjà causé bien des maux. La vraie politique, c'est l'agriculture, la science, l'économie et l'amélioration des mœurs.

— Vous avez raison, monsieur le comte, déclara un membre de l'assistance. Mais que faire quand, malgré nous, la jeunesse et la ville se soulèvent et nous entraînent?

— La jeunesse a le courage de l'action. Imitez-la. Si vous ne voulez pas de révolution, déclarez-le hautement. Mais pas de demi-mesure. Je comprends parfaitement l'ardeur aveugle mais héroïque de ces jeunes gens qui offrent leur sang à la patrie. Il faut que nous ayons assez d'énergie pour l'arrêter dans son élan patriotique et ne pas lui laisser carte blanche par notre inertie, notre mollesse.

— Alors, nous sommes perdus! cria une voix.

— Mais non! puisque nous avons conclu une alliance avec les juifs! riposta Boakoam. Les juifs nous sauverons certainement.

La plaisanterie fit rire tout le cercle.

— Ce qui est certain, reprit gravement le malade, c'est qu'ils ont plus de bon sens que nous. Ils l'ont prouvé.

— Leur bon sens, ils ne nous le prêteront pas comme ils prêtent leur argent! remarqua Boakoam. Ils savent que c'est un capital qui nous fait défaut et que nous ne pourrions pas leur en payer les intérêts... Où est le temps où nous ne connaissions de juifs que l'intendant et le brocanteur! On pouvait alors impunément le tirer par la barbe.

— Ce temps, hélas! ne reviendra plus, proclama d'une voix dolente un des assistants.

— Le monde dégénère! ajouta un autre.

— Remarquez-vous, messieurs, dit un personnage solennel aux cheveux noirs et au type oriental, comme tout est graduellement accaparé par les israélites. Ils sont les maîtres de la Bourse, or la Bourse dirige le monde

et gouverne les États. Sans elle pas d'emprunts et, partant, pas de guerre! Ils régissent l'opinion publique par la presse dont les principaux organes leur appartiennent. En Prusse, dans le reste de l'Allemagne et en Belgique, le journalisme est à eux. En France, chaque journal a un ou plusieurs juifs. Beaucoup siègent dans les parlements, quelques-uns sont ministres ou ambassadeurs.

— C'est tout simple! répondit Boakoam; les vieux nobles polonais ne pouvaient vivre sans un *facteur*, un factotum juif, et l'emmenaient partout avec eux dans leurs voyages. L'Europe est comme nous physiquement et moralement déchue, les gouvernements sont en décadence et les *facteurs* en disposent à leur gré.

— La Franc-Maçonnerie, ajouta le gentilhomme campagnard, et la démagogie ont les juifs pour leurs plus fermes soutiens.

— Voilà qui s'accorde peu avec la Bourse, dont le principe est loin d'être révolutionnaire, objecta quelqu'un.

— Ils sont, répondit l'interlocuteur, libéraux et démocrates, mais dans une certaine mesure. Assez libéraux pour battre en brèche le catholicisme, assez démocrates pour prêcher des utopies subversives. Quand il est question de guerre ils se font conservateurs, car ils ne veulent de guerre à aucun prix.

— Jamais! conclut Boakoam, nous ne parviendrons à nous débarrasser des juifs et c'est eux qui nous perdront.

— On ne se perd que par sa propre faute, répliqua l'amphytrion.

— C'est vrai! Mais comment nous transformer? De nous autres, roitelets, habitués à la liberté pour nous seuls, est-il possible de faire des ouvriers? Les juifs ont pour eux l'intelligence, l'argent, l'habileté, l'avarice... Et nous?... Rien!

— Tâchons d'acquérir ces qualités!

— Le moyen ? Le gouvernement nous pressure, nous écrase, nous abêtit. Nous sommes affaiblis, amollis, brisés ; où chercher les forces qui nous manquent ?

— Dans le sentiment du devoir.

— Trop tard, pour puiser dans ce tonneau. Je ne sais si le *Finis Poloniæ* s'accomplira, mais la fin de la noblesse polonaise est un fait certain. Nous puons le cadavre !

— Écoutez-moi, messieurs, dit avec solennité le maître de la maison. J'ai peu de temps à vivre. A chaque instant la mort approche pour moi comme vous voyez. Au moment de quitter le monde, l'homme ne ment pas ; eh bien ! au bord de la tombe, je vous abjure de faire un retour sur vous-même ; car vous qui prophétisez votre propre chute finale, c'est vous qui la hâtez. Qu'a fait la noblesse depuis 1791 ? Où sont ses travaux, ses efforts, ses sacrifices ? Son bilan, le voici : fortune, activité, existence entière sottement dissipées dans le libertinage et les billevesées. Des lois immuables règlent tout dans la nature. Une fois fanée, la feuille tombe. Une fois infidèle à sa mission toute classe de la société est condamnée à disparaître. Si, comme vous le prédisez, les juifs doivent prendre le dessus, c'est grâce à notre impuissance et à leur vertu supérieure... Libre à vous ensuite de vous lamenter et d'écrire des poèmes élégiaques !...

— Épouvantable perspective ! s'écria piteusement le gentilhomme campagnard. Dire que mon fils deviendra peut-être le gérant des terres d'un Kronenberg ou d'un Rosen !

— Ce sera encore un bonheur pour lui !... Moi, à la place d'un Kronenberg et d'un Rosen, je ne serais pas si généreux, de peur d'avoir dans votre fils un administrateur incapable.

Boakoam mit fin à la conversation par cette sortie un peu brutale. Mais Jacob ne pouvant se contenir plus longtemps crut de son devoir de révéler son incognito :

— Veuillez, messieurs, dit-il, m'excuser d'intervenir

dans cette discussion. Je dois vous confesser que je suis juif.

Tous portèrent sur lui des regards étonnés. Les moins surpris étaient Boakoam et le maître de la maison. Le premier éclata de rire en s'écriant :

— Dans ce cas, mon cher monsieur, vous avez appris des choses curieuses sur votre race.

— Très curieuses, et j'en profiterai. Quant aux plaisanteries elles ne me blessent nullement. J'avais deviné comment vous parlez de nous ainsi que vous pouvez deviner les termes dont nous nous servons pour parler de vous dans nos réunions. Par compensation, vous avez fini par vous expliquer sur notre compte d'une manière si flatteuse que je veux vous en témoigner toute ma reconnaissance. Vos éloges cependant sont au-dessus de nos mérites. Si nous possédons quelques qualités, nous avons bien des défauts et je dois l'avouer. Pour ce qui est de votre alliance avec nous, faite à contre-cœur, il est vrai, vous n'aurez pas à vous en plaindre. Elle vous répugne parce que, comme on le dit ici, nous sentons toujours l'ail et les guenilles, mais dans les circonstances actuelles vous ne sauriez trop avoir d'amis et d'alliés.

— Aussi vrai que j'aime Dieu, s'écria Boakoam, vous parlez d'or. Mais je ne crois pas qu'on puisse se fier à votre amitié. Vous serez avec nous tant que nous serons debout; vous passerez à l'ennemi dès que nous serons tombés. Vous n'aurez alors pour nous que mépris et la soif de la vengeance s'éveillera dans vos cœurs...

— Jamais ! Je le promets en mon nom et au nom de ceux qui pensent comme moi. Nous resterons unis dans le bonheur comme dans l'infortune...

— Afin de profiter de nos succès et de nos malheurs. Je suis franc, et puisque nous en sommes sur ce chapitre, permettez-moi d'achever. Je suis prêt à faire mon *mea culpa*, à avouer tous les vices, toutes les erreurs imputées à la noblesse, mais je ne vois pas en quoi vos richards

valent mieux que nous. Vous nous accusez de sotte vanité, d'orgueil aristocratique, vos banquiers en ont tout autant. Le comte André, qui a tout une lignée de glorieux ancêtres est de beaucoup plus poli, plus abordable, plus simple que...

— Je ne le conteste pas. L'argent rend les hommes impertinents. Je n'ai qu'une excuse à présenter pour mes coreligionnaires, c'est que, repoussés par la société élégante, accablés de sarcasmes, nous n'avons pas eu l'occasion de nous policer à votre école. Civilisez-nous par vos bons exemples.

— Donnant ! donnant ! reprit Boakoam, nous vous donnerons nos manières raffinées en échange de votre esprit pratique.

— J'y consens, répondit Jacob en souriant. Un mot encore. Vous avez fait allusion à quelques-uns des nôtres dont l'écorce est rude, dont les formes sont repoussantes. Eh bien ! même parmi ces hommes vains, orgueilleux, grossiers, il en est qui sont bienfaisants, mais leur apparence est menteuse. Je n'ai pas fini ! En présence des représentants du passé, je ne sais s'il m'est permis d'exprimer mon idée... La voici, puisque vous voulez bien m'écouter : l'humanité ne revient pas en arrière ! Elle a cessé d'être menée en laisse par une classe privilégiée, elle sent sa force et veut marcher seule... Les privilèges féodaux sont morts et bien morts !...

— Vous avouerez cependant, observa l'homme brun aux traits orientaux, que la société, débarrassée de privilèges et s'appartenant à elle-même admettra une certaine division en classes.

— Oui ! Mais l'accès de ces classes sera donné par le mérite personnel et non par la naissance.

— Alors tous dans le même sac ! cria en riant Boakoam. Paysans, juifs, Tsiganes, bourgeois, pêle-mêle avec nous, la fine fleur de l'aristocratie.

— Théories modernes, doctrines funestes enfantées

par la folie révolutionnaire, remarqua un élève des jésuites arrivant de Belgique. Je ne crois ni au progrès ni à un nouvel ordre de choses. Tout ce que je vois dans ce siècle maudit, c'est la main de Dieu qui nous châtie en nous plongeant dans la confusion et le chaos.

Sur ce, le disciple de Loyola partit tout furieux. Beaucoup suivirent son exemple pendant que Jacob prononçait ce petit *speech* final :

— Nous sommes des citoyens nouveaux, mais soyez assurés, messieurs, qu'en recevant après un long ostracisme nos droits de cité, nous ne nous refuserons pas aux charges et aux devoirs. Si, jusqu'à présent, le juif ne s'est pas considéré comme Polonais, la faute n'en est ni à lui ni à la Pologne elle-même, mais à la barbarie des temps passés, aux ténèbres d'une époque qui s'est prolongée. De la lumière, de la lumière, plus de lumière encore, comme disait Gœthe mourant, et le monde marchera dans la voie de Dieu.

— Aussi vrai que j'aime Dieu, dit Boakoam, c'est tiré de l'Écriture sainte ! En ce cas, je me sauve, car mon confesseur me refuserait l'absolution s'il apprenait que j'ai eu commerce avec le Vieux Testament, en l'absence du nouveau... Bonsoir.

XVIII

LA PATRIE LE VEUT

Les événements se précipitaient avec une rapidité effrayante. Des demi-mots, des demi-promesses, des encouragements secrets de la part de Napoléon III, contribuèrent largement au développement d'une insurrection trop confiante dans l'intervention diplomatique de la France, de l'Angleterre, de l'Autriche. Une amère déception devait en résulter, comme on sait... Une réponse brutale du gouvernement russe suffit pour faire reculer l'Europe et rendre plus dur que jamais le sort de la Pologne.

En attendant, à l'heure où nous sommes arrivés dans notre récit, tout espoir de prévenir la fatale catastrophe n'était pas perdu. Quelques hommes de bonne volonté, plus prévoyants que la masse follement entraînée, faisaient d'héroïques efforts dans ce but; et, parmi ceux-là, notre Jacob, que son entrevue avec Gromof avait achevé d'éclairer sur les conséquences funestes d'une révolution prématurée.

Les juifs, en majeure partie, se groupèrent autour du marquis de Wielopolski, homme à double face, moitié Russe, moitié Polonais, dont la politique équivoque,

habile en apparence, décevante au fond, tâchait de louvoyer entre deux courants contraires... Cette politique indisposa les nobles dont elle tenait peu de compte, s'aliéna les ultramontains qu'elle repoussait, et irrita les révolutionnaires qu'elle essayait de réduire par des mesures violentes. Le marquis, beaucoup plus autoritaire que libéral, voulait inaugurer ce qu'il appelait le progrès légal, mais, ne s'appuyant sur aucun parti, il eut bientôt tout le monde contre lui. Les juifs, par exception, le soutinrent quelque temps avec ardeur, mais il les mécontenta bientôt, comme les autres, par un manque absolu de tact dans sa conduite à leur égard.

Les hommes à idées préconçues, qui n'acceptent, que sous bénéfice d'inventaire, les programmes et veulent se maintenir en un juste milieu irréalisable, tombent dans l'isolement et font le vide autour de leur personne.

Jacob, si différent que fût son caractère de celui du ministre un moment tout-puissant, eut le sort qui attendait Wielopolski. Dans son rôle politique il n'eut pas plus de succès que dans son rôle de réformateur religieux. Admis dans toutes les réunions, il s'aperçut qu'il n'avait d'influence nulle part.

Il déplaisait aux révolutionnaires par ses sages avertissements; aux conservateurs, par ses élans de cœur; aux partisans du progrès légal, par son esprit d'indépendance.

Il n'avait aucun rapport avec les Russes, si ce n'est avec Gromof.

Parmi ses coreligionnaires, Mann le détestait parce qu'il se refusait d'être l'admirateur de son ventre. (Car il ne saurait être question de la tête de cet individu outrecuidant.)

Le père de Tilda, dévoué corps et âme au palais de Bruhl où siégeait Wielopolski, recevait froidement son ancien pupille, qui ne voulait pas se ranger sous la même

bannière. Pour un motif identique, Henri Segel, serviteur zélé du marquis, le prenait en pitié. Bartold, moins servile vis-à-vis du régime nouveau y adhérait néanmoins à un certain degré et s'étonnait que Jacob ne l'imitât pas...

Ivas, dont les rapports avec son ami s'étaient refroidis, tomba, un soir, chez lui, à l'improviste.

— Jacob, lui dit-il, le moment approche où la patrie aura besoin du concours de tous ses enfants. Je viens te demander de payer ton tribut et je t'apporte la quittance. Tu n'as qu'à fixer toi-même la somme.

— Je ne pense pas m'affranchir des sacrifices nécessaires, répondit Jacob après un instant de réflexion. — Tu me connais trop pour en douter... Mais, en donnant, je veux savoir pourquoi je donne. Il me faut ta parole d'honneur que ce n'est pas pour fomenter la révolution.

— C'est justement pour acheter des armes.

— Si c'est pour cela, je refuse. Je suis prêt à sacrifier la moitié, plus de la moitié de ma fortune pour la Pologne, mais pas un sou pour y allumer un incendie...

— Homme de peu de foi, âme glacée, comment as-tu la présomption de supposer que ta raison l'emporte sur le sentiment patriotique, qui doit renverser tous les obstacles et triompher? Ai-je besoin de le dire : Nous sommes sûrs du peuple, nous avons le clergé catholique, grâce au marquis, qui nous l'a donné en le blessant par certaines mesures et l'a mis d'accord avec les masses; nous comptons sur une grande portion d'israélites. Nous forcerons les nobles à sortir de leurs terriers et à marcher. En Russie, la révolution fermente. Garibaldi nous promet des champions, la Hongrie des armes, des hommes, de l'argent, l'Autriche un bienveillant voisinage. La France et l'Angleterre nous soutiendront indubitablement.

— Doucement! doucement! Reprenons tes énumérations, une à une.

— Si la foi n'existe pas chez toi, je ne t'en donnerai pas une et je ne veux pas que tu m'enlèves la mienne. Je n'écoute rien... m'accordes-tu de l'argent, oui ou non ?

— Pour la révolution, non !

— Mais la nécessité en est urgente, mon cher Jacob. Il nous faut de l'argent, aujourd'hui, à l'instant même ; tu ne peux pas nous en refuser.

— Je refuse, t'ai-je dit.

— J'ai été ton ami et ton défenseur et je le suis encore, mais avant tout je suis un révolutionnaire..... Tu sais à quoi tu t'exposes par ton opiniâtreté ? A la mort, peut-être ; à l'infamie, pour sûr.

— L'infamie, jamais ! L'homme se rend infâme par lui-même ; d'autres ne peuvent lui imprimer cette flétrissure. Quant à la mort, elle ne m'effraie dans aucun cas. La conservation de la vie ou de la fortune par le sacrifice des convictions profondes est une indignité, une lâcheté. Par la terreur, vous n'obtiendrez rien. Tuez-moi, si c'est votre bon plaisir. Je crois fermement dans la justice de Dieu et dans l'immortalité de l'âme. Je suis donc tranquille.

Ivas rit, en se radoucissant un peu.

— Tu es un grand enfant, mon cher, dit-il, d'un air de compassion. Je te plains, car tu n'es pas un homme de notre siècle ; je te regarde comme un phénomène, comme un mortel qui vient de se réveiller, après mille ans de sommeil, dans une époque toute différente de la sienne... Pourtant je t'estime...

Jacob lui tendit la main en silence.

— Tu ne me changeras pas, dit-il ; en vain voudrais-tu l'essayer. Je sens que le monde qui m'entoure n'est pas fait pour moi, mais, puisque j'y suis et que j'y vis, ce n'est pas sans quelque dessein de la Providence.

— Je reviens à mon exigence pécuniaire.

— Ivas, de quelle somme as-tu besoin *pour toi-même ?*

— Rien, pour moi ; tout, pour le pays.

— Et c'est pour l'achat des armes ?

— Oui, ma conscience ne me permet pas de mentir.

— Et la mienne m'ordonne de ne rien donner.

— Tu es le premier qui me refuse d'une manière aussi péremptoire. Ta conduite est d'un mauvais exemple. Une condamnation rigoureuse t'attend. Je la voterai, la douleur dans l'âme. Jacob, tu mourras !

— Je puis mourir d'un instant à l'autre. Et votre menace ne me fera pas reculer d'une semelle.

— Je t'en supplie mon ami...

— Ne me supplie pas, c'est en vain. Dites-moi que vous réclamez de l'argent pour sauver des gens poursuivis par le gouvernement russe, leur faciliter la fuite, et pourvoir à leur existence, je suis prêt à me réduire à la mendicité pour cela... mais pour votre révolution insensée, pas un liard.

— Je n'insiste plus, mais.....

— C'est bien ! as-tu vu Gromof ?

— Une vingtaine de fois.

— Qu'avez-vous à répondre à son argument?

— Qu'il est un Russe, par conséquent ardent en paroles, timide en actions,.. Pour les Russes, jamais le moment n'est opportun. Leurs conspirations se dénouent par le mot de Nicolas, calmant une émeute populaire : « A genoux, misérables ! » Ils pataugeront encore cinq siècles ; et de plus, je crois Gromof un agent de la police. Individu fort suspect !...

— Ce qu'il dit s'accorde très bien avec la situation réelle des choses.

— Je suis de ceux qui repoussent tous les raisonnements en se bouchant les oreilles. Le bon sens, la circonspection sont des mots vides pour nous. Vive la sainte exaltation ! Vive l'ardeur poussée jusqu'à la folie ! Nous marcherons contre les troupes avec nos bâtons, convaincus de remporter la victoire.

— Vous êtes des héros et je vous admire. Mais comptez vous bien : combien sont les exaltés de cette trempe ?

— Une dizaine ou un million... qu'importe ; les masses nous suivront.

— Ces masses se réduisent à une poignée d'hommes la plupart coureurs d'aventures, qui seront plus embarrassants qu'utiles.

— A la fin, tu me fâches. Adieu, égoïste, poltron... je me lave les mains sur ce qui t'adviendra.

— Mais avant de nous quitter d'une façon hostile, donne-moi une bonne poignée de main comme autrefois, Ivas, et que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Ivas hésita.

— Non, s'écria-t-il, j'ai cessé d'être ton ami et dorénavant je serai ton ennemi...

— Tu perds la tête, Ivas !

— Tout entier j'appartiens à la cause de la révolution, plus d'amitié. Bonsoir !

— Attends encore...

— Nous donnes-tu de l'argent ?

— Impossible.

— Tu persistes à ne pas sacrifier ton opinion personnelle aux intérêts de la patrie ?

— Agir contre mes principes, mes convictions, jamais !

Ivas était égaré par son enthousiasme, mais par nature honnête, aimant ; au seuil de la porte, une vive émotion s'empara de son cœur, il revint sur ses pas.

— Après tout, dit-il, la larme à l'œil, je t'estime. Embrassons-nous.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ivas dit ensuite à Jacob d'une voix sourde :

— Et pourtant si demain je reçois l'ordre de te tuer pour ta désobéissance au comité révolutionnaire, je viendrai de sang-froid te poignarder. La patrie avant tout !

— Héroïsme aveugle que je respecte sans le partager! Temps affreux que celui où nous vivons. Combien horrible est le régime qui provoque la haine, familiarise les âmes probes avec le crime, et transforme en assassin

l'ami de la veille ! Quelle ne sera pas la responsabilité devant Dieu de ces gouvernements dont les actes tyranniques engendrent un tel désespoir !

Ivas, sans rien répondre, se retira tout ému (1).

Jacob s'attendait à recevoir dès le lendemain sa sentence de mort. Mais elle n'arriva ni ce jour-là ni plus tard. Ivas répondit pour son ami qui ne fut même pas déclaré traître à la patrie. Tout le parti révolutionnaire, y compris Ivas, cessa néanmoins d'avoir des rapports avec lui. On le considéra dès ce jour comme un homme dont le parti révolutionnaire n'avait à tirer aucun avantage.

(1) *All is true ;* la scène tout entière est d'une scrupuleuse authenticité. Nous avons tenté de la rendre telle qu'elle s'est passée, sans rien omettre, sans rien ajouter. (*Note de l'auteur.*)

XIX

DOULEUR D'UN PÈRE

Deux jours après cette scène dramatique que nous venons de raconter, Jacob était seul chez lui quand il vit entrer ce Jankiel Meves qui avait fourni à Ivas son premier abri.

Le vieillard triste et pensif commença par dire qu'il profitait de son séjour à Varsovie pour revoir Jacob pour lequel il avait une estime particulière et qu'il considérait comme l'espoir d'Israël. Puis on parla des troubles du pays. Jacob exposa sa manière d'envisager la situation et les vains efforts qu'il avait faits jusque-là pour retenir la jeunesse courant à une perte certaine. Il ajouta qu'il était découragé, car ses conseils étaient repoussés avec mépris, indignation ou rage.

— Ce n'est pas une raison, répondit le visiteur, pour abandonner votre mission de paix, qui est d'inspiration divine. Toutes les vérités, ajouta-t-il, sont de prime abord mal reçues par les hommes. Mais elles s'implantent bientôt. Et ceux-là même qui ont haussé les épaules et se sont bouché les oreilles ne tardent pas à en devenir les adeptes et les propagateurs les plus fervents.

— Merci de vos consolantes paroles, répondit Jacob, vous rallumez l'espérance dans mon cœur.

— Hélas ! moi qui cherche à vous consoler, je suis un père infortuné, en proie à la plus poignante douleur. Dans ma maison, la honte et le deuil sont entrés. Un serpent s'est glissé furtivement jusqu'au pied de mon lit. Il a tout souillé de son venin...

— Je n'ose vous prier de vous expliquer.

— Je veux tout vous dire... Ce n'est pas un secret. Le mal est difficile à cacher, quand le malfaiteur lui-même s'en vante... A quoi me sert cette richesse amassée à la sueur de mon front ? Maintenant que pour moi ma fille chérie n'est plus qu'une étrangère, que Lia est morte pour son père !... Vous connaissez les David Seebach, père et fils. Triste maison où la Sainte Loi est négligée, tournée en ridicule. Pourquoi ma fille a-t-elle portée ses yeux sur cette demeure ? Mieux eût valu pour elle de mourir ! Lia... ma Lia... a été enlevée par le jeune David qui l'a ensuite abandonnée à sa honte. Et, moi, je dois lui refuser un refuge sous mon toit afin que son contact ne souille pas une sœur pure et innocente ! Mes coffres regorgent de valeurs ; elle gémit, la malheureuse, dans le plus complet dénuement. Peut-être la faim la torture-t-elle ! David était marié. On l'ignorait, car il vivait comme il vit encore loin de sa femme. Vous avez vu Lia quand vous êtes venu chez moi. Candide enfant, elle ignorait la trahison. Elle était belle, la voici flétrie ! Si jeune, que va-t-elle devenir ?...

A ces mots, le vieillard essuya les larmes qui ruisselaient sur son visage et, dans son désespoir, s'arracha les cheveux.

— Vous êtes, reprit-il, honnête et bon ! ne me repoussez pas !... Secourez-moi !... Moi, son père, l'honneur exige que je ne tende pas la main à l'enfant déchue, cette main qu'embrassent les lèvres chastes d'une autre fille... Mon cœur se brise... Et je viens à vous...

— Je suis à votre service... Où est l'infortunée ?

— Ici, à Varsovie. Mais il ne m'est plus permis de la voir et elle n'oserait affronter ma vue... Le vil séducteur l'a quittée après l'avoir déshonorée... Qui sait à quel degré de misère elle peut tomber !... Je lui apporte de l'argent. Mais pour elle comme pour moi, il faut qu'elle ignore d'où lui vient ce secours... Voulez-vous vous en charger ?...

— Certainement !... Disposez de moi !

— Voilà l'aumône... Prenez-en ce que vous jugerez convenable pour la mettre à l'abri du besoin, lui procurer une existence tranquille... Qu'elle sache où reposer sa tête, qu'elle puisse au moins pleurer à son aise loin des regards moqueurs, qu'elle ne manque de rien ! Voilà ce que je vous prie de faire pour moi.

Le vieillard prit dans sa poche un portefeuille, le déchira dans son impatience à l'ouvrir, et, de ses mains tremblantes de fièvre, il déposa sur la table des billets de banque et un chiffon de papier portant en hébreu l'adresse de Lia...

Il serra ensuite Jacob dans ses bras.

— Je pars aujourd'hui même, balbutia-t-il, la voix brisée par les sanglots. L'air me pèse dans cette ville... Écrivez-moi... Non !... Non !... N'écrivez pas !... Je reviendrai moi-même... Vous me raconterez tout de vive voix... Sauvez-la !... L'enfant est faible, chétive, habituée à être dorlotée !... Maintenant misère... travail... souffrance !...

— Cessez de vous déchirer le cœur. Rapportez-vous-en à moi. Je serai un fidèle intermédiaire.

— Ne regardez pas à l'argent ! Disposez-en sans économie !... Mais, je vous en supplie, qu'elle ne devine pas qu'il vient de moi ou de sa mère. Laissez-la plutôt croire que des parents éloignés, lui envoient ce secours... que Dieu a touché leurs cœurs en sa faveur !...

A ces paroles, Jankiel leva les yeux au ciel. Un passage des Psaumes revint à sa mémoire et il récita une prière.

Jacob était ému jusqu'aux larmes.

— Je vous remercie de votre confiance, dit-il, elle m'honore d'autant plus que vous me connaissez à peine.

— J'ai entendu dire beaucoup de bien de vous. Voilà ce qui m'a poussé à vous ouvrir mon âme et vous montrer mes plaies comme à un médecin compatissant. Au revoir !

XX

MUSE S'AMUSE AVEC LES RUSSES

Depuis la soirée où Jacob s'était montré si Joseph auprès de Muse, ses rapports avec la jeune fille se refroidirent graduellement. Il résulta d'une délibération entre elle et sa mère qu'on ne pouvait plus guère compter sur lui et qu'on se bornerait à ne pas rompre tout à fait avec une connaissance qu'on garderait en réserve. Henri Segel, quoique marié, promettait bien davantage ; Muse ne se faisait pas d'illusion sur le genre d'amour qu'il avait pour elle. C'était un amour d'épiderme, amour qui n'en mérite pas le nom, dure peu de temps mais entraine souvent à de grandes folies. Mme Wtorkowska, inquiète de nouveau, insista sur la nécessité d'élargir le cercle de leurs connaissances, et dit à sa fille :

— Puisque ces idiots ne t'apprécient pas à ta juste valeur, je suis d'avis de chercher des relations parmi les Russes. Ils aiment la société et sont meilleurs experts en grâce et en beauté que nos gandins varsoviens... Attirons-les chez nous.

— Excellente idée, maman ! Chez les Russes, une femme accomplie, c'est-à-dire douée de beaucoup de

talents, est une rareté et peut prétendre à tout. Chez nous, c'est moins rare et on exige toutes sortes de vertus... Avec Jacob, rien à faire. Honnête garçon. Mais insensible. J'ai presque embrassé le judaïsme et ça ne m'a pas servi à grand'chose. Cette comédie me fatigue. Je n'ai pas envie de la prolonger. On n'obtiendra rien de ce glaçon, rien... Rien !... J'en ai eu la preuve dans notre dernier tête-à-tête... Sans avoir pour Henri une affection particulière, je t'avouerai, maman, que je compte beaucoup sur lui. *Il est à moi*. Tilda va de plus en plus mal. *Elle dépérit à vue d'œil*. En supposant sa guérison, ce n'est pas un obstacle. Elle n'a pas d'enfants... Le divorce est en usage chez les juifs... Et voilà un mari tout trouvé !...

— Ma chère petite âme, la *lune de miel* serait douce... Mais ensuite... Tête froide, tempérament de feu... Cet homme n'est pas rassurant...

— Quant à moi, il ne m'épouvante pas... Je sais le prendre... Tandis qu'avec Jacob aucun moyen n'est bon... Les larmes, peut-être !... Je ne suis pas prête à recommencer ce jeu ! L'individu est trop ennuyeux, trop pathétique !

A la suite de cette conversation, le colonel Sofronof et le major Ierasimofskoy furent introduits dans la maison de Mme Wtorkowska qui tenta d'abord de les éblouir par l'élégance et l'éclat de ses réceptions. Muse les captiva tous deux. Sofronof devint sérieusement amoureux mais comme c'était un homme très pratique, s'occupant beaucoup de politique, il voulait ainsi qu'il se l'était promis à lui-même, *faire d'une pierre deux coups*. Il sonda Muse sur ses opinions, ignorant qu'elle les cultivait toutes, sans avoir aucune. Elle les adaptait aux circonstances, aux personnes, à ses intérêts; elle avait chanté dans les concerts de la Ressource, des hymnes patriotiques, mais avec la même ardeur elle avait appris les chants russes *Boge tsara Khrani* (que Dieu garde le tsar), le *Sarafane* rouge, etc... et sur son piano vivaient en bonne har-

monie les inspirations polonaises et les compositions officielles de Lvof et Glinka à la gloire de la sainte Russie.

L'assiduité du colonel engagea la mère et la fille à faire montre d'idées conservatrices. Elles déblatérèrent contre les révolutionnaires et les patriotes. Du reste, cela concordait avec le ton et les allures aristocratiques qu'elles se donnaient.

Sofronof était d'une ruse et d'une adresse consommées. Avant d'avoir bien étudié ces dames, il les avait cru d'ardentes Polonaises et s'était bien gardé de choquer les sentiments qu'il leur supposait. Il parlait avec respect des gloires de l'ancienne Pologne, avec attendrissement des souffrances de la Pologne contemporaine.

Au début de sa passion pour la belle virtuose, il avait eu la tentation, en vrai Russe pratique qu'il était, d'impliquer la jeune fille dans quelque menée politique, et de la faire enfermer sur une dénonciation pour deux ou trois mois dans la citadelle. Là, il aurait pu entamer, dans les ténèbres d'une cellule, les premiers chapitres de son roman d'amour. La chose ne présentait aucune difficulté. L'arrestation était toute simple... il avait tant d'amis dans le Conseil de Guerre !... Réflexion faite, il avait abandonné ce beau projet qui a été plus d'une fois mis à exécution par les galants officiers du tsar. Ces Russes, sont tellement excentriques, que leur amour même a quelque chose d'original.

Après quelques visites, le colonel constata qu'il pouvait être franc dans son langage avec ces dames, sans danger de blesser leur susceptibilité polonaise. Mme Wtorkowska parlait avec enthousiasme de la dynastie régnante et se plaisait à dérouler ses souvenirs des règnes de Nicolas et d'Alexandre Ier, dont sa mère, comme elle le racontait, avait reçu en cadeau un collier d'améthystes. Elle ne disait pas au prix de quel service. On le devinait. Muse, libérale en paroles autant qu'il est permis de l'être sous le régime russe, voulait l'émancipation des serfs et exaltait les autres réformes d'Alexandre II;

Comme sa mère, elle avait soin de maudire la révolution et les révolutionnaires. Sofronof comprit, après avoir écouté ces dames, que le salon où sa bonne étoile l'avait conduit, pouvait facilement devenir le centre d'une active réaction politique.

Epris de Muse — à la russe — bon musicien et *dilettante* passionné, il édifia tout un plan de conduite où il n'oublia pas l'éventualité du mariage. Avec l'aveuglement ordinaire aux hommes fraîchement arrivés dans une contrée étrangère, il se trompa du tout au tout sur l'importance, l'influence et la position sociale de Mme Wtorkowska. Ni leur ton, ni leurs manières, ni leur élégance empruntée ne lui dessillèrent les yeux. Il prenait pour de l'argent comptant leur luxe menteur, leurs prétendues relations dans le grand monde, leur valeur de mauvais aloi. Il s'étonnait seulement un peu, mais sans en deviner la cause, du silence ou du sourire qui accueillait le nom de la famille Wtorkowski, quand il la mentionnait. Il attribua cette malveillance polonaise aux opinions russophiles de ces dames.

Muse sut admirablement attirer, encourager, mettre à leur aise ses visiteurs. Après chacune de ses visites, le colonel était amené à revenir le lendemain ou dans un court délai. C'était une commission dont il était chargé, un renseignement à apporter, ou quelque anecdote promise.

La mère se montrait on ne peut plus accommodante. Le plus souvent elle prétextait les soins du ménage pour quitter le salon où, du reste, elle paraissait à moitié sourde. Sofronof en était ravi.

Au bout de quelques semaines de préludes, il se trouvait ainsi seul avec Muse.

— Mademoiselle, lui dit-il, excusez-moi de vous infliger une conversation sérieuse au lieu de vous exprimer tout ce dont mon cœur déborde. J'ai à vous communiquer une préoccupation qui m'obsède. Vous et madame votre mère, vous pourriez, je crois, avoir une heureuse

influence sur les événements actuels. Pourquoi n'en profiteriez-vous pas? La révolution se prépare. Nous sommes ici, malgré les forces militaires dont nous disposons, dans un pays presque inconnu et nous sommes embarrassés dans le choix des mesures pour le maintien de l'ordre public. Il dépendrait de vous de nous être d'une grande utilité.

— Comment? Nous, des femmes?

— Les femmes jouent en Pologne un rôle proéminent. Elles sont de toutes les manifestations.

— Ces femmes-là sont de la basse classe; non de l'aristocratie, de la haute société.

— Pourquoi cette haute société féminine qui a une opinion, ne la proclamerait-elle pas?

— Les dames comme il faut ne peuvent pas se compromettre dans la rue.

— Elles pourraient agir sans quitter leurs salons.

— Mais pourquoi nous plonger dans ces questions politiques?

— En temps ordinaires, ce serait fâcheux de vous en mêler, mais dans un moment de désordre comme celui-ci, ce serait remplir un devoir. Le gouvernement a le droit de réclamer votre concours, votre aide pour la pacification des esprits.

— En quoi pouvons-nous être utiles?

— A nous éclairer sur la situation. Je vous jure que j'ai à cœur le bien du pays, dans de justes limites et en union indissoluble avec la Russie. Malheureusement, moi et les autres nous n'y voyons goutte.

Muse comprit où il voulait en venir. Elle rougit à cette insinuation, mais cette rougeur passa furtivement sur son visage avec la rapidité d'un éclair. En se prêtant aux vues du colonel, c'était, pensa-t-elle, acquérir de la puissance, c'était s'élever à toutes les grandeurs... Son imagination vagabonde la transportait déjà jusqu'aux marches du trône, jusqu'à l'alcôve impériale. Elle se regarda dans la glace, et s'avoua que son rêve soudain

d'éclat à la cour, avait chance de se réaliser et sous cette impression elle reprit :

— Cher colonel, parlez-moi avec une entière franchise. Je vous écoute.

— Soyez ma conseillère et mon guide ! dit Sofronof. Vous avez de nombreuses relations. Vous voyez beaucoup de monde. Aidez-moi à agir sur eux. Marchez avec moi, la main dans la main.

Muse rougit de nouveau, mais elle surmonta ce trouble et baissa la tête :

— Je n'aime pas, répondit-elle, la politique et ses complications scabreuses. Pourtant, si, comme vous le pensez, je suis capable de me rendre utile, je me dévouerai de plein cœur. Mais faire de la politique, c'est jouer avec le feu. A ce jeu-là, on se brûle souvent. Dans ma situation de demoiselle, surtout, cette occupation peut nuire à ma réputation, et perdre mon avenir. Il est si facile aujourd'hui de tomber en suspicion.

— Pourquoi de telles craintes ? reprit le colonel en souriant. Vous viendrez à Pétersbourg. Vous y trouverez le meilleur accueil. Et tout homme, sur qui vous daignerez jeter vos yeux noirs irrésistibles, s'estimera heureux, si haut placé qu'il soit...

Il s'interrompit ; le sens mystérieux de la phrase avait été rendu compréhensible à Muse par quelque ouverture antérieure. Mlle Wtorkowska jugea qu'il valait mieux pour le moment ne pas mettre les points sur les *i*, car elle s'était empressée de répondre d'un ton badin :

— Allons donc ! Mon cher colonel, vous m'avez mal comprise. J'ai simplement voulu dire que la politique cause bien des déboires.

Sans plus ample discussion tous deux s'entendirent.

Quelques jours après, le salon de Mme Wtorkowska s'ouvrait avec pompe. La réunion très bariolée avait été récoltée un peu partout : elle se composait de modérés, de blancs, de gris, de rouges, de bleus, de verts rouges.

C'était, d'après les indications de Sofronof, *un terrain neutre*, pour arriver à l'entente mutuelle.

Jacob s'y trouvait plutôt comme spectateur que comme acteur. Depuis la fameuse soirée, reproduction adoucie d'une scène biblique, Muse le battait froid. Elle ne l'invitait plus aux intimités des dialogues à l'écart, elle ne le bombardait plus de petits billets, elle ne l'engageait plus à des promenades sentimentales. Ce changement à vue convenait à Jacob, las déjà des empressements des premiers jours.

Henri Segel, visiteur très régulier, très assidu, était au milieu des Russes dans un élément à son goût. Il se lia avec eux. De là des entrevues fréquentes, des invitations réitérées, des soirées, des dîners, etc... Tilda, que l'influence de Jacob faisait vivre dans une autre sphère intellectuelle et morale, était contrariée par ces passe-temps multipliés. Mais son pouvoir était très limité, sinon nul. Maîtresse absolue dans deux petites chambres au milieu de ses fleurs et de ses livres, elle vivait, hors de cet horizon, en étrangère dans sa propre maison. On se contentait de lui annoncer que tel jour, tels invités dînaient et on les lui présentait souvent sans son consentement préalable. A table, la tournure et l'esprit de la conversation la vexaient douloureusement. Le mari s'en apercevait bien, mais ne s'en souciait guère.

Jacob, absorbé par les événements politiques, ne venait que rarement, d'autant plus qu'il était toujours sûr d'y coudoyer des Russes, dont la fréquentation lui répugnait. Il ne pouvait espérer d'eux un peu de franchise et il ne pouvait leur parler en toute liberté ; cette contrainte le mettait dans une position gênante et désagréable.

La présomption et l'opiniâtreté accompagnent habituellement une civilisation imparfaite et superficielle comme celle des Russes. Pour paraître progressifs et libéraux, ils expriment souvent dans la conversation des idées avancées qu'ils ne songent nullement à mettre en

pratique : à la sincérité, ils répondent par le mensonge.

La vie de Tilda devenait de plus en plus triste et isolée. Elle dépérissait. Sa toux augmentait. La fièvre la minait. Elle passait des journées entières à faire de la musique, pour s'abstraire, pour oublier la routine journalière d'une insipidité croissante.

Cette distraction épuisait ses forces, sa santé empirait, mais elle refusait de se soumettre à tout traitement. La nuit, elle se plongeait dans la lecture, se créant ainsi un monde artificiel, imaginaire... Sa seule consolation, sa seule joie, était de causer avec Jacob qui recevait ses confidences. Mais il arrivait le plus souvent que Henri ou quelqu'un de ses nouveaux amis se jetaient en tiers dans ces entretiens. Alors, Jacob se bornait à constater, par un examen rapide, les progrès de ce mal caché qui creusait le visage de la jeune femme, et celle-ci regardait si le front du jeune homme était plus assombri, plus soucieux. Ensuite, ils se serraient silencieusement la main et se séparaient.

Il advint cependant, qu'au thé du soir, il n'y avait auprès de Tilda, quand Jacob arriva, que l'ancienne gouvernante anglaise devenue une amie de la maison. La femme de Segel était altérée de sympathie.

— Comme tu viens rarement ! lui dit Tilda. Je sais que ce n'est pas indifférence de ta part, mais si je n'avais pas tant de confiance en toi, je pourrais accuser Emma de me priver de ta société.

— Pourquoi plutôt Emma ?

— Parce qu'il est évident qu'elle fait des frais en ton honneur.

— En mon honneur et en l'honneur d'une dizaine d'autres ! Le colonel Sofronof et jusqu'à Henri, ton seigneur et maître.

— Rien d'étonnant que sa figure fraîche et rose plaise à Henri, comparée à ma pâleur et à ma fatigue. Là-bas, sourires et chansons; ici, soupirs et pleurs. Cette préférence s'explique et je ne saurais lui en vouloir.

— Eh bien, moi, je lui en veux !

— S'il était plus sensible, je me reprocherais de ne pas l'aimer. Il est juste comme je désire qu'il soit : convenable, poli, froid en me laissant ma liberté entière. Depuis longtemps Muse l'a ensorcelé.

— En s'ensorcelant elle-même.

— Pourquoi serions-nous, toi jaloux, moi jalouse? Que nous importe !

— La conduite d'Henri est indélicate...

— Qu'importe puisque je ne l'aime pas !

Jacob se leva, fit quelques pas dans la chambre et revint près de Tilda qu'il regarda fixement :

— Pardonne-moi, dit-il, une idée folle vient de s'emparer de moi.

— Quelle idée, dis-la-moi vite..,

— Le divorce !...

— Non ! non ! répondit-elle toute troublée; à celui que j'aime de toute mon âme, je ne veux pas apporter un misérable reste de vie, un cœur étiolé, un esprit malade. Ta pensée est vraiment folle et coupable. Nous n'avons pas le droit d'arriver au bonheur par le scandale... Le bonheur gagné ainsi cesserait d'en être un. Ne sommes-nous pas heureux comme nous sommes? Que nous faut-il de plus? Nous pouvons nous voir, causer, nous serrer la main et penser l'un à l'autre... Ce qui nous est permis doit nous suffire. Nous rapprocher serait peut-être un désenchantement pour nous. Est-ce la peine d'échanger notre amour juvénile et chaste pour un lien banal et officiel. Ne renonçons pas à notre existence supportable, à tout prendre, pour des rêves. Humiliée, froissée, flétrie par les embrassements d'un autre, je ne suis plus celle qui t'a aimé jadis. Non ! Non ! Jacob, au nom de notre amour, plus un mot sur ce sujet. Ne me tente pas ; ne me fais pas croire à la réalisation possible d'une impossibilité.

— L'impossibilité n'est que dans ton imagination. La chose est très faisable, chère Tilda. Qu'est-ce qui t'atta-

che à ton mari ? Ce n'est pas son indifférence pour toi, ni la tienne pour lui. Vous n'avez pas d'enfants !

— Ne me force pas à rougir, Jacob... Suivant moi, une femme ne doit appartenir qu'à un seul homme. Quel que soit son sort, heureux ou malheureux, elle doit le subir humble et résignée !... Il ne m'est pas donné de recommencer la vie. Du reste, je suis au seuil de la tombe, toi, tu es à l'entrée de l'existence.

— Je pensais que tu m'aimais autant que je t'aime, Tilda.

— Davantage, car j'ai le courage de me sacrifier à ton bonheur. Tu ne saurais croire combien cette idée de t'appartenir me trouble l'esprit ! Te le dirai-je ? Cette tentation m'est venue plus d'une fois. Toujours je l'ai repoussée comme je la repousse maintenant. Aie pitié de moi. Ne m'oblige pas à pleurer... Je suis faible !... N'abuse pas de ta force de raisonnement...

— Mais cet homme est tout à fait indigne de toi !

— Indigne ou non, je l'ai épousé...

— Et si lui-même il désirait le divorce... S'il voulait t'y contraindre...

— En as-tu quelque indice ?

— Non !

— Eh bien alors, tais-toi ! Tais-toi ! Même s'il me chassait, je refuserais d'être à toi.

— C'est inconcevable ! Tilda, c'est de la folie !

— Non ! C'est de l'amour ! L'amour entier d'une femme qui sait aimer chastement. Te donner ma main, ce serait te donner sa place... Après lui !... Oh ! non ! ce serait trop humiliant pour toi !...

— Tu es un ange ! Mais je te voudrais femme !

— Tâchons, au contraire, de nous élever au-dessus de cette humanité croupissante.

— Tu peux t'envoler vers cet idéal. Et moi, non !

— Je comprendrais, reprit Tilda avec une rougeur fiévreuse au visage, je comprendrais un instant d'aberration, une chute soudaine et imprévue; mais je n'ad-

mets pas la profanation consciente et calculée d'une femme... Celle qui a pressé deux hommes sur son sein, devient ensuite comme une auberge ouverte à tous... Un seul ! rien qu'un seul ! à la vie, à la mort !

— Et le seul c'est Henri ! C'est donc lui !

— Non ! ce n'est pas lui ! C'est toi, Jacob ! L'autre n'a eu qu'un corps fané ; à toi l'âme toujours vivante...

Après un moment d'exaltation elle reprit en se recueillant :

— Dis-moi, crois-tu à l'immortalité de l'âme et à la vie d'outre-tombe.

— Oui ! j'y crois ! autrement l'homme aurait une aspiration que Dieu ne saurait réaliser. Comment admettre ce besoin d'immortalité que chacun porte en soi ; comment supposer que le pressentiment, la divination d'une existence future ne soient qu'illusion passagère et amère ironie du cerveau ? Quant aux conditions de cette vie future, voilà ce que nous ignorons. L'homme rêve qu'il se réveillera ailleurs tel qu'il a fermé les yeux ici-bas. C'est peut-être une erreur. Mais où il cesse de se tromper c'est quand il pense que l'âme ne saurait perdre les vertus acquises, les douleurs courageusement endurées. Certainement, il y a un autre monde.

— Tu jettes un baume sur mon esprit. Je désire croire. Mais c'est en vain que je cherche la foi dans les livres. Ils me bouleversent et finissent toujours par me confirmer dans mon ignorance qui se résume par ces mots : je ne sais rien.

— Oui ! Mais ce n'est pas dans les livres qu'on puise la foi. Elle provient d'une voix intérieure qui l'inspire et la ratifie.

— L'incertitude ! partout cette atroce incertitude !... Vertus, mérite, sciences, raison même : autant de toiles d'araignées que déchire le vent de l'orage ! C'est affreux pourtant de mourir avec cette idée de néant dans le cœur !

— La croyance en Dieu nous en garantit ! Dieu ne peut être injuste ! Il ne peut nous avoir inculqué de fortes et

persistantes espérances pour s'en faire un jeu cruel. C'est inadmissible, si on reconnaît sa loi. Ayons confiance en Dieu et observons ses commandements.

— Mais, où est-elle cette loi de Dieu? Dans les livres appelés saints? Les uns y découvrent une révélation, les autres de simples légendes populaires. Comme tout est incertain, froid, vide, effrayant...

Elle trembla à ces mots, comme si le spectre de la mort lui fût subitement apparu, escorté du néant.

Alors, elle se précipita au piano et joua une touchante fantaisie de Chopin que Jacob écoutait..... Quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Tilda poussa un cri d'effroi. Le rêve avait disparu. Elle retombait dans la réalité. Henri, le cigare à la bouche, se dressait entre eux.

— Tu as donc enfin daigné te souvenir de nous, dit-il tout goguenard à Jacob. Voilà assez longtemps qu'on ne te voit plus. Bonsoir, Tilda, fais-nous apporter du thé. Quelle heure est-il? Neuf heures. A dix, il faut que je sois au château. C'est à peine si j'ai le temps de me changer et de prendre du thé, bien préférable à celui qu'on nous servira là-bas — de la lavasse dans des tasses dorées... Mais comment avez-vous pu y tenir dans cette chambre? On y gèle!

— Je n'ai pas senti le froid, déclara Jacob.

— La musique te réchauffait alors. A propos, avez-vous entendu la dernière fantaisie de Liszt, jouée par Muse? C'est stupéfiant!

— Muse est une habile virtuose, mais sans expression aucune.

— Profane! Blasphémateur!

Jacob se tût. Tilda allait intervenir, mais Henri regardait sa montre.

— Ce qui m'exaspère, c'est la cravate blanche! Mais on rencontre au château la meilleure compagnie. Le Namiestnik est l'homme le plus courtois du monde...

— Bonne nuit! dit Jacob en prenant son chapeau.

— Bonne nuit!...

XXI

LIA

Jacob ne trouva qu'au bout de deux jours, d'après une adresse imparfaite, le logis où se cachait Lia. Il avait obtenu quelques informations sur son compte : la misère de la pauvre enfant était horrible, mais elle la supportait sans se plaindre avec une angélique patience. Elle habitait dans la *rue des Jardins*, ainsi nommée à cause des jardins qui y abondaient autrefois mais qui chaque jour se rétrécissent et disparaissent.

La maison était vieille et délabrée. Elle possédait encore un jardinet planté d'arbres fruitiers. A l'ombre des pommiers et des poiriers poussaient des betteraves, des carottes, des pommes de terre et des oignons ainsi que des fraises et des framboises. Au centre, surgissait un magnifique tilleul — fantaisie du propriétaire. Cet arbre donnait beaucoup d'ombre et quelque profit par ses fleurs et ses abeilles.

Des étais soutenaient en maint endroit la masure affaissée et comme prête à choir. Les bardeaux des toits était couverts d'une mousse épaisse et rapiécés là où la pourriture les avait brisés. Au bas de la maison habi-

taient deux familles juives bénies de beaucoup d'enfants. Lia logeait au-dessus.

La propriétaire se tenait sur la porte. C'était une femme très grasse, affublée en guise de tablier d'un grand foulard de coton. Le portrait de Napoléon Ier, imprimé sur le tissu lui couvrait ainsi le ventre.

A la première question de Jacob sur la locataire qu'il cherchait, elle le regarda d'un air soupçonneux, en répondant :

— La femme que vous demandez habite bien ici, mais elle ne reçoit personne. Si, pourtant, quelque affaire importante amène monsieur...

— Oui ! c'est une affaire.

— En ce cas, vous la trouverez dans sa chambre. Elle descend rarement au jardin pour s'asseoir à l'ombre de notre tilleul, ce que nous lui permettons. Elle n'a pas droit au jardin, mais c'est une pauvre femme douce et tranquille..... Elle inspire de la compassion. La connaissez-vous, monsieur ?

— Un peu, presque pas, mais je suis envoyé par la famille, bredouilla Jacob embarrassé.

— Sa famille ! Enfin elle s'est souvenue de l'abandonnée ! Oh, mon bon monsieur, elle a bien souffert, allez !... Prenez l'escalier. Il y a un cordon de sonnette à sa chambre. Si vous aimez mieux, je monterai d'abord vous annoncer. Votre nom ? Peut-être refusera-t-elle de vous recevoir.

— Mon nom ne lui apprendrait rien ! répondit Jacob impatienté.

— En ce cas, faites comme vous voudrez ! à droite !

L'escalier sale et sombre, aux marches brisées et mal rajustées, possédait, au lieu de rampe un bâton accroché par ses deux bouts, à la muraille, au moyen de cordes. Les portes des chambres exhibaient de larges fentes à travers lesquelles filtrait librement la lumière en été, le froid en hiver.

Jacob frappa deux ou trois fois à la porte indiquée.

Pas de réponse. Il se décida à ouvrir avec précaution. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était navrant.

Une chambre ou plutôt un galetas misérable, nu, étroit, à peine éclairé par une petite fenêtre enfoncée dans le mur. Dans un coin un grabat et à côté un berceau d'occasion qui avait dû servir à plusieurs générations de bébés.

La tête appuyée sur une table grossière, une jeune femme dormait. La fatigue l'avait accablée tout à coup car elle tenait encore à la main un ouvrage de couture. Ses pieds touchaient le berceau où reposait un enfant chétif et malingre. La nourriture que le pauvre petit être puisait au sein maternel ne suffisait pas pour développer ses forces et sa vitalité.

Lia ouvrit ses yeux, tout gonflés de sommeil ; elle crut que l'intrus s'était trompé de chambre et allait se retirer. Elle resta sur sa chaise, inerte, les yeux baissés. Sa figure triste mais calme dénotait l'habitude de la souffrance et la résignation à la misère.

Jacob, debout sur le seuil, ne se décidait pas à entrer en matière. Lia l'interpella enfin après l'avoir salué d'un hochement de tête.

— Que voulez-vous, monsieur ? Que venez-vous faire ici ? Qui êtes-vous ?

— Je viens de la part de vos parents.

— Je n'ai plus de parents. Je suis orpheline ! reprit-elle toute craintive.

— Je suis envoyé pour votre bien. Ne vous effrayez pas. Je ne vous apporte pas de mauvaises nouvelles, fit Jacob d'une voix attendrie.

— Je n'attends de nouvelles de personne, de personne ! Laissez-moi, je vous en supplie.

En prononçant ces mots, sa terreur grandissait ; et pourtant il y avait dans ses moindres mouvements une grâce pleine de candeur et de charme.

Jacob commença par lui nommer son lieu natal. Elle se prit à pleurer à chaudes larmes.

— On m'a oublié là-bas, murmura-t-elle. Oh ! n'essayez pas de me tromper. Cependant, ajouta-t-elle, en le regardant fixement, vous avez l'air bon et honnête. Pourquoi aurais-je peur de vous ?

— Vous n'avez aucune raison pour cela.

L'enfant se réveilla. Il commença à geindre en tendant ses petits bras. La maman oublia ses propres douleurs et la présence de l'inconnu. Elle se pencha sur le berceau, sur ce seul lien qui la rattachait encore à la vie. Elle caressa la faible créature, lui sourit et lui adressa de ces paroles qui n'ont aucun sens pour les auditeurs, mais que comprennent les bébés avant de savoir parler. Dans ce tableau de sombre infortune il y eut comme un rayon d'or.

L'enfant se rendormit bientôt au milieu des câlineries de sa mère. Pendant cette scène intime, la belle chevelure de Lia s'était détachée. Elle tombait sur ses épaules en tresses épaisses dont la longueur dénotait qu'elle n'était pas mariée, car la loi judaïque oblige les femmes mariées à porter les cheveux courts. Elle répara, toute honteuse, le désordre de sa toilette, offrit à son visiteur l'unique chaise de la maison et s'assit, timide, sur le bord de son lit.

Pendant l'intermède entre la mère et l'enfant, Jacob avait examiné la chambre. Sur un petit poêle traînaient des pots qui prouvaient que Lia faisait elle-même sa cuisine. Contre la porte séchait du linge étendu sur une échelle. Malgré tout, la chambre était assez propre et, à travers l'étroite fenêtre, on entrevoyait les arbres verts et les oiseaux joyeux du jardin.

— Votre famille m'envoie, reprit Jacob. Vos parents peut-être trop sévères à votre égard jusqu'à présent ont encore de la tendresse en réserve pour leur fille... Vous manquez de tout...

— Non ! Je me trouve bien où je suis ! La maison est tranquille. On ne me dérange pas. On ne me questionne pas. Au commencement, c'était un peu gênant. Mainte-

nant les locataires sont accoutumés à me voir de loin et moi aussi...

— Si ce n'est pour vous, il faut, pour votre enfant qui dépérit, quitter cette maison. Voilà le but de ma visite. Vous prendrez un meilleur logement et une bonne pour vous aider.

Lia regarda Jacob de ses grands yeux qui s'emplissaient de larmes.

— Mais je ne désire rien ! dit-elle.

— J'apporte de l'argent, répondit Jacob.

— Je n'en veux pas ; je refuse cette aumône. Mon travail me fera vivre avec mon enfant.

— Votre travail tue le pauvre petit être qui se meurt de votre dénuement.

— Pourquoi vivrait-il avec ma honte gravée sur son front ? C'est ma consolation, c'est ma seule joie, mais combien il serait plus heureux de ne pas exister.

— Ne vous désespérez pas. Ayez confiance en la bonté divine. Votre faute provient surtout d'un homme méchant.

— Méchant ! Oh ! oui ! bien méchant ! Moi qui croyais à ses paroles, moi qui l'aimais tant... Est-ce que par hasard ce ne serait pas lui qui vous envoie ?

— Non !

— Jurez-le !

— Je le jure...

— Quelle est donc la personne charitable...

— Qu'il vous suffise de savoir que ce n'est pas lui. Quant à la personne dont je remplis la commission, elle vous est proche parente, mais ne me demandez pas son nom. Je n'ai pas la permission de vous le donner. Fiez-vous à moi. Je vous trouverai une maison tranquille et une protection tutélaire.

— Oh ! non ! ni protecteur ! ni tutelle !

— Comme il vous plaira. Mais au moins, déménagez et permettez-moi, en attendant, de vous laisser une petite somme pour vos dépenses...

— Dieu est miséricordieux, mais les hommes sont méchants. Je ne crois pas pouvoir nulle part être mieux qu'en ce coin, où je vis cachée et ignorée. Ailleurs, les curieux viendront...

— Tranquillisez-vous. Je réussirai à découvrir un asile aussi retiré mais plus commode.

— Dieu est miséricordieux, répéta Lia pour la seconde fois. Elle déposa un baiser sur le front de l'enfant et tendit à Jacob une main amaigrie, desséchée par la fatigue et la pauvreté.

— J'ai été trahie une fois... continua-t-elle, mais j'ai, malgré cela, confiance en vous. Ceux qui se sont vus obligés de me chasser vous envoient. Ils pleurent et m'aiment encore. Mais, si ce n'était pour mon enfant, je ne quitterais pas ce réduit. Je ne gagne pas assez pour deux. J'ai eu des journées affreuses. Une cruche d'eau, une croûte de pain sec et pas un liard pour du lait. Je ne savais où chercher du travail. Je perdais la tête !... J'appelais la mort... Et l'enfant demandait à vivre. Heures atroces ! Nuits terribles passées dans la faim et le froid !... Et l'enfant qui me déchirait le cœur par ses cris !... Oh ! vous ne sauriez imaginer une torture plus grande !...

— Vous allez en être délivrée ; mais une chose m'étonne, c'est que vous n'ayez pas demandé au séducteur du secours pour son enfant.

Lia eut une expression de colère et de menace :

— Moi ! s'écria-t-elle, moi accepter quelque chose de cet infâme ! Avant d'en arriver là, plutôt cent fois mourir après avoir vu mourir mon enfant. Il a voulu achever de m'avilir en m'assignant une aumône à vie. Je lui ai jeté son argent à la figure. Je ne veux jamais le revoir, jamais entendre parler de lui. C'est pour moi un étranger et jamais mon enfant ne le connaîtra : il aurait trop à rougir de ce père. Jamais de mes lèvres ne sortira son nom maudit et moi-même je l'effacerai de ma mémoire.

Peu à peu remise et rassurée, elle demanda plus hardiment.

— Êtes-vous aller chez nous? Avez-vous vu le vieillard dont je n'ose prononcer le nom, le vieillard à barbe blanche, et la mère affligée, et la sœur qui souffre de ma honte, et la maison où il faisait si bon de vivre avant qu'une coupable folie l'eût couverte de deuil et de honte?

— Non ! Je n'ai pas été chez vous récemment.

— Je crois vous reconnaître maintenant. Je vous ai vu à l'époque où nous étions tous heureux. Vous êtes venu un jour de Sabbat. N'est-ce pas ? Et vous avez eu un long et grave entretien avec le vieillard.

— Oui ! Et depuis ce temps, je ne suis pas retourné chez lui.

— Mais, ils vivent, n'est-ce pas ? Ils ne m'ont pas complètement oubliée.

— Oui ! Ils sont tous vivants. Ainsi que vous l'avez dit vous-même, Dieu est miséricordieux et sa miséricorde s'étendra sur vous.

— Sa plus grande faveur pour moi et mon enfant serait l'étreinte de l'ange aux mille yeux.

— La vie peut encore vous sourire.

— Jamais !

Jacob essaya de chasser ces sombres pensées et se leva pour prendre congé :

— Demain ou après-demain, dit-il, je reviendrai moi-même ou je vous enverrai quelqu'un. Je vais chercher pour vous un logement commode et une servante. Voici pour vos dépenses urgentes et pour de nouveaux vêtements.

Il posa de l'argent sur la table. Lia était, en effet, si mal habillée, qu'il lui était difficile de se montrer dans les rues.

— Soyez moins triste ! ajouta Jacob. Je veillerai sur vous.

Lia eut de nouveau un mouvement d'effroi. Elle voulut répondre, mais les paroles moururent sur ses lèvres, tant son cœur était serré. Des doutes revenaient encore l'assaillir. Jacob devina :

— Tout ce que je vous ai affirmé est complètement vrai. Je ne vous serai jamais importun. C'est de loin et invisible que je veillerai sur vous. De grâce, pas de crainte à ce sujet.

Il la salua respectueusement. Lia, voyant qu'il avait lu dans sa pensée, se repentit de ses injustes soupçons et s'inclina en signe d'adieu. Dès qu'il fut sorti, elle revint auprès du berceau et embrassa l'enfant endormi.

XXII

LA VIEILLE MÈRE

Emporté par le tourbillon d'une vie active, Jacob, à Varsovie, n'avait que de rares communications avec sa famille restée dans le district natal. Deux fois par an, il recevait par lettre la bénédiction de sa mère, des nouvelles de sa sœur et de son frère aîné. Malgré la distance intellectuelle que l'éducation avait mise entre lui et les siens, leur souvenir ne le quittait pas, et il s'acquittait scrupuleusement vis-à-vis d'eux de ses devoirs de bon fils et de bon parent. Depuis le bouleversement politique du pays, il avait été plus longtemps que de coutume privé d'une correspondance qui tranquillisait son cœur et à la régularité de laquelle il s'était habitué. Il en ressentait une certaine inquiétude.

Un jour, en rentrant chez lui, il fut averti par son domestique qu'une vieille femme, vêtue d'une façon étrange, et se disant sa propre parente, l'attendait au salon. En faisant son rapport, le serviteur avait l'air embarrassé.

— Je ne savais que faire, ajoutait-il gauchement; j'avais beau dire à cette personne que monsieur était absent,

elle s'est obstinée à ne pas s'en aller. Elle élevait la voix... Le bruit attirait l'attention de la livrée du premier... Et le vacarme eût été épouvantable, si, comme j'y ai d'abord pensé, j'avais repoussé cette femme sur l'escalier. Du reste, elle y aurait probablement attendu monsieur.

— Qui est cette dame ? demanda Jacob.

Le domestique, jugeant son maître d'après sa manière de voir, n'osait répondre :

— Je n'ai pas bien compris qui elle peut être... balbutiait-il. Elle n'a pas dit son nom distinctement... Je crois qu'elle vient demander un secours. Mais, au fond, je ne sais rien de positif.

Dès qu'il eût ouvert la porte, Jacob aperçut une femme qui faisait le tour du salon en examinant tous les objets avec curiosité. Elle était vêtue à la mode ancienne des juives polonaises. Sur une robe noire d'une coupe particulière mais très simple, elle portait des perles et une grosse médaille en or. Un mantelet également noir complétait cette toilette et son visage était parsemé de mouches suivant l'ancienne coutume des juives.

Jacob devina, plutôt qu'il ne reconnut sa mère et, avec un cri de joie, il se jeta à ses pieds et lui couvrit les mains de baisers.

La vieille, dans son émotion, voulut articuler quelques paroles qui expirèrent dans un sanglot. Ses yeux s'étaient remplis de larmes.

Jacob l'installa sur le canapé et courut lui chercher un verre d'eau. Dans sa hâte, il faillit renverser le domestique qui regardait à travers le trou de la serrure et eut à peine le temps de s'écarter un peu de la porte :

— Vite de l'eau ! cria Jacob. Tu as bien fait d'avoir reçu cette dame ! C'est ma mère !

— C'est justement ce qu'elle m'avait dit, bredouilla le serviteur discret, mais...

— C'est bien ! De l'eau, te dis-je !

A son retour, Jacob trouva sa mère déjà remise :

— Dieu d'Israël, Schaddaï, toi que vénérait mon

défunt, combien a été grande ta bonté envers mon enfant ! Oh ! Si son père voyait l'éclat qui l'environne, il n'aurait pas assez de prières pour te remercier, Dieu de Moïse. Hélas ! moi, je ne peux te remercier que par mes larmes.

— Ce que Dieu m'accorde de plus précieux, c'est la joie de ton cœur maternel...

— Ta prospérité est la récompense céleste des vertus de ton père. Cette récompense n'a pas été accordée à tous mes enfants... Sarah est malade... Les enfants de Miriam ne vivent plus... Je n'ai pu résister au désir de t'embrasser encore une fois avant de mourir. Je me disais : peut-être, il aura honte de sa pauvre vieille mère... Cela me retenait. Ensuite j'ai pensé qu'au pis aller je pourrais au moins te voir, ne fut-ce que de loin, et te bénir à la dérobée.

— Comment pouvais-tu, mère chérie, supposer dans mon cœur une telle ingratitude et un tel oubli des commandements de Dieu ?...

— Oh ! mon Jacob, je connais le monde. Ton frère aîné me respecte, quoique je ne sois pas sa mère, mais seulement la femme de son père. Il est bon, néanmoins, si je viens chez lui pauvrement vêtue et qu'il ait des visites élégantes, je m'aperçois bien que je le fâche... Mais toi, sois rassuré, je ne me montrerai plus dans ta demeure...

— Ce serait cruellement m'offenser. Jamais je ne rougirai devant le monde ni de ma mère, ni de mon père, ni de ma race, ni de ma croyance, ni d'aucune chose sainte. Cacher d'où l'on vient, c'est un sot orgueil, un criminel mensonge.

En ce moment rentra le domestique tout ébouriffé.

— Le monsieur, qui de coutume entre sans se faire annoncer, est là. Dois-je l'introduire ?

— Certainement.

Le père de Tilda parut. Il ne reconnut pas d'emblée sa parente et fut surpris de voir une vieille juive assez

baroque assise sur le canapé. Il soupçonnait Jacob d'avoir une visite d'un autre genre.

— Vous vous rappelez, chère mère, monsieur Samuel, notre parent et mon tuteur? Je lui dois tout. Le voilà.

— Après Dieu, c'est à lui que nous devons le plus de reconnaissance ! répondit immédiatement la mère de Jacob.

Malgré tout, le père de Tilda était gêné. Il crut cependant devoir adresser quelques paroles courtoises à la bonne femme, ce qu'il fit assez maladroitement en phrases banales et décousues. Pour sortir d'embarras il prétexta une affaire personnelle et attira Jacob dans une autre pièce.

— J'avais à me consulter avec toi, lui dit-il, mais nous pouvons remettre cela à une autre fois. Pour le moment, dis-moi ce que tu comptes faire de ta mère.

— Ce nom de mère est ma seule réponse.

— Belle phrase. Mais la sensiblerie nuit. Ne te compromets pas aux yeux du monde. Cette femme cocasse et drôlement attifée, si on la voit chez toi, te fera du tort et à nous en même temps. Les hommes sont farcis de préjugés qu'on ne viole pas impunément.

— Je n'en tiendrai pas compte. Je ne me soucie pas de cultiver la connaissance de ceux que mes égards, mon affection pour ma mère choqueront. Ce sera la pierre de touche de leur valeur. Je serai fixé sur eux. Ainsi se sépare l'or du cuivre.

— Trêve de poésie et rentrons dans la prose de la vie ! Sitôt que le monde a flairé un juif, il ne supporte que son parfum adouci et les effluves de la *iarmulka* le dégoûtent.

— Je ne ferai aucune concession à ce préjugé du monde.

— S'il en est ainsi, épargne-moi l'honneur de recevoir chez moi la visite de ta mère.

Jacob pâlit, frissonna et se mordit les lèvres :

— Vous avez été mon bienfaiteur, articula-t-il lentement, ne me le faites pas oublier.

— Excusez-moi, il y a des degrés dans le judaïsme ; par exemple moi, je me donne pour un descendant de juifs allemands.

— Est-ce que l'espèce allemande vaut mieux ? demanda Jacob avec un sourire de pitié.

— Peut-être non... Mais elle est mieux considérée grâce à son instruction et à son passé différent. Est-ce que ta mère demeurera chez toi ?

— Je l'espère. Je serai content de l'avoir près de moi.

— Inutile de raisonner avec toi. On ne te convaincra pas ; mais si tu as des vues sur Muse, je te conseille de ne plus y songer...

— Je ne songe guère à Mlle Wtorkowska.

— Pourtant, il court des bruits...

— Ces bruits n'ont aucune base.

— La présence de ta mère dans ton appartement choquera bien des gens.

— Tant pis. Je ne leur offrirai pas ma mère en holocauste !

— Est-ce qu'elle n'a amené personne de la famille ?

— Je crois qu'elle est seule. Pauvre et excellente femme ; pour me voir elle a entrepris un long et pénible voyage.

— Elle eût mieux fait de t'appeler auprès d'elle, au lieu de tomber à l'improviste à Varsovie.

Le père de Tilda rentra au salon, salua poliment la mère de Jacob et sortit.

Au premier étage de la maison, l'arrivée de la juive en vieux costume national circula de bouche en bouche. Le domestique de Jacob n'avait pas de secret pour la femme de chambre de Muse. Il l'informa vite de l'événement. Celle-ci s'empressa de porter la nouvelle à Mme Wtorkowska qui, s'inspirant de Paul de Kock (1) son

(1) Paul de Kock est de tous les écrivains français le plus lu

auteur favori, arrangea l'histoire à sa façon et l'alla raconter à Muse.

— Cela m'est bien égal ! s'écria la jeune fille. Jacob est rayé de ma liste.

— Hélas ! riposta Mme Wtorkowska, être si riche et rester juif dans l'âme au point de se frotter à la juiverie !

— Maman n'aura pas les mêmes objections, minauda Emma, contre Sofronof s'il se déclare.

— Que veux-tu ? Pourvu que je te marie, ton choix sera le mien. Cependant, sois sur tes gardes avec ce Sofronof. Ces Russes n'ont aucun scrupule, aucune délicatesse. Rendre une femme malheureuse est pour eux un plaisir, presque une gloire. Sous l'éclat apparent, ce sont souvent des va-nu-pieds qui viennent en Pologne pour se remplir les poches. Et s'ils gardaient encore les produits de leurs rapines, de leurs vols ! Mais non ! Ce sont d'enragés dissipateurs. Ils gaspillent l'argent au jeu, avec les femmes, en bonne chère. Oh ! je les connais bien les Russes. Combien se pavanent dans un brillant uniforme et vivent dans la gêne.

— Sofronof a une belle propriété dans la province de Kostroma.

— Que j'en ai rencontré de ces brillants officiers qui se vantaient de posséder des milliers de paysans près de Jaroslaf ou de Tambof et vivaient de dettes ajoutées à de minimes appointements. Ils mentaient impudemment. Allez-y donc voir à Kostroma !... Le gouvernement paie si mal les colonels et même les généraux qu'il les oblige à voler pour faire figure.

et le plus apprécié en dehors de la France. Il a été traduit même en hongrois et en grec. On sait que le Pape Grégoire XVI l'estimait beaucoup et qu'il demanda un jour à un pieux pèlerin : « *Come sta il signor Paolo de Kock?* » C'était l'auteur favori de l'empereur Nicolas, le seul même qu'il se plût à lire dans ses fréquents voyages. Parmi les innombrables œuvres de Kraszewski se trouve une traduction de la *Maison Blanche*, publiée à Vilna en 1833. Pour son excuse — s'il en faut une — il n'avait alors que 21 ans. (Note du trad.)

— Cela ne s'appelle pasd es vols, en Russie. On donne à cela un autre nom : *revenus indirects*, je crois. Le pays est ainsi organisé que les employés civils et militaires, sans exception, se procurent des revenus indirects ou illicites pour arrondir leurs émoluments.

— A tout prendre, chère Emma, je regrette Jacob. Malheureusement il a une mère et un judaïsme impossibles.

— Pourtant, maman, si je le voulais bien, il quitterait pour moi père, mère et religion. Il me suffirait de combattre le sentiment qu'il traîne dans son cœur, et j'en triompherais. Je ne veux pas entamer cette lutte. Jacob ne m'est pas sympathique. Mon favori, tu le sais, c'est Henri.

— Tu me forces à te répéter toujours que celui-là est marié !

— L'obstacle c'est Tilda. Elle, disparue, Henri m'épouserait immédiatement.

— Les raisins sont trop verts !...

— Nous verrons. Comme pis aller, j'ai toujours Sofronof.

Quelques jours après l'arrivée de la mère de Jacob, Henri Segel disait à son beau-père :

— Ce Jacob est indécrottable ! On n'en fera jamais un homme sociable ! Présomptueux, obstiné, il se refuse à voir le monde tel qu'il est. Sa tête est pleine de fantaisies talmudiques, de rêves de réforme, d'idées étranges, de convictions ardentes et contradictoires. C'est à n'y rien démêler. Il est pour les Polonais et en même temps contre la révolution. Il refuse d'entrer en rapport avec les personnages importants. Il s'entête dans son isolement. C'est un vrai sauvage, inutile à tout le monde. Il n'est pas dépourvu d'intelligence. Mais il ne s'en sert ni pour lui, ni pour nous.

— On sent toujours, en lui, cette gueuserie d'où je l'ai tiré, dit le père de Tilda. Il a d'invincibles retours vers elle.

— C'est bien dommage, car, avec ses connaissances variées, il aurait pu nous rendre de grands services. Il a de bonnes manières et un caractère sympathique. Jamais on ne le prendrait pour un juif, s'il n'avait la sottise d'avouer son origine dès la première phrase. Il est compromettant en société. Les hommes de ce calibre sont destinés à mal finir, en se rendant, sciemment, désagréables à tous. Il faut être aveugle pour agir aussi maladroitement contre son propre intérêt.

— T'a-t-on raconté l'histoire de la mère.

— Pas encore !

— Imagine-toi qu'une juive du plus bas étage lui tombe sur la tête comme une tuile. Il la dorlotte, la cajole, se prélasse avec elle en public. Il l'aurait amenée chez moi, si je ne l'avais prié de m'épargner ce ridicule.

— Le même danger me menace, j'en ai peur; et il est capable de choisir exprès le jour où j'aurai, dans mon salon, la meilleure société de Varsovie..... Cet excentrique a tourné la tête de Tilda qui ne souffre pas qu'on plaisante sur lui et le considère comme un saint.

— Reste d'un roman platonique datant de leur enfance. Je te donnerai le moyen de rompre le charme qui enchaîne l'esprit de ma fille. Le voici : celui qu'elle prend pour un saint paie son tribut à la fragilité humaine.

— Comment ? On ne cite pas une seule fredaine à son actif.

— C'est qu'il cache bien son jeu. Mais j'ai une bonne police qui m'a appris que ce sage versé dans les livres de Salomon marche de loin sur les traces de ce monarque voluptueux. Seulement ce ne sont pas de belles Madianites dont il partage les doux péchés. Il a succombé en orthodoxe avec une juive pur sang.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— Tu sais que j'aime à fureter un peu partout. Cela me profite quelquefois et cela m'amuse toujours. Tantôt

l'un tantôt l'autre, j'ai des limiers que je fais causer. Donc, dernièrement, le vieux au nez rouge qu'on a surnommé Trompette pénètre chez moi. J'étais occupé. Il force la consigne, et m'aborde d'un air mystérieux comme s'il s'agissait d'un secret d'Etat. Il m'annonça alors que Jacob, M. Jacob, tu ne devinerais jamais, Jacob le saint a une maîtresse. C'est une israélite dont le père est très riche. Le roman doit durer depuis assez longtemps car il en est résulté un enfant ce qui a fait chasser la pauvre fille de la maison paternelle.

— Comment? Comment? s'écria Henri, ce n'est pas possible!

— Il l'a d'abord entretenue avec le plus grand mystère dans une bicoque de la rue des Jardins. Maintenant, il l'a établie clandestinement mais plus convenablement rue Saint-Georges. Souvent, le soir, il y va. J'ai fait vérifier la chose. Le récit est d'une parfaite exactitude. La jeune fille, m'a-t-on assuré, est jolie, gracieuse et modeste.

— Comment accorde-t-il ce ménage avec ses principes? C'est surprenant.

— Je suis de ton avis. Ses principes lui commandent d'épouser sa conquête. Mais il faut bien se rendre à l'évidence. Il n'y a pas eu d'épousailles. Les amoureux s'en sont passé.

Samuel éclata de rire en ajoutant :

— Ce coquin de Jacob cache bien son intrigue. Un jour je le taquinerai là-dessus. Ce sera drôle.

— Je doute encore de la véracité de tes affirmations.

— Il n'y a pas à douter. Jacob entretient une jolie fille qu'il ne laisse manquer de rien. Si tu crois que c'est par amour de l'humanité et par chasteté... explique le mystère par ces deux raisons.

— C'est donc un Don Juan déguisé en anachorète; c'est un Tartufe. Voilà un côté de son caractère que j'étais loin de soupçonner. Je n'en reviens pas.

— Veux-tu te convaincre par tes yeux... Tiens, voici

l'adresse du nid d'amour. Va voir pour y croire. Tu es de la famille, il est juste que tu te fatigues un peu... La chose mérite d'être tirée au clair. Tu ne manqueras pas, avec un peu de patience, de surprendre le galant en flagrant délit. Il ne faut pas se fier à l'eau qui dort ni à messieurs les saints. Au fond, ils ne valent pas mieux que nous.

— Hélas ! pauvre Jacob, où est ta gloire joséphique ? Savez-vous comment a débuté ce roman curieux et original ?

— C'est un secret que tu découvriras sans doute. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que le secret n'en est plus un.

— Mais il est de retour depuis si peu de temps que la liaison a dû se nouer en pays étranger.

— Qui sait ? Peut-être aux eaux...

Henri Segel, tout pensif, alla dans l'avant-soirée chez Muse. Cette heure était pour lui le moment privilégié d'un charmant tête-à-tête qu'un tiers ne venait jamais déranger, pas même Sofronof. Mlle Wtorkowska avait si bien distribué son temps que ses élus ne risquaient jamais de se rencontrer. L'avant-soirée avait été accordée à Henri qui pouvait, tout à son aise, badiner avec la syrène et baiser ses gracieuses mains.

Ce tête-à-tête avait lieu non au salon mais dans la chambre à coucher de Muse, où la mère pénétrait rarement et seulement pour la forme. C'était un échange d'agréables et frivoles plaisanteries qui dénotaient une mutuelle sympathie.

Segel avait l'air si préoccupé, que la jeune fille en fut frappée.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle. On dirait que vous êtes engourdi. Y a-t-il eu baisse à la Bourse ? Votre danseuse vous a-t-elle quitté pour des épaulettes ?

— Quelle cruauté de votre part, chère demoiselle, de penser que seule une préoccupation égoïste peut assombrir mon front.

— Je pense seulement que vous êtes un homme raisonnable et pratique. Voilà tout.

— Eh bien ! cette fois vous vous trompez. Ce que je déplore c'est la chute d'un homme qui...

— La chute d'un homme ! C'est curieux !

— Très curieux.

— Et je connais cet homme?

— Parfaitement ! C'est un de vos bons amis.

— Parlez donc ! Vous me faites languir... Pourquoi distiller votre histoire goutte à goutte ?

— Il s'agit de Jacob.

— Une chute ? La visite de sa mère alors?

— Non ! mieux que cela !

— Quoi donc ?

— Une aventure originale ! Une histoire extravagante. Jacob, notre saint, notre immaculé Jacob, cache une maîtresse dont il a progéniture.

— Pure calomnie !

— Telle a d'abord été mon opinion. Mais, hélas! le fait est palpable, et d'une évidence indéniable !

— Cela jure avec son caractère !

— Simple preuve que les hommes sont faillibles.

— Je brûle de connaître les détails. Est-elle jeune, jolie, blonde ou brune, pauvre ou riche, bien élevée ?

— Rien qu'une petite juive, fille de marchands, mais jeune et très belle.

— A quelle époque remonte l'événement ?

— Les circonstances, je les ignore. C'est mon beau-père, à qui rien n'échappe, qui a découvert le pot aux roses. Je n'ai pas voulu y ajouter foi. Il m'a convaincu. La susdite demoiselle logeait rue des Jardins et habite maintenant dans la rue Saint-Georges.

— Et qu'est-ce que cette progéniture dont vous avez parlé ?

— Est-ce que vous ne m'auriez pas compris ?

Muse sourit et ne réitéra pas sa demande ; elle ajouta seulement :

— Il joue si bien le rôle de chaste Joseph que personne ne se douterait qu'il ne l'est pas en réalité.

— Tartuferie ! Son caractère m'apparaît maintenant sous un jour nouveau. C'est une étude à recommencer. Jusqu'ici je me suis fourvoyé.

— Moi ! répliqua Muse, j'étais persuadée qu'il était de glace pour les femmes. Enfin, je m'aperçois qu'il est vulnérable.

Muse, impatiente de raconter ce petit scandale à sa mère, congédia Henri,

— A présent, dit-elle en achevant son récit, cet homme me semble plus inexplicable que par le passé. Une fille du commun l'enchaîne, tandis que moi, il m'a si singulièrement repoussée.

— Il l'aime ! Voilà l'explication !

— Il l'aime ! Il l'aime !... Ce n'est pas une raison, ce n'est pas une excuse pour lui. Je suis furieuse maintenant que je vois que sa froideur vis-à-vis de moi n'était qu'un calcul pour ne pas m'épouser.....

Le colonel Sofronof paya cher le dépit de Muse. Elle le priva des petites nouvelles qu'elle avait l'habitude de lui fournir et fit montre, pour irriter le Russe, de quelques velléités patriotiques. Il ne s'en épouvanta pas outre mesure et se borna à sourire.

La calomnie faisait son chemin *crescendo*. Henri était rentré chez lui, d'humeur acariâtre. Ne trouvant pas de visiteurs, il se résigna à prendre le thé avec sa femme. Il regardait en l'air, elle, par terre. L'Anglaise lisait dans un coin. Le silence se prolongeait, Segel le rompit :

— Avez-vous vu Jacob, ces jours-ci ? demanda-t-il.

— Non ! Il n'est pas venu depuis quelque temps.

— Sans doute, la société de sa mère...

— Oui ! On m'a annoncé son arrivée.

— Il ne t'a jamais parlé d'une autre personne ?

— De qui donc ?

— Bah ! Inutile de te dire cela ! Ce n'est pas la peine

de détruire tes illusions. Tu as de l'affection pour Jacob. Laissons-le en paix.

La moins curieuse des femmes a encore une bonne dose de curiosité d'autant plus forte qu'il s'agit d'un homme aimé... Tilda devint inquiète.

— Je suis sûre, dit-elle avec agitation, que Jacob ne peut rien faire qui puisse détruire la bonne opinion que j'ai de lui.

— Si tu en es si sûre que ça, tant mieux !

— Voyons,ne me tourmente pas ainsi. Dis tout, puisque tu as commencé.

— Il n'y a certes pas de quoi fouetter un chat ! C'est un enfantillage. D'ailleurs, pourquoi ce vif intérêt pour Jacob ?

— Je l'aime comme un frère. Je ne l'ai jamais caché. Nous avons été élevés ensemble...

— En somme, ce Jacob, n'a pas commis de crime ! Il est tout simplement en possession d'une maîtresse qu'il dérobe à tous les yeux.

Il répéta cyniquement le cancan et détailla la chose avec une malicieuse ironie.

— Si tu ne me crois pas, du reste, ajouta-t-il, interroge ton père à qui l'on doit la découverte de ce mystère.

Tilda, pendant cette narration,avait rougi et pâli tour à tour, la tête baissée, tout le corps agité d'un tremblement nerveux. Elle se leva subitement et dit hardiment à son mari :

— Mensonge ! Je ne crois ni toi, ni mon père. C'est une indigne calomnie.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Parce que ce n'est pas possible.

Sur ces mots, au lieu de s'asseoir au piano, comme de coutume, elle alla s'enfermer dans sa chambre, où elle donna libre cours à ses larmes. Longtemps renversée sur sa chaise longue elle resta plongée dans une amère douleur.

Jusqu'alors, elle avait pu au moins se fier à un homme dont elle avait fait son idéal. L'idole était renversée de son piédestal et était ravalée au niveau des êtres les plus vulgaires, des comédiens jouant faussement l'amour.

Elle avait beau se répéter : Non ! cela ne saurait être ! Une voix intérieure lui répondait, implacable : Ils sont tous ainsi bâtis sur le même modèle. Le monde entier marche dans la même voie.

La vie lui apparut si vide, si sombre, si odieuse sans lui, qu'elle eût été heureuse de mourir à l'instant.

Le lendemain, quand elle vint s'asseoir à table, son visage portait l'empreinte d'une douleur navrante, ses traits étaient battus et tirés. Elle répondit avec indifférence aux questions de son mari, se plaignit d'un violent mal de tête et se hâta de regagner son appartement privé. Elle avait besoin de solitude pour sa souffrance.

XXIII

POLITIQUE RUSSE

La tyrannie appelle l'intérêt sur ses victimes. Et souvent une cause qui ne rencontrait que peu de partisans, en voit rapidement multiplier le nombre, dès qu'elle est arrosée de sang.

Jacob, qui avait été opposé à ceux qui poussaient le pays à une explosion révolutionnaire, modifia ses sentiments d'une manière favorable à leur égard, lorsque le gouvernement déploya ses baïonnettes et dressa ses gibets.

A la tête des sauveurs de la Pologne, au moyen du terrorisme, figuraient le grand-duc Constantin, frère d'Alexandre II et le marquis Wielopolski. Tous les deux auraient probablement adopté un autre système, si Pétersbourg ne leur avait forcé la main et imposé l'emploi de ses remèdes traditionnels : le bannissement, la peine de mort, la Sibérie et les travaux forcés.

Jacob ne protesta pas contre la résistance au recrutement arbitraire accompli dans les formes les plus outrageantes. Au tribut du sang s'ajoutait le soufflet.

La nation polonaise, blessée dans sa dignité, fit entendre de toutes parts ce cri de révolte : « Plutôt mourir

que de nous changer en une tourbe, baisant sous le knout, la main de ses bourreaux ! »

Le cœur de Jacob se mit au diapason de tous les cœurs généreux... Mais ses antécédents de sage prudence lui avaient aliéné la confiance du parti ardent. Il usait son activité dans la rédaction d'un journal juif en langue polonaise où il continuait à exposer ses idées de réforme judaïque. Pour une telle propagande le moment n'était pas opportun. Aussi de nouveaux déboires l'attendaient-ils. Ses articles écrits dans un style élégant, avec une conviction chaleureuse, n'obtenaient auprès de ses coreligionnaires qu'un succès d'estime littéraire. Pour les uns, c'était de la superstition ; pour les autres, du fanatisme. Il resta seul de son bord en politique comme en matière religieuse. Trop juif ou pas assez juif ; trop patriote ou pas assez patriote selon ceux-ci ou ceux-là.

La société de sa mère était pour lui une douce diversion à ses travaux et à ses soucis.

Il l'avait installée chez lui et l'accompagnait ostensiblement au dehors. Son amour filial lui valut d'être mis au ban de ce qu'on appelle la bonne compagnie. On s'écartait de lui comme d'un pestiféré. Il s'en aperçut et renonça à ses relations aux préjugés étroits. Il cessa même d'aller chez les Segel, à cause de la froideur que lui témoignait Henri. Tilda donna une autre explication à cet ostracisme volontaire et y vit la confirmation du bruit qui l'avait si violemment affligée. La pauvre femme qui avait thésaurisé dans son cœur les chastes et doux souvenirs des amours de son enfance, s'en nourrissait et en vivait. Au monde seul, elle reprochait la perversion de Jacob, non à lui-même.

Celui-ci céda un soir à la tentation de s'arrêter au premier étage, poussé par le pressentiment d'y rencontrer Tilda. Elle s'y trouvait en effet.

Au milieu d'une assemblée composée presque exclusivement de Russes, se pavanait un nouveau venu, le

comte Bavorof, conseiller d'État actuel. A peine âgé de trente ans, il étalait sur sa poitrine une superbe plaque. On le disait grand favori du grand-duc Constantin. En outre, il était célibataire. Naturellement Muse tenait à le compter au nombre de ses adorateurs et essayait déjà sur lui l'amorce irrésistible de la beauté jointe à l'esprit.

L'occasion était favorable pour approcher Tilda, assise à l'écart presque abandonnée. La pâleur mortelle de son visage impressionna vivement Jacob :

— N'êtes-vous pas souffrante ? lui demanda-t-il à voix basse.

La jeune femme jeta sur lui un long regard empreint d'une profonde compassion en lui répondant :

— Non ! je ne me sens pas plus mal aujourd'hui qu'à l'ordinaire.

— Je vous revois après une bien longue absence.

— C'est vrai !

— C'est ma faute ; mais je ne puis pourtant pas m'imposer aux gens qui me repoussent.

— N'est-ce pas plutôt vous qui repoussez ces personnes ?

Cette phrase sonnait comme un reproche.

— Comment ! moi ? C'est donc involontairement... A cause de ma mère, on me fuit, on m'évite, parce que ma mère, bien que douée d'excellentes qualités, n'est pas une femme élégante. Est-ce une raison pour moi de ne pas l'aimer et de ne pas lui prouver mon affection ? La susceptibilité ridicule de mes soi-disants amis ne réglera jamais ma conduite.

— Est-ce votre mère seule qui vous éloigne de nous ? Est-ce que, par hasard, une partie de votre temps ne serait pas absorbé par une autre personne ?

Jacob ouvrit des yeux étonnés. Il y avait dans son regard tant de franchise et d'assurance qu'elle se sentit ébranlée dans sa conviction. Elle en rougit et embarrassée pour prolonger l'explication, elle se leva, alla s'asseoir auprès de Muse et partit bientôt en saluant Jacob de loin.

Ce dernier était atterré. Il cherchait la clé de l'énigme. Il comprit qu'on l'avait calomnié auprès de sa bien-aimée. Mais comment? Voilà ce qu'il ne pouvait deviner.

Dans le salon, la conversation s'animait. Le colonel Sofronof, le comte Bavorof, Muse et le conseiller Pikulinski en faisaient tous les frais.

Le récent recrutement, d'où avait jailli la première étincelle révolutionnaire, était l'objet de la discussion. Sofronof n'approuvait pas la mesure et commençait à douter du génie du marquis Wielopolski.

Le comte Bavorof, avec ses idées toutes chaudes apportées de Moscou, faisait pressentir la répression atroce que le journaliste Katkof se disposait à élever à la hauteur d'un système, adopté et perfectionné depuis avec tant d'acharnement.

Le conseiller Pikulinski était un de ces conseillers dont on n'a pas à attendre le moindre conseil. Il brillait par une nullité absolue. Ce qui prédominait dans son cerveau peu développé, c'était la crainte perpétuelle de se compromettre. Comme ces poupées qui rendent toujours le même son quand on leur appuie sur le ventre, à chaque instant, il répétait le mot : *Oui* avec un mouvement approbatif de la tête.

Peu importait du reste à Pikulinski que le *oui* accordé à un premier interlocuteur contredit le *oui* offert à un autre. L'essentiel, selon lui, était de ne jamais tomber en opposition avec l'autorité et ses représentants. Grâce à cette ligne de conduite invariable, il avait fait une splendide carrière dans la hiérarchie bureaucratique. Décoré du cordon de Saint-Stanislas, de la croix de Saint-Wladimir, il jouissait de l'entière confiance du gouvernement, ce qu'attestait la boucle de vingt-cinq ans de services sans tache.

Malgré sa nullité intrinsèque, il déployait une énorme activité. Présentations officielles, manifestations de dévouement, adresses de soumission au gouvernement,

souscriptions de commande, députations, partout où il y avait un trou à boucher, Pikulinski s'offrait.

Bon homme au fond, il savait se rendre agréable aux vieux dignitaires et aux vénérables douairières en jouant à la *Préférence*. Il était aisé de lui prédire encore bien des prospérités dans sa carrière civile. Le titre de sénateur et l'ordre de l'Aigle-Blanc ne pouvaient lui échapper. Ce n'était qu'une affaire de temps.

A chaque faveur nouvelle du gouvernement, Pikulinski était profondément touché. Il endossait vite son uniforme de cérémonie, s'affublait de ses décorations et courait présenter au château ses humbles remerciements. Il s'en retournait ensuite chez lui tout gonflé de joie par une parole banale de ses chefs hiérarchiques :

— Si tous, pensait-il alors *in petto*, imitaient mon exemple, combien de malheurs seraient évités. Malheureusement la plupart de mes compatriotes polonais manquent de tact et sont d'une inconcevable légèreté.

Dans le salon de Mme Wtorkowska, il était censé prendre part à la conversation, mais se contentait de jeter, par ci par là, un *oui*, dont le ton seul variait.

— La Russie, prétendait Bavorof, peut dire qu'elle *fara da se*, avec plus de droit que l'Italie. Elle se passera fort bien d'une alliance avec la perfide Autriche et la Prusse féodale. Jeune et vigoureuse, elle est de force à tenir tête à tout l'Occident coalisé.

— Oui ! proféra immédiatement Pikulinski.

— Il serait plus sage d'éviter ce conflit, observa Sofronof.

— Oui ! accentua mais plus faiblement le conseiller d'État.

— Pour ma part, remarqua Jacob, je pense qu'une politique sensée ordonne de ne pas se risquer dans une lutte aussi formidable.

— Et pourquoi donc ? demanda Bavorof.

A cette question, Pikulinski laissa fort intempestive-

ment échapper un *oui* qu'il essaya de ravaler en toussant.

— La Pologne, reprit Jacob, ne réclame que les libertés garanties par des traités et légitimées par le passé. Il voudrait mieux les lui rendre que de répondre par la terreur à ses revendications.

Le conseiller d'Etat retint à grand'peine un *oui* qui demandait à sortir ; puis il eut peur de se compromettre par le simple fait d'assister à cette controverse, sentit des douleurs dans le ventre et alla se réfugier dans un coin du salon.

— Vous vous placez là, monsieur, répondit le comte, sur un mauvais terrain. Nous ne reconnaissons nuls droits aux Polonais pas même les droits inhérents à tout homme. Nous sommes l'autorité. Notre premier devoir est de réprimer toute tendance révolutionnaire. La force nous soutient : c'est par elle que nous vivons. Notre seule raison d'être c'est notre poigne !

Remis dans son assiette par la véhémence de Bavorof, Pikulinski souligna cette riposte d'un *oui* clairement accentué.

— Dire que la puissance russe ne repose que sur la force brutale, protesta Jacob, c'est avouer sa faiblesse morale.

— Jusqu'à présent l'empire n'a pas eu d'autre base que la force, qualifiée par vous de brutale. Cela changera peut-être. Mais en attendant, je vous le répète, notre évangile à nous, c'est la poigne.

Le cynisme du comte choqua le colonel qui était plus diplomate.

— Monsieur le comte, dit-il, je ne saurais me ranger d'une manière absolue à votre opinion. Nous avons des traditions slaves où perce le sentiment de certains droits supérieurs à la force.

Pikulinski allait lâcher un *oui* mais jugea prudent de le garder pour une meilleure occasion.

— L'obéissance passive, continua Jacob, en s'adressant au comte, voilà votre principal axiome.

— Oui ! car c'est un axiome national élevé à la puissance d'un dogme religieux. Ajoutez à cela l'argent, les places, les décorations, les titres nobiliaires... et toutes les amorces dont le gouvernement peut se servir à son avantage...

— Alors vous spéculez sur les faiblesses humaines, la cupidité, la vanité, l'ambition ?

— Comme vous le dites. Toute la science des hommes d'Etat dignes de ce nom se résume dans l'exploitation habile des vices. Spéculer sur les vertus, n'est que rêve, illusion enfantine. Pourquoi ? Parce que dans l'humanité les vices prédominent toujours sur les vertus.

Muse, qui pratiquait, à sa façon, les maximes de Bavorof, crut néanmoins qu'il convenait à son sexe d'en paraître choquée et s'écria :

— Oh ! monsieur le comte, vos idées sont vraiment épouvantables !

— Aussi ne sont-elles pas faites pour vos charmantes oreilles. Veuillez les excuser.

Pikulinski fit bruire à cette phrase un *oui* très affirmatif, ce qui ne pouvait lui porter aucun préjudice.

— Vous savez pourtant, répliqua la jeune fille, qu'à présent, nous autres femmes, nous nous mêlons de tout. Nous sommes habituées à tout entendre et notre influence tend à se répandre partout.

— C'est un malheur. Il ne sied pas à vos blanches mains de remuer les ordures de la vie, ni de pénétrer, élégantes et parfumées, dans le laboratoire où se préparent les drogues pour les maladies de l'humanité.

Pikulinski crut la phrase assez bien tournée pour mériter un *oui* répété.

— Il s'en suit, d'après vous, demanda Jacob, que la morale ne doit entrer en rien dans le gouvernement des nations ?

— La morale, c'est la graine des niais. La politique exclut la morale.

— Si telle est votre profession de foi, toute discussion

est impossible entre nous. Je crois à la morale toujours et partout. Chaque fois qu'on y porte atteinte, j'en appelle à la justice de Dieu !

— Dieu !... Justice !... Vous en êtes encore là ? Etes-vous catholique ?

— Non ! je suis juif.

Bavorof n'avait jamais rencontré de juif de cette trempe. Il le regarda étonné et lui demanda :

— Juif d'Allemagne ?

— Non ! de Pologne et Polonais.

— La Pologne contient-elle beaucoup d'israélites qui pensent et raisonnent comme vous ?

— Je ne comprends pas bien la question.

— Elle n'a rien de blessant pour vous. Je voudrais savoir si on compte en Pologne beaucoup d'israélites instruits et policés.

— Il y en a de plus instruits, de plus policés que moi.

— Alors, tant mieux. Vous pourriez exercer une heureuse influence sur le pays, en le guérissant de son patriotisme sans avenir et de son catholicisme suranné. Eliminez en plus l'esprit nobiliaire et féodal : et dans ces nouvelles conditions s'opérera la fusion entre la Russie et la Pologne.

— Les juifs qui se sont conservés grâce à la foi religieuse ne peuvent pas s'employer à l'arracher du cœur des autres peuples.

— J'ai donc le plaisir de causer avec un révolutionnaire avéré ?

— Nullement. Pourtant il y a des circonstances où les hommes les plus opposés aux révolutions sont amenés à s'y jeter malgré eux.

— C'est votre langage à tous, dit Sofronof en intervenant. La vérité c'est que la Pologne ne sera jamais satisfaite. Donnez l'autonomie au royaume de 1815, elle demandera bientôt l'adjonction des provinces enclavées dans la Russie, la Prusse et l'Autriche. Rendez-lui tout

cela, elle réclamera des ports sur la Baltique et sur la mer Noire.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que jusqu'aujourd'hui on n'a pas essayé de contenter la Pologne, en rien !

— Et Alexandre Ier ? demanda Bavorof.

— Alexandre Ier promettait beaucoup, tenait peu et ce peu il le reprenait encore par la main de son frère le Tsarevitch Constantin.

A l'énoncé de telles paroles la venette s'empara de Pikulinski. Il lui parut dangereux de respirer le même air qu'un semblable hérésiarque. Il songeait à prétexter un saignement de nez pour s'enfuir en toute hâte, pourtant il resta.

— Et le tort de la Russie, répliqua Bavorof, c'est d'avoir promis et fait des concessions. Dès 1815 il fallait déraciner le polonisme et le catholicisme. Il fallait les remplacer par l'esprit russe et l'orthodoxie grecque.

— Mais, Monsieur le comte, n'avez-vous pas avoué vous-même que la Russie ne fonde son pouvoir que sur la force matérielle ? En ce cas qu'est-ce que l'esprit russe ? Et comment inculquer aux autres l'*esprit* qui est absolument incompatible avec la force ?

— La contradiction n'est qu'apparente. Notre esprit à nous, c'est la destruction de tout esprit séparatiste. Nous avons eu tort de leurrer la Pologne avec de fallacieuses promesses. Entre elle et nous, c'est une lutte à mort. Son annihilation est notre but et l'a toujours été.

— Et que surgira-t-il sur ces ruines ?

— Une Russie énorme, une Russie semi-civilisée, paleoslave, démocratique et sociale avec un tsar au sommet. Une république, si vous voulez, *démoc-soc*, comme on disait en 48, avec un président héréditaire revêtu d'une autorité dictatoriale, et aux yeux des masses ignorantes d'un caractère sacerdotal et divin. Je suis un noble. Mais à vrai dire en Russie la noblesse n'existe pas. Elle n'a jamais existé et n'existera jamais. Tous les Russes sont égaux devant le knout.

Cette expression de république démoc-soc, même dans la bouche de Bavorof, sonna si mal aux oreilles de Pikulinski que cette fois il garda précieusement son *oui*, prétexta enfin son saignement de nez qu'il avait en réserve et s'éclipsa la figure dans son mouchoir tout préparé.

Jacob, après avoir fait deux ou trois fois le tour du salon, se retira à son tour.

— Qui est ce monsieur? demanda le comte dès qu'il fut sorti. Est-ce vraiment un israélite ?

— Oui, répondit Muse, et il y a, chez nous, beaucoup d'israélites qui le valent par leur éducation.

— Et dans les mêmes idées?

— Pas tout à fait, répliqua Sofronof qui avait quelque notion du monde juif. Celui-ci est une exception. C'est un idéaliste, un rêveur, un réformateur, un original qui marche dans une voie spéciale.

— Homme dangereux ! murmura Bavorof. Il est opiniâtre sans doute comme tous les hommes convaincus, imbus d'un mysticisme fervent et plongés dans les nuages du spiritualisme. Il s'est fait le porte-étendard de la morale et du droit. Cela prend sur les esprits faibles, en majorité, surtout, sur les femmes, sur les masses. S'il était catholique par-dessus le marché, je l'aurais fait arrêter et expédier au loin sans hésitation. Mais, ce n'est qu'un juif. On peut encore patienter !

— A Varsovie, fit remarquer Muse, les israélites jouent un grand rôle. On les distingue difficilement du reste de la société à première vue.

— Mais, à ce que j'ai entendu dire, les féodaux sont en lutte avec eux.

— Non ! Ils se sont réconciliés.

— C'est dommage. Nous nous efforcerons de ranimer la discorde. *Divide et impera* est une de nos maximes.

— Vous êtes un étrange politique, cher comte, observa Sofronof, vous pensez à haute voix.

— Comme un célèbre ministre contemporain. C'est

aujourd'hui le meilleur moyen pour tromper son monde. Les hommes sont toujours disposés à vous attribuer des idées contraires à celles que vous émettez hautement.

Pikulinski était rentré. Il intercala avec assurance deux *oui* vibrants et s'en alla.

Toute la société l'imita.

Une fois dans la rue, Bavorof dit à Sofronof :

— Je vous recommande, colonel, d'avertir l'autorité compétente de ne pas perdre de vue ce juif Jacob. Il me déplaît. Il voit clair dans nos manigances. Il n'y a que deux alternatives : l'obliger à nous servir ou l'interner à Penza (1).

— A quoi bon ? C'est une nature candide dont on n'a rien à redouter. Il est sans influence. Il se noie dans le Talmud et a l'innocente manie de jouer au prophète.

— Quant à moi, je me méfie du prophète. Est-il riche ?

— Très riche.

— Tant pis ! Ambitieux ?

— Pas le moins du monde.

— Encore pis ! Est-ce un poltron ?

— Je ne le pense pas.

— Dans ce cas ; à Penza ! à Penza !

— Mais il n'est pas un révolutionnaire.

— C'est encore plus fâcheux. Tôt ou tard un révolutionnaire se rallie et change de peau. Une mince muraille sépare les gouvernementaux résolus des révolutionnaires à tous crins... Mais un libéral, un légal, un moraliste à cheval sur les droits : voilà des animaux nuisibles... Donnez-moi des individualités comme Pikulinski, malléables à volonté, je les placerais au centre de l'organisme social, nous au faîte, la racaille à nos pieds et tout marchera comme sur des roulettes... hurrah !...

(1) Penza, ville des frontières de la Sibérie, où sont expédiés sans jugement beaucoup de ceux qui donnent ombrage au gouvernement russe. (Note du trad.)

XXIV

LE SÉDUCTEUR

Jacob était plongé dans l'étude des œuvres de Maïmonides, quand son domestique lui remit une carte de visite.

Ce domestique — soit dit entre parenthèses — remplaçait celui qui avait si grossièrement reçu la rustique maman de son maître et qui, à cause d'elle, avait quitté la maison les larmes aux yeux mais trop fier pour servir une campagnarde en costume juif.

La carte de visite, fabriquée dans une boutique à bon marché, portait un nom indistinctement gravé. Sans le déchiffrer de suite, Jacob reçut le visiteur. Ses sourcils se froncèrent en reconnaissant David Seebach fils, le séducteur de Lia. Il était vêtu avec une élégance de mauvais goût, avait une badine à la main, le monocle dans l'œil et le sourire aux lèvres. Jacob le salua froidement et d'un geste tout juste poli lui indiqua un fauteuil.

David s'assit, mit le pommeau de sa canne dans sa bouche, assujetit son lorgnon et débuta d'une voix lente :

— Ma présence, chez vous, vous surprend peut-être, car vous avez emporté, je le crains, une mauvaise im-

pression de notre dernière entrevue. Nous sommes désespérés, mon père et moi, de n'avoir pu, sur l'heure, acquiescer à votre demande de cacher un malheureux émigré pourchassé par la police, mais...

— Je ne vous en garde pas rancune. Libre à chacun d'agir d'après sa conscience.

— Depuis, j'ai examiné l'affaire de plus près. Et je reconnais que nous avons eu tort. Votre raisonnement était juste de tous points. Nous devons suivre le courant, nous devons être Polonais. Mon père et moi, nous nous sommes entendus à ce sujet; à cause de ses anciennes relations, il restera dans le camp russe, moi, je me mettrai du côté des Polonais.

— Comme il vous plaira! dit d'un ton indifférent Jacob à son interlocuteur qui s'était arrêté, quêtant un encouragement.

— C'est pourtant le parti que vous avez adopté? continua David interdit? N'est-ce pas?

— Je suis Polonais, mais je ne marche pas avec eux.

— Quant à moi, j'ai fait la connaissance des principaux agitateurs, j'assiste aux conciliabules, je me mêle aux groupes dans les foires; j'aiderai les révolutionnaires : il y a de l'argent à gagner. Par mesure de précaution, j'ai fait passer la frontière à tout mon avoir. Les Russes ne me pinceront pas et, dans le cas où je serais pris, mon père saura me tirer des griffes de la police, par la protection des généraux et hauts fonctionnaires dont il cultive la bienveillance. Les patriotes se procureront des capitaux pour faire entrer des armes par la frontière autrichienne. Je les servirai en ceci et les profits valent bien la peine de courir un petit risque.

— Excusez-moi, interrompit Jacob irrité, je ne me mêle pas de pareilles affaires.

— Comment cela? Ne nous avez-vous pas dit que vous partagiez les sentiments polonais et ne nous avez-vous pas reproché d'y être opposés?

— Écoutez-moi, mon bon monsieur David, si je suis Polonais ce n'est ni par esprit de lucre, ni par peur, mais par conviction.

— Je suis également patriote dans l'âme. Je chante les hymnes récents qui demandent à Dieu de manifester sa puissance contre l'ennemi séculaire. J'ai cru que vous m'aideriez à conduire l'affaire à bonne fin ; pour vous parler franchement, comme je suis un adepte de fraîche date, les patriotes n'ont pas encore en moi une confiance entière. Votre recommandation aplanirait la voie. Vous aurez un tiers des bénéfices sans bourse délier...

A ces mots, Jacob sonna. Le domestique apparut en toute hâte :

— Tu vois bien ce monsieur, dit le maître, regarde-le bien pour le reconnaître.

— Je le reconnaîtrai.

— Eh bien, si jamais il se présente ici de nouveau, tu le mettras à la porte.

David se redressa effrayé et furieux :

— C'est comme cela, dit-il du seuil de la porte, vous me paierez cher, mons Jacob; j'ai votre vie entre mes mains et je saurai me venger.

Après cette scène, une sueur froide inonda le front de Jacob qui tomba dans une sorte de prostration. Il en fut tiré par l'arrivée de la servante de Lia. On le priait de venir sur-le-champ rue Saint-Georges. Il se leva aussitôt en sursaut, prit une voiture et se rendit en toute hâte chez la victime de David. Il était près de la maison quand il aperçut, sous une porte cochère, une femme voilée qui semblait être aux aguets. A la vue de Jacob, elle fit un mouvement comme pour se retenir au mur et ne pas tomber. Elle s'enfuit ensuite en courant. La femme avait quelque chose de Tilda.

— Si c'était elle !...

Cette pensée ne fit qu'effleurer l'imagination de Jacob et s'évanouit en même temps que l'étrange apparition.

Lia accourut tout éplorée à la rencontre de Jacob qu'elle attendait avec impatience.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, il est venu ici l'infâme il a osé regarder mon enfant !... Sauvez-moi de lui ! Il a menacé de revenir... Je ne veux pas le voir... Je ne le connais pas !...

— Soyez tranquille. Vous n'avez rien à craindre. Vous a-t-il dit dans quel but il venait ? Peut-être a-t-il divorcé avec sa femme et veut-il vous épouser.

— Je m'y refuserais. Mais il ne peut pas donner à sa femme le *Ghet,* car il ne sait pas même où elle est. Et moi j'ai fait un *Issar*, je me suis engagé à ne jamais épouser l'homme, cause des larmes de mon père et de ma mère.

La colère et le mépris donnaient au visage de Lia une beauté surprenante. Elle continua :

— Que mon enfant soit au nombre des *Asufim*, des *Piggum* et des *Schetukim*, mais qu'il ne donne jamais le nom de père à ce misérable ?

Jacob faisait de vains efforts pour la calmer :

— Je n'approuve pas votre *Issar*, dit-il. L'enfant demande un père et le mariage vous innocenterait aux yeux de vos parents.

Tout à coup on entendit dans l'antichambre retentir la voix de David. Lia saisit l'enfant dans son berceau et s'enfuit dans une autre pièce. Jacob resta seul. La porte s'ouvrit avec fracas et le séducteur se précipita dans la chambre, le visage empourpré par la fureur. Il resta stupéfait en voyant un intrus qu'il ne s'attendait nullement à retrouver si tôt. Après un recueillement, son exaspération s'accrut encore. Les poings serrés, il se rua sur son ennemi. Mais le sang-froid et la grosse canne dont Jacob s'était muni, le tinrent en respect. Il baissa les bras et brédouilla une phrase inintelligible.

— Que venez-vous faire ici ? lui demanda son adversaire d'un ton ferme.

— Et vous ?

— Je suis ici le mandataire du père de Lia, avec tous les droits d'un tuteur.

— Moi, je viens voir mon enfant.

— Ni la mère ni l'enfant ne vous appartiennent. Leur avez-vous donné votre nom ? Que leur avez-vous apporté sauf la honte, la misère, la malédiction ?

— J'ai l'intention de divorcer avec ma femme et d'épouser Lia. Il faut que je lui parle. Pourquoi m'en empêchez-vous ?

— Je consens à ce qu'elle vous écoute en ma présence, si cela lui convient... Autrement, non !

— Cela doit lui convenir, je tiens son sort dans mes mains.

Il venait de proférer ces mots quand Lia ouvrit brusquement la porte et entra les traits convulsés par l'aversion et le mépris. Effrayante, mais superbe, David frissonna en la fixant. Elle hésita un instant, puis, elle s'écria :

— Entre moi et vous, monsieur David, il n'y a plus rien de commun. Je déclare devant ce témoin que jamais je ne serai votre femme et que je vous défends de vous dire le père de mon enfant. Puissent mes pleurs, mes sanglots, mes souffrances, mes nuits sans sommeil et la souillure de ma famille amener sur votre tête la colère divine ! Que les démons vous torturent, que Dumah invente pour vous de nouveaux tourments !...

Au milieu de ces imprécations, ses yeux prirent tout à coup une affreuse fixité. Son bras parut pétrifié, ses jambes flageolèrent, l'écume lui vint à la bouche, un rire convulsif la secoua et, avec des cris aigus, elle tomba sans connaissance.

David essaya de faire bonne contenance, mais il s'enfuit bientôt en se cachant la tête dans ses mains.

La bonne se hâta d'aller chercher un médecin. Celui-ci déclara que ce n'était pas un simple évanouissement, mais une attaque d'apoplexie d'une nature dangereuse. Tous les moyens usités en pareil cas furent employés.

La malade ne revint un peu à elle que vers le soir aux cris de son enfant. Elle lui tendit les bras, mais ses forces la trahirent de nouveau...

Jacob veilla à son chevet jusqu'à la pointe du jour.

XXV

ENTRE DEUX FEUX

Accablé de lassitude, Jacob venait de s'endormir quand la voix d'Ivas le réveilla. Le jeune homme malgré les efforts du domestique pour lui barrer le passage à cause de l'heure matinale avait pénétré dans la chambre à coucher. Il était vêtu d'un lourd veston de chasse et portait sur l'épaule un havresac. Des grosses bottes terminaient l'accoutrement. Sa figure exprimait l'ardeur et l'énergie.

— Nous sommes aujourd'hui — commença-t-il sans préambule — dans deux camps opposés. Cependant je n'ai pas oublié que je vous dois mon retour en Pologne et probablement aussi la vie, car votre main secourable m'a tiré de la plus infime misère. Je viens vous en remercier une dernière fois et vous dire un éternel adieu.

— Pourquoi cela?

— Aujourd'hui... à l'instant même, je vais dans la forêt... Notre insurrection peut durer quelques jours comme elle peut durer des années. Nous marcherons armés de bâtons contre les troupes régulières... Le bois nous servira de camp, de forteresse, d'arsenal. Nous marcherons bâfoués par les uns, maudits par les

autres, accompagnés par les larmes de quelques femmes aimées et aimantes. Nous marcherons, le désespoir dans l'âme ! En avant !...

— Pourquoi ce soulèvement sans espoir.

— Parce qu'on nous arrache pour les revêtir de la capotte du soldat moscovite les jeunes gens qui ont eu confiance en nous. Il faut les sauver ou mourir !... Je ne me fais pas d'illusion comme vous voyez !... Je sais que j'expose ma tête. Bien plus je me voue au pilori de l'avenir qui nous accusera de présomption, de folie, de puéril entraînement. N'importe ! l'honneur national le commande : j'obéis. Une dernière fois, Jacob, prêt à mourir, je t'adjure de ne pas être traître envers ton pays, de ne pas agir contre nous !

— Qui donc pourrait m'accuser de trahison ?

— Pourtant cette accusation circule. On voudra peut-être faire un exemple éclatant. Je ne serai plus là pour te défendre et tu tomberas victime de ton obstination.

— Pourquoi moi plutôt qu'un autre ? Vous ai-je fait des promesses que je n'ai pas tenues ?

— Tu as des ennemis et des ennemis très dangereux. Ils t'accusent de rapports secrets avec les Russes, ici, au premier étage, chez ta fiancée.

— Ma fiancée ! Je n'en ai point. Celle dont tu parles ne le sera jamais !

— Mais tu vas la voir, tu vas chez Henri Segel qui est très mal noté. Tu parles ouvertement contre nous. Enfin tu as refusé de payer l'impôt patriotique.

Jacob sourit douloureusement :

— Singulière destinée, dit-il, j'ai des ennemis en nombre incalculable moi qui ne suis l'ennemi de personne... Toi-même, Ivas, tu te méprends sur mon compte.

— Moi, j'honore ton caractère, je t'estime, je t'ai soutenu et je te soutiens... La grande majorité des miens pense autrement que moi.

— Ne parlons plus de moi... Advienne que pourra! Mais, dis-moi, n'est-il pas possible de retenir l'explosion révolutionnaire ?

— C'est impossible. A mon tour, je te demanderai de parler d'autre chose.

Il allait faire ses adieux à Jacob quand Krüder tout essoufflé se précipita dans la chambre.

— Te voilà donc, dit-il à Ivas, enfin je te tiens! Je vois par ton accoutrement de quoi il retourne. C'est trop tôt, trop tôt, entendez-vous! Au nom du ciel, pas d'acte prématuré et irréfléchi.

— A ton avis, il faudrait attendre que les Russes nous empoignent.

— Vous périrez tous jusqu'au dernier.

— Soit! Mais au moins notre sang sera fécond!

— Ecoutez la voix de la raison!

— Nous préférons écouter celle du désespoir. Avez-vous été témoin des scènes provoquées par le recrutement nocturne ? Avez-vous assisté au supplice de ces adolescents qu'on arrachait des bras de leurs mères éplorées ? Savez-vous ce que c'est que d'être un soldat russe ?

— Je l'ai été... Mais ce n'est ni de vous ni de moi qu'il s'agit. Il y va du salut ou de la perte de la patrie. Votre fougue n'est qu'un égoïsme héroïque. Une dernière fois, je vous rappelle à la saine raison...

— N'en parlons plus, Krüder ; nous l'avons proscrite. La folie est notre raison, notre mot d'ordre! Et sur ce, adieu, Jacob.

Ivas et Krüder sortirent en même temps. Mann arrivant avec sa manière tapageuse les rencontra dans l'antichambre. Il fut frappé des figures expressives des deux hommes. Le vêtement de feutre du plus jeune, le choqua vivement : c'était depuis quelques jours un signe de ralliement suspect.

Il se plongea commodément dans un fauteuil pendant que Jacob, surpris au milieu de sa toilette, s'habillait.

— Je viens, dit-il, comme ami de votre tuteur et vous voulant du bien si peu que vous m'aimiez vous donner un avertissement salutaire. Inutile de me faire des cachotteries, inutile de recourir aux mensonges.

— Je ne mens jamais, ni devant vous, ni devant personne. Apprenez-le, cher monsieur ; il est vrai que je ne vois pas la nécessité de me fier à tout le monde mais je ne dis jamais que ce que je pense.

— S'il en est ainsi, nous parviendrons, j'espère, à nous entendre. Je joue cartes sur table. Vous êtes, sans vous flatter, une figure proéminente dans la société israélite ; votre éducation et votre fortune vous assurent une position enviable. C'est pourquoi vous n'êtes pas le maître absolu de vos actes, dont la responsabilité incombe solidairement à toute la classe que vous représentez... En vous compromettant, vous nous compromettez... Le gouvernement surveille les hommes de votre trempe, il nous juge d'après votre conduite. On ne parle que de votre discussion chez les dames du premier étage avec le comte Bavorof et le colonel Sofronof. Pikulinski l'a répandue en ville et ne revient pas de votre insistance à soutenir des opinions subversives. Et que veut dire ce conciliabule matinal avec les deux rouges qui sortent d'ici ? Evidemment vous vous laissez entraîner par le parti révolutionnaire. Folie insigne ! Passe encore si elle ne mettait en danger que vous seul puisque tel est votre bon plaisir ! Mais elle peut nous nuire à nous autres du même cercle que vous.

— Est-ce tout ? demanda Jacob impatienté.

— C'est assez, je crois. Quelle a été la teneur de votre conversation avec Bavorof dont le souvenir seul fait dresser les cheveux sur la tête de Pikulinski ?

— Connaissez-vous le conseiller d'État ?

— Certainement ! C'est un âne dans toute la force du mot !

— Et vous faites cas de son jugement ?

— Parce que Bavorof vous regarde également comme un homme dangereux. Et ce jeune homme, en costume d'insurgé, avec ses grandes bottes, qu'est-il venu faire ici ? Conspirer, probablement.

— Vous vous trompez. Il est venu m'avertir d'être sur mes gardes, car, comme réactionnaire, je suis menacé de mort. Vous voyez comme cela concorde mal avec votre accusation.

— Cela prouve que vous manquez de tact. Vous vous êtes mis à dos les blancs et les rouges.

— C'est le sort rigoureux des hommes consciencieux de s'attirer la réprobation de tous, parce qu'ils disent la vérité amère aux uns comme aux autres, sans reculer devant les menaces, ni se laisser gagner par les faveurs... Je suis un de ces hommes-là, j'agis d'après mes convictions. Je ne les abandonnerai pas pour vous complaire.

Et il ajouta en hébreu :

« Heureux qui meurt tel qu'il est né, pur et sans tache ! » *(Baba Mezzia 107. a.)*

Mann lui jeta un regard d'ironique compassion qu'on aurait pu traduire assez littéralement ainsi : Sot tu as vécu, sot tu mourras.

— Il n'y a vraiment rien à faire, ajouta-t-il, avec quelqu'un qui vous cite le Talmud pendant qu'on lui parle d'une manière pratique. Vous voulez donc à tout prix vous faire incarcérer dans la citadelle ? Et nous en pâtirons plus ou moins pour avoir été en relations intimes avec vous. Voilà ce qui est fâcheux.

— Qu'y puis-je ?

— Vous dites que vous n'êtes pas révolutionnaire ?

— Certes, je ne le suis pas.

— Eh bien, soyez du côté de ceux qui sont contre la révolution.

— Mais ils ne se contentent pas de la combattre avec la légalité. Ils y ajoutent le terrorisme et l'arbitraire.

— Des deux maux, choisissez le moindre.

— Oui, le mal est aux deux extrêmes, ou plutôt les

deux extrêmes se touchent et se fondent en un seul mal. Despotisme d'en haut, despotisme d'en bas. Je ne veux être le serviteur ni de l'un ni de l'autre. Je suis la ligne intermédiaire, celle du bien.

— Je vous en félicite ; excellent moyen de se faire écraser !... Vous me faites vraiment de la peine. Le plus sûr pour vous, dans votre disposition d'esprit, c'est de partir pour les pays étrangers.

— Vous voudriez que je déserte, lorsque mon devoir m'ordonne dans la crise difficile que traverse la Pologne, de rester en place, afin de lutter, tant que faire se peut, pour la vérité et la justice ?... Si je vous embarrasse, ajouta-t-il en riant, vous n'avez qu'à me faire brûler la cervelle, pour cause d'utilité publique.

— Ce n'est pas pratique, malheureusement ! On nous impliquerait dans un procès d'assassinat ; si vous ne voulez pas partir, enfermez-vous chez vous et ne sortez plus.

— C'est alors qu'on dirait que je conspire !

— Ne voyez que les Russes.

— Je les irriterais par mes remarques.

— Restez muet.

— Il faut que je parle.

— Que Dumah et un million de diables vous emportent à la fin, s'écria Mann en poussant la porte avec violence. Adieu !

XXVI

LA RÉCONCILIATION

Désolante journée pour Jacob pour plusieurs raisons. Un ami le quittait pour aller à la mort. Un grossier personnage était venu l'ennuyer de ses réprimandes et de ses doléances. Survint un messager de la rue Saint-Georges. La malade se trouvait à toute extrémité. Jacob s'y rendit en toute hâte. Quand il arriva, elle n'était plus de ce monde. Lia venait de rendre le dernier soupir.

Restait l'orphelin. Qu'en faire ? A qui le confier ? Jacob songea à sa mère. Dès la première ouverture, la bonne femme rougit ; elle attribua la paternité à Jacob. Celui-ci eut besoin pour se justifier de raconter toute la lamentable histoire de la séduction.

— Je te crois, dit-elle, mais me croira-t-on ?... En voyant l'enfant sous ta tutelle, quelles calomnies n'imaginera-t-on pas sur ton compte ?

— Me faudra-t-il donc recourir à des mercenaires pour cet être innocent ? Et par crainte de sots babillages, dois-je n'accomplir qu'imparfaitement un devoir humain ?

— Une mère, l'enfant n'en retrouvera plus. Mais je me charge de le mettre en bonnes mains. Je ne t'empê-

cherai pas de faire une bonne action, mais je t'épargnerai le préjudice qui pourrait en résulter pour ta réputation. Tu peux te reposer sur moi.

Tard dans la soirée, éprouvé de toutes les façons, Jacob se sentit instinctivement entraîné chez Tilda. Les domestiques, habitués à le voir entrer librement, lui ouvrirent les portes du salon. Il y attendit quelque temps, regardant le piano fermé, les meubles symétriquement rangés, les fleurs languissantes dans leurs vases. Tout respirait cet air de désolation et d'abandon propre aux maisons fermées depuis longtemps.

Vêtue d'un long peignoir traînant, elle apparut glissant comme une ombre d'un pas lent et cadencé. Quelques jours l'avaient changée étonnamment. Ses yeux avaient un éclat fiévreux, ses joues s'étaient creusées, sa molle nonchalance d'autrefois était devenue de la torpeur. Elle lui tendit une main glacée, tremblante, diaphane. La voix lui manqua pour parler. Jacob comprit par cette réception à laquelle il ne s'attendait pas qu'ici comme partout il avait été diffamé. Mais heureusement il était de ces caractères dont les épreuves consécutives retrempent l'énergie en les fortifiant contre toute défaillance.

— Serais-je venu dans un moment inopportun ? demanda-t-il. Dans ce cas, je m'en vais...

— Non ! Vous ne pouviez arriver plus à propos. Il me tarde de causer avec vous, monsieur.

— Tu es malade ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, Tilda, tant d'incidents douloureux, amers lugubres ou sanglants se sont abattus sur moi dans une seule journée, que je viens chercher auprès de toi quelque soulagement pour mon cœur torturé.

— Votre cœur ! C'est de l'Ancien Testament.

— Je ne comprends pas ! Toi aussi tu ne crois plus à mes paroles !

— Ah ! C'est assez me contraindre ! Le vase déborde à

la fin ! Le doute me tue. Je veux savoir tout, quand j'en devrais mourir. Tu étais franc et sincère, pourquoi, à présent, mens-tu comme les autres ?

— Il ne manquait à nos malheurs que ta défiance !

— J'ai la preuve que tu me trompes. Ne valait-il pas mieux me dire comme à une sœur : « J'en aime une autre ! Le contact d'un cadavre m'a lassé ; il me faut une créature vivante ! » Je t'aurais répondu : « Va ! sois heureux ! » En te perdant, j'aurais au moins gardé mon estime pour toi !

— Pourquoi ne l'aurais-je plus ?

— Comment ! tu oses nier ?...

— Tilda, répondit gravement Jacob, je n'ai rien fait pour m'exposer à tes reproches. Je n'ai jamais été coupable vis-à-vis de toi.

— Que cache donc ton aventure mystérieuse ?... Cette femme ?... Qu'est-elle ?

— Voici la vérité.

Il raconta le drame sombre dont Lia était l'héroïne sans oublier la scène de la veille et la mort du matin. Le sort de la pauvre fille tira des larmes à Tilda, mais en même temps elle se sentait fière et heureuse de retrouver dans tout son éclat la vertu de son bien-aimé. A mesure qu'il parlait, l'amour renaissait dans son cœur plus tendre, plus vivace. Quand il eût achevé, elle eût à se contenir pour ne pas se jeter aux pieds de Jacob et lui demander pardon à genoux de ses injustes soupçons.

— Pardonne-moi, s'écria-t-elle, pardonne à ma sotte crédulité. Mais la calomnie avait été si bien imaginée qu'elle avait les apparences de la vérité. On me la répétait avec tant de persévérance et de perfidie !

— Une chose m'étonne, c'est que tu ne sois pas venue m'interroger dès le premier jour, dès la première heure. Tu as eu tort de reculer devant une franche explication.

— Une longue et affreuse torture a été le châtiment de mon hésitation. Ces jours passés ont été les jours les plus amers de mon existence. Ta prétendue infidélité empoi-

sonnait jusqu'au passé et assombrissait mes souvenirs... Elle t'avait tout entier arraché à mon amour.

— Je n'aurais pas prévu qu'une bonne action aurait de si funestes conséquences.

— Quel bonheur j'aurais à adopter l'orphelin!... Malheureusement dans cette maison je suis une esclave, une prisonnière. On me respecte c'est vrai, le maître m'entoure de luxe par vanité ; il sème des fleurs sous mes pas pour éblouir le monde ; mais au milieu de cette atmosphère parfumée, je suis captive et bien souvent j'envie l'ouvrière vivant de son travail ou la pauvresse, mendiant dans la rue. Depuis longtemps je suis abandonnée. Henri Segel partage ses journées entre les Russes et Muse. Quand je me sens trop mal, le médecin vient ici. De temps à autre une mendiante arrive jusqu'à moi et — vous ne le croiriez pas — sous cette richesse extérieure, je suis souvent sans argent, je n'ai pas de quoi faire l'aumône.

Elle soupira et poursuivit:

— Aujourd'hui, je renais à la vie; le calme rentre dans mon esprit. Il m'est rendu le seul homme au monde qui me fasse aimer l'humanité et croire à la vertu !...

Sur ce ton, la causerie se prolongea longtemps. On servit le thé à l'heure accoutumée. L'Anglaise arriva. Enrhumée elle ne bougea presque pas la tête. Absorbés l'un dans l'autre, tous deux oubliaient l'univers... Tilda se mit au piano, fermé depuis plusieurs jours, et cette fête de réconciliation se termina par la Polonaise de Chopin (A—dur).

Quand Jacob se retrouva dans la rue, il se retourna pour jeter un regard sur la maison qu'il quittait, comme s'il eût eu le pressentiment de ne plus jamais y rentrer.

XXVII

JACOB EN FUITE

Varsovie présentait un étrange coup d'œil. De toutes ses portes la population affluait vers les bois. On se précipitait au combat, on se ruait à la mort.

Les Russes n'entravaient en rien cet exode. Ils ne savaient ou ne voulaient pas s'y opposer.

Au château de Brühl on répétait le dicton : « Quand l'abcès est mûr, il n'a plus qu'à crever ! » Le sang-froid autoritaire ne s'avouait pas que cet abcès provenait de la maladie purulente engendrée par une oppression sans frein. On ne se souciait ni des douleurs qu'il produisait en mûrissant, ni du sang qu'il rendrait en crevant.

A l'intérieur de la capitale, la vie semblait suivre son cours normal. Seuls les initiés reconnaissaient dans les rues les gladiateurs voués à la mort. La fièvre des esprits couvait sous un calme trompeur. De temps en temps circulait la nouvelle furtive que des bandes s'étaient formées, à la barbe des troupes russes, que des détachements moscovites avaient été battus, que les insurgés avaient pris telle bourgade, que par ci par là le drapeau national avait été arboré ostensiblement et le gouvernement révolutionnaire proclamé.

Gromof persistait seul à vouloir endiguer le torrent révolutionnaire. Vains efforts : les digues étaient rompues. Le mot de ralliement de la jeunesse était : la liberté ou la mort !

Les hommes réfléchis prévoyaient pourtant l'explosion prochaine de la vengeance moscovite, la répression barbare, sauvage comme en 1794, du temps de Kosciuszko. Pendant que les uns se cachaient dans les fourrés, les autres tombaient dans les serres de la police. On fouillait les maisons pour capturer les insurgés. On brisait les toitures, on démolissait les planchers et à défaut de coupables, on empoignait les innocents. La citadelle regorgeait de prisonniers. Chaque jour, des files de malheureux partaient pour la Sibérie. Les chaînes commençaient à manquer.

Et pendant ces lugubres agissements les bocages arboraient joyeusement leurs verts feuillages, les prés se tapissaient de fleurs, les alouettes chantaient où les corbeaux allaient bientôt s'abattre.

La Russie préparait ses saturnales pour célébrer la victoire définitive. Par centaines de mille ses soldats traquaient les insurgés disséminés par bandes, sans campement, sans argent, sans armes, sans poudre. La victoire se fit attendre tout une année.

C'est à l'humiliation de l'armée qu'on serait disposé à attribuer la rage du gouvernement russe, si la lenteur des manœuvres n'avait été préméditée ainsi que nous l'avons dit déjà dans les pages de ce livre. Comme l'homme d'État polonais, le Russe voulait bien que l'abcès crevât, mais il voulait qu'il prît d'abord le plus d'extension possible afin de pouvoir ensuite tailler à son aise dans la chair vive et repaître sa fureur des lambeaux palpitants de ce corps meurtri.

Depuis 1863 (1) sa vengeance s'accroît en férocité, re-

(1) Ce que Kraszewski écrivait en 1866, se trouve être encore vrai en 1886. Vingt ans de représailles n'ont pas assouvi la fureur du gouvernement russe. (Note du trad.).

double sous mille prétextes. Elle était désordonnée, elle se fait systématique.

Le monde civilisé assiste à l'épouvantable exécution avec l'indifférence et les ricanements d'un voyou ou d'un gandin, qui regardent guillotiner (1) !...

Jacob voyait se dresser dans son imagination cet avenir funèbre de la Pologne, avenir devenu le présent perpétuel. Il se désespérait de ne pouvoir détourner cette lugubre destinée. Au désespoir succéda l'apathie. A quoi bon la vie, pensa-t-il, sans un but élevé? Et tous les chemins vers ce but me sont fermés !...

Il essayait vainement de s'absorber dans la lecture. Son cerveau était comme figé. Un lourd sommeil, semblable à la léthargie s'empara de lui. Quand il rouvrit les yeux la lampe s'était éteinte. L'aube matinale blanchissait la chambre. Il ouvrit la fenêtre. Le ciel était triste et sombre comme son âme.

Dans le silence du jour naissant, il entendit des pas dans l'escalier. On sonna à sa porte. Il ouvre lui-même. Un homme entre vivement. Un manteau l'enveloppe entièrement, le chapeau le cache jusqu'aux yeux. C'est Krüder.

— Tu sais tout, n'est-ce pas ? Puisque tu es déjà prêt.

— Tout... quoi ?

— Pas une minute à perdre. Il est quatre heures. Tu as une heure et demie ou deux heures tout au plus devant toi.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Je n'ai pas besoin d'user de ménagements envers un homme comme toi !... Dans deux heures, on viendra t'arrêter.

— Pourquoi ?

(1) Après avoir lu cette page on comprendra le plaisir que M. de Bismark a procuré au gouvernement russe en incarcérant dans une forteresse humide et meurtrière l'éloquent révélateur de l'odieuse politique qui prévaut sous le faible Alexandre III, comme elle prévalait sous son père Alexandre II. Politique traditionnelle depuis Ivan IV, le Terrible. (Note du trad.)

— Le sait-on jamais pourquoi sous notre régime. Je t'apporte un passe-port. Je me le suis procuré hier avant que la police du Château n'ait prévenu la police des passe-ports. Pars sans tarder.

— Où aller ?

— Où tu voudras !

— Ne serait-il pas plus simple d'attendre et de me disculper ?

— Plaisanterie !... On commencera par t'expédier au fin fond de l'Empire russe. Et c'est encore ce qui peut arriver de plus heureux.

— Soit ! On me déportera.

— Et tu te soumettras à la brutalité russe quand tu peux l'éviter ?

— Abandonner le pays au moment suprême, ce serait compromettre mes connaissances israélites, comme me le reprochait Mann dernièrement. On m'a assez jeté à la figure les mots de prudence excessive, poltronnerie, calcul, égoïsme. Ma fuite justifierait l'accusation.

— Les instants sont précieux. Réserve-toi pour des temps meilleurs. La captivité te briserait, te paralyserait pour l'avenir. L'insurrection prend des forces. Qu'adviendra-t-il ? Nul ne peut le prévoir. La diplomatie européenne paraît disposée à intervenir. Il est vrai qu'elle n'a pas la main heureuse, mais il n'est cependant pas impossible qu'elle obtienne cette fois quelques concessions. Tu pourras nous être utile, conserve pour la Pologne ton intelligence, tes relations, ta fortune.

— Intelligence faussée par le mysticisme, dit-on partout ; relations avec lesquelles je suis toujours en contradiction ; il ne me reste que la fortune. Seule, à quoi peut-elle servir ?

— Allons ! pas de pessimisme. Décide-toi.

— Ma résolution est prise. J'irai faire mes adieux à ma mère, en lui confiant la maison. Je prendrai quelque argent et j'irai loin d'ici réfléchir sur le meilleur parti à suivre. Il est toujours temps de se livrer aux gendarmes.

Je t'accompagne. Mais connais-tu un asile sûr pour quelques heures ?

— Oui. Viens avec moi !

Jacob ne perdit pas de temps pour changer de vêtement et courir embrasser sa mère. Il remplit son portefeuille de billets de banque et un quart d'heure plus tard, il était dans la rue avec Krüder. Par divers détours, ils arrivèrent aux Allées. Le fugitif eut un moment l'idée de demander l'hospitalité à Segel, à Bartold ou à son tuteur. Réflexion faite, il craignit de les compromettre.

— Nous allons au Kafarnaum ! dit Krüder en souriant.

— Le Kafarnaum ? Qu'est-ce ?

— Un sobriquet de mon invention, pour désigner le lieu où se réunissent les rouges.

— Tu es donc des leurs, maintenant ?

— Je suis avec tout le monde et avec personne. J'entre, j'écoute, j'émets mon avis, je discute... et j'attends. Avec moi on te recevra dans le Kafarnaum.

— Est-ce un asile sûr ?

— Excellent ; nullement suspecté et n'ayant rien à redouter des perquisitions de la police. C'est dans la maison du commissaire du quartier.

— Allons-y !

Krüder enfila une ruelle. Le jour se levait mais la ville était encore déserte et livrée aux laitières et aux regrattières.

Ils s'arrêtèrent devant une maison. A l'entrée se tenaient des gendarmes, des policiers et quelques individus de la garde urbaine. Par un escalier donnant sur la cour, ils montèrent au second étage. La maison étant neuve, l'appartement à la porte duquel ils se trouvaient avait une belle apparence extérieure. Une servante à moitié endormie leur ouvrit et, sans question, leur indiqua une seconde porte. Celle-ci les amena dans un salon assez spacieux. Sur une grande table, deux hommes écrivaient à la clarté d'une lampe encore allumée. Les sophas, les fauteuils, les chaises étaient occupés par des

jeunes gens dont la figure fatiguée disait assez qu'ils avaient passé une nuit blanche. Krüder chuchota quelques mots à l'oreille d'un des deux personnages attablés. Celui-ci, dont la figure n'était pas tout à fait inconnue à Jacob, lui serra la main.

— Ici, fit-il, personne ne viendra vous chercher. Comme nous n'avons pas de secret pour les gens probes, nous pouvons continuer nos travaux devant vous. Nous conspirons même à ciel ouvert, dans les marchés publics, dans les rues et jusqu'à présent ne sommes pas encore tombés sur des dénonciateurs. Asseyez-vous, prenez part à nos délibérations, donnez-nous votre avis : nous vous y engageons. Aujourd'hui il nous faut combiner toutes nos forces : bras, tête, enthousiasme, ruse..... Ne vous gênez pas, monsieur ; faites comme si vous étiez chez vous.

Krüder, dont l'habitude était de ne se fixer nulle part, alla d'un coin à l'autre, lut l'ordre du jour par-dessus l'épaule du secrétaire, échangea de courts dialogues avec quelques-uns des assistants, et se hâta de courir à quelque autre réunion.

Jacob, laissé là par son ami, assistait à un spectacle étrange et tout nouveau pour lui. La porte s'ouvrait à chaque instant : c'était un va-et-vient continuel d'individus de tous les âges et de tous les rangs de la société : des femmes, des enfants, des juifs, des ecclésiastiques. Les uns apportaient des nouvelles bonnes ou mauvaises, des messages, de l'argent ; les autres venaient chercher ou transmettre des ordres, apportaient des écrits. Dans la cohue, apparaissaient des uniformes dont quelques-uns portaient des insignes de grades supérieurs dans l'armée. Certaines figures dénotaient une longue carrière militaire pleine de fatigues ; certaines poitrines étaient chamarrées de décorations gagnées au Caucase ou dans le Taschkend. Contrastant avec les militaires, se mêlaient des ouvriers, des artisans, des ravaudeurs, des hommes tout déguenillés. Le mouvement était inces-

sant et les figures se renouvelaient continuellement.

Un jeune blessé vint raconter en peu de mots un combat dont il rapportait une balle dans la jambe. Il demandait un chirurgien pour en faire l'extraction et se montrait impatient de retourner sur le théâtre de la guerre. L'héroïsme brillait dans son regard et sa fièvre de patriotisme surpassait la fièvre de sa blessure.

Un ouvrier accourait ensuite annoncer que la police avait fait invasion dans une imprimerie clandestine où il travaillait et d'où il avait pu s'échapper par le toit.

Immédiatement décision fut prise d'établir une imprimerie dans une autre cachette.

La révolution déployait une activité dévorante, instantanée, qui cependant était défectueuse. L'argent faisait défaut malgré tous les moyens employés pour s'en procurer : emprunts, prières, menaces. A tout moment, arrivaient des insurgés éparpillés dans les bois des plaintes sur le manque d'armes, de poudre, d'ambulances, de médecins et de médicaments. Tout à coup le bruit courait que tel ou tel émissaire était tombé dans les mains des Russes ou qu'un fournisseur fripon, payé d'avance, avait livré une cargaison de fusils tirés du rebut des arsenaux autrichiens et ne pouvant plus être d'aucun usage. Les difficultés ne faisaient pas reculer le comité composé d'hommes d'une audace inouïe et accomplissant des miracles avec de faibles ressources. La surveillance russe s'était relâchée. Ce fait, qui aurait dû donner fort à penser aux révolutionnaires, encourageait leur propagande. La confiance des insurgés augmentait de jour en jour. De toutes les provinces polonaises, et même de la Russie Blanche incorporée à l'Empire russe en 1772, parvenaient des témoignages de sympathie chaleureuse mais accompagnés de l'instante prière de retarder la prise d'armes. Il était trop tard. Le duché de Posen, annexé à la Prusse et la Galicie avec la ville de Cracovie soumise à l'Autriche s'agitaient, mais ne se révoltaient pas de peur d'attirer sur la Pologne soulevée deux adver-

saires de plus. Ces tronçons de l'ancienne République envoyaient des volontaires, quelque argent et en même temps, d'Autriche venaient des armes (pas toujours en bon état). Le gouvernement de Vienne fermait les yeux et laissait passer.

Gromof avait ses entrées dans le Kafarnaum. Il y continuait en pure perte ses reproches contre l'insurrection et provoquait la dérision générale.

— Au lieu de blâmer notre élan, lui répondait-on, faites-en donc naître un semblable chez vous. Travaillez l'armée, travaillez les *roskolnik* (1).

— Hélas ! répliquait Gromof. C'est ce que nous faisons. Mais chez nous on ne répond pas au premier appel !... Nous avons à former notre peuple, à l'instruire, à lui apprendre ses droits !...

— Et vous nous demandez de rester l'arme au bras jusqu'à ce que le bébé soit grand... Autant nous renvoyer aux kalendes grecques !

— Mais vous courez à l'abîme.

— L'abîme ! L'enfer ! Tout plutôt que votre joug !

Ce dialogue stérile fut interrompu par une femme qui racontait qu'on venait d'enlever son fils et de l'envoyer à la citadelle. Elle avait réussi à sauver quelques papiers compromettants qu'elle apportait. Après la femme, survint un adolescent, presque un enfant. Il fit, tout en se dandinant et en sautant, le récit de sa fuite des mains des gendarmes qui l'avaient raccolé pour le service russe.

Au milieu d'un hourvari assourdissant et des bruyantes allées et venues, des femmes causaient tranquillement ayant des dépêches dans leurs jupons et leurs corsets. Des émissaires attendaient pour partir que les

(1) *Roskolnik*, dissidents de diverses sectes dont le nombre s'élève en Russie à 14 millions. Ils sont les ennemis de l'autorité du tsar, qui ne leur reconnaît pas la liberté de conscience et les persécute C'est parmi eux que Pougatchef recruta ses partisans et, nouveau Spartacus, souleva une Jacquerie, qui aurait pu se transformer en révolution, sous le règne de Catherine II.
(Note du trad.).

cordonniers eussent recloué les talons de leurs bottes où étaient insérés des messages.

Jacob avait devant lui un admirable tableau de dévouement. Il en était navré, car il était persuadé que tant d'efforts n'aboutiraient qu'à une catastrophe. Krüder revint. Il rapporta à son ami qu'une heure après leur départ la police avait envahi le logement, bouleversé les papiers, démoli les poèles, fouillé les planchers et emporté comme unique trophée un pistolet de poche, arme prohibée. La maison restait soumise à une stricte surveillance. On cherchait Jacob dans les rues.

Il ne lui restait donc que le choix entre la fuite ou la prison. Mais où fuir? Il songea à la bourgade qu'habitait Jankiel d'autant plus qu'il avait besoin de voir le père de Lia pour lui apprendre la fin malheureuse de sa fille. Il s'exposait, il est vrai, à rencontrer son ennemi David ; mais force était de braver ce danger éventuel.

Il resta dans le Kafarnaum jusqu'à la tombée de la nuit. Puis il s'enfonça dans les ruelles obscures où grouillaient principalement des juifs pauvres. Il avait parmi eux beaucoup d'amis qu'il avait aidés de sa bourse. Il avait souvent pénétré dans ces antres de la misère avec l'idée de se consacrer un jour exclusivement à son extinction. C'est dans ce but qu'il avait été le promoteur des écoles israélites ; car, dans sa conviction, l'instruction populaire était la base de la réforme morale et de l'amélioration matérielle.

Il connaissait surtout intimement dans ce quartier un nommé Rébé Schmul, petit commerçant qui avait été sur le point de faire faillite et qu'il avait remis sur pied.

Les épaules chargées de quelques vêtements usés comme une amorce pour les vieilles défroques, il allait par le froid, par le chaud, criant dans les rues : *Hendel! Hendel!* Marchand d'habits ! L'œil et l'oreille aux aguets, il épiait les appels du haut des mansardes et se faufilait dans les cours au risque d'en être brutalement chassé. Commerce pénible et souvent ingrat qui ne lui rap-

portait que juste de quoi ne pas mourir de faim et lui permettait tout au plus d'acheter le jour du Sabbat un peu de poisson et un morceau de pain blanc.

Rébé Schmul avait de sa femme, déjà vieille, cinq filles dont deux étaient mariées tant bien que mal. Trois restaient à la maison. En tout, cinq bouches à nourrir.

Pour y arriver, il fallait que chaque jour, par toute saison le brocanteur piétinât du matin jusqu'au soir et ouvrît l'œil afin de ne pas faire un mauvais marché en achetant des vêtements de bonne apparence où un trou aurait passé inaperçu. C'est là le danger de cette lucrative industrie. Les vêtements peu usés, se revendent facilement aux débitants en boutique qui, après les avoir bien nettoyés et rafraîchis, les font passer pour complètement neufs. Malgré son expérience. Schmul avait eu plus d'une joie anticipée qui se changea en amère déception.

Maigre, sec, haut de taille, il ne se ressentait pas de l'âge, car, disait-il, il n'avait pas le temps de penser à cela. Dans le commerce qu'il exerçait depuis plus de trente ans, il était à même d'observer les hommes et de cette étude était née dans son âme non le mépris mais la compassion pour ses semblables. Quoiqu'il fut bien pauvre, il lui arrivait souvent quand il rencontrait un plus malheureux que lui de tirer un sou de sa poche et de faire l'aumône. Avec cette sensibilité, il se distinguait encore par une humeur joviale.

La gaieté le servait dans son négoce. Une figure triste, repousse. Le sourire attire. Il encourage l'homme réduit à vendre son meilleur vêtement et adoucit l'amertume du sacrifice.

Schmul avait toujours la plaisanterie sur les lèvres au départ comme au retour. Il traitait par la plaisanterie sa femme malade ; par la plaisanterie, il consolait ses filles dans leurs chagrins ; par la plaisanterie enfin, il se fortifiait lui-même quand il sentait qu'un soupir allait s'échapper de sa poitrine.

Nul ne célébrait avec plus de cœur la fête du Sabbat dans son appartement étroit et encombré, à la lueur d'une chandelle de suif. Nul n'entonnait avec plus d'entrain le cantique de Salomon ; nul ne mordait avec plus d'appétit dans le pain consacré.

Ses affaires marchaient mal, quoiqu'il eût ajouté à la vente et à l'achat des vieux habits le commerce des peaux de lièvres. Il avait même songé à élargir son industrie y adjoignant un débit de cirage et d'allumettes. Les circonstances ne lui avaient pas permis de réaliser ce rêve.

Par-dessus le marché, il jouait à la loterie et chaque fois espérait gagner le gros lot. C'est en vain que sa femme l'invitait à renoncer à cette fantaisie pour en employer l'argent dans le ménage. Quand elle avait bien bougonné, il se contentait de répondre qu'il ne faut pas fermer sa porte au bon Dieu.

Schmul logeait avec sa famille au troisième étage d'une vaste maison encombrée par une dizaine de familles juives, aussi pauvres les unes que les autres. Cette bâtisse — inutile de le dire — ne brillait pas par la propreté. Elle était construite en rectangle avec peu de devanture et s'élargissait sur la cour. A chaque étage, une galerie en bois servait aux travaux du ménage. On y lavait le linge, on l'y séchait. On y fendait le bois. On y faisait la cuisine et la toilette des enfants. Que n'y faisait-on pas encore ? Des guenilles de toutes espèces y étaient étendues sur des cordes. Les odeurs de cuisine, les effluves de la lessive, la buée des eaux ménagères s'écoulant par une rigole au milieu de la cour, s'y mariaient pour produire un parfum à part que les locataires ne supportaient que par la force de l'habitude.

Les habitants formaient comme une seule famille. Pour la plupart, ils étaient nés, et devaient mourir dans ce réceptacle de misère.

Schmul occupait trois chambres sombres où l'air et la lumière ne parvenaient que par la cour. Quel air et

quelle lumière ! L'un et l'autre devaient filtrer à travers les linges et les haillons qui, pendus aux cordes de la galerie, contrefaisaient des stores.

Une des pièces servait de salon et possédait un canapé où le crin frisait dans les trous de l'étoffe et deux fauteuils dépareillés. L'autre était la chambre à coucher du vieux couple ; la troisième, le dortoir des trois filles. C'était dans cette dernière que les demoiselles Schmul nettoyaient, repassaient et raccommodaient les vieilles défroques. Un événement mémorable y était arrivé. Le père se plaisait à le raconter comme une marque de protection providentielle.

Une dizaine d'années auparavant, la position du brocanteur était désespérée. Il avait eu la main assez malheureuse pour acheter un lot d'habillements qui se trouvèrent avoir été volés. Il fut condamné à restituer la marchandise et à payer une forte amende. Pour y arriver, il avait en vain frappé à plusieurs portes... Ne sachant comment se tirer d'embarras, il était sorti et avait réussi à vendre une vieille capote pour quelques florins. Il retournait chez lui quand un soldat l'aborda et lui offrit un gilet jadis en velours. Il refusa l'affaire. L'autre insista, le saisit par le bras et fit tant que de guerre lasse Schmul accepta le marché pour une somme très minime. A la maison, il s'aperçut qu'il avait été dupé, car il n'y avait à tirer du gilet que la ouate et la toile. Il le donna à une de ses filles pour le découdre. Celle-ci, jeta bientôt un cri de joie. Sous chaque bouton elle trouva une petite pièce d'or. Le total permit à Schmul de s'acquitter de son amende.

Le gilet contenait encore un chiffon de papier portant des lignes presque effacées et indéchiffrables.

Il n'était pas possible de remonter jusqu'au propriétaire de l'objet dont le soldat s'était évidemment emparé dans quelque pillage militaire. Néanmoins Schmul ne crut pas devoir s'approprier une somme qui lui tombait ainsi du ciel ; il s'en considéra comme le simple dépo-

sitaire et la restitua tout entière, par petits acomptes, aux condamnés politiques.

Cet acte peint l'homme. Tout malheureux qu'il était, il payait sa dette à un inconnu.

Il montrait souvent des morceaux de ce gilet, pour avoir l'occasion d'en raconter l'histoire et de rendre grâce à la Providence, car il était très pieux.

Pour son commerce, il partait le matin de bonne heure et ne rentrait guère qu'à la nuit tombante. Il avait toujours un parapluie, jadis bleu, mais devenu par suite d'un long usage, d'une couleur indéfinissable. C'était moins pour s'abriter lui-même que pour garantir sa marchandise de la pluie, de la neige et du soleil. Son déjeuner se composait invariablement d'un oignon cru ou d'un hareng saur avec un morceau de pain et un verre d'eau-de-vie. Le soir, il aimait à trouver quelque plat chaud et s'attablait en racontant à sa moitié les incidents de la journée émaillés de facétieuses remarques. Mme Schmul l'écoutait attentivement. Puis venait la prière précédant le coucher.

Le brocanteur était généralement aimé à cause de son bon caractère et de son esprit jovial. On s'étonnait qu'avec son intelligence, il n'eût pas encore fait fortune. Il répondait en comparant son esprit à des ciseaux. Si tranchants qu'ils soient, ils ne servent à rien quand manque l'étoffe à tailler. Or, l'étoffe, Dieu dans sa sagesse, ne la fournit pas à tout le monde.

Jacob s'engagea dans l'escalier conduisant au logement de Schmul. Il montait sans voir le brocanteur qui, rentrant de son travail, le suivait et s'arrêta en même temps que son visiteur à la porte du logis, où était gravé le nom de Dieu. Suivant l'usage, Jacob y porta la main et la baisa ensuite. C'est alors que Schmul le reconnut.

— *Salem alekem* ! lui dit-il.

— *Alekem salem!* répondit le fugitif.

— Rabi Jacob, dites-moi ce qui me vaut l'honneur de vous voir chez moi.

— Un malheur.

— Puis-je vous être utile?

— Oui, et facilement, je l'espère.

— Même si c'était difficile, vous pourriez compter sur moi dans la mesure de mes moyens.

Ils étaient entrés. La vieille Schmul essuyait la poussière du canapé et de la table en l'honneur de Jacob. La plus jolie et la plus hardie de ses filles, Roselé, vint l'aider dans cette tâche. En dépit de leur pauvreté, elle était propre et mise avec un certain goût. Ses beaux yeux noirs indiquaient son intention de plaire.

— Veuillez vous asseoir, reprit Schmul, je vous écoute..

— Tout à l'heure. Reposez-vous d'abord ; vous devez être bien fatigué.

— Oh ! pour cela oui ! Je ne saurais dire combien d'étages j'ai grimpés. Le travail marche bien. Il y a des jeunes Polonais qui vendent jusqu'à leur chemise pour s'acheter des vêtements bien gros et bien chauds... Je n'ai plus besoin de m'égosiller à crier : *Hendel!* Partout on m'appelle. Vente à tous prix. L'argent m'a manqué ; j'ai été obligé d'en emprunter chez Mortchel.

Pendant que Schmul rendait ainsi compte de sa journée, sa femme et sa fille s'étaient éclipsées.

— Je suis obligé, dit Jacob à voix basse, de quitter Varsovie. La police est venue ce matin me faire une visite domicilière...

— A vous? Est-ce possible? Seriez-vous donc, Rabi Jacob, du nombre de ces insensés qui tentent Dieu?

— Non! Mais le gouvernement russe a l'habitude d'arrêter à tort et à travers.

— C'est vrai ! Cela se voit tous les jours, eh bien, je ne puis néanmoins pas me faire à cette idée. Il n'y a pas de sécurité individuelle ici et il n'y en a jamais eu sous les Russes !

— Connaissez-vous quelqu'un qui puisse me conduire sans encombre jusqu'à la première station de poste?

— Certainement. Sur le même palier que moi habite

Mordko. Comme chacun doit vivre de quelque chose, il fait la contrebande. Marchandises, papiers, hommes : il glisse tout à travers la frontière. C'est ainsi que tous les jours, en exposant sa tête, il remplit son ventre.

— On peut se fier à lui ?

— En tout. Il a fait ses preuves. Ce Mordko est d'une adresse incroyable et à le voir personne ne s'en douterait. A demi muet, presque aveugle c'est à peine s'il peut dire quatre mots et faire trois pas. Avec ces infirmités, c'est un homme merveilleux. Il a l'air si niais, si bête que chaque fois qu'il s'est fait pincer, on l'a relâché par pitié ou par mépris. Je vais le chercher.

— C'est bien ! Je vous attends !

Mme Schmul vint tenir compagnie à Jacob. A travers la porte entr'ouverte, les trois jeunes filles le contemplaient avec admiration. Rosélé se disait à elle-même :

— Grand Dieu ! Quel bonheur ce serait, si je plaisais à ce richard ! Mais hélas ! Il ne faut pas y compter ! On me dit belle, mais je ne le suis pas assez sans doute pour un monsieur comme lui.

Au bout de quelques minutes, Schmul ramena un individu à l'air hébété. Celui-ci regarda Jacob des pieds à la tête, comme s'il s'agissait d'en prendre le signalement.

— Il a déjà tout compris, observa le brocanteur, et peut se passer de plus amples explications.

— Je voudrais partir de suite ! dit Jacob.

— La nuit ? Non ! répondit Mordko. Trop de danger. Le matin, c'est mieux.

— Mais je ne puis coucher ici ; il n'y a pas de place. Et les hôtels s'ouvrent la nuit à la police.

— Je connais un hôtel où vous dormirez tranquille. On le visiterait de la cave au grenier qu'on n'entrerait pas dans la chambre où vous serez. Je reviens dans un instant pour vous y conduire.

Dès que Mordko fut sorti. Schmul dit à son visiteur :

— Votre fuite m'afflige beaucoup. Quand reviendrez-vous ? Nul ne le sait. Votre absence est un malheur pour

les Israélites. Il n'y a que vous, dans votre position sociale, qui n'ayez pas renié Dieu et sa sainte loi. Un seul! et on nous l'enlève.

— Si je suis utile à notre cause, soyez sûr que le Dieu d'Israël me protégera.

— Alors, vous nous reviendrez sain et sauf, j'en ai le pressentiment. En attendant nous boirons ici la coupe d'amertume jusqu'à la lie.

Mordko rentra. Jacob, sous sa conduite, arriva à un hôtel borgne où on lui donna une chambre isolée. Un sommeil réparateur ferma pour quelques heures les yeux du fugitif harassé.

XXVIII

L'AMOUR DE LA PATRIE

Il n'était pas facile de voyager en Pologne à l'époque de son insurrection. Des bandes de cosaques pillards parcouraient les campagnes. Des bataillons de troupes régulières inondant les villes et les villages se livraient impunément, sur les populations à toutes espèces d'excès. On voyait dans les champs déserts et ravagés circuler comme des ombres, des malheureux cultivateurs, pâles et craintifs, qui avaient à redouter amis et ennemis venant leur arracher jusqu'à la nourriture de leurs femmes et de leurs enfants.

Mordko, avec son flair fit traverser à Jacob, la ligne de sentinelles, placées de distance en distance et le déposa sain et sauf à la station de poste d'où une voiture l'emmena à la bourgade de Jankiel.

Là, on lui apprit au relai que les deux David étaient absents. Le vieux habitait à Varsovie, sous l'aile du gouverneur russe ; le jeune se trouvait quelque part dans l'insurrection croyait-on, car il avait acquis le renom d'ardent patriote.

Jacob surprit Jankiel, tout seul, courbé sur un gros

livre. Au premier coup d'œil il remarque combien la souffrance avait fait maigrir le vieillard, qui, ne devinant pas quel pouvait être le visiteur, ne souleva pas la tête et fit un signe de la main qu'on le laissât achever sa pieuse méditation. Au bout de quelques minutes seulement, il ferma son livre et, en reconnaissant Jacob lui souhaita presque joyeusement la bienvenue.

— Vous ne m'apportez pas, quelque triste nouvelle? demanda-t-il comme s'il voulait écarter la supposition d'un malheur domestique.

— Non! Je vous dirai franchement la chose. J'ai été menacé d'être arrêté, sans que je sache pourquoi. On m'a conseillé de m'absenter, et je viens chez vous pour m'abriter un court instant pendant l'orage.

— L'orage est encore loin de sa fin. Les nuages s'amoncellent. Mais quoi qu'il arrive je vous reçois avec tout mon cœur et ma maison est à votre service.

— Pour le moment je suis à l'hôtel...

Jankiel se leva, alla à la porte et appela par son nom un juif qui se trouvait au bas de l'escalier et qui accourut sur-le-champ.

— Allez chercher les effets de monsieur à l'hôtel..... et apportez-les dans la chambre vis-à-vis de la mienne.

— Je ne vous permettrai pas de demeurer hors de chez moi. Il y a dans la bourgade une foison de militaires, de bureaucrates qui s'accrochent aux voyageurs... Vous serez plus en sûreté ici. Mais tout en désirant vous garder aussi longtemps que possible, croyez-moi, il vaudra mieux pour vous quitter cet endroit. Il se prépare un grand gâchis. Les Russes laissent l'incendie grandir afin d'avoir un plus vaste champ de pillage. J'ai déjà passé par des semblables périodes, en 1809, 1812, 1831. Qu'adviendra-t-il maintenant? Dieu le sait mais il est miséricordieux.....

Après un moment de silence et de visible embarras il ajouta :

— Ma femme est malade, ma fille est malade, la

maison est en deuil. Les livres saints m'aident à souffrir. Ceux-là (il montra la demeure des David) sont partis... L'un en ville, l'autre, à ce qu'on pense chez les insurgés. Je ne les félicite pas de l'acquisition. Malheur à la cause qui est soutenue par des hommes impurs ! L'homme qui se noie ne regarde pas à la main qu'on lui tend : propre ou malpropre, il s'y accroche et quand il se croit sauvé, il prend la lèpre et en meurt.

Jankiel et Jacob s'étendirent longtemps sur ce chapitre. Tout à coup dans la rue silencieuse s'entendit de loin comme un bruit de chevaux et de roues sur un pavé inégal et raboteux.

Ils regardèrent par la fenêtre et virent sur la place du marché, un groupe de cosaques à cheval et plusieurs charrettes. Il y eut quelques cris sauvages et puis le calme se fit au commandement d'un chef à la voix vibrante.

Jankiel envoya prendre des informations : un détachement des forces russes, avant-garde de plusieurs régiments, escortait un chef d'insurrection, pris, dans un combat acharné, blessé et mourant. La paille de la charrette où était couché cet homme, destiné à être pendu le lendemain, était tout inondée de sang. Telle était la version donnée par les soldats de l'escorte qui se répandaient dans les maisons de la bourgade.

Jankiel, prévoyant que se logerait chez lui quelque militaire à épaulettes et craignant ce qui pouvait s'en suivre, alla cacher sa fille dans la chambre de la mère, déposa l'argent dans des cachettes connues de lui seul, et garda dans sa poche une somme pour les nécessités urgentes et imprévues. La vaisselle précieuse avait été déjà depuis longtemps mise en sûreté. Plein de présence d'esprit, il prévint les domestiques de la maison de dire que Jacob était son gendre, et s'assit tranquillement en attendant les événements.

La bourgade s'emplissait de plus en plus de soldats qui recevaient l'ordre de former un campement sur la place du Marché. Les officiers seuls allaient s'installer

chez les particuliers. La nuit était avancée quand arriva le colonel du détachement pour se loger chez Jankiel.

Il n'avait pas une figure barbare ; on reconnaissait d'emblée dans ses traits comme dans ses allures un homme civilisé, ce qui, cependant, n'était pas rassurant. Dans l'armée,comme dans la société russe, la civilisation superficielle couvre trop souvent la corruption la plus profonde. Les individus, charmants dans les salons, sont, dans l'exercice de l'autorité d'une cruauté brutale, comme s'ils voulaient se dédommager de la contrainte momentanée, qu'ils s'imposent par bienséance. Le colonel portait un nom allemand : Tendemann ; son extraction était un mystère pour tous et peut-être pour lui-même.

Il était pâle, agité, colère, ce qui s'expliquait et par l'ardeur militaire et par la responsabilité qui pesait sur ses épaules. Ce n'était plus un homme, c'était un Russe dans toute la force du mot.

Il entra sans saluer personne, sans s'informer du propriétaire. Tout ce à quoi il songeait c'était de se loger commodément. A la porte de la chambre où reposait sa femme malade, Jankiel lui barra respectueusement le chemin.

— Monsieur le colonel, dit-il, c'est la chambre de ma femme alitée.

Le colonel fit faire la pirouette au vieillard, ouvrit la porte, examina la pièce indiquée ainsi qu'une autre pièce et descendit en silence à l'étage inférieur. Là il se fit ouvrir le bureau et déclara y fixer sa halte pour la nuit. La soldatesque se répandit dans la maison, réclamant à tue-tête, un samovar, du feu, des chandelles, de l'eau, etc., etc. Dans une chambre spacieuse, entrèrent des officiers et s'engagèrent des conversations bruyantes. D'en haut, c'était comme le bruit confus d'un orage, accompagné de coups de tonnerre.

Jankiel et Jacob étaient assis, attentifs et soucieux. Des informations recueillies par les domestiques complétèrent

la première version. Un détachement russe envoyé à la poursuite d'une troupe d'insurgés en voie d'organisation, l'avait surprise au milieu de la nuit, cernée et battue. La défense avait été héroïque; mais les munitions manquèrent bientôt aux assaillis ; leur chef tira et décocha des coups de sabre jusqu'à ce qu'il tomba grièvement blessé. C'est lui qu'on menait pendre, distinction que lui valait sa qualité de commandant. Des officiers sous ses ordres, également pris les armes à la main, avaient été simplement fusillés.

Le colonel du détachement veillait avec un soin particulier à ce que le prisonnier n'échappât pas à la corde et ordonna de le placer dans la maison voisine sous une bonne garde : précaution superflue car l'infortuné ne pouvait bouger de place et son état était désespéré. Son nom, les soldats russes l'estropiaient à leur façon. D'ailleurs celui-ci, comme tous les chefs révolutionnaires d'alors, s'était affublé d'un pseudonyme.

Le supplice de l'inconnu, dont on érigeait déjà le gibet sur la place du Marché, émouvait fortement l'âme de Jacob. S'il ne pouvait le servir, du moins il croyait de son devoir d'aller lui porter des consolations. Il communiqua son désir à Jankiel.

— La chose me semble difficile, lui répondit celui-ci, mais je la tenterai pour vous être agréable. Je ne risque rien après tout, à mon âge...

Ce disant Jankiel revêtit sa longue redingote noire, prit sa *czapka*, descendit l'escalier et pria la sentinelle à la porte de l'annoncer au colonel.

Celui-ci, couché sur un sopha, les jambes allongées, un cigare à la bouche, ordonna de l'introduire.

Jankiel entra et se tint respectueusement au fond de la chambre.

— Que veux-tu ? lui demanda d'un ton brusque le personnage.

— Je voulais savoir si votre Seigneurie ne manque de rien.

— S'il me fallait quoi que ce fut dans ta maison, je le ferais prendre sans permission. Nous sommes en temps de guerre, tu ne l'ignores pas.

— Certainement, mon colonel.

— Que dit-on ici des rebelles ?

— Rien que je sache.

— Ont-ils passé par ici ?

— Non.

— Vous répondez tous de la même façon, car vous êtes au fond leurs amis. Les juifs ! fameuse canaille !

— Nous avons été toujours fidèles à notre souverain.

— Et pourquoi, dans ce cas, ne faites-vous pas la chasse aux insurgés et ne les livrez-vous pas à l'autorité?

— Cela ne rentre pas dans les attributions des juifs. Nous sommes des gens pacifiques, nous avons horreur de la guerre.

Le colonel se leva et se mit à arpenter le plancher. Jankiel le salua respectueusement et lui dit à demi voix :

— Votre seigneurie sait peut-être que, suivant une coutume de notre religion, quand un homme doit subir la peine de mort, il est du devoir des juifs de la localité où s'accomplit l'exécution, d'offrir un repas au condamné.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? La coutume dont tu me parles n'existe point. Tu l'inventes. Qu'as-tu besoin de voir le prisonnier? Et comment oses-tu me mentir ?

En effet la coutume n'existe pas, Jankiel l'avait imaginée dans une pieuse pensée. Mais comment le colonel Tendemann pouvait-il le savoir et l'affirmer avec tant d'assurance ? Voilà ce que se demanda le juif, qui fixa un regard scrutateur sur le militaire.

— Pourquoi me dévisages-tu ainsi? Que signifie cela?

— C'est de l'admiration, car il faut que votre Seigneurie ait une instruction immense pour savoir ce que le Talmud contient et ce qu'il ne contient pas. Vous avez

sans doute lu ce que dit le rabbin Ichochuah des prisonniers?...

Le colonel pâle et blême écoutait le vieillard. On aurait dit qu'une lutte intérieure se passait en lui, ses lèvres tremblaient, un voile enveloppait sa vue ; il promenait tout autour des yeux hagards ; la voix de Jankiel faisait sur lui une étrange impression. Il s'efforçait d'être méchant. En vain ! Un invincible sentiment le retenait. Le vieillard remarqua cette émotion, mais ne savait encore comment l'interpréter.

Après un court instant de silence, le colonel s'essuya le front.

— Pourquoi restes-tu ici? — dit-il d'un ton courroucé à Jankiel, toujours respectueusement debout contre la porte. — Qu'attends-tu? Va-t'en, va-t'en ! Le condamné ne te regarde pas. Ses heures sont comptées.

— Que votre Seigneurie.....

— Va-t'en avant qu'il ne t'arrive malheur, cria le colonel d'un air menaçant.

En même temps il se rapprocha, en continuant de marcher auprès du juif, à l'oreille duquel il murmura en allemand avec bonté :

— Va-t'en ! Je monterai tout à l'heure.

Ces dernières paroles troublèrent Jankiel qui fit un profond salut et sortit.

Dans la prononciation allemande du colonel, de même que sur son visage, il y avait une trace à peine perceptible d'origine israélite. Mais comment supposer que cet officier supérieur russe fut un enfant d'Israël? Jankiel se refusait à admettre cette pensée. Néanmoins elle s'attacha à son esprit et remonta l'escalier avec le vieux juif. Il n'en dit rien à Jacob qui se retira dans sa chambre en proie à une poignante anxiété.

Après une demi-heure d'attente, un pas retentit dans l'escalier. Le Moscovite entra, pâle, blanc comme la neige. Il jeta des yeux avides et curieux sur la chambre dont le caractère judaïque le fascinait en quelque sorte.

Livres, inscriptions, portraits de rabbins, tout cela attirait son attention. Il tendit la main à Jankiel en lui disant :

— *Salem alekem.*

— *Alekem Salem !* répondit le vieillard stupéfait.

De plus amples explications eussent été superflues. Il n'y avait pas à en douter. Le colonel était israélite. Son père ou lui, pour entrer au service du gouvernement, avait adopté à la surface la foi grecque orthodoxe, sans que la foi mosaïque fut oblitérée. Le feu de la croyance des ancêtres et de la nationalité répudiée couvait encore sous les cendres.

Le colonel s'assit. Pensif, Jankiel l'observait.

La figure du Russe trahissait les remords de l'apostasie. Il était un de ces nombreux juifs qui ont adopté les croyances, les mœurs, les préjugés du pays où ils vivent mais ont malgré eux, souvent après plusieurs générations, d'irrésistibles retours à la foi de leurs pères.

Par un signe muet, il indiqua à Jankiel le mot sacré inscrit sur la porte et s'approchant avec vénération d'un volume ouvert du Talmud, il en feuilleta respectueusement les pages.

Depuis nombre d'années il ne s'était plus trouvé en contact avec les caractères hébraïques et la langue des dix commandements. Mais il revenait à ces jours de son enfance, où son père lui apprenait en secret à lire dans cette langue, qui avait coulé sur la terre de la bouche de Dieu. Les lettres se présentèrent d'abord confuses à son intelligence ; peu à peu elles s'illuminèrent devant lui, et, avec un délice incroyable, il se plongea dans la lecture, oubliant tout : le combat de la journée, la tragédie du lendemain, son grade militaire, la Russie, son tsar et le monde entier.

Ses yeux, déshabitués de pleurer, versaient d'abondantes larmes de regret ou de consolation, il eût été difficile de le dire. Probablement les deux sentiments se confondaient en un seul.

Le hasard voulut qu'il tombât sur cette prière pour les morts :

« Dieu de miséricorde, daigne te rappeler ces hommes qui ont été plus rapides que les aigles et plus forts que les lions dans l'accomplissement de ta sainte volonté; et n'oublie pas de les venger de leurs ennemis qui ont versé le sang de tes serviteurs. »

Jankiel contemplait ému, ce qui lui semblait un miracle. Le colonel, après cette lecture, éprouva comme une prostration. L'hôte l'aborda doucement :

— Dieu pardonne, dit-il, aux repentants !

— Je ne sais — reprit lentement le serviteur du tsar — ce que je dois le plus regretter : ce que j'ai été ou ce que je suis. Mais est-ce ma faute si je marche dans cette seconde voie ? Mon père l'a choisie pour lui-même et pour moi. J'appartiens aujourd'hui à une race étrangère... Je pleure au souvenir d'Israël..., jusqu'à ce qu'une folie sauvage prédomine dans mon esprit... Alors je tremble qu'on ne reconnaisse, sous sa peau neuve, le juif maudit. Je tremble de me trahir par la pitié envers un frère. Je tremble de me perdre en sauvant un vaincu. Mes enfants ne sauront pas que le sang des prêtres d'Israël coule dans leurs veines. Ah ! qu'ils ne le sachent jamais, afin de ne pas se sentir les enfants de la trahison, de l'apostasie !

— Frère, demanda Jankiel, pressé de profiter de cet attendrissement, que comptez-vous faire du malheureux prisonnier ?

— Ne m'en parlez pas... Il est condamné par ordre supérieur. Le jour qui va paraître sera son dernier jour... Je ne puis rien. Je le plains.

— Il est à plaindre. Peut-être a-t-il une mère, une sœur, une femme. Si au moins il m'était permis d'aller m'en informer...

— En quoi cela nous regarde-t-il ? Qu'avons-nous de commun avec les Polonais ? Avez-vous oublié leur conduite envers notre peuple ?

— N'oublions pas aussi que nous sommes nés sur le même sol. Et notre immortel législateur nous ordonne d'alléger de son fardeau la bête fatiguée... Aurions-nous moins de compassion pour l'homme, fut-il payen ?

— Je suis sous la surveillance de mille yeux malveillants. Des espions me surveillent. Achetez plutôt mes soldats avec de l'eau-de-vie ou de l'argent. Pour de l'argent cette canaille vendrait père et mère. Et aille qui voudra auprès de l'infortuné !

— Vous le permettez... J'enverrai mon parent à ma place. Il n'a rien à craindre n'est-ce pas ?

— Moi, je ne permets rien. Je ne sais rien, je ne veux rien savoir.

Jankiel quitta un instant le colonel pour s'entendre avec Jacob. Celui-ci était prêt à toute éventualité. Il avait déjà combiné tout un plan de campagne avec un juif de la maison, appelé Herszko et surnommé le *Madré*. Il endossa des vêtements tout à fait ordinaires et mit deux bouteilles de rhum dans les poches de son compagnon. Ainsi équipés, ils se mirent en campagne.

L'heure était avancée. Les soldats ronflaient. La sentinelle se promenait. Devant la maison où le prisonnier était enfermé, un sous-officier veillait assis sur un banc. Il bâillait et jurait entre ses dents. Par bonheur — bonheur peu rare en Russie — c'était un ivrogne déterminé que Fédor Michailovitch Chelmenko !

Dès qu'il aperçut de loin les deux juifs, il pensa immédiatement que cette rencontre pourrait lui rapporter un beau rouble ou tout au moins de l'eau-de-vie.

— Bonne nuit, monsieur l'officier, dit le Madré. (Il voyait bien que l'officier n'était que sous-officier mais il n'aurait pas mérité son surnom, s'il n'avait su, à l'occasion, avancer les gens en grades afin de chatouiller leur vanité et de se concilier ainsi leur bienveillance.)

— Passe ton chemin, juif ! cria Chelmenko.

— Comme monsieur doit s'ennuyer sur ce banc !...

— Certes, ce n'est pas gai.

— Alors pourquoi restez-vous là ?

— Qu'est-ce que cela te fait, à toi ?

— Excusez !... pure curiosité !

Herszko avait eu la malice de laisser passer le goulot d'une bouteille, comme si elle demandait elle-même à sortir de la poche. Chelmenko l'entrevit et se passa, d'une façon gourmande, la langue sur les lèvres.

— Fais-m'en goûter, mécréant ! demanda-t-il.

— Monsieur devine-t-il ce que c'est ? Non ? Du rhum véritable de la Jamaïque. Un rouble et demi la bouteille.

— Voyons ! Donne vite.

La bouteille se trouva débouchée. Le sous-officier s'en empara, la flaira et en avala une bonne gorgée.

— Maintenant, farceur, dis-moi ce qui t'amène.

— Monsieur l'officier, mon compagnon est juif comme moi. On nous a dit — c'est peut-être une erreur — que votre prisonnier se nomme Baïkowski. Il doit beaucoup d'argent à mon compagnon qui éprouve un besoin urgent de le voir pour lui réclamer cette dette.

— Rebelles, coquins, scélérats, allons décampez ! Fichez-moi vite le camp. Ignorez-vous que personne ne peut pénétrer auprès du prisonnier ? Défense formelle.

Sans hésiter, le Madré déposa sur le banc la bouteille entamée et un billet de trois roubles.

— Personne ! Je ne peux laisser entrer personne ! murmurait le moscovite qui ajouta après un moment de réflexion :

— Suis-moi.

— Que ce soit plutôt mon compagnon.

— L'un ou l'autre ! Peu m'importe.

Chelmenko, déjà gris, dirigea Jacob vers une porte, à laquelle il colla son oreille. Puis il ouvrit, poussa le juif dans la chambre et referma derrière lui.

La pièce sombre était éclairée par une chandelle de suif suspendue dans une lanterne au plafond. On distinguait vaguement à la lueur vacillante un monceau de paille sur lequel était étendue une forme humaine don

un bras pendait à terre. De la poitrine de cet homme s'exhalaient des soupirs sourds et entrecoupés comme ceux d'un mourant.

Le condamné fit un effort pour porter la main à sa jambe blessée, mais il retomba lourdement, terrassé par une douleur aiguë. Sa tête était un peu soulevée. Un rayon de lumière tomba en plein sur son visage tiraillé par la souffrance. Jacob désolé reconnut Ivas.

Les cheveux en désordre, la bouche écumante, les yeux voilés, le jeune homme inconscient délirait :

— L'heure a sonné, disait-il en phrases désordonnées. En avant !... Voilà l'ennemi !... Debout ! En avant !

En proférant ces mots, il s'efforçait de reprendre connaissance et fixait des regards affolés sur Jacob, comme s'il cherchait à démêler ses traits. Un nouvel accès de fièvre s'empara de lui et de nouveau il battit la campagne :

— Je suis prêt !... Marchons !... Une balle dans la jambe !... Qu'importe !... Sus aux Moscovites !... Attaquons !...

Nouveau silence.

— Ivas, Ivas ! s'écria Jacob, ne me reconnais-tu pas ?

Le blessé tourna les yeux vers lui :

— Toi ? Qui es-tu ? fit-il. Polonais ou Russe ? Un espion, peut-être ? Cette voix !... Aqua Sola !... Lucie Colomi !... Paris... Les boulevards !... Ça s'embrouille !... Qui es-tu ?...

— Jacob, ton ami Jacob.

— Ah ! Ah ! Jacob, le patriarche !... Es-tu avec les insurgés ?... Oh ! ma jambe ! ma jambe ! C'est atroce !...

— Ivas, tâche de te recueillir. Peut-être je puis t'être utile.

— Certainement ! Plus d'armes ! Plus de munitions ! Donne-m'en !

— Tu es blessé, prisonnier, condamné.

— Ah ! Oui ! Je me rappelle... Nous étions dans le bois... Battus ! Blessé !... Comme il fait sombre ici !...

Est-ce l'hôpital ou la tombe ?... Ne peut-on pas au moins m'enterrer convenablement ?...

— As-tu quelque désir à exprimer, quelque volonté à me confier ?

— Les cosaques ont dit qu'on me pendra demain !... Peu m'importe !... Je reviendrai au monde sous la forme d'un chien enragé pour les mordre... Towianski (1) enseigne la métempsycose... Il a raison... Il s'est fait Dieu, quelque part... A Zurich. Tant mieux. Bon ou mauvais c'est un Dieu. Le vide est rempli. Un Dieu, ça manquait ! Où est-il ? Qui sait ? Il a peur des Russes ; le brave homme ! Il se cache, le Dieu !...

— Ivas donne-moi tes dernières instructions.

— Vaincre ou mourir ! Ont-ils tous péri ? L'échafaud m'attend. Une corde de chanvre. Puis, plus rien !... Ça fait mal à la gorge comme du tabac trop fort !... T'a-t-on jamais pendu, patriarche Jacob ? Qui sait, peut-être sous une autre forme, d'après Towianski... Moi, ce sera la première fois... Je n'ai aucune idée de la chose... Mais je serai convenable...

— Ivas, as-tu quelque parent ? Quelque ami ? Dis ?

— Personne. Ma mère est morte depuis longtemps. Il n'y a pas de croix sur sa tombe. Elle était trop pauvre. J'étais petit. Avec des cailloux j'ai dessiné une croix. Mon père ? Je ne l'ai jamais vu. Les autres parents ? Ils m'ont repoussé parce que je manquais de tout. Mon testament ? Le voici : Aux armes !

— Rien de plus ?

— Rien ! répondit Ivas qui reprenait un peu sa présence d'esprit. Rien ! Personne au monde !... Ah si ! Une seule !... Tu te rappelles cette vieille maison délabrée

(1) Towianski joua le rôle de prophète parmi les émigrés polonais sous le règne de Louis-Philippe dont il prédit la chute deux ans avant 48. Il fut incarcéré après les journées de Juin sans motif valable et fut bientôt relâché. Sa doctrine est semblable à celle des Spirites qui émane des tables tournantes. Mort en Suisse, il a encore des adeptes. Il avait réussi à égarer l'esprit aux deux plus grands poètes polonais de ce siècle : Mickiewicz et Slowacki. (Note du trad.)

que je t'ai montrée un jour à Varsovie... Au quatrième habite Marion, triste et rêveuse... Une blanchisseuse. Dans sa vie antérieure elle a dû être reine Elle l'a oublié. Elle m'a peut-être aimé. Dis-lui que j'ai pensé à elle en mourant. Elle m'a fait deux chemises pour la route. Ses mains sont grosses et rouges... Un cœur d'ange !... Ou plutôt ne lui dis rien... Ça vaudra mieux!... Elle m'oubliera et se consolera avec un officier russe... La pauvre fille !

— Ivas, à chaque minute on peut me chasser d'ici. Nous nous voyons pour la dernière fois. Calme-toi. As-tu quelque recommandation à me faire ?

— Je te recommande la vengeance... Cela brûle !... Ah ! Ah !... Un immense cimetière... On danse... La terre est fraîchement remuée, au son d'un violon de village, les ours gigottent... Le bon Dieu regarde du haut des cieux, par une petite lucarne... Il frise sa moustache et marque la mesure.

— Ivas, calme-toi, recueille-toi.

— Recueillir ? Quoi ? Des hommes ? J'en espérais des milliers et des milliers. J'en ai recueilli quelques dizaines !... Une poignée, nous avons combattu... Notre devoir, nous l'avons fait crânement !... Tous morts ! *Requiescant !*... La mort ! Pourvu qu'après mon âme ne passe pas dans le corps d'un moscovite, j'en saurai gré à Towianski !

Jacob s'usait en vains efforts pour ramener Ivas à la conscience exacte de sa situation. Dès que le moribond avait plus de netteté dans les idées, la douleur de sa blessure se ravivait si douloureuse que, pour ne pas crier, il se bourrait la bouche de paille ; puis le délire le reprenait. Spectacle navrant !

— Veux-tu un prêtre ? demanda le Juif.

— Un prêtre. Il y en avait un dans notre bande ! Intrépide *frater !* Une balle à la tête... Juste à la tonsure !... Roide mort !... Un prêtre pour moi ? A quoi bon ? Je ne me suis pas confessé depuis que ma mère n'est plus là

pour me faire agenouiller et prier ! Un prêtre ! — Je n'en veux pas ! — Pourquoi faire ? Puisque Dieu est en visite en Saint-Petersbourg. Nul ne sait quand il reviendra à la maison ! D'ailleurs on ne confesse pas les morts !... Et je ne suis plus qu'un cadavre, quoique je parle encore ! — Crois-tu qu'ils m'auraient pris vivant ?... Jamais !... Dis à Marion que j'avais une de ses chemises sur le corps et son mouchoir au cou !... Ainsi que la médaille de Notre-Dame de Czestokowa. La mère de Dieu ne m'a été d'aucun secours !... On m'a tué.

Jacob pensa à ranimer Ivas avec de l'eau de Cologne, dont il avait un petit flacon dans la poche. Il lui en frotta le front, lui en imbiba les tempes, lui en versa quelques gouttes dans la bouche. Tout fut inutile !

— Tu me parfumes ! disait le blessé. Je le sens !... Je ne peux pas aller au bal... J'ai engagé mon frac... Je ne veux pas danser... Si, la *Cosaque* avec un cosaque !

Il allait de mal en pis. Des bribes de chansonnettes, des commandements militaires, des fragments de prière, des jurons ramassés partout : tout cela se mêlait sur ses lèvres pour former un ensemble de cacophonies inintelligibles et effrayantes.

Jacob s'était agenouillé et soutenait la tête brûlante de son ami. Tout à coup on lui frappa sur l'épaule. C'était le sous-officier.

— Assez causé comme cela ! Debout et viens ! lui dit-il.

— Cher Ivas, s'écria Jacob sans prendre garde au soldat. Encore un mot, cher Ivas, ton dernier mot !

Le condamné se souleva, jeta ses bras au cou de son ami, revint soudain à la raison et avec une expression pleine d'amour et d'enthousiasme, il s'écria :

— Patrie !

Puis il retomba sur la paille, pleurant et riant à la fois. L'égarement était revenu. Le sous-officier poussa Jacob par les épaules pour l'arracher de cette chambre.

Le Madré l'attendait. Pour les laisser retourner à la

maison le Russe exigea un supplément de pourboire.

Avant de se coucher, Jacob pensait à frapper à la porte de Jankiel. Celui-ci le prévint en entrant chez son hôte :

— As-tu vu le condamné ? demanda-t-il.

— Oui !

Et il détailla son entrevue avec Ivas, terminée par ce mot vibrant de Patrie !

Pendant ce triste récit, dans le silence de la nuit, on entendait sur la place le bruit de coups de marteaux. C'était la potence du jeune patriote qu'on achevait d'élever au centre de la place du Marché.

Les deux Juifs passèrent le reste de la nuit en prière.

Ivas mourut avant le lever du jour. Ne pouvant le pendre vivant, on le pendit mort. Les Russes avaient à cœur d'étaler ce trophée de leur victoire et quittèrent le bourg, heureux d'y laisser un souvenir de terreur.

XXIX

LE NŒUD GORDIEN

Le jour même où Jacob quittait sa demeure pour se dérober à une arrestation. Henri Segel rentra pour déjeuner. C'était seulement aux heures des repas qu'il voyait sa femme pendant de courts instants. Le matin, il sortait de bonne heure avant que Tilda fut réveillé et ne la voyait que rarement le soir.

Ce jour-là, la pauvre femme, consolée par son explication avec Jacob, avait le teint légèrement coloré et paraissait avoir recouvré la santé.

— Je suis vraiment affligé aujourd'hui ! dit Henri en se mettant à table. Et tu partageras mon chagrin quand tu sauras que la prophétie de Mann s'est réalisée. On a voulu arrêter Jacob.

Tilda redevint subitement pâle :

— Arrêté ! Arrêté, dites-vous ?

— Quelle émotion ! reprit le mari en riant.

— Mais parlez de grâce ! parlez !

— Il avait été averti à temps et s'est dérobé à la police. Le tout s'est borné à une visite domiciliaire.

— Je respire, dit Tilda. C'est tout ce que vous savez ?

— Muni d'un passe-port, il sera probablement parti

pour l'Autriche ou la Prusse. Homme étrange ; je n'ai jamais pu m'expliquer son caractère.

La jeune femme sourit. Henri fut froissé de ce signe de pitié moqueuse :

— Cela vous paraît drôle qu'il soit une énigme pour moi?

— Mais pas du tout. C'est tout naturel. Vos deux caractères sont si dissemblables que vous ne pouvez pas vous comprendre mutuellement.

Henri répliqua avec une certaine amertume :

— C'est très flatteur pour moi. Si cet homme si contraire à moi a toute votre sympathie, quel sentiment avez-vous donc pour votre humble serviteur ?

— Mon sentiment pour vous, répondit simplement Tilda, vous le connaissez. Il vous a suffi ; vous n'avez jamais essayé d'en faire naître un autre.

— Le reste se devine.

Henri regarda sa montre, se leva pour sortir mais au moment d'ouvrir la porte, il revint sur ses pas :

— Ma chère, dit-il d'un ton offensé, si vous en avez par-dessus la tête de notre vie conjugale, vous n'avez qu'à le dire. Il m'est pénible d'être la cause de vos regrets et de vos souffrances cachées.

Tilda le regarda d'un air de dignité :

— Ceci veut-il dire, demanda-t-elle, que vous ne trouvez pas notre situation de votre goût ?

— Comment me serait-il agréable de contempler sans cesse la statue de la mélancolie. Est-ce là un bonheur ? Je ne crois pas. Avouez du moins que je supporte héroïquement mon sort !

— Vous me le reprochez ?

— Votre tristesse, vos regards sombres disent clairement que vous n'êtes pas heureuse.

— Vous croyez donc que l'honneur d'être votre épouse devrait seul me combler de félicité? Que faire, mon cher, puisque nous ne pouvons nous changer ni l'un ni l'autre? Souffrir ! Puisque nous avons pris à la face de Dieu

en nous unissant l'engagement de boire au même calice le breuvage doux ou amer.

Henri constata que pendant ces paroles le visage de sa femme était d'un calme marmoréen. Il haussa les épaules de dépit et sortit précipitamment.

La voiture l'attendait. Il se fit conduire droit chez Muse.

La belle était toute seule encore mais prête à recevoir son monde. Élégamment mise, parfumée et d'une humeur charmante, elle tendit avec abandon sa main à Ségel.

— Savez-vous la nouvelle ? demanda celui-ci.

— Laquelle ?

— Jacob est en fuite.

— Comment ne le saurais-je pas, vivant dans la même maison. Et je tremblerais pour lui sans mes bonnes relations avec le colonel Sofronof et le comte Bavorof.

— Le voilà presque proscrit ! reprit Henri. Plus d'une fois j'ai tenté mais inutilement de lui faire entendre raison. Quel excentrique ! Souvent il a débité devant les Russes tout ce qui lui passait par le cerveau. Et les Russes n'aiment pas tant de sincérité : ils exigent que les convictions se courbent ou se cachent devant leur puissance. Je plains Jacob. Mais il est incorrigible et dépourvu de toute prudence.

Plusieurs visiteurs arrivèrent. Les uns de nuance modérée, les autres assidus courtisans du Château. Mann pérorait dans un petit groupe d'amis.

— Je vous avouerai, messieurs, disait-il, que je suis enchanté d'être délivré de Jacob. Figure compromettante qui n'appartenait à aucun parti. Impossible de contenir le torrent de ses déblatérages...

— Ce n'était pourtant pas un révolutionnaire ! observa un modéré.

— Ni un gouvernemental à coup sûr, reprit Mann, ni un des nôtres. Il était lui, lui seul. De tels individualités en s'isolant, sont naturellement victimes de leur individualisme étroit. Après tout, j'espère qu'il ne lui arrivera pas grand mal.

— Pourvu qu'on ne l'entraîne pas dans l'insurrection! remarqua quelqu'un.

— Je ne le crains pas, riposta Mann. Jacob n'est pas un homme d'action. Il ne sait que penser et parler.

Le père de Tilda survint alors. Il était hors de son état normal.

— Qu'est devenu Jacob ? demanda-t-il.

— Il est parti !

— Où ? Voilà ce que je voudrais savoir. Il a été cause d'une jolie scène chez moi. Sa vieille juive de mère y tombe dans son accoutrement ridicule, ce matin de bonne heure. Rire général dans la maison. Ce n'est pas tout. Par malheur arrive un aide de camp du grand-duc Constantin. Elle était assise au salon ! Gémissements, lamentations, pleurs à torrents ! Jugez de ma situation ! J'ai eu toutes les peines du monde à m'en débarrasser. Quelle sotte visite ! La bonne femme ignore où son fils s'est réfugié mais elle assure qu'il n'a pas dû franchir la frontière.

— Nous entendrons sans doute bientôt parler de ses exploits, dit Henri. Les lauriers de Berko (1) l'empêchaient de dormir ! Il rêvait du tableau de Kossak et de donner à l'artiste un sujet pour faire pendant à la gravure monumentale.

— Ce qu'il y a de déplorable dans cette aventure, observa Mann, c'est qu'elle donne au gouvernement de l'ombrage contre nous tous. Il va falloir nous aplatir davantage, et fournir de nouvelles preuves de dévouement au moment où les témoignages de loyauté deviennent de jour en jour plus onéreux.

Pendant les réflexions de Mann, la séduisante Muse

(1) Berko, juif de naissance et patriote polonais qui s'est illustré par sa valeur dans l'armée de Napoléon Ier sur plusieurs champs de bataille. Il mourut officier supérieur. Son nom est devenu légendaire parce que jusqu'alors, en Pologne, on reprochait aux israélites leur couardise et Berko donnait un démenti éclatant à cette réputation injurieuse. (Note du trad.)

interrogeait le colonel Sofronof. Celui-ci jouait l'étonné et jurait qu'il venait d'apprendre l'événement, assurance qui prouvait qu'il en savait plus long que personne.

Il questionnait à droite et à gauche, exprimait quelque chagrin, et promettait d'aller aux renseignements. A son visage affairé, Mann lui-même devina que la source de la dénonciation devait lui être parfaitement connue.

— Dans les temps où nous vivons, murmurait Sofronof, il est nécessaire de redoubler de prudence en paroles. M. Jacob ne pesait pas assez les siennes. Je crois néanmoins que rien de bien terrible ne le menace. Peut-être l'exil temporaire au fond de la Russie. On n'en meurt pas.

A trois heures, les visites de l'après-midi se retirèrent. Muse allait tout en bâillant se mettre au piano quand sa mère la retint :

— Ecoute, dit-elle, nous avons à causer.

— Causons, chère maman.

— D'après toutes les probabilités, Jacob ne reviendra plus.

— Il est rayé de mon registre.

— Contre qui alors sont dirigées nos batteries ?

— Contre Henri d'abord et Sofronof ensuite.

— Je voulais justement te parler de ce Moscovite.

— En grattant cette surface policée, on trouve le Tartare en dessous. Fortune problématique. Caractère assez aimable en société pour être désagréable en tête-à tête. Il ne me plaît pas beaucoup. Animal à sang-froid.

— Pourtant tu ne le repousses pas !

— Hélas ! Il faut bien le ménager comme pis-aller.

— Ton Henri nous offre en effet peu d'espoir. Il ne divorcera pas. Tilda, comme par méchanceté, s'obstine à vivre. Elle n'est pas phtisique. Son médecin me l'a déclaré. Sa maladie n'est que de l'ennui, de l'énervement, de l'anémie. Avec cela on traîne des années.

— Henri est plus amoureux chaque jour. Il n'a pas de secrets pour moi. Il est décidé à divorcer. Mais, le croirais-tu, maman, c'est elle qui ne veut pas. Aimant Jacob, j'avais pensé que cette idée lui sourirait, mais non ! Elle a je ne sais quelles idées bizarres sur la sainteté de la femme, sur le serment des époux, sur le lien de l'hyménée. Des idées contre nature ! La gouvernante anglaise, miss Burnet, qui assiste souvent aux colloques des deux amants, sans qu'ils se gênent devant elle, m'a raconté ces scènes sentimentales. C'est un amour platonique tiré de quelque vieux roman et non d'un roman moderne. Amour mystique, incompris et inintelligible... Sont-ils bêtes de refuser leur propre bonheur !... Tilda m'a du reste exposé elle-même sa théorie. J'avais adroitement amené la conversation sur ce sujet. La pauvre femme ! J'ai failli lui rire au nez. Henri cherche à contenter son désir et le mien. Il ne craint que de s'expliquer là-dessus avec son beau-père.

— Si tu es si avancée avec Henri, il faut qu'il prenne une résolution énergique et sans hésiter davantage. Nous ne pouvons pas l'attendre sous l'orme jusqu'au jugement dernier !

— Ces Russes, Bavorof et Sofronof, m'ont joué un vilain tour en forçant Jacob à disparaître. Il nous aurait été d'une grande utilité. Henri a en effet réussi à glisser par une tierce personne la question de divorce devant le beau-père. C'est déjà un point important. Quelqu'un s'est montré opposé à cette solution si simple. Mais Samuel serait, paraît-il, disposé à y souscrire à condition que Tilda épouserait Jacob immédiatement après la rupture. Pas de Jacob, pas de divorce et on nous l'enlève au moment où il ferait si bien notre jeu.

— Quel contretemps ! s'écria Mme Wtorkowska en se tordant les mains.

— Bah ! Tout s'arrangera... J'aurai Henri... Les autres ? Ils me dégoûtent au bout du compte.

La mère remarqua à mi-voix :

— Epouser Henri, c'est comme si tu épousais un veuf, car un divorcé n'est pas autre chose.

— Qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que la plupart des hommes avant de se marier n'ont pas été veufs je ne sais combien de fois !

— C'est vrai ! Donc, le veuvage n'est pas une objection. Mais dépêche-toi, mon enfant ! Vite, voyons !

— Ah ! je comprends. Il n'y a pas d'argent à la maison ! J'en emprunterai à Henri.

Mme Wtorkowska bénit le ciel de lui avoir donné une fille d'un esprit si pratique.

XXX

LES INSURGÉS

H..., juillet 1863.

« . . . .

« Les Russes venaient à peine de sortir de la bour-
« gade que les insurgés y firent leur entrée. Ils débou-
« chaient de trois côtés à la fois portant une bannière
« fabriquée à la hâte. Les couleurs nationales étaient
« surmontées d'un aigle blanc en bois peint. Un petit
« groupe d'hommes, armés pour la plupart de piques
« et de faulx. Quelques-uns n'avaient même que des bâ-
« tons goudronnés avec des pointes en fer. Pas d'uni-
« formes. Chacun s'était équipé et habillé comme lui
« avaient permis les circonstances de son enrôlement.
« Figures viriles et énergiques mais déjà empreintes
« d'un sombre désespoir. Tous comprenaient qu'ils al-
« laient à la mort, sans toutefois prévoir le genre de
« supplice ou de torture qui les attendait.

« Le corps d'Ivas avait été détaché après l'exécution.
« La potence se dressait encore lugubrement sur la place
« du marché. Le chef des insurgés la salua, en inclinant
« la tête. Toute sa troupe suivit son exemple. Hommage
« muet et solennel rendu au martyr.

« J'éprouvai en regardant ces hommes un sentiment où « se mêlaient la compassion, la sympathie, le respect. »

« Le jeune commandant me reconnut pour m'avoir vu « avec Ivas à Varsovie. Il fut très affecté en apprenant « de moi que le supplicié avait été notre ami commun. « Un de nos braves ! murmura-t-il. Mais la patrie ré- « clame des sacrifices ! Oh ! Si seulement nous étions « bien armés ! » Notre conversation ne fut pas de lon- « gue durée. Le détachement ne fit que traverser la « bourgade où il recruta une dizaine de volontaires dans « la petite bourgeoisie et la domesticité. Ils avaient « trouvé des fusils et des sabres datant de 1831 « et couverts de rouille.

« Cet héroïsme en guenilles me transportait plu- « sieurs siècles en arrière, à l'époque où les israélites « se soulevaient contre l'oppression romaine. Même es- « prit de sacrifice, même amour de la liberté.

« Mes yeux s'étaient emplis de larmes et des pensées, « repoussées jusqu'alors, me bourdonnaient dans la « tête.

« Allons avec eux ! pensai-je. Allons mourir dans les « rangs de ces héros ! Il est glorieux de verser son sang « pour ses frères ! »

« Hier, j'aurais peut-être hésité. Aujourd'hui, je sens « autour de moi un tel vide que l'avenir m'apparaît « sans but et que la pensée d'agir me ranime.

« Moi qui ai refusé de l'argent à la révolution, je lui « offre ma vie. Cela semble étrange, n'est-ce pas ? Mais « ne me condamnez pas sans réflexion. Il faut sceler « l'acte d'alliance contracté entre israélites et Polonais. « Mon exemple prouvera que cette alliance est un fait « accompli.

« Cette lettre, amie de mon enfance, est comme mon « testament.

« Je te recommande ma mère. Fais connaître à mes « frères en Israël l'idée qui me pousse et me dirige. Je « me dois à la mission que nous avons reçue de Dieu

« pour redevenir, comme par le passé un peuple d'élite.
« Cette mission c'est d'être plus nobles, plus dévoués,
« plus aimants que la plupart des hommes...

« Adieu !... Tu sais tout ce que je pourrais te dire,
« car tu as toujours été la confidente de mes pensées.
« C'est ton souvenir qui m'a inspiré la résolution que
« j'ai prise. Si tu m'avais laissé l'ombre d'une espé-
« rance, j'aurais peut-être tenu davantage à la vie. Mais
« tu m'as dit, un soir, que la femme a un seul cœur et
« ne doit appartenir, comme épouse, qu'à un seul. Et
« comme, en même temps, mes frères israélites ont
« refusé d'écouter ma voix... Je suis inutile ici-bas.

« Ne me regrette pas. Dieu m'accordera de mourir
« avec joie.

« Demain, nous nous remettons en marche. Je me
« suis équipé. J'ai acheté un cheval et des armes. Je
« sers comme simple soldat, car il y a déjà trop de
« chefs.....

« Dieu est grand ! L'âme est immortelle. Les esprits
« purs se retrouvent peut-être dans un monde meil-
« leur..... »

Telle était la lettre adressée par Jacob à Tilda. Le lecteur l'a deviné. Nous en avons supprimé le commencement où étaient relatés les événements déjà insérés dans les pages précédentes.

Henri Segel la reçut dans sa correspondance. Il s'empressa de la remettre à sa femme.

— Qu'est-ce que cela peut être ? demanda-t-il.

— Une lettre de Jacob, dit-elle sans hésitation en reconnaissant l'écriture.

Elle la parcourut des yeux.

— Que devient-il ? demanda de nouveau Henri.

— Il s'est joint à l'insurrection.

— Ah ! Il ne manquait plus que cela ! Il nous fait un tort immense. Le gouvernement s'imaginera que nous sommes tous plus ou moins complices de sa folie... Mais le fait est-il bien certain ?

— Pas de doute possible !...

Et Tilda lut d'une voix tremblante, un passage de la lettre. Le mari la voyant si émue la quitta. Lui-même devint sombre et pensif.

De bouche en bouche la nouvelle se répandit en ville. Les uns refusaient d'y croire, les autres s'en affligeaient ou s'en réjouissaient. Jacob n'avait pas de chauds amis. Il laissait peu de regrets après lui.

Le même soir, Sofronof, alla tout triomphant chez Mlle Wtorkowska.

— Eh bien ! Le voilà avec les insurgés ce monsieur que vous m'accusiez de soupçonner à la légère et sans motifs.

— Vous plaisantez ! N'était-il pas l'ennemi de la révolution ?

— Il n'en est pas moins sous ses étendards. Les Polonais sont tous les mêmes ! Et ce juif est un Polonais. La vue de leur aiglon a pour eux un attrait irrésistible.

— C'est égal, conclut Muse, je ne veux pas vous croire jusqu'à plus ample information.

Au même instant, Henri Segel venait apporter la confirmation de la nouvelle. Il avait la mine contrite. Il se garda bien de parler de la lettre que le colonel avait eu en main le matin même car il entrait dans ses attributions de recevoir et de lire toutes les lettres suspectées avant la distribution de la poste.

Le père de Tilda fut chagriné en apprenant la nouvelle. Assez peu sensible, il avait pourtant une certaine affection pour son pupille. Peut-être aussi comptait-il sur lui pour guérir sa fille qu'il voyait dépérir lentement. Sans laisser paraître son impression, il se rendit chez Tilda à l'heure où il était sûr de la trouver seule.

Le domestique lui dit qu'elle était malade et qu'il avait ordre de refuser la porte à tout le monde. Le père, usant de son autorité, monta droit à la chambre à coucher... Les cheveux épars, les yeux rougis par les larmes, les joues brûlées par la fièvre, Tilda n'était plus

la statue de marbre, blanche, froide, résignée, impassible, inerte.

A la vue du visiteur inattendu, elle rougit avec la timidité d'une enfant. Son éducation lui avait inculqué un respect, presque une vénération pour son père, qui excluait toute familiarité, toute confidence. Elle voulut sous un sourire forcé dérober la violence de sa douleur.

— Je plains Jacob, fit le père sans préambule. Il court à sa perte. Je voudrais le sauver...

— Mais par quel moyen?

Samuel ne répondit pas de suite. Il fit quelques pas dans la chambre. Il lui en coûtait d'être, pour la première fois dans sa vie, entièrement franc avec sa fille. Tout à coup il s'arrêta devant elle et la regarda fixement en lui disant :

— Ton secret n'en est pas un pour moi. La raison m'ordonnait jusqu'à présent de fermer les yeux. Mais c'est l'heure de traiter ton mal en cautérisant profondément la plaie. Aujourd'hui ou jamais. Tu aimes Jacob et il t'aime. Cet amour persiste. J'avais cru que cette affection d'enfants disparaîtrait. Contre mes prévisions, elle est devenue stable, permanente, solide et dépasse ma conception de l'amour. Tu es malheureuse avec Henri. Cet homme-là n'est pas fait pour toi. Son esprit est terre à terre. Le tien est exalté au plus haut degré.

— Je n'ai pourtant rien à reprocher à Henri.

— Tu veux dire qu'il observe les convenances. Et encore? Il se laisse fasciner par Muse qui le trompe, le dépouille, le rend bête. Quel pitoyable roman !... J'en suis indigné... Désires-tu sauver Jacob? Tu le peux. Toi seule. Je me charge de ton divorce avec Henri. Il ne demande pas mieux. Je te marierai avec Jacob qui te rendra heureuse. Ton consentement et la chose est faite. Vous partirez pour l'Italie et dans quelques années, quand le pays sera pacifié, vous reviendrez en Pologne. J'obtiendrai son amnistie. J'ai assez d'influence pour cela.

Tilda embrassa la main de son père.

— Père chéri, dit-elle, je ne t'ai jamais vu comme aujourd'hui, ami si cordial pour ton enfant, tuteur si tendre pour Jacob. Mais ne te fâche pas... ne me dis pas que je suis folle... La chose n'est pas possible !

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Tilda répondit en baissant les yeux :

— Je l'aime trop pour me jeter dans ses bras, moi, pauvre créature fatiguée, brisée, souillée par un autre. Me comprends-tu ?

— Non ! Certes. C'est d'un raffinement qui me dépasse, d'un sentimentalisme morbide... Vous vous aimez ! Que diable ! vous faut-il de plus ?

Tilda soupira.

— J'avais rêvé, répondit-elle, une félicité toute différente.

— Laisse là tes rêveries. Contente-toi de la réalité. Acceptes-tu, oui ou non ma proposition ? Réponds.

— Lis sa lettre, dit-elle en rapprochant la lampe. La voici. Je te répondrai après.

Samuel prit la lettre qu'il se mit à lire attentivement. Tilda se retira dans le salon voisin qui était dans l'obscurité. Elle se plongea dans la méditation. Deux sentiments la tiraillaient, celui qu'elle avait déjà exprimé, son indignité de devenir la femme de Jacob et celui de rendre à la vie un homme qu'elle aimait. Au milieu de sa perplexité, il lui sembla entendre une voix intérieure qui lui disait : « Laisse ton père décider lui-même. » En même temps elle s'accusait de faiblesse et son cœur battait avec violence...

— La lettre, observa le père, me confirme dans mon idée. A toi de le sauver. Etrange rêveur que ton Jacob mais après tout, il possède ce qui nous fait défaut à la plupart : des principes fermes et une conviction profonde. On l'estime malgré soi.

N'osant pas apparaître en pleine lumière, la jeune femme toute confuse murmura d'un ton ému et lent :

— Je me fie à toi, mon père, dispose de ton enfant comme il te plaira.

Ce disant, elle se précipita à ses genoux. Samuel sentit s'éveiller en lui comme un regain de cœur, une douce sensibilité dont on ne l'aurait pas cru susceptible.

— Le reste me regarde, dit-il joyeusement. Assieds-toi là et écris à Jacob que tu seras libre. Il n'a qu'à équiper cinquante ou cent soldats pour le remplacer et se retirer de la bagarre.

Il parlait avec une rapidité, une chaleur dont il s'étonnait lui-même. Il éprouvait une sensation de bonheur toute nouvelle pour lui.

Quand sa fille eût fini la missive, il l'embrassa tendrement au front et lui dit à l'oreille :

— Pas un mot à Henri. Je conduirai toute l'affaire et t'épargnerai d'inutiles ennuis.

Quelques instants après Samuel entrait dans le salon de Muse. La syrène était au piano, entourée de ses galants Moscovites, qui, en l'écoutant, oubliaient les soucis administratifs. A la faveur de l'engouement général, le père de Tilda se glissa tout près de Mme Wtorkowska :

— J'ai à vous parler, madame, chuchota-t-il, d'une affaire importante qui vous concerne.

— Eh bien ! répondit-elle en se levant et en le tirant par la manche, venez dans ma chambre.

Dès qu'ils s'y trouvèrent, Samuel demanda :

— Personne ne nous écoute, j'espère. J'ai à vous entretenir avec une entière franchise.

— Faites comme chez vous.

— Jouer la comédie me répugne. Pour entrer en matière, je vous dirai sans réticence que je sais combien votre ruine est complète, chère dame.

— Doucement ! doucement !

— Soit ! tout doucement ! Vous n'avez pas d'autre fortune que vos dettes. Pour vous tirer d'embarras votre maigre espoir c'est votre fille. Trouver un mari riche, n'est pas facile. Je sais sur qui se portent vos vues.

— Des partis nous en avons plusieurs.

— Voyons.

— Le comte Bavorof.

— Peuh ! Un Russe qui n'a pour toute fortune que sa place. Marié par-dessus le marché. Sa femme habite Paris, mais n'a nulle envie de prendre le voile pour donner la clé des champs à son époux et, en Russie, le divorce ne s'obtient que par faveur spéciale. Je pense que sans contrat vous ne livrerez pas Muse au comte.....

— Quelle bêtise débitez-vous là !...

— Ensuite ?

— Le colonel Sofronof, furieusement amoureux.....

— A la mode russe. Sofronof vit de ses appointements et de vols. Il possède une terre mais grevée d'hypothèques au delà de sa valeur. Passons !

— Le conseiller d'Etat Pikulinski.

— Celui-là aussi ? Cette vieille ganache !

— Pour un mari, qu'est-ce que cela fait.

— C'est vrai. Dans le mariage la bêtise est parfois une qualité. Mais sa petite propriété est engagée au Crédit Foncier. Votre conseiller : zéro ! ses émoluments sont assez minces. A un autre ?

Mme Wtorkowska poussa un profond soupir. Elle était au bout du rouleau, car il ne valait pas la peine de mentionner deux blancs-becs vice-référendaires au Conseil d'Etat qui ne possédaient en tout que leurs titres et leurs brillants uniformes. Elle n'osait naturellement pas citer devant le beau-père, M. Henri Segel.

— Pourquoi, madame, reprit Samuel, manquez-vous de sincérité quand je viens causer dans des dispositions toutes amicales?

— Et d'où vous vient, monsieur, ainsi soudainement cette amitié tutélaire pour ma fille et pour moi ?

— Votre question est logique. Il est possible que je sois moi-même intéressé dans l'affaire et que ce soit là la cause de mon empressement à vous rendre service...

Confessez-vous donc à cœur ouvert. N'hésitez pas à prononcer le nom de mon gendre que vous avez si bien entortillé...

— A quoi voulez-vous en arriver? Je ne puis pas fermer ma porte à M. Segel.

— Je connais vos plans, excellente dame, répondit Samuel en riant. Avec moi, on joue cartes sur table. Les bons comptes font les bons amis. Vous avez spéculé, avouez-le, sur la phtisie de Tilda. Vous avez même espéré que le médecin vous confirmerait dans cet espoir. Amère déception. Et pendant tout ce temps vous avez travaillé à égarer la raison de Henri. Il vous irait comme un gant. Il est fou au point de piquer une tête dans un précipice sans crier : gare ! Or, écoutez, madame, ma fille ne peut être heureuse avec lui. Je vous le cède. Prenez-le. Tâchez de le persuader à demander le premier son divorce. Jamais l'initiative ne viendra de Tilda. Vous m'avez pour complice. Je vous livre Henri en pâture. Faites-en ce que bon vous semblera, pourvu que vous m'en débarrassiez. Comprenez-vous, à présent, la cause de masollicitude pour vous?

La Wtorkowska demeura un moment stupéfaite. Puis sa joie déborda. Elle jeta ses bras autour du cou de Samuel et l'embrassa à plusieurs reprises mais comme il n'aimait pas les caresses des matrones trop mûres, il se dégagea de son étreinte et lui dit :

— Il y a vingt ou vingt-cinq ans cette exubérance de tendresse m'aurait charmé de votre part. Aujourd'hui, c'est trop tard ; je suis trop vieux. Que pensez-vous de ma proposition?

— Cher bienfaiteur, répondit-elle, en essuyant avec son mouchoir la sueur qui perlait sur son front et son visage après ces transports de reconnaissance, je ne puis rien répondre sans Emma. Dans un instant, mon salon sera vide... elle viendra elle-même... Attendez là.

— Avec plaisir, mais j'allumerai un cigare si vous me le permettez.

— Dix, si vous voulez ! répondit la maman en refermant la porte sur Samuel.

Il y avait encore des visiteurs au salon. La mère fit à Muse un signe de convention imperceptible et incompréhensible pour les profanes. Quelques minutes après, Muse se plaignit d'une migraine. Ses adorateurs, désolés, prirent leurs chapeaux et évacuèrent bientôt le salon. La jeune fille apprit alors l'entretien secret et son ravissement se mit au diapason de celui de sa mère.

Néanmoins, avant d'aller rencontrer Samuel, elle se donna un air calme et digne.

— Votre mère vous a sans doute touché quelques mots de ma proposition. Parlons-en donc sans gêne aucune ! commença par dire le père de Tilda.

— Mais, monsieur, le sujet est si délicat, si pénible, si.....

— Pénible, mademoiselle, en aucune façon, ni pour moi, ni pour vous, je pense. Délicat... oui ! Traitons-le donc avec délicatesse.

— J'aime tant Tilda.

— Vous lui donnerez une véritable preuve d'amitié en la délivrant d'un mari qui ne lui convient pas, qui sera meilleur pour vous et qui vous aime.

Muse éprouva le besoin de feindre de l'embarras par des minauderies artistiques.

— Chère demoiselle, reprit Samuel, dispensez-vous de jouer la comédie de la pudeur. Nous n'aboutirions à rien. Je vous demande de la franchise. Qui veut la fin veut les moyens. Faites accroire à Henri que Sofronof est un rival dangereux ; je dirai partout que le colonel veut vous épouser à tout prix. Henri en sera au désespoir. Alors poussez-le au pied du mur. Exigez qu'il divorce et conseillez-lui de prendre Mann comme intermédiaire auprès de moi.

— C'est admirablement combiné ! s'écria Mme Wtorkowska.

— En effet, le plan est excellent ! ajouta Muse en met-

tant de côté toute fausse honte. Je suis sûre que je saurai m'acquitter de mon rôle à la satisfaction de l'auteur.

— Quant à moi, je vous serais obligé de ne pas faire traîner la pièce en longueur. J'ai hâte d'en voir le dénouement.

— J'agirai de mon mieux.

— Je ne doute pas qu'il dépende de vous d'accomplir des merveilles, fit Samuel en baisant galamment la main de Muse. Et maintenant, mademoiselle, disposez de moi si je puis vous être utile ou agréable.

Il sortit. La mère le reconduisit jusqu'à l'antichambre et revint se jeter au cou de sa fille. Elle pleurait et riait tour à tour, folle de joie. Muse, se contenait davantage, mais n'en était pas moins contente. Elles passèrent une partie de la nuit à dresser toutes sortes de plans pour le lendemain.

La nouvelle ne tarda pas à courir en ville que Mlle Wtorkowska allait épouser le colonel Sofronof. D'abord Henri haussa les épaules. Mais la chose lui revenait de tous les côtés avec des détails ajoutés par les uns et par les autres, il voulut en avoir la conscience nette et courut chez Muse.

Celle-ci le reçut avec froideur. Elle mit en s'expliquant des réticences, comme si elle eût été sur ses gardes et eût craint de commettre quelque indiscrétion.

Segel s'imagina alors qu'il y avait du vrai dans la rumeur publique. La colère lui monta au cerveau. L'ingénieuse coquette aboutit par ses taquineries à une querelle. Il prit son chapeau. Elle ne le retint pas. Mais, une fois à la porte, il revint sur ses pas, jeta son chapeau à terre et, furieux, s'assit de nouveau.

Une scène violente s'ensuivit. La mère apparut comme le *Deus ex machinâ*. Elle reprocha à l'amoureux de compromettre sa fille, de se conduire en égoïste, en homme sans cœur. La comédie tourna au pathétique.

Finalement, Henri eut à choisir entre un congé défitif ou le divorce. Vaincu, subjugué, il promit de com-

mencer sur l'heure les démarches qu'on exigeait de lui.

Muse fit alors semblant d'essuyer des larmes absentes. elle s'attendrit, s'apaisa. Le mère disparut à propos laissant seuls les deux amoureux. Segel obtint quelques baisers et le conseil de prendre Mann comme intermédiaire. Il s'engagea à le voir sur-le-champ.

Mann, bien endoctriné, résista, moralisa, se fâcha, et finit par consentir à se charger du rôle que le pauvre affolé lui imposait avec tant de supplications.

Pourtant, une fois qu'il fut rentré chez lui, Henri Segel, par un étrange phénomène psychique, se repentit de sa précipitation. Tilda se présentait à son esprit sous un jour calme, doux, tendre et Muse au contraire sous un aspect menaçant. L'une, il ne l'aimait pas mais il l'estimait; l'autre, il l'aimait mais il ne l'estimait pas. Il l'aimait, disons-nous, si une passion toute sensuelle mérite le nom d'amour.

Il se voyait dans l'avenir lié avec une nouvelle compagne, pleine de coquetteries et d'exigences et ornée d'une belle-mère revêche et insupportable. Et le luxe dont il aurait à les entourer, et l'esclavage auquel il serait astreint !... Il eut un frisson d'effroi à cette idée.

Il était, malheureusement pour lui, trop tard pour se dédire.

Sa femme redoutait quelque éclat le lendemain au déjeuner. Il n'en fut rien. Henri se montra réservé, presque timide. Il regarda souvent sa montre et prétexta une affaire de Bourse de la plus haute importance pour s'esquiver au plus vite.

Mann vint dîner. Il informa Segel de l'heureuse issue de ses négociations... A table, les deux époux déjà moralement divorcés, semblaient l'un et l'autre contraints et gênés. Tilda taciturne, Henri presque muet, laissèrent Mann et deux autres convives parler de choses indifférentes. Au dessert survint Samuel qui déploya pendant quelque temps sa bonne humeur accou-

tumée. En se levant, il prit sa fille par la main pour la conduire au jardin.

Il lui fit mettre un chapeau pour se garantir des derniers rayons de soleil. Puis il la conduisit jusqu'à la porte de la grille. Là les attendait une voiture :

— Ma chère enfant, dit le père, si nous allions faire une promenade ? Ce soir, le temps est d'une fraîcheur très agréable.

Une demi-heure après, la voiture s'arrêtait à la porte de la maison paternelle.

— C'est ici, dit-il en embrassant Tilda au front, que tu habiteras... Tu ne retourneras plus chez Segel. J'ai fait préparer ta chambre de jeune fille.

Le nœud gordien se dénoua ainsi avec la plus grande simplicité. La jeune femme ne revit plus son ex-époux. Aidée de la gouvernante anglaise, elle s'occupa des soins de la maison. Avec quelle secrète satisfaction elle revivait ainsi ses jeunes années ! Son printemps renaissait. Et pourtant l'anxiété parfois s'emparait d'elle. Jacob n'écrivait pas et depuis sa lettre d'adieu, toute trace de lui était perdue.

La lutte, contre toutes les prévisions, s'étendait, grandissait...

Avec les pseudonymes dont s'affublaient les chefs et les soldats de l'insurrection, toutes les démarches pour retrouver Jacob demeuraient infructueuses.

Tilda se désolait et cependant elle entendait en elle une voix qui lui criait :

— Dieu te le ramènera !

Dès ce moment elle crut en Dieu.

Chaque jour, elle interrogeait du regard son père qui, sans lui donner de grandes espérances, ne lui dévoilait néanmoins pas de nouveaux motifs pour se désespérer davantage. Des semaines et des mois s'écoulèrent.

Enfin, un matin, de très bonne heure, elle vit entrer dans sa chambre, son père qui ne parvenait pas à dissimuler son agitation :

— Prépare-toi à partir, dit-il, aujourd'hui même. Jacob est à Cracovie. Blessé mais pas dangereusement.

Tilda jeta un cri et s'évanouit. Elle reprit bientôt ses sens et le lendemain elle était avec son père au chevet de son bien-aimé.

ÉPILOGUE

C'était en 1865. Une assez nombreuse société était réunie à l'*Albergo della Grotta,* où finira, comme elle a débuté notre véridique histoire.

Aujourd'hui l'assemblée a un aspect plus brillant que la première fois. Elle se compose seulement de personnes dont l'apparence décèle d'emblée la richesse ou l'aisance. Pas de malheureux qui s'évanouissent d'inanition et dont le visage creusé par la misère inquiète les bourses bien garnies.

Dans le coin privilégié de la grotte, auprès de la fontaine qui murmure, une table somptueusement servie attend des voyageurs de distinction. Par intuition l'hôtelier titre d'avance le monsieur de comte, la dame de comtesse. Les vins choisis s'étalent avec des fruits sur une nappe où la vaisselle miroite à côté de l'éclat virginal des cuillères, des fourchettes et des couteaux. Les autres tables sont déjà occupées par des convives, ici seuls, là en groupe. Tous appartiennent à la classe qu'on est convenu d'appeler élégante et qui mène une vie douce et facile.

La journée est chaude. Le ciel d'Italie s'étend dans toute la splendeur de son azur. La mer chante son immortelle symphonie. Les arbres bruissent harmonieusement, les lauriers exhalent leurs parfums capiteux, les oranges tâchent d'or le vert sombre des feuillages. La brise maritime rafraîchit doucement l'air limpide.

Seul à une table, un homme se morfond. C'est le même qui, quelques années auparavant parcourait le rivage ligurien en compagnie de la sémillante Gigante. Mais, il n'a plus son humeur joyeuse. C'est Henri Segel. *Quantum mutatus ab illo !*

Egalement isolé, s'ennuie, selon son habitude notre Tsigane Stamlo Gako, que le lecteur n'aura pas oublié. Il est plus jaune, plus noir que jadis. Il est devenu gros, lourd, somnolent.

Un autre solitaire. C'est Gromof que n'accompagne pas l'aimable Lucie Colomi. Il porte haut sa tête, comme pour braver la destinée. Mais son irritation se trahit dans ses moindres mouvements. Il s'amuse à faire des boulettes de pain et il jette par la fenêtre les fruits qu'il touche à peine de ses lèvres.

Ces trois convives se tournent le dos. Le Russe et le Tsigane se sont déjà rencontrés, comme nous l'avons vu. Mais ils l'ont oublié ou ne se soucient pas de relier connaissance. Quant à Segel il n'a jamais causé ni avec Gromof ni avec Gako.

Un somptueux équipage entre dans la cour de l'auberge. L'hôtelier et la valetaille se précipitent à sa rencontre. Une dame encombre de sa robe blanche tout l'intérieur de la calèche et c'est à peine si on aperçoit dans un coin, enfoui sous la crinoline exagérant encore par son ampleur la mode du jour, un homme maigre, sec et fané.

Ils sont, à n'en pas douter, mari et femme. Elle, dans tout l'épanouissement d'une florissante jeunesse, charmante, élégante, pimpante et confiante dans sa beauté fière et victorieuse. Lui, comme on le voit de suite, est

l'humble serviteur de celle qui porte son nom et dispose de sa fortune.

Il sauta le premier de la voiture avec l'empressement et la galanterie d'un jeune homme, malgré ses cinquante et quelques années et présenta la main à sa reine pour l'aider à descendre. Celle-ci se souleva avec nonchalance et ramassa l'envergure de sa robe tapageuse.

A la vue de la divinité qu'il reconnut immédiatement par la fenêtre auprès de laquelle il dînait, Henri se leva comme s'il voulait éviter une rencontre désagréable. Mais toute retraite lui était interdite. Pour s'en aller il devait nécessairement passer par le chemin qu'occupait le couple. Il fit une grimace ironique et se rassit.

Le lecteur a reconnu Muse, actuellement baronne Von Krieg, épouse légitime d'un spéculateur très heureux à la Bourse dont la nationalité vraie était un mystère pour tous. Il la cache soigneusement car il est d'origine juive. Il ne se donne pas pour Polonais quoique habitant la Pologne, se laisse quelquefois passer pour Russe mais souvent pour Allemand. Où et comment a-t-il péché le titre de baron ? On en est également là-dessus réduit aux suppositions. Ce serait, dit-on, la récompense d'une opération financière.

Il porte sur sa redingote de voyage les rubans de plusieurs décorations. Il est commandeur de l'Aigle bleu ou vert dont il aurait bien voulu, même sur les grands chemins porter la croix au cou, mais sa femme y avait opposé son *veto*.

Le lecteur s'attendait sans doute à voir Muse mariée avec Henri, pour qui nous lui savons un si grand penchant. Il en était advenu autrement par la mobilité ou plutôt par le calcul de la jeune fille.

Henri pour elle avait quitté sa femme, avait fait sa déclaration, avait été agréé et passait si bien pour le futur qu'il restait parfois chez Mlle Wtorkowska jusqu'à trois heures du matin. Muse l'affichait orgueilleusement et il était fier de son bonheur. Sur ces entrefaites le ba-

ron Von Krieg avait rencontré la magicienne dans les Allées. Il connaissait la mère de vieille date mais il l'évitait parce que cette dame, dès qu'elle se liait avec quelqu'un de riche avait la mauvaise habitude d'emprunter de l'argent qu'elle oubliait de rendre... Le baron venait de perdre sa seconde femme et il s'était promis d'exiger dans la troisième surtout la santé. Il fut frappé de la plantureuse floraison de Muse et en devint amoureux au premier regard. Un coup de foudre au cœur. Dès le lendemain, il était allé lui rendre visite et la jeune fille avait immédiatement fait un parallèle entre Henri et le nouveau prétendant. Celui-ci était dix fois plus riche, baron, vieux par-dessus le marché et pourvu de brillantes relations dans la finance européenne et le beau monde cosmopolite... La balance pencha naturellement en faveur de Von Krieg.

Bien élevé, extérieur convenable, maison sur un grand pied, parti recherché : Muse fut éblouie et se surpassa dans ses séductions. Le baron fut bientôt à ses pieds. Le mariage avec Henri fut retardé sous prétexte que les dentelles n'étaient pas encore arrivées de Paris. En attendant, le baron mit la mère dans ses intérêts, et souscrivit les yeux fermés aux clauses avantageuses pour la fille imposées par Mme Wtorkowska. L'engagement s'accomplit en silence. Il ne s'agissait plus que de rompre avec le fiancé qui se croyait maître de la place et appelait les assiduités du baron de la moutarde après dîner.

Le génie fécond des deux dames n'eut pas de peine à trouver une cause plausible et décente de rupture.

Dans les interruptions de la vie conjugale, dans les entr'actes de sa passion violente pour Muse, Segel cultivait de galantes distractions théâtrales. Il s'était attaché aux jupes de gaze d'une sylphide, ou plus vulgairement d'une danseuse. Cette liaison durait depuis deux ans scellée par la naissance d'un enfant. Tout en s'occupant beaucoup de Muse, Henri passait ses soirées chez la belle Fanny. Il ne s'en cachait pas et sa voiture

stationnait à la porte de la ballerine à des heures très avancées de la nuit. Ce fut là le prétexte que Mme Wtorkowska, s'érigeant en gardienne de la pureté des mœurs, fit valoir avec une majestueuse dignité. En vain Segel s'excusa, demanda pardon, s'emporta, rien n'y fit. Il était irrémédiablement condamné et on lui renvoya la bague qu'il avait donnée à Muse comme gage de son amour. Cette bague des fiançailles avait été payée dix mille francs à Paris. C'était un magnifique solitaire entouré de petits diamants d'un demi-carat chaque. On la montra par hasard au baron. On lui fit sentir le sacrifice. Pris d'une noble émulation, Von Krieg remplaça le bijou par un autre qui lui coûta trente mille francs.

Segel tempêtait. Mais le baron conduisit solennellement Muse à l'autel. Les nouveaux mariés allèrent faire le voyage de lune de miel à travers l'Europe, s'arrêtèrent dans toutes les capitales, aux eaux et dans les stations à la mode.

La plus noire ingratitude attendait Mme Wtorkowska. On la trouva compromettante au salon et dans la maison. Ses dettes furent payées, une chétive pension lui fut assignée et on la congédia avec beaucoup de courtoisie, l'autorisant à n'avoir que de rares communications privées avec sa fille. La pauvre femme qui avait rêvé diriger le ménage, de voyager somptueusement, de dépenser sans compter, pria, supplia, menaça. Le baron fut inexorable et ne lui répondit que par le silence. La fille sacrifiait sa mère avec un stoïcisme romain en forçant le rôle d'épouse soumise et obéissante.

La Wtorkowska en fit une maladie ; puis, comme il fallait vivre, elle loua un appartement dans un faubourg et pour augmenter ses revenus installa chez elle un écarté. Pour distraire les visiteurs, elle prit soin d'attirer chez elle quelques jeunes dames ou demoiselles fraîches, jolies, avenantes, complaisantes. La maison fut rapidement bien achalandée quoique personne n'osât avouer ouvertement y mettre le pied. Sofronof, Bavorof

quelques vieux céladons restèrent fidèles au malheur.

On peut se représenter combien la rencontre que faisait Segel était peu de son goût. Pour l'un comme pour l'autre ce n'était pas un plaisir.

Au moment où la baronne entrait dans la grotte, ses yeux rencontrèrent ceux de son ancien amoureux. Elle parut confuse malgré son aplomb. Plus maître de lui-même, l'adorateur évincé la salua respectueusement et sourit avec amertume. Sourire assez pareil à une grimace.

En même temps arrivait un autre couple, modestement vêtu mais d'une distinction qui n'est pas l'apanage exclusif de la naissance, comme on se l'imagine.

C'étaient le comte et la comtesse de l'aubergiste : Jacob et Tilda. Ils se mirent à visiter la grotte, invisibles au reste de la compagnie. Le mari racontait sa première visite à ce féerique endroit. La femme répondait quelque chose en riant. Ce timbre de voix résonna aux oreilles de Segel. Il crut d'abord à une hallucination. Il écouta attentivement. De nouvelles paroles ne lui permirent plus de douter de la réalité de sa première impression.

N'y avait-il pas une étrange fatalité dans cette rencontre simultanée de deux personnes dont l'une lui rappelait son repos perdu, l'autre ses espérances détruites, son orgueil cruellement froissé. Il ne voyait pas Tilda et les notes de cette voix bien connue semblaient descendre des nuages. Curieux de savoir d'où elle provenait, il alla jusqu'au fond de la grotte et de là, il put voir le coin isolé où Jacob dînait avec Tilda. Celle-ci était rajeunie et son visage rayonnait de bonheur. Son mari lui baisait les mains, ne se croyant pas observé.

Segel en éprouva comme de la colère, ses lèvres se crispèrent sous un rire sardonique :

— Toutes les deux heureuses ! pensa-t-il. Et moi.....

Avec de poignants retours sur lui-même, il regagna sa place.

La voix argentine de Mme Jacob attira également l'attention de Muse et elle, aussi, partit à la découverte sous prétexte d'étudier la grotte. Elle jeta bientôt un cri de surprise. Le couple tourna la tête et reconnut la baronne qui aborda tendrement son ancienne amie, dont elle avait souhaité la mort :

— Ah! ma chère Tilda, s'écria-t-elle, quelle rencontre heureuse, inespérée.....

En effet, c'était une vraie rencontre de roman, comme il s'en trouve rarement dans la vie réelle. Le hasard pourtant nous joue des tours bien autrement imprévus.

La femme de Jacob ne partagea pas la joie apparente de Muse, pour laquelle elle n'avait pas une vive affection. Mais leur connaissance remontait à l'époque où toutes deux portaient des robes courtes et les souvenirs d'enfance ont toujours une douce saveur.

Les convenances exigeaient un rapprochement. Jacob fit transporter sa table dans la grande salle où dînait la baronne et les autres voyageurs. Il ne s'attendait certainement pas à y rencontrer Henri. Tilda l'aperçut la première. Elle voulut reculer. Tout un passé de douleurs se dressait devant elle... Son mari, quoique vivement contrarié, l'encouragea à se résigner à cet ennui.

Segel comprenait que sa présence était désagréable à tous. Il se plaisait à l'imposer. Il éprouvait une amère volupté à voir à son aspect les visages changer, pâlir, se contracter. Il affectait une gaieté cynique. Il se versa un grand verre de vin, alluma un cigare, puis se tourna vers Jacob et Tilda.

Avec une indifférence bien simulée, la baronne s'occupa de la fusion des deux tables. Le mari jouait au jeune homme, se montrait alerte et empressé malgré ses jambes tremblottantes. Il était très poli à l'égard de Jacob dont il ignorait encore le rôle révolutionnaire, ce qui n'aurait pas manqué de l'épouvanter et de le refroidir.

Von Krieg détestait Henri, mais il estimait qu'un ba

doit savoir déguiser ses sentiments et il était très courtois pour le rival vaincu.

La scène était dramatique au plus haut point. Pas de sorties violentes pourtant, car les hommes du monde, comme les levrettes bien élevées, ne se permettent pas d'incongruités en public.

La comparaison n'a rien d'offensant. La levrette est un animal de bonne compagnie.

Gromof, tiré de ses méditations, s'était réveillé. Il jette ses regards autour de lui et aperçoit Jacob.

— Quelle chance, lui dit ce dernier, de vous retrouver encore à Sestri.

— Oui ! Une vraie chance. Toujours le même vous voyez. Pas plus gai qu'autrefois.

Le baron demanda tout bas qui était cet interlocuteur.

— Un Russe, répondit Jacob.

Von Krieg prenant Gromof pour un personnage officiel, bien vu à la cour impériale, allait se faire présenter à lui quand le mari de Tilda lui murmura à l'oreille :

— Un proscrit.

Le baron se contint. Étant avant tout un homme d'ordre, un conservateur, il pensa :

— Que diable suis-je venu faire dans cette galère ?

Il reprit ensuite à haute voix en s'adressant à Jacob:

— Madame et vous, ce n'est pas par raison de santé mais par plaisir que vous voyagez ? N'est-ce pas ?

— C'est par force. J'ai pris part à l'insurrection. Blessé, on m'a transporté en Autriche d'où l'ordre m'a été donné de partir. Nous cherchons, ma femme et moi, un coin où l'on nous laisse tranquilles. Ce n'est pas facile à trouver. Nulle part, si ce n'est en Suisse et en Angleterre, il n'y a de sécurité pour les exilés et les bannis. En Saxe, ils n'obtiennent qu'une permission temporaire de séjour. En Bavière, l'autorisation d'y vivre n'est pas accordée à tous. En France, une expulsion arbitraire, autorisée par la loi est toujours comme une épée de Damoclès suspendue sur leur tête. En Belgique, il dépend aussi des

ministres de se débarrasser de tout homme gênant.

— Mais je pense, monsieur, que vous réglerez votre position. Le gouvernement russe est magnanime ; il accorde généralement l'amnistie.

— Cette amnistie, je l'aurais peut-être obtenue en la sollicitant. Malheureusement le pardon octroyé aujourd'hui n'engage pas pour demain le despotisme dont le caprice est la seule loi.

Von Krieg fronça le sourcil.

— L'état de siège règne actuellement, dit-il, mais il ne durera pas toujours.

— Une demande de retour est l'aveu d'une faute... Au reste, rentrer en Pologne aujourd'hui c'est se condamner à agir contre sa conscience.

Le baron ne savait trop que répondre. Gromof le tira d'embarras en se mêlant de loin à la conversation.

— Je vous avais bien prédit, s'écria-t-il, les conséquences de votre insurrection !

— Oui ! Mais il n'y avait pas moyen de l'éviter. Il était écrit que la Pologne serait baignée de sang. Épreuve ou châtiment de la Providence : il ne m'appartient pas de décider.

— Vous croyez encore à la Providence ? Grands enfants incorrigibles ! L'Europe entière souffre de votre équipée. Vous avez révélé au monde la faiblesse de l'Angleterre, la nullité du gouvernement impérial de Napoléon III, et l'abaissement du niveau moral de toute la société. Autrefois devant les mauvaises actions il y avait une certaine pudeur. La France, sous Louis-Philippe, n'a rien fait pour la Pologne, mais les deux chambres protestaient au moins contre son écrasement. Aujourd'hui rien de pareil, on s'incline devant la force. Autrefois les cœurs battaient aux mots de liberté, de fraternité des peuples. Aujourd'hui ces mots font sourire. Lord Byron donnant sa vie pour l'indépendance de la Grèce passe pour un Don Quichotte. Et la patrie de ce héros a des législateurs qui prétendent que l'humanité n'est pas une

famille, qu'il n'y a pas de solidarité entre les peuples. Chacun chez soi, chacun pour soi. Voilà le résumé de la morale actuelle. Le soleil de la liberté, ni vous, ni moi nous ne le verrons !

Von Krieg, terrifié dit à l'oreille de sa femme :

— Ce russe est un rouge enragé !

Henri intervint. Il changea le sujet de la conversation qui de la Pologne passa aux Juifs. Segel soutenait que les Israélites devaient exploiter à leur profit la situation du pays, sans s'inquiéter de ce que deviendraient les Polonais.

Jacob entama son thème qu'il vaut mieux être avec les opprimés qu'avec les oppresseurs.

Segel lui répondit en riant aux éclats :

— C'est romantique, poétique, héroïque, magnifique, mais pas pratique !

— Quoique vous prétendiez, riposta Jacob, il nous appartient de convaincre les chrétiens que notre morale n'est pas inférieure à la leur, que l'amour du prochain est enseigné dans nos livres comme dans l'Évangile, qu'entre la loi mosaïque et la loi chrétienne, il y a accord et non contradiction.

— Des mots que tout cela ! dit Henri. Rien que des mots ! L'intérêt matériel doit-être le seul mobile des nations comme des individus. Liberté, égalité, fraternité : triple aberration d'esprit ! Son résultat : des champs parsemés de cadavres et d'ossements.

— Oui! Mais ces cadavres ressusciteront, ces ossements se ranimeront comme dans la vision d'Ézéchiel.

Jacob allait la réciter par cœur. Il remarqua que personne ne l'écoutait et se tourna gaiement vers sa femme en lui demandant :

— N'est-ce pas que l'Italie est belle.

— Jamais je ne m'en étais aperçue comme aujourd'hui! répondit tendrement Tilda.

— Et qu'en pensez-vous, madame ? demanda Jacob à la baronne.

— Bah ! répliqua celle-ci. Il faut bien se conformer à la mode qui commande d'admirer l'Italie. C'est un pays pittoresque mais, à tout bien considérer, ce sol jonché de ruines et de tombeaux n'a rien d'agréable à parcourir. Tout prosaïquement, je préfère Paris.

— Pas moi ! Je n'aime pas Paris !

— Est-ce permis de ne pas aimer Paris ? s'écria le baron. Vous plaisantez, monsieur !

— Pas le moins du monde. Les mêmes lieux ne conviennent pas à tous les caractères et répondent plus ou moins bien aux diverses dispositions de l'âme. Aux esprits rêveurs et poétiques je conseillerais l'Italie, l'Allemagne aux esprits prosaïques et positifs, l'Angleterre aux hommes actifs et entreprenants, et Paris aux viveurs et aux dames éprises des plaisirs et de la joie.

— Et la Pologne ? demanda insidieusement Henri.

— A ceux qui ont soif du martyre.

— Mais on se moque aujourd'hui des théories polonaises de souffrance et de sacrifice !

— Oh ! Cher et charmant Paris, s'écria la baronne.

— On végète ailleurs, on ne vit qu'à Paris, surenchérit le baron. Et peut-être un peu à Londres.

— Foin de Londres et de ses brouillards ! répliqua sa femme.

Au milieu de cette causerie très décousue, et par saccades, Henri s'obstinait à rester, bien qu'on lui eût annoncé que son *vetturino* venu à l'heure indiquée l'attendait. Il ne pouvait s'arracher à l'amer plaisir de contempler côte à côte celle qui fut sa femme, et celle qui eût pu l'être. Il était comme cloué sur place.

Le dîner de Von Krieg et de Jacob tirait à sa fin.

On apporta le dessert: des figues, des poires dures, des raisins verts et des pêches gâtées.

— Nulle comparaison n'est possible, remarqua le baron, entre ces misérables fruits et les fruits savoureux qu'on mange à Paris.

— Quelle horreur ! ajouta la baronne en mordant dans une pêche.

Elle se tourna vers Tilda ; elle lui demanda si elle retournait à Gènes.

— Oui ! mais pas ce soir !

— Qúant à nous, il faut nous dépêcher. Nous allons au théâtre.

On se leva de table. Le baron offrit des cigares à Jacob et à Henri Segel ; mais il avait hâte de quitter leur société. L'un lui paraissait compromettant, l'autre lui était odieux.

Gromof et le Tsigane causaient ensemble.

La baronne entraîna Tilda dans un coin sombre de la grotte pour lui poser cette question :

— Es-tu heureuse ?

— Au delà de toute expression. Je n'ai plus qu'une peine, c'est de voir notre pays dans une aussi malheureuse condition.

— Et Jacob ?

— C'est le meilleur des hommes, c'est mon idéal.

— Que dis-tu de cet affreux Henri. J'ai beau être courageuse, quand il me fixe, une sueur froide me coule sur le front. Il est capable de nous tuer toutes les deux.

— Non ! Il n'est pas susceptible d'un emportement si violent. Il faut beaucoup lui pardonner car il souffre beaucoup.

— Oh cela ! non ! Je le connais mieux que toi. Il se console aisément.

Le baron était impatient de partir et toussait pour faire revenir sa femme du fond de la grotte. Enfin les deux amies se séparèrent en se disant adieu. La baronne salua Henri de loin avec une gravité digne.

La brillante étoile disparut dans les nuages de poussière de la grand'route. Jacob reconduisit Tilda dans une chambre de l'hôtel et redescendit dans la grotte.

Gromof et le Tsigane vinrent causer avec lui. Le russe

voyait l'avenir sombre et lugubre. Jacob était plutôt optimiste.

— L'homme, dit-il, ne doit jamais s'abandonner au désespoir. S'il s'agit de son sort individuel c'est étroitesse d'esprit, faiblesse d'âme ; s'il s'agit du sort de l'humanité, c'est aveuglement ou erreur. Dans les annales du monde, les événements sont soumis à un développement normal, intelligent, fatal qui n'est pas arrêté par la bêtise et la malveillance des hommes. La loi de la destinée, quoique nous fassions, prévaudra. Patience ! Et l'orage se dissipera.

— Nous autres, nous ne vivrons pas assez pour voir se lever le soleil.

— Nos enfants le verront en tout cas. Dans l'existence collective de l'humanité il y a une cohésion de faits qui n'existe pas au même degré dans les existences individuelles. Les individus ne sont que les pierres d'un vaste édifice.

— Vous êtes un homme heureux à tous les points de vue, déclara Henri. Vous avez foi dans le but de la vie, vous possédez la sérénité de l'âme... rien ne vous manque.

— Et vous ? Ne pouvez-vous pas acquérir le même bonheur ?

— Non ! J'ai pressé la vie comme un citron. Il ne m'en reste que l'écorce. J'existe sans but ; je ne crois à rien ; tout me semble insensé ou ridicule. La maladie du siècle ! Vos rêves valent mieux que la réalité.

— Ce ne sont pas des rêves ; pour moi c'est là la réalité vivante. Votre réalisme n'est que cadavre et pourriture. Vous retournez au pays. Il y a beaucoup à faire. Sachez vouloir, désirer, oser, et votre existence prendra une nouvelle face.

— En attendant j'ai une autre œuvre en perspective. Je m'attache aux pas de Muse. Partout je la pousuivrai. Sans cesse elle aura sous les yeux ma figure moqueuse. Je jouirai de cette vengeance à satiété. Chaque homm

a ses goûts. Je crois vraiment que Satan m'a bercé et que cette nourrice m'a insufflé dans le sang quelque chose de son caractère.

Il poussa un éclat de rire infernal, prit son chapeau et s'enfuit en criant :

— Je les relancerai ce soir au théâtre !

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES CHAPITRES

N. B. — Dans le texte polonais, les chapitres ne portent pas de titres. Le traducteur a cru devoir suppléer à cette lacune et c'est la seule addition qu'il s'est permise, avec quelques notes explicatives, à l'œuvre de Kraszewski.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

DATE DUE

	SPRING 1979		

